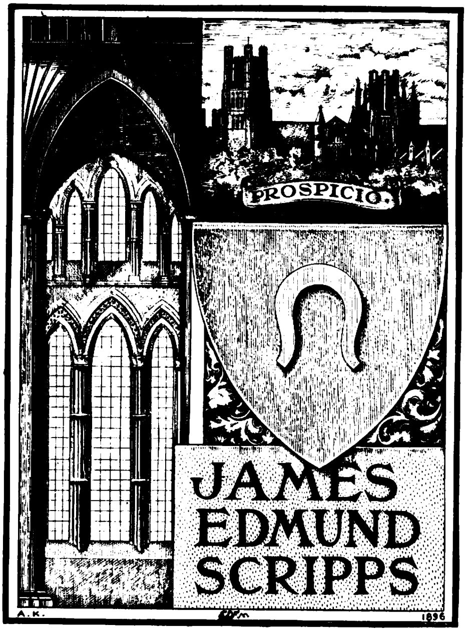

PROSPICIO.
JAMES
EDMUND
SCRIPPS
A.K.
1896

ANNALI

DELL' INSTITUTO

DI CORRISPONDENZA ARCHEOLOGICA

VOLUME TREDICESIMO.

ANNALES

DE L' INSTITUT

DE CORRESPONDANCE ARCHÉOLOGIQUE

TOME TREIZIÈME.

ROMA,
A SPESE DELL' INSTITUTO.
MDCCCXLII.

ANNALI

DELL' INSTITUTO

DI CORRISPONDENZA ARCHEOLOGICA.

ANNO 1841.

FASCICOLO PRIMO.

ANNALES

DE L'INSTITUT

DE CORRESPONDANCE ARCHÉOLOGIQUE.

ANNÉE 1841.

PREMIER CAHIER.

RECAPITI DELL' INSTITUTO.

Le associazioni alle opere dell'Instituto e le altre commissioni ad esso spettanti saranno ricevute come segue:

In Roma: *dalla Direzione dell'Instituto archeologico.*

Bologna: dal sig. prof. *Girolamo Bianconi*, agente onorario dello Instituto per Bologna e le Romagne.

Firenze: dal sig. *P. Vieusseux*, direttore del gabinetto letterario, agente onorario dell' Instituto per la Toscana.

Lipsia: presso i sigg. *Brockhaus ed Avenarius*, commissarj dello Instituto per la Germania.

Londra: dal sig. *P. Rolandi* (Berner-Street 20), commissario dell' Instituto per la Gran Bretagna.

Messina: dal sig. *Giorgio Kilian*, agente reale bavarese.

Milano: dai sigg. *Tendler e Schaefer* (Galleria de Cristoforis n. 59. 60).

Monaco: dal sig. *Giorgio Franz*, librajo.

Napoli: dal sig. *Pasq. Benedetto Bellotti*, agente onorario dello Instituto per le Due Sicilie (Vico Salata S. Pantaleone n. 40).

Parigi: presso i sigg. *Brockhaus ed Avenarius*, commissarj dello Instituto per tutta la Francia (Rue Richelieu n. 60).

Trieste: dal sig. *Favarger*, librajo, commissario dell' Instituto per la Grecia.

Verona: dal sig. cav. *Filippo De Jäger*, ispettore superiore delle R. poste.

Vienna: presso il sig. *Federigo Volke*, commissario dell' Instituto per l'Austria (Piazza Stock im Eisen 875).

Gli originali diputati alle stampe dell' Instituto, e i libri offerti in dono alla di lui biblioteca, potranno inoltre raccomandarsi ai seguenti membri e socj:

In Atene: al sig. *Luigi Ross*, professore regio di archeologia.

Berlino: al cav. *Odoardo Gerhard.*

Bonna: al cav. *F. G. Welcker.*

Lipsia: al sig. *W. A. Becker*, professore regio di archeologia.

Londra: al sig. *Sam. Birch*, officiale al museo britannico e segretario assistente dell' Instituto (7 Hanly Terrace. Camden Town).

Palermo: a S. E. il sig. duca di *Serra di Falco.*

Parigi: al sig. cav. *J. De Witte* (Rue St. Florentin 12).

Verona: al sig. conte *Girol. Orti di Manara*, direttore del museo lapidario ec. agente onorario dell' Instituto per l'alta Italia.

I. MONUMENTI.

I. TOPOGRAFIA ED ARCHITETTURA.

a. MONUMENS DE DELPHES.

(*Tav. d'agg. A*, 1841).

Quand on arrive, par la route de Kesphina, au bourg de Castri bâti sur l'emplacement qu'occupait autrefois Delphes, et qu'on descend des hauteurs du mont Cirphis, on est frappé de l'aspect imposant qu'offrent les défilés du Parnasse. C'était le 28 septembre 1841, au soir, après une marche fatigante que j'atteignis l'entrée des gorges qui autrefois donnaient accès à l'oracle d'Apollon. La lune venait de se lever et projetait sa pâle lumière sur les rochers. Ce que la nature a fait pour rendre Delphes un lieu mystérieux passe tout ce qu'on peut imaginer: mais les ombres de la nuit contribuaient dans ce moment à répandre une teinte plus étrange encore sur la scène que nous avions sous les yeux. Aucune description ne saurait donner une idée de l'effet que produisent ces rochers aux formes bizarres. J'ai vu peu d'endroits plus sombres, plus sauvages. Ces rochers amoncelés ont quelque chose qui parle à l'imagination. Aussi le souvenir de cette arrivée au pied du Parnasse ne s'effacera jamais de ma mémoire.

D'abord on commence par descendre, en suivant un sentier étroit qui conduit jusqu'au fond d'un ravin: là, on franchit le fleuve Plistus, nommé aujourd'hui Ξεροπόταμος. Déjà en face, au côté opposé au mont Cirphis, on aperçoit les lumières des maisons de Castri. Mais il faut encore une bonne heure de marche, avant d'arriver à ce bourg. Quand on a franchi le lit du Plistus, dans lequel il y a fort peu d'eau pendant l'été, on remonte le long des rochers dans la direction par laquelle on est venu. On gagne ainsi la vallée dans laquelle était situé Delphes: bientôt on approche de la fontaine de Castalie: on entre dans le bourg.

La route que l'on suit après avoir remonté le long du torrent formé par la source de Castalie est la voie sacrée par laquelle passaient les *Théories*. On remarque encore dans les rochers des excavations en forme de niches destinées à recevoir les offrandes (ἀναθήματα) des dévots.

Le lendemain de mon arrivée à Castri, je me disposai à visiter la position et les ruines de Delphes. Qu'on se figure d'énormes rochers qui s'élevent en amphithéatre et forment au centre un hémicycle. Au devant de cet hémicycle sont d'autres rochers à pic séparés des premiers par un ravin qui a plus de 1500 pieds de profondeur, et au fond duquel le fleuve Plistus roule ses eaux. Sur le bord du précipice, au nord, était située la ville de Delphes qui occupait l'espace en forme d'hémicycle, et s'élevait en amphithéatre sur la pente du Parnasse (1), dominée par les rochers nommés les roches Phædriades. Quoique des terrasses servissent partout de soutènement aux temples et aux maisons, les édifices étant bâtis sur la pente, avaient l'air de pencher en avant, ce qui fait dire à Pausanias (2), que de tous côtés Delphes est d'un abord difficile. Δελφοῖς δὲ ἡ πόλις ἄναντες διὰ πάσης παρέχεται σχῆμα. Aussi est-ce avec beaucoup de peine qu'on arrive à l'emplacement de la ville antique: partout on marche avec une difficulté extrème. Ce n'est que la grande célébrité de l'oracle qui a pu déterminer les hommes à bâtir des demeures dans une telle localité (3). Une chose fort remarquable de l'étroit

(1) Justin. XXIV, 6: Templum autem Apollinis Delphis positum est in monte Parnasso, in rupe undique impendente: ibique civitatem frequentia hominum fecit, qui ad affirmationem majestatis undique concurrentes, in eo saxo consedere. Atque ita templum et civitatem non muri, sed præcipitia, nec manu facta, sed naturalia præsidia defendunt: prorsus ut incertum sit, utrum munimentum loci, an majestas Dei plus hic admirationis habeat. Media saxi rupes in formam theatri recessit.

(2) X, 8, 5.

(3) Le meilleur guide que l'on puisse suivre pour visiter Delphes est le voyage qu'a publié Mr. le professeur Ulrichs (Reisen und Forschungen in Griechenland, Bremen 1840). C'est grâce aux renseigne-

vallon dans lequel se trouve la ville, c'est l'écho que produit la voix humaine et à bien plus forte raison la détonation d'une arme à feu. Le bruit se répète plusieurs fois jusqu' à ce qu' à la fin il produise un roulement confus, semblable au tonnerre qu'on entend gronder dans le lointain (1).

Nous commençames notre course par nous rendre à la source de Castalie. L'eau se précipite de 200 pieds de hauteur, entre deux rochers fort élevés. Ce sont là les deux cimes du Parnasse dont les auteurs font souvent mention, non que ces deux cimes soient les sommités les plus élevées de la chaine du Parnasse, mais seulement les pointes les plus remarquables par rapport à la position de Delphes. Aujourd' hui ces deux cimes portent les noms de Φλεμποῦκος et de Ῥοδινί. L'héroon d'Autonoüs, mentionné par Hérodote (2), était placé à la droite de la source de Castalie, un peu plus bas, vers le sud-est, au pied du rocher nommé Φλεμποῦκος qui paraît être la roche Hyampea, du haut de laquelle le poëte Ésope fut précipité (3). L'eau de Castalie, après s'être frayée un passage à travers les rochers, coule vers le Plistus et vient d'abord aboutir à une fontaine turque. Puis elle traverse un bois d'oliviers et de muriers et va se précipiter, au fond du ravin, dans le Plistus. Un peu au dessous de la fontaine est un vieux platane qu'on peut regarder comme un rejeton du platane planté par Agamemnon, d'après ce que dit la tradition (4). Dans un creux formé par les rochers et sur la pente de la montagne est bâtie une petite chapelle dédiée à st. Jean. Un tronçon de colonne antique forme l'autel.

ments qui abondent dans ce livre et à ceux qu' a bien voulu me donner le savant archéologue, pendant mon sejour à Athènes, qu' il m'a été possibile de rassembler quelques notes sur la topographie de Delphes.

(1) Justin. XXIV, 6: Quamobrem et hominum clamor, et si quando accedit tubarum sonus personantibus et respondentibus inter se rupibus, multiplex audiri, ampliorque quam editur, resonare solet.

(2) VIII, 39.

(3) Suid. v. Αἴσωπος et v. Φαιδριάς.

(4) Theophrast. Hist. Plant. IV, 13: Plin. H. N. XVI, 44.

Si on descend ensuite vers le bois d'oliviers, on arrive au couvent de la Panagia. Selon Mr. Ulrichs (1), ce couvent aurait été construit sur les fondations du gymnase. Près delà, vers l'est, sont de grandes constructions pélasgiques en polygones irréguliers. Le nom que les habitants du pays donnent à ces constructions est ἡ Μαρμαριά. Là, se trouvaient quatre temples dont Pausanias fait mention, entre autres celui d'Athéné Pronæa, et auprès l'héroon de Phylacus (2). Dans l'enceinte du couvent, on remarque plusieurs débris antiques : un chapiteau corinthien primitif placé au porche de l'église sert de base à une colonne byzantine ; sous le portail des fragments de frise offrent de beaux ornements, des triglyphes sont encastrés dans le mur etc. En dehors et en dedans de l'église sont des inscriptions grecques déjà connues (3).

En remontant au nord-est, au dessus du couvent de la Panagia, on rejoint le chemin qui de Castri conduit à Arachova. Le long de ce chemin sont épars plusieurs sarcophages trouvés à l'époque, où le président Capo d'Istria fit faire des fouilles à Delphes. Au nombre de ces sarcophages, on en remarque un fort beau en marbre blanc. Le milieu de la face principale manque. Quant au sujet du bas-relief sculpté sur ce sarcophage, il est facile d'y reconnaître la chasse de Calydon. A chaque angle est placé un génie de la mort, dans une pose qui exprime la douleur. Vers la gauche on voit deux éphèbes ; l'un d'eux arrête un chien, en le saisissant par la tête. Plus loin on retrouve des jambes et des pieds d'hommes et de chevaux, dans la partie mutilée du bas-relief. A droite, le seul groupe conservé représente un homme qui au moyen du pedum se défend contre le sanglier placé vers l'entrée de son antre.

La face latérale de droite représente Althée tenant la lettre qui lui annonce la mort de ses frères et jetant dans les flammes le tison fatal. Le messager qui vient d'apporter la nouvelle de la dispute veut retenir la mère de Méléagre.

(1) L. cit. S. 41.
(2) Paus. X, 8, 4.
(3) Boeckh, Corp. inscript. græc. 1687 et 1722.

La face latérale de gauche montre Méléagre vainqueur tenant son cheval par la bride ; le sanglier mort est étendu à ses pieds. A gauche, derrière le héros, on aperçoit une femme, vue à mi-corps, qui parait placée dans une barque. Cette femme, à moins d'être Diane elle-même, ne saurait être autre qu'Atalante, en costume de chasseresse, comme elle se montre dans tous les bas-reliefs de la mort de Méléagre (1).

Sur la face postérieure du sarcophage sont sculptés deux griffons auprès d'un candélabre ; à chaque angle paraît un Hercule, en forme d'hermès. Le couvercle est surmonté d'une figure de femme couchée.

Dans la même direction de l'est, on rencontre un grand tombeau taillé dans le roc, avec une porte feinte à deux battants. Un figuier a poussé ses racines dans les interstices du rocher qui s'est fendu. Les habitants du pays donnent le nom de *Logari* (λογάρι) à ce tombeau, nom qui doit son origine à une légende racontée par Mr. Ulrichs (2).

Enfin, à quelque distance delà est un grand édifice en pierres de taille, pris par le colonel Leake (3) pour une tour servant à la défense du pays. Il paraîtrait plus vraisemblable que c'était un héroon, surmonté d'un toit de forme pyramidale.

Pour visiter les autres ruines de Delphes, il faut retourner vers le couchant. Ainsi, en quittant le couvent de la Panagia, pour monter au village de Castri, dans la direction du nord, on revient d'abord vers la source de Castalie : puis on suit le sentier à gauche. On continue à marcher vers le couchant : le chemin se retrécit, les rochers penchent en avant. Le long du sentier on rencontre plusieurs terrasses qui ont servi à porter des édifices. Plus loin, pour ainsi dire vers le milieu de l' hémicycle formé par la montagne, on aperçoit une grande substruction en belles pierres de tailles auxquelles le temps a donné une teinte rouge. Ces ruines portent dans

(1) Voyez sur les monuments qui se rapportent à la mort de Méléagre la nouvelle publication de Monuments inédits de notre savant collègue Mr. Em. Braun, Dec. II, Taf. 6.

(2) L. cit. S. 44.

(3) Travels in Northern Greece vol. II, p. 552.

le pays le nom de τὸ Ἑλληνικό, dénomination que souvent en Grèce on donne aux ruines des monuments antiques. On croit généralement que là, au moyen âge, était une forteresse, de laquelle est venu le nom de *Castri* ou *Castro*, sous lequel est connu aujourd'hui le pauvre village bâti sur les ruines de l'ancienne cité. Cette belle substruction servait de soutenement au péribole du temple d'Apollon : on ne peut guère en douter. En montant plus haut encore, on arrive à la plate-forme, sur laquelle s'élevait le sanctuaire. Tout le sol est couvert de débris, morceaux de marbre, fragments de vases peints. Parmi ces derniers on en rencontre qui ont de fort beaux ornements, des palmettes, des méandres, mais malgré mes recherches il m'a été impossible de trouver un seul fragment de figure, quoique je sois persuadé, d'après les échantillons que j'ai pu ramasser, qu'à Delphes il y avait, comme dans la Grande-Grèce, l'Étrurie, la Sicile et quelques parties explorées maintenant des îles et du continent helléniques, des vases du style le plus parfait. Sur la plate-forme se trouvent épars des débris de colonnes doriques, un superbe chapiteau ionique et une frise décorée de palmettes. Les colonnes doriques sont en pierre du pays, le reste est tout en marbre blanc. Il paraît, d'après ces fragments d'architecture qu'à l'extérieur, le grand temple était d'ordre dorique et à l'intérieur d'ordre ionique. On remarque aussi dans cet endroit un bas-relief qui représente un combat de Grecs et de Barbares, dans lesquels il est facile de reconnaître des Gaulois. Là, se trouvaient également plusieurs inscriptions inédites copiées par feu le professeur K. O. Müller, travail qui, comme on sait, a couté la vie à cet illustre savant. Aujourd'hui ces inscriptions ont toutes disparu : il paraît que les pierres sur lesquelles elles sont tracées ont été employées comme matériaux pour la construction de nouvelles maisons. Quoiqu'il en soit, malgré toutes les recherches que j'ai faites, il m'a été impossible de retrouver quelques traces de ces inscriptions.

Au-dessus du temple est bâtie la chapelle de st. Nicolas. A la porte de cette chapelle, à droite, se voit une inscription gravée sur une colonne et publiée par le colonel Leake ; à

gauche on remarque un petit chapiteau ionique en marbre blanc. Un peu au dessus de cette chapelle, on trouve un petit jardin dans lequel est le seul laurier qui soit dans le pays. C'est un vieil arbre très vigoureux; Mr. Ulrichs le considère avec raison comme un rejeton du laurier d'Apollon. Il est exactement à la place où devait se trouver l'arbre sacré. Hors de l'enceinte du petit jardin, en montant encore un peu au nord, on parvient à une source qui en hiver comme en été fournit une eau limpide et abondante. Mr. Ulrichs n'hésite point à reconnaître dans cette source la fontaine Cassotis. Aujourd'hui elle est consacrée à st. Nicolas et s'appelle ἡ Βρύσις τοῦ ἁγίου Νικολάου. Autrefois les eaux de la source Cassotis étaient amenées par des conduits dans l'enceinte même du temple. Aujourd'hui encore, au dessous de la grande substruction à laquelle on donne le nom d'*Helleniko*, on voit jaillir une source qui paraît être en communication avec la fontaine Cassotis.

Du reste, on ne connaît point l'emplacement de l'ouverture ou gouffre sur lequel était posé le trépied. Jamais le sol n'a été fouillé à une certaine profondeur, là où se trouvent le laurier et la fontaine. Il est problable que si les fouilles étaient reprises à Delphes, on trouverait des monuments d'un grand intérêt et peut-être quelques-unes des métopes décrites par Euripide (1) et sur lesquelles Mr. le professeur Welcker vient de publier un savant travail inséré dans le *Rheinisches Museum* (2).

Quant au magasin à foin dans lequel Mr. Ulrichs (3) croit avoir reconnu les restes de la fameuse Lesché de Polygnote, malgré toutes les recherches possibles, il a fallu quitter Castri, sans l'avoir découvert (4).

A côté de la fontaine Cassotis était le théatre dont on reconnaît encore la forme, quoique partout ici des habitations

(1) Jon. 190 seq.

(2) Vorstellungen der Giebelfelder und Metopen an dem Tempel zu Delphi.

(3) L. cit. S. 39.

(4) Leake l. cit. vol. II, p. 567.

occupent cette partie du rocher. Là sont plusieurs inscriptions publiées par Mr. Boeckh dans le *Corpus inscriptionum.* Au dessous du théatre on rencontre une autre source qui paraît être la source Delphusa. Le nom qu'on lui donne aujourd'hui est celui de Κερνά. Prenant ensuite la direction du nord-ouest, on monte jusqu'à un endroit nommé *Λάκκωμα* (la *tranchée*). C'était là qu'était le stade. Il n'existe plus aucun débris des plaques de marbre pentélique dont Hérode Atticus fit décorer ce stade (1) ; mais la forme en est parfaitement reconnaissable et on est étonné qu' il ait été possible de faire un stade dans un endroit aussi abrupte. Dans les rochers qui s'élevent au dessus du stade, j'ai remarqué une espèce d'édicule taillé dans la montagne, avec trois degrès pour y monter. Une rainure coupée dans le roc vif indique la moitié d'un fronton et fait voir que ce monument n'a été qu'ébauché.

Du haut des rochers qui dominent Castri, au couchant, on jouit d'une des plus belles vues de la Grèce. On aperçoit toute la vallée de Delphes traversée par le Plistus ; des oliviers et des vignes couvrent les bords du fleuve. Le golfe de Crissa se développe en face et dans le fond on aperçoit, à une distance fort éloignée, la ville et le port de Galaxidi. Une ceinture de montagnes cache à droite la plaine et la ville de Salona. Si on porte ses regards en arrière vers le nord-est, on voit la chaîne du Parnasse et à une hauteur considérable, 3000 pieds au dessus du niveau de la mer, la ville d'Arachova (l'antique Anémoria) placée sur un rocher presque inaccessible et entouré de toutes parts de riches vignobles.

En descendant des rochers vers le sud, on arrive à la chapelle sans toit de st. Élie; là est le cimétière des habitants de Castri. On voit dans l' intérieur de la chapelle deux morceaux d'une frise ionique sculptée sur un bloc de marbre blanc qui avant d'avoir été employé comme frise, offrait un bas-relief d'ancien style. On y remarque encore une jambe et un pied de cheval. Dans le mur extérieur de la chapelle sont encastrés quelques fragments antiques, entre autres un cha-

(1) Paus. X, 32, 1.

piteau ionique: sur une pierre qui gît a terre sont tracées les lettres ΚΕϷΟΓ.... qui offrent quelque intérêt pour la paléographie; elles sont d'une forme très ancienne. La chapelle de st. Élie paraît avoir été bâtie à la place où était le siège des Amphictyons, au faubourg de Pylæa. Autour de cette chapelle sont des aires à battre le blé, *τὰ ἀλώνια τοῦ Καστριοῦ*.

Au nord-est on rencontre un tombeau romain taillé dans le roc (1). Il se compose d'une chambre assez spacieuse qui renferme trois sarcophages, un au fond et deux sur les côtés. Au dessus de la niche qui abrite le sarcophage principal sont deux autres petites niches destinées à recevoir des urnes. Au centre, vers le sommet de la voute, paraît une tête sculptée, représentant Jupiter Ammon, entourée de guirlandes de feuillage peintes en vert. Les parois de la voute sont également enrichies de peintures, on y remarque encore deux oiseaux. Auprès de ce tombeau se trouvent d'autres sepultures taillées dans le roc. J. DE WITTE.

---

b. TOMBEAUX ET AUTRES MONUMENS ARCHITECTONIQUES DE L'ÎLE DE THÉRA.

(*Mon. dell'Inst. vol. III, tavv. XXV-XXVI*).

Les îles de la mer Ægéenne ne jouent, dans l' histoire politique de l' antiquité grecque, qu' un rôle secondaire, parceque, soit en raison de leur faiblesse intérieure, soit à la suite de leur position géographique, elles subissaient presque toujours le joug des états plus puissans, qui successivement se disputèrent la domination de la mer, depuis l'époque de Minos jusqu'aux expéditions victorieuses de Mithridate le Grand et de ses généraux, qui saccagèrent la sainte et riche

(1) Il a été déjà question des tombeaux de Delphes dans ces Annales tom. VII, p. 186.

Délos. Mais bien autre est l' importance des îles grecques dans l' histoire des arts et de la civilisation en général, en ce qu'elles formaient, précisément par leur position géographique, le plus ancien et le plus naturel lien entre les trois grands continents, la Grèce d' Europe, l'Asie mineure et l' Égypte, qui bordent cette partie de la méditerranée. Elles étaint pour ainsi dire le pont par lequel les habitans de ces pays communiquaient les uns avec les autres, et elles leur servaient d'entrepôts pour l'échange de leurs idées, de leurs inventions et des productions de leurs arts, non moins que des denrées naturelles de leurs pays respectifs. Et dans les siècles les plus florissans de l'art ancien, combien de celèbres artistes la Grèce n'a-t-elle pas vu sortir du sein de ces îles, depuis les écoles de Samos et de Chios, depuis Byzès de Naxos, Agoracritos et Scopas de Paros, jusqu'au temps des empereurs de Rome? N'auraient-ils laissé aucune trace sur le sol de ces îles, qu' ils appelaient leur patrie? n'auraient-ils pas songé à embellir leurs villes natales de quelques-uns de ces monumens qui faisaient l'admiration du monde ancien?

Ces considérations qui s'offrent si naturellement à chacun, auraient pu engager les voyageurs qui faisaient, du sol classique de la Grèce, l'objet de leurs recherches, à visiter aussi les îles de la mer Egéenne; mais néanmoins elles sont, depuis les voyages de Tournefort et du comte de Choiseul-Gouffier, restées prèsque tout-à-fait dans l' oubli. Depuis l'année 1835 j'ai eu occasion de faire dans l'Archipel grec plusieurs excursions, qui ne sont pas restées sans quelques résultats assez intéressans pour l' histoire et l'archéologie. Une partie de ces découvertes a été publiée dans plusieurs monographies (1); un aperçu général des fruits de mes recherches a été soumis au public dans le premier volume de mes *Voya-*

(1) Ἀρχαιολογία τῆς νήσου Σικίνου. Ἀθήνησι 1837, 4° (Programme de l'université Othonienne). — Ueber Anaphe und Anaphäische Inschriften. Nebst einem Anhange: Inschriften von Pholegandros (dans les Mémoires de l'académie de Munic 1838, I classe, vol. II). — L. Rossii Holsati, Inscriptt. Amorginarum partic. I (dans les Acta Soc. Gr. Lips. 1838, vol. II).

ges aux îles grecques (1). C'est en quelque sorte pour compléter cet ouvrage que nous publions (sur les planches XXV et XXVI de nos Mon. in.) quelques-uns des monumens architectoniques de l' île de *Théra* ou *Santorin*, dont notre collègue Mr. l'architecte *Schaubert* a bien voulu offrir les dessins à l' Institut.

La petite île de Théra est traversée sur le sud-ouest par une colline d'un calcaire rougeâtre et très-dur, qui a environ une heure de long, et qui se termine par une espèce de cap. Le cap et la colline sont connus l'un et l'autre sous le nom d' Exomyti. Un peu au sud de ce cap on voit dans la mer et près du rivage les traces d'une ville engloutie, qui vraisemblablement était l'*Eleusis* de Ptolemée (2). C'est à cette ville que paraissent avoir appartenu certains tombeaux taillés dans le roc (τάφοι λατομητοί) le long du côté sud de la colline de l'*Exomyti*. Le sol, au pied de la pente prèsque perpendiculaire dans laquelle ces tombeaux ont été creusés, est parsémé de fragmens de vases; et en face de l'une de ces niches on a trouvé une statue très-remarquable d'Apollon, dans le type le plus archaïque de l'Apollon Pythien (3). Des fouilles entreprises au pied du rocher et au-dessous des tombeaux ameneraient sans doute d'autres découvertes intéressantes.

Les formes de quelques-uns des plus remarquables d'entre ces tombeaux se voient sur nos pl. XXV-XXVI, fig. 1-4. Elles rappelent assez les monumens semblables soit des nécropoles de la Tyrrhénie (4), soit des environs de Delphes (5) ou des villes de la Lycie (6); mais les tombeaux de Théra ont un intérêt tout particulier, en ce que les travaux de sculpture qui s'y sont trouvés (la statue d'Apollon et le ser-

(1) Reisen auf den Griechischen Inseln. 1 Bd. Stuttgard 1840, 8.°

(2) Ptolem. Geogr. 3, 15. Voir, sur ces localités en général, mon Inselreise S. 69 segg. S. 181.

(3) Inselreise S. 81.

(4) Mon. de l' Inst. I, pl. 41. Ann. IV, p. 272.

(5) Ann. VII, pl. F, p. 186. Comp. Ulrich, Reisen I, S. 36. 44.

(6) Choiseul-Gouffier, Voy. pitt. I, p. 118, pl. 67. 68. Ch. Fellows, Journal written during an excursion in Asia Minor. Lond. 1839.

pent, pl. XXVI, fig. 5), et l' inscription d'un tombeau que je citerai plus bas, portent à croire qu' ils remontent à une très-haute antiquité : de sorte que l'espèce de chapiteau corinthien, qui couronne les piliers de deux de ces niches, peut être considéré comme la forme la plus ancienne et la plus simple de cet ordre, avant qu' il eût reçu tout son dévéloppement. Et même la forme sémicirculaire de quelques-unes de ces excavations peut être citée comme une preuve, que les Grecs, à une époque assez réculée, connaissaient déjà l'arc du cercle et son application (1), bien que pour les formes extérieures de leurs monumens ils préferassent la construction rectangulaire.

Pl. XXV, fig. 1. *a.* Grande niche carrée, à une élévation d'environ douze pieds au-dessus du sol.

1. *b.* Plan du fond de la niche. On y voit le cercueil taillé dans le roc (θήκη λατομητή) qui a la forme d'un sarcophage de momie (πύελος) (2); la tête est dirigée vers le levant. Sur deux marches ou bancs plus élevés il y a bon nombre de trous ou de petites excavations, dans lesquelles paraissent avoir été placés des stélés à inscriptions, des bas-reliefs, des bustes, des statuettes et autres objets semblables (3). C'est vis-à-vis de cette niche qu'a été trouvée la statue d'Apollon.

Fig. 2. *a.* Tombeau taillé dans le même rocher, imitant l'entrée d'un petit temple entre deux piliers (φλιαὶ, ὀρθοστάται, παραστάδες). Les piliers sont couronnés de chapiteaux qui rappelent le plus simple prototype de l'ordre corinthien, et qui soutiennent une espèce d'entablement lisse

(1) V. W. Mure, Viaggio nella Grecia. Annales de l'Inst. X, p. 131 suiv. tav. d'agg. H, et Mon. in. II, tav. 57.

(2) Il me semble que πύελος (*cuve*, *cuvette*, *baignoire*, ληνὸς, δροίτη, μάκτρα), est l'appellation propre aux cercueils de cette forme, plutôt que λάρναξ ou σορός. Comp. Becker, Charikles II, 184. 187.

(3) Ἐπιθήματα, σήματα, στῆλαι, souvent d'un rapport symbolique (σύμβολον, Anth. Pal. 7, 421, ou σύνθημα, ibid. 394, 428). Comp. Becker l. c. S. 191 segg.

surmonté d'un fronton qui a des antefixes (ἡγεμόνες) ou acrotères sur ses trois angles.

2. *b.* Plan de la niche semicirculaire; le cercueil a encore ici la forme d'une πύελος.

2. *c.* Le chapiteau sur une échelle plus grande.

Fig. 3. *a-d.* Vue pittoresque, élévation, plan et coupe d'un monument de la même nature, représentant la façade de deux petits temples semblables au précédent; le pilier qui les sépare, est commun aux deux façades; aussi le fronton de celui à gauche n'a-t-il point d'antefixes à ses deux extrémités. L'ouverture des niches est carrée, mais leur dossier a la forme d'une demi-voute en berceau. Il n'y a point de cercueil taillé dans le fond: de sorte qu' il paraît que des sarcophages rapportés étaient placés sur les bancs.

3. *e.* Chapiteau des piliers, dans la proportion d'un quart de la grandeur de l'original.

Pl. XXVI, fig. 4. *a-b.* Sarcophage taillé dans le roc au pied d'une pente prèsque perpendiculaire: le tout, y compris le couvercle et les marches, d'un seul bloc. Cependant la moitié intérieure de la toiture, du côté du rocher, laisse un vuide, pour pouvoir y introduire les corps du défunt; cette ouverture doit avoir été fermée après coup, par une pièce rapportée, qui ne se trouve plus. – Ce monument à lui seul suffirait pour démontrer, qu'originairement la destination des sarcophages était, non pas d'être enfouis sous terre, mais d'être placés sur un soubassement (κρηπὶς, κρηπίδωμα) en plein air, comme une espèce de chapelle ou de petit temple (σηκὸς); tels qu'on en voit encore dans l'île de Thasos (1), ou parmi les ruines de Platées (2), et très-fréquemment dans la Lycie et autres pays de l'Asie mineure (3). Le dé carré, qui surmonte le milieu du couvercle de ce sarcophage et de beaucoup d'autres (4), servait de base au buste

(1) Prokesch, Erinnerungen.

(2) Morgenblatt 1835, N. 157, S. 626.

(3) Fellows, Asia Minor p. 219. 226. 231.

(4) P. e. sur les couverc. de beaucoup de sarcoph. dans l'île de Rhénée. Tourn. I, Taf. 41, S. 499 (de la trad. Allem.). Ross, Inselr. I, S. 36.

du défunt où à quelqu'autre ornement (ἐπίθημα), p. e. un lion, un sphinx, un vase etc.

Fig. 5. Serpent en bas-relief, d'environ 8 à 9 pieds de long, taillé dans le flanc de la roche vive, à une élévation d'environ 20 pieds au-dessus du sarcophage que nous venons de décrire, et un peu plus vers l'ouest. Il est connu des habitans de l'île sous le nom d'*Echendra* (ἡ Ἔχενδρα ou Ὄχενδρα) (1). Il a une barbe pointue à l'égyptienne, et sa forme rappèle le type du serpent sur deux des inscriptions de Fourmont (2), que toutefois Mr. Böckh croit être fausses. A' quelques pas au-dessus de ce symbole on trouve encore sur la surface de la roche, qui n'est accessible que du côté de la colline, un autre sarcophage sans couvercle, taillé dans le roc, et portant en caractères très-larges et très-lisibles, l'inscription:

ΘΕΟΘΕΜΙΟΣ

Le serpent pourtant doit se rapporter au sarcophage sous le n. 4 ou à quelqu'autre monument au pied de la montagne, parcequ'il n'est, comme ceux-ci, visible que du côté de la plaine.

Il est un autre endroit de l'île de Théra, où il y a encore beaucoup plus de tombeaux, c'est sur la montagne de *Messa-Vounò*, par laquelle le promontoire de st. Étienne, où les ruines de la ville Oea (Οἴα) sont situées, se rattache à la grande montagne de st. Élie. Mais la plupart de ces tombeaux sont sous terre, murés ou creusés dans la forte couche de pierre pouce et de cendres volcaniques, qui recouvre la montagne (3). C'est là où ont été trouvés les blocs d'obsidienne avec des inscriptions dans les plus anciens caractères, et qui peut-être remontent à l'époque de la première immigration des Doriens (4). Sur le bords de cette nécropole on

(1) Inselreise I, S. 70.

(2) C. I. Gr. I, n. 57. 58.

(3) V. sur Messa-Vounò (τὸ Μέσα-Βουνόν) et les tombeaux qui s'y trouvent, mon Inselreise I, S. 60. 65 segg.

(4) Böckh, Ueber die von Hern. v. Prokesch in Thera entdeckten Inschriften N. 1. *a-e*, N. 2 (Κόρυνος) et quelques autres. V. Franz, Elem. epigr. gr. N. 1-20. Mais je ne saurais aucunement partager l'opi-

voit quelques grandes masses isolées de rochers, qui se sont détachés des précipices du mont de st. Élie, et dans lesquels des lits de morts (θῆκαι) ont été creusés, avec l'appareil accoutumé de petits trous ronds ou carrés, pour recevoir les stélés ou d'autres ornemens (ἐπιθήματα, σήματα). Les figures 6. *a*. *b*. et 7. *a*. *b*. de notre planche XXVI, donnent la vue et le plan de deux de ces roches creusées en tombes.

Nous joignons à ces monumens proprement sépulcraux, le dessin (pl. XXVI, fig. 8) d'un pan de mur, qui paraît avoir appartenu au soubassement de quelque grand édifice dans l' intérieur de la ville d' Oea. Sur la pierre angulaire de la rangée inférieure on apperçoit la forme d'une tablette votive legèrement tracée dans le calcaire dur, et sur cette tablette un ithiphalle à côté duquel on distingue quelques lettres qui paraissent devoir être lues ΤΟΙΣΦΙΛΟΙΣ (τοῖς φίλοις, *à mes bien-aimés*). L' inscription en a été déjà publiée par Mr. Böckh avec une autre qui prouve que le dieu Priape avait un culte dans Oea (1); mais l'observation que des phallus semblables se trouvent aussi sur les murs de plusieurs anciennes villes d' Italie, avait échappé à ce savant (2). Nous en

nion de ces savans, que ces inscriptions ne seraient pas beaucoup plus anciennes que le siècle de Solon et de Pisistrate !

(1) Böckh, C. Inscr. Gr. II, n. 2476, *b*. Theräische Inscriften n. 100, S. 60.

(2) Sur des murs à Norba, Todi, Correse (Cures) et Fiesole, et à l'entrée de deux tombeaux à Castel-d'Asso et à Acre. A' côté du dernier notre collègue Mr. Panofka découvrit l'inscription ΚΑΙΣΥ. Nous sommes portés à croire, que les phallus sculptés sur les murs précités indiquent le voisinage de tombeaux, situés peut-être à la base du mur. — L'esame comparativo di numerosi monumenti che portano cotal simbolo itifallico c'induce a credere per fermo, che esso non ha altro senso fuorchè quello di preservare contro gli effetti disastrosi attribuiti all' invidia, volgarmente mal'occhio. Perciò sarei tentato di supporre la leggenda ΤΟΙΣ ΦΙΛΟΙΣ abbia da prendersi per un eufemismo con cui si è voluto evitare l'espressione fatale d'inimico. Chè realmente volevasi custodire il sepolcro, le mura, le fontane contro il malvolere degl' inimici col surriferito simbolo.

NOTA DELL' EDITORE.

citerons plus bas un autre exemple, sur une pierre de l'édifice que nous decrirons sous la fig. 10.

Il nous reste à décrire deux monumens d'un ordre plus élevé, dont le premier se trouve au nord-ouest de la colline de l' Exomyti, près du village de Megalochorio; l'autre au pied de la montagne de st. Étienne (Oea), dans la plaine qui la sépare des tombeaux de l' Echendra, à un endroit appelé Perissa. Ce sont deux petits édifices de la classe des chapelles sepulcrales (ἡρῷον); et nous savons, par une foule d'inscriptións, que le culte des défunts, surtout des classes supérieures de la société (des familles gouvernantes ou de l'aristocratie locale) comme héros divinisés, était fort en usage à Théra et dans les îles qui en dépendaient, telle que Pholégandros et Anaphé (1).

Le premier de ces *héroum* (pl. XXVI, fig. 9. *a-g*), est encore prèsqu' intact; mais il a été, par les Chrétiens, métamorphosé en église et dédié à st. Nicolas, dont il porte aujourd'hui le nom (Ἅ. Νικόλαος Μαρμαρίτης). Il est bâti de marbre bleu, dont une grande partie de la montagne de st. Élie se compose. C'est un carré oblong, qui a environ 4,70 mètres de largeur sur 3,65 de profondeur (2). La porte est tournée au sud; ce qui paraît avoir été la règle dans tous les édifices sépulcraux où les ciconstances locales le permettaient.

Le plafond (fig. 9. *c*) consiste en trois poutres de marbre, sur lesquelles posent, au lieu de caissons (φατνώματα, καλύμματα) des plaques lisses (σανίδες λεῖαι) du même marbre. Ces plaques forment en même temps la toiture extérieure, qui, non plus qu'aujourd' hui, ne paraît avoir été anciennement recouverte que d'une couche de mortier entremêlé de pouzzolane (ἀσπρόχωμα, qui abonde dans cette île), et qui forme une couverture impénétrable à l'eau. Vis-à-vis de la

(1) Böckh, Theräische Inschr. S. 11 seg. Ma dissertation sur Anaphé S. 439 seg. La formule d'usage est: Ὁ Δᾶμος ἀφηρώϊξε τὸν δεῖνα. Aux héros on offrait seulement des *piacula* (ἐναγισμός, ἐναγίζω), mais point de sacrifice proprement dit (θυσία). Herodot. 2, 44. Paus. 2, 10, 1: ib. 11, 7.

(2) Inselreise I, S. 71 segg.

porte, dans le mur de nord, il y a une niche (ἀνδριαντοθήκη) en forme de demi-cercle, entre deux petites colonnes ïoniques qui soutiennent un entablement dorique surmonté d'un petit fronton (1). Au-dessus de la niche se trouve une inscription en larges caractères, mais qui a été presqu'effacée à coups de marteau par les chrétiens, de sorte que je ne l'avais pas vue lorsque je visitai ce monument pour la première fois.

ΘΕΑ ΒΑΣΙΛΕΙΑ
ΕΠ..ΟΓΧΟΣΚΑΙ
.ΠΤ.ΑΡΙΣΤΑΧΑΡΙΣΤΕΙΟΝ

Θεᾷ Βασιλείᾳ Ἐπ[ίλ]ογχος (?) καὶ [Παν]αρίστα (ou Μεγαρίστα?) χαριστεῖον. Nous connaissons, au moins par le testament d'Epictéta (2), l'usage de placer dans les *héroa*, outre l'image du défunt, des statues ou bustes de dieux; de sorte que la découverte de cette inscription ne peut rien changer à l'opinion que nous avons énoncée sur la destination de l'édifice. Il ne s'agit donc que de savoir, quelle peut-être la déesse désignée sous le nom de *Reine* ou *Royale*, Θεὰ Βασίλεια. Ce surnom est donné à Aphrodité (3), à la mère des dieux Cybélé (4), et dans la forme Βασιλὶς, à Héra (5), épouse du Roi des dieux (Ζεὺς Βασιλεύς). Or, nous ne croyons pas qu'il y aît lieu ici de penser à Junon; il faudrait plutôt se décider pour Vénus, comme divinité d'attributions sépulcrales (6), ou pour Cybélé, dont le culte à Théra est aussi

(1) Une niche semblable contenant un buste de Bacchus, se voit sur un bas-relief (Mus. Pio-Clem. V, 18) dans Millin, Gall. Myth. pl. CLVI, n. 561.

(2) C. I. G. II, n. 2448. Le *héroum* dont il s'agit dans cette inscription, était proprement un sanctuaire dédié aux Muses (Μουσεῖον), dans lequel étaient placées les images des Muses (ζῷα, mot que Mr. Böckh p. 370 veut restreindre à la signification de bas-reliefs) et les statues (ἀνδριάντες, ἀγάλματα) de quatre défunts héroïfiés.

(3) Ἀφροδίτη Βασίλεια, Athen. 12, p. 510. Venus Regina, Prop. 4, 5, 63.

(4) Diod. Sic. 3, 57.

(5) Ἥρᾳ Βασιλίδι τῇ πόλει Λεβαδέων cett., C. I. G. I, n. 1603.

(6) Gerhard, Venere Proserpina. Fiesole 1826.

attesté par une autre inscription (1). L'image d'une de ces déesses, soit le buste seulement soit une statuette de petite dimension, doit donc avoir été placée dans cette niche; et les fondateurs de l'*héroum*, Epilonchos et Panarista (si nous avons bien suppléé les noms) la lui ont érigé comme un témoignage de reconnaissance. Car tel doit être le sens de ce mot *χαριστεῖον*, inconnu d'ailleurs, mais synonyme de *χαριστήριον* et d'*εὐχαριστήριον*, qui se trouvent avec la même signification dans d'autres inscriptions anciennes (2). Outre cette niche il y a encore dans l'angle N. O. de la chambre

(1) Cette inscription, sur une petite table de marbre blanc, fait partie de la collection de Mr. N. Délendas, actuellement Démarque à Théra. Elle a été trouvée il y a déjà bien des années, à Kontochori près de Phirà, avec deux petits lions de marbre blanc, d'environ huit pouces de long et d'un très-bon travail, et avec quelques autres objets que nous citerons plus bas.

L'inscription de la petite stélé est la suivante:

ΟΥΡΟΙ ⁝ ΓΑΣ
ΘΕΩΝΜΑΤΡΙ
ΘΕΟΣΑΓΑΘΑΙΤ
ΥΧΑΙΑΓΑΘΟΥΔ
ΑΙΜΟΝΟΣΘΥΣΙΑ
ΑΡΧΙΗΘΥΤΩΙΕΤ
ΕΙΤΩΙΠΡΑΤΙΣΤ
ΩΙΘΥΣΟΝΤΙΒΟΥ
ΝΚΑΙΠΥΡΩΝΕΓ
ΜΕΔΙΜΝΟΥΚΑΙ
ΚΡΙΘΩΝΕΓΔΥΟΜ
ΕΔΙΜΝΩΝΚΑΙΟΙΝΟ
ΥΜΕΤΡΗΤΑΝΚΑΙΑΛΛΑ
ΑΠΑΡΓΜΑΤΑΩΝΑΙΩΡ
ΑΙΦΕΡΟΥΣΙΝΜΗΝΟΣΑΡΤΕ
ΜΙΣΙΟΥΠΕΜΠΤΑΙΙΣΤΑΜ
ΕΝΟΥΚΑΙΜΗΝΟΣΥΑΚΙΝΘΙΟ
ΥΠΕΜΠΤΑΙΙΣΤΑΜΕΝΟΥ

Οὖροι γᾶς (une autre copie porte ΘΥΡΟΙΤΑΣ) θεῶν ματρί. Θεὸς ἀγαθᾷ τύχᾳ. Ἀγαθοῦ δαίμονος θυσία. Ἄρχι ἡ (ἁ?) θυ(σία? une autre copie porte ΑΡΧΙΝΟΥ) τῷ ἔτει τῷ πρατίστῳ· θύσοντι βοῦν καὶ πυρῶν ἐγ μεδίμνου καὶ κριθῶν ἐγ δύο μεδίμνων καὶ οἴνου μετρητὰν καὶ ἄλλα ἀπάργματα ὧν αἱ ὧραι φέρουσιν, μηνὸς Ἀρτεμισίου πέμπτᾳ ἱσταμένου καὶ μηνὸς Ὑακινθίου πέμπτᾳ ἱσταμένου.

Cf. Bull. 1841, p. 57.

Les autres objets sont: un vase de marbre, de deux palmes de diamètre, sur le bord duquel on lit cette inscription:

ΕΜΒΑΡΗΣ ΘΕΩΝΜΑ . . . . ΕΚΑΤΑΝ

Ἐμβάρης θεῶν μα[τρὶ δ]εκάταν, et un petit autel rond avec cette inscription: ΣΩΦΑΝΤΟΣΜΟΛΛΙΟΣΜΑΤΡΙΘΕΩΝ, Σώφαντος Μόλλιος ματρὶ θεῶν.

(2) V. des exemples dans Franz, Elem. epigr. græc. p. 335.

une petite tablette triangulaire, où peut avoir été placé une statuette, un vase ou quelque objet semblable.

Le col autour de l'édifice s'est exhaussé au moins de trois à quatre pieds, de sorte que son socle et les marches qui doivent former son soubassement, ne sont plus visibles. La fig. 9. *d* de notre planche donne l'élévation d'un de ses côtés, et les figures 9. *e*, *f* et *g* représentent les chambranles de la porte, la corniche intérieure des parois et la moulure au-dessous de la niche.

L'autre *héroum* (pl. XXVI, fig. 10. *a. b*) fut découvert en 1836 à l'endroit appelé *Périssa* dans une fouille qu'entreprirent les habitans des villages voisins à l'instigation d'un visionnaire qui dans un songe avait cru avoir une révélation de ruines d'un couvent enseveli sous terre à cet endroit (1). On trouva en effet les fondemens d'une large église, de la ci-devant existence de laquelle quelques souvenirs s'étaient conservés dans les rélations écrites (2) et les traditions orales relatives à l'éruption volcanique de l'an 1650. L'une des trois niches sémicirculaires (κόγχη), qui forment à l'ordinaire le sanctuaire des églises grecques, est assise sur les restes d'un ancien édifice rond, dont cependant le coté du sud (où doit avoir été la porte antique) et la moitié du côté ouest avaient été démolis, pour y pratiquer une entrée plus large et pour pouvoir le réunir au plan de l'église. Nous en donnons une vue (fig. 10. *a*) d'après un croquis de Mr. le prof. C. Ritter de Berlin, et sous le n. 10. *b*, les contours de son élévation latérale mésurés par moi-même. Les cinq gradins sur lesquels l'édifice s'élève, forment ensemble un soubassement de 1,15 mètre de haut, et qui à sa base a sept mètres en carré. La chambre ronde a environ quatre métres (4,10) de diamètre, et s'est encore conservé à la hauteur de 2,30 mètres. Ce monument, bâti de marbre bleu du mont st. Élie, comme celui que nous venons de décrire, paraît avoir été l'héroum d'une femme; au moins trouvai-je à côté un large piédestal avec

(1) Inselreise I, S. 69. 182 segg.

(2) Ibid. Beilage S. 193 segg.

l'inscription suivante, dans les caractères du siècle d'Auguste:

ΟΔΑΜΟΣΑΦΗΡΩΙΞΕΝ
ΕΡΑΣΙΚΛΕΙΑΝΕΡΑΤΟΚΡΑΤΟΥΣ
ΑΡΕΤΑΣΕΝΕΚΑΚΑΙΣΩΦΡΟΣΥΝΑΣ

Ὁ δᾶμος ἀφηρώϊξεν
Ἐρασίκλειαν Ἐρατοκράτους
ἀρετᾶς ἕνεκα καὶ σωφροσύνας

Sur une des pierres détachées de l'édifice je remarquai encore un phallus sculpté en bas-relief, comme ceux dont j'ai parlé plus haut (fig. 8). Sur plusieurs autres pierres je vis des inscriptions très-longues, contenant des catalogues de contributions ou d'offrandes en terres, vignes, oliviers, bestiaux et esclaves, faites soit au sanctuaire païen soit à l'église dans un des premiers siècles du christianisme; mais je n'ai eu le temps d'en copier qu'une partie, et je voudrais les compléter par une nouvelle visite sur les lieux avant de les publier, - si toutefois ces pierres existent encore. Car le zèle pieux des villageois n'a pu résister à la tentation de rebâtir une église sur les anciens fondemens; et lorsque au mois d'octobre 1840 j'eus l'honneur d'accompagner LL. MM. le roi et la reine de Grèce dans une visite aux tombeaux de l'Exomyti, je vis de loin à Périssa, la coupole de cette nouvelle église, qui encore une fois a changé l'héroum d'Erasikleia fille d'Eratokratès en une niche destinée à contenir un autel chrétien.

Athènes 21 fevrier 1841.

L. ROSS.

C. COLONNES VOTIVES SURMONTÉES D'ANIMAUX VOTIVES.

(*Tav. dagg. B*, 1841).

Sur les amphores et autres vases panathenaïques, Athéné paraît prèsque toujours (1) entre deux colonnes d'une espèce d'ordre dorique primitif, surmontées par deux coqs comme symboles de la palæstra (2), ou par deux panthères (3), ou par deux vases (4), ou même par des chouettes (5). Mais outre Athéné, nous trouvons aussi d'autres divinités d'un rapport palestrique représentées entre des colonnes semblables couronnées d'animaux de cette espèce, p. e. Heraclès Kallinikos et Hermès Enagonios marchant entre deux colonnes dont l'une porte un coq et l'autre une chouette (6). Il doit donc être admis que ces piliers aux animaux précités, quand ils accompagnent des dieux protecteurs de la palestre, doivent être considérés comme un emblême palestrique. Mais nous ne croyons qu'on puisse généraliser cette observation jusqu'au point de dire, que les colonnes en question partout où elles paraissent, sont un symbole des combats du stade, et que leur présence seule suffit pour donner à un sujet quelconque un rapport palestrique. La colonne ronde (κίων) était une des formes qu'on employait pour les piédestaux destinés à porter

(1) A' l'exception du vase de Mr. Burgon, trouvé à Athènes (Bröndsted, Vases panathén. pl. 1) et de quelques autres d'une moindre grandeur (Gerhard, Ann. II, p. 214).

(2) Bröndsted l. c. pl. 2-4. Ann. VIII, tav. F, fig. 1 (Athéné et Hermès entre deux colonnes surmontées du coqs).

(3) M. I. dell'Inst. I, tav. 26, fig. 4. Panthère sur le bouclier d'Athéné, ib. tav. 21, fig. 1. *a*. Gerh. l. c. p. 214. 222.

(4) Gerhard l. c. en cite deux exemples. Comp. le fragment de Callimaque cité par Bröndsted l. l. p. 18 (sans en contester l'application au toit du Parthénon, que le savant Danois y en a fait):

Κάλπιδες, οὐ κόσμου σύμβολον, ἀλλὰ πάλης.

(5) Braun, Ann. VIII, p. 180, not. «Oltre i galli troviamo sopra i vasi di questa sorta anche la civetta».

(6) Ann. d. Inst. VIII, tav. F, fig. 2.

des offrandes aux dieux (*ἀναθήματα*) ou même des statues et d'autres figures (*ἀγάλματα*, *simulacra*, *signa*) pour décorer les avenues d'un sanctuaire, une place publique ou un tombeau. Sur le tombeau de l'orateur Isocrates, près de Cynosarges, et au pied du mont Lycabettus, était une colonne ronde (*κίων*) de trente coudées de hauteur, surmontée d'une Sirène qui en avait sept (1). A' côté de l'enceinte découverte de Pélops (le Πελόπιον) à Olympie on voyait, sur une colonne ronde de grandeur moyenne, une petite statue de Jupiter (2), et dans un autre endroit de l'Altis, une statue de Niké sur une colonne (3). Il est superflu de rappeler le grand nombre de bas-reliefs et de peintures de vases, où l'on observe des statues de dieux placées de la même manière, surtout le Palladion et Apollon Pythios (4). Mais il paraît que la forme de la colonne ronde était surtout d'usage, pour dédier près des dieux, ou à côté de leur sanctuaire, les symboles qui leur étaient propres ou qui se rapportaient à leur culte. C'est ainsi que nous voyons au-dessus du théâtre dionysiaque à Athènes deux colonnes d'ordre corinthien et à chapiteaux triangulaires qui jadis ont supporté des trépieds consacrés à Bacchus (5). Sur le sommet du mont Lycæus en Arcadie, dans l'enceinte découverte de Zeus Lycæus et en face de son autel, il y avait deux colonnes (*κίονες*) qui anciennement avaient porté des aigles dorés (6). (Il est à remarquer qu' il ne s'agit point ici de la localité de l' hippodrome et du stade, où les jeux ly-

(1) Plut. X, oratt. t. V, p. 143 Tchn.; Ἰσοκράτει ἐπὶ τοῦ μνήματος ἐπῆν κίων τριάκοντα πηχῶν, ἐφ' οὗ σειρὴν πηχῶν ἑπτὰ συμβολικῶς. Cf. Philostr. Soph. 1, 17, 1.

(2) Paus. 5, 24, 1; παρὰ τῷ Πελοπίῳ κίων τε οὐχ ὑψηλὸς, καὶ ἄγαλμα Διός ἐστιν ἐπ' αὐτῷ μικρόν.

(3) Id. 5, 26, 1; (Μεσσηνίων οἱ Ναύπακτον λαβόντες) ἄγαλμα ἐν Ὀλυμπίᾳ Νίκης ἐπὶ τῷ κίονι ἀνέθεσαν.

(4) P. e. Millin, G. M. 26, 79. 94, 385. 151, 612. 173, 613. 171, 563 et 565.

(5) C. I. G. I, n. 227. *b*. Add. p. 909. Comp. l'autel de Dresde, G. M. 16, 56.

(6) Paus. 8, 38, 5; Πρὸ δὲ τοῦ βωμοῦ κίονες δύο — — ἀετοὶ δὲ ἐπ' αὐτοῖς ἐπίχρυσοι τά γε ἔτι παλαιότερα ἐπεποίηντο.

céens se célébraient, et qui est de cinq à dix minutes plus bas, sous le côté nord du sommet, à un endroit appelé aujourd'hui Skaphidia). Enfin nous voyons aussi sur le bas-relief de la villa Albani, où Athéné Ergané assiste Argos et Tiphys dans la fabrication du vaisseau Argo (1), à côté de la déesse sur une colonne ronde, une chouette bien que ni la colonne ni l'oiseau ne puissent être là des symboles d'un rapport palestrique.

C'est par ces remarques que nous avons cru devoir nous frayer le chemin à la publication de notre planche. Elle représente deux colonnes monolithes de la même forme qu'on en voit sur les vases panathénaïques, et qui ont été trouvées dans les fouilles de l'acropole entre les Propylées et le Parthénon, dans les environs du temple d'Artemis Brauronia (2) et où, d'après plusieurs indices, il y a eu peut-être un sanctuaire d'Athéné Ergané (3). Les bases pourtant, sur lesquelles le conservateur des antiquités les a placées, ne leur appartiennent pas, et la seconde colonne a été même érigée dans un sens inverse. Son chapiteau lui manque, et le pied grossièrement travaillé, sur lequel elle reposait anciennement, se présente aujourd'hui, mais à tort, comme son chapiteau. L'une et l'autre sont de marbre blanc.

La première de ces colonnes a six pieds de haut, sur neuf pouces de diamètre. Autour de son chapiteau regne, en caractères antérieurs à la 86me olympiade, cette inscription arrangée de la manière qu'on appèle *στοιχηδόν*.

T I M O ⊙[E]O[ϟ
A N A Φ L Y ϟ T I O[ϟ

C'est vraisemblablement le père du grand Conon, ou quelqu'autre de ces ancêtres ; car on sait que le nom de Timotheos se répétait toujours dans cette famille, et qu'ils appartenait au démos Anaphlystos. Sur la surface du chapiteau on voit deux trous, dans lesquels il y a encore des pivots de bronze scellés avec du plomb.

(1) G. M. 130, 417.
(2) V. Ross, Anonym. Vienn. §. 10, p. 23.
(3) Paus. 1, 24, 3. Kunstblatt 1835, n. 27.

La deuxième colonne a 5 pieds 9 pouces (ou sans la base qui lui a été donnée à tort, 1,39 mètres) de haut sur onze pouces de diamètre (0,89 mètre de circonférence). Sous le chapiteau qui a été brisé, commence une inscription arrangée *στοιχηδὸν* et qui en deux lignes inégales descend le long du fût:

ΕΟΡΤΙΟϟΚΑΙΟΦϟΙΑΔΕϟΑΝΕΘΕΤΕΝ
ΑΠΑΡ+ΕΝΤΑΘΕΝΑΑΙ

Ἑόρτιος καὶ Ὀψιάδης ἀνεθέτην ἀπαρχὴν τἀθηνάᾳ (τῇ Ἀθηναίᾳ).

La forme des lettres Α, Θ, Ρ et +, la legère inclinaison de l'*E* et du *N*, et le type singulier du ϟ au lieu du ϟ, prouvent la haute antiquité de cette inscription, qui est de beaucoup antérieure à la 86me olympiade, et qui pourrait même remonter à l'époque du sculpteur Endœus (1) et du tyran Kylon (2). Le nom Héortios ne m'est pas connu d'autre part; le nom d'Opsíadès se rencontre plus souvent dans des inscriptions attiques, mais d'une époque moins reculée. Or, quelle espèce d'offrande (*ἀνάθημα*) peut avoir été placée sur des colonnes isolées de cette forme?

Comme pour servir de réponse à cette question, la figure d'une chouette colossale (fig. 3) a dû se trouver à peu de distance des piédestaux que nous venons de décrire. Ce tronc, de marbre blanc et d'un style extrêmement sévère et archaïque, a encore 2 pieds 3 pouces de haut, et il est d'une conservation parfaite, sauf le bec qui s'est cassé, et la partie inférieure du corps avec les pieds et la queue qui lui manque. Ses dimensions sont telles pour permettre de penser, que cette statuette avait été placée sur la colonne de Timothéos l'Anaphlystien, sur le chapiteau de laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, on voit encore les clous ou pivots de bronze, au moyen desquels soit cette figure, soit une offrande semblable, y avait été scellée. Le bas-relief de la villa Albani donne à notre conjecture une grande probabilité.

L'analogie de ces colonnes surmontées de chouettes et dédiées à Athéné peut servir à expliquer la destination d'une autre statuette d'animal trouvée dans notre acropole en 1835.

(1) Kunstblatt 1835, n. 31. (2) Ann. IX (1837), p. 10.

C'est un petit ours (1) de marbre blanc, d'environ un pied et demi de haut, dressé sur ses arrières à peu près comme un chien qui se repose; le travail en est fort soigné et digne de la meilleure époque de l'art. Serait-ce une conjecture trop hardie que de le mettre en rapport avec Artemis Brauronia, dans la fête de laquelle (Ἀρκτεία) les jeunes filles imitaient des ours ou plutôt des ourses (2)? Je me crois donc fondé à supposer, que cette statue d'ours était érigée sur une colonne de la forme consacrée à cette sorte d'offrandes, et placée à l'entrée ou dans l'enceinte du sanctuaire d'Artemis Brauronia dans l'acropole.

Ces remarques ainsi que l'examen refléchi des monumens, sur lesquels elles s'appuient, paraîssent nous autoriser à en tirer la conclusion qu' il était de coutume d'ériger, dans les enceintes sacrés des divinités de tout genre, des colonnes d'une forme primitive et traditionelle avec l'animal sacré ou avec quelqu'autre symbole du dieu qu'on y adorait; et que par conséquent, si nous rencontrons sur les vases panathénaïques la déesse de la fête ou d'autres dieux protecteurs de la palestre encadrés entre deux colonnes qui portent soit des coqs soit des panthères ou des chouettes, ce n'est ni par les colonnes ni par ces animaux que le rapport palestrique du vase est établi; mais ce sont plutôt ces hors d'œuvres qui par la présence de la divinité reçoivent une signification palestrique. La preuve que ces figures n'étaient que des accessoires décoratifs est fournie par l' amphore de Mr. Burgon, où Athéné paraît sans cet attirail. D'autres peintres sentaient que la figure de la divinité avait besoin d'un encadrement; et ils choisirent, par un motif très naturel, des monumens qu' ils étaient accoutumés à voir entourer les images des dieux dans leurs temples. Dans un mot, ces colonnes tiennent sur les vases et autres monumens le lieu des temples, dans lesquels nous voyons les dieux si souvent représentés sur les médailles.

Athènes 27 fevrier 1841. L. ROSS.

(1) Kunstblatt 1835, n. 45.

(2) Aristoph. Lysistr. 645 cum schol. Suid. v. ἄρκτος. Hesych. v. ἀρκτεία. Harpocr. v. ἀρκτεῦσαι et δεκατεύειν. Comparez Bröndsted, Voy. II, p. 255.

d. SOPRA LO STATO ATTUALE ED IL CARATTERE DEI DUE SEPOLCRI DI POGGIO GAJELLA A CHIUSI E DI PITAGORA A CORTONA.

1. *Sepolcro di Poggio-Gajella a Chiusi.* Fra i tumuli dell'antico Clusium è noto il così detto Poggio-Gajella, il quale, aperto per le ultime cure del sig. Pietro Bonci Casuccini, diede all' Instituto argomento d'una solenne pubblicazione, festeggiando la ricorrenza del natale e dell'avvenimento al trono dell'augusto suo protettore (1). Si limita siffatta importante pubblicazione a ragguagliare sullo stato in che trovavasi allora il mentovato monumento, e che per mezzo di sei tavole intagliate dall'esperta mano dell'egregio sig. Ludovico Gruner fù dato in luce. Il nobile zelo di detto sig. Pietro Casuccini, accalorato ancora dall'attenzione posta così sopra siffatto splendido monumento, non lasciò di continuare gli scavi principiati, e grave obbligo sentiamo di darne notizia ai nostri lettori in compimento delle sopramentovate. Egli è in conseguenza di essi scavi, che ci riesce ora di rivelare distintamente il peculiare sistema, secondo il quale era disposto il mentovato sepolcro.

Esso sistema è quello seguito da quasi tutti i sepolcri dell'antica Etruria, valeadire o di erigere tumuli o di servirsi di tumuli naturali per sepoltura dei defonti. Quest'ultimo si è il caso del nostro monumento o piuttosto della serie di camere sepolcrali, di cui esso è composto.

La punta più elevata di una collina di maggior estensione, al nord della città, vien separata dalla stessa collina per mezzo d'un fosso, il quale circondando la detta punta in cerchio da tutte le parti, gli forma quasi il limite ossia l'orlo estremo. Cotale fosso determina la propria estensione del monumento: essendochè di ragione si può supporre, che tutta

(1) Il laberinto di Porsenna comparato coi sepolcri di Poggio-Gajella ultimamente dissotterrati nell' Agro clusino. Roma 1840, fol. Cf. Rapporto chiusino nel Bull. 1840, p. 147.

la parte esclusa da esso, ossia il rimanente al dissotto, non sia compresa fra la principal ed originaria disposizione del sepolcro. Seguendo adunque il fosso accennato, ne troviamo descritto un giro di m. 285 ossia piedi 855, e tale misura si può riguardare come giusta circonferenza del nostro poliandrio. Il fosso stesso forma una specie di andamento, largo m. 1, vestito dall'un lato, cioè dal lato del tumulo, con grandi macigni di differenti misure, messi insieme senza calce ed un tempo ammucchiati forse in due liste, con segni evidenti peraltro, che già nell'antichità fossero mossi dal loro originario posto. I detti sassi si trasportarono dalle cave di Sarteano, situato sulle falde della montagna opposta.

Nè il menzionato fosso, nè quel singolare adoperamento di sassi è una cosa nova. Ne occorrono altri esempj nei sepolcri di S. Marinella e di Selva la Rocca, di cui differenti volte ebbi occasione di ragionare nelle nostre pubblicazioni (Bull. 1840, p. 113-115; p. 133). Il fosso, come lo accennai, anche in essi serviva per limitare un tumulo, di cui peraltro in taluni sepolcri non rimangono che traccie leggiere.

Egli è ora lungo il medesimo fosso, che son poste le principali camere e a quel livello, per dire meglio, si limita il primo e principal piano di esso insigne monumento. Non tenendosi intanto il fosso assiduamente adeguato in una linea, ma alzandosi e avvallandosi, avviene che alcune camere siano situate alquanto più alte delle altre, senza che possiamo argomentarne peraltro due differenti piani. Ed in questo punto dopo l' importante trovamento del suddetto recinto si modifica alquanto la prima descrizione esibitane dai sigg. Braun e Gruner. Come camere principali poste parallele al recinto possiamo considerare la camera tonda detta del laberinto (tav. IV), diretta appunto verso sud ed unita coll'antidetto fosso per mezzo d'un canale di c. 18 m. Mi astengo di entrare nelle particolarità di essa grotta e dei cunìculi sotterranei, i quali girando a guisa di laberinto la congiungono colle altre grotte poste nel medesimo piano del tumulo. Meglio di quello possono accennare semplici parole, l' intero sistema si rileva dai disegni del lodato nostro amico. Un secondo

gruppo di camere anch'esso aderente al recinto, è quello disegnato dal Gruner tav. III, diretto verso sud est. Altri simili gruppi nascosti finora, si troveranno forse in buon numero agli altri lati del tumulo; dei scoperti finora, ma ricoperti di nuovo, notai uno dirittamente a nord, trè fra nord e ouest, due fra est e sud, l'uno dei quali fù veduto e notato anche dal Gruner.

Differenti ora da queste grotte sono altre, poste più in sù verso la cima del tumulo ed evidentemente d'un ordine inferiore. Tanto si può conchiudere dalla disposizione più negligente, dagli appartamenti più ristretti; ne notai quattro fra est e nord, quattro fra nord e ouest, due fra ouest e sud (1); ma anch'esse in parte ricoperte, di modo che non se ne osservano più che gl' ingressi; due ne sono dati dal Gruner (tav. II); il quale gruppo rappresentato sulla medesima tavola è escluso dal recinto e perciò non entra nella considerazione del tumulo. Può darsi che tanto questa ed altre camere, quanto le mentovate, che trovansi verso la cima del tumulo siano aggiunte posteriormente, quando non bastava più il piano principale e quando collo spazio più ristretto si doveva scemare l'artificiosa disposizione dei sepolcri. Se non si vuol supporre forse, che quelle camere principali fossero i sepolcri dei padroni di una medesima famiglia, mentrechè le camere più subordinate si assegnassero alla numerosa loro servitù.

Non posso mettere fine a questo semplice abbozzo, per mezzo del quale il nostro monumento si dimostra più e più appartenere alla classe dei già conosciuti sepolcri etruschi, senza toccar il confronto instituito dal nostro Braun di questo monumento non già con altri monumenti conservatici; ma

(1) Da questa disposizione adunque si vede, che la massima degli Etruschi, di dirigere i loro sepolcri verso sud non valga dapertutto. Intanto sono persuaso, che una siffatta eccezione dall'uso generale venga motivata da ciò, che essendosi limitato dagli auguri secondo il sacro loro rito un terreno più esteso (come in questo caso sarebbe il tumulo, di cui la camera principale stà nella direzione del cardine), le singole parti non aveano più bisogno d'una particolar consecrazione.

eziandio col celebre monumento di Porsenna conosciuto dal passo di Varrone riportato da Plinio. Egli era cosa naturale il supporre che, alcuni suoi tratti principali dovessero corrispondere a quelli, i quali offrono le necropoli etrusche e principalmente la chiusina, conosciuta ora da tanti sepolcri conspicui e poco declinanti dal comune carattere dei monumenti sepolcrali etruschi.

Ed un tratto essenziale dei detti sepolcri senza dubbio può dirsi l'ammasso di terra con non solamente camere, ma pure corridoj o passaggi nel di dentro, i quali più semplici in altri tumuli, nel chiusino esibiscono la forma più intricata d'un laberinto. Un laberinto però era pure la particolarità più rilevante della tomba di Porsenna, la quale appunto per questo riguardo pare fosse stata notata nelle diligenti collettanee di Plinio; e chi volesse anche ritenere, che la descrizione di quest'ultimo fosse piuttosto immaginaria, non potrebbe mai, cred' io, negare, che il favoloso racconto da cotali laberinti veramente sussistenti abbia preso il principal suo motivo. Ma io per mè leggendo con attenzione il passo varroniano non ho mai potuto convincermi, che lo stesso venerando autore non parli d'un monumento, di cui almeno la base esisteva al tempo suo o di chi egli trascrisse siffatta notizia. E tale è pure l'opinione del Müller (1), il quale distinguendo la base dai soprappiani di esso strano monumento, nella descrizione di questi ultimi col Niebuhr e Letronne vide un racconto popolare, che ad un monumento enorme e mezzo distrutto appoggiavasi e dipinse con vivi colori un termine gareggiante coll'imbasamento in nobile e splendido carattere (2).

(1) Come quella del Thiersch, Abhandlungen der Königl. baierschen Akademie der Wissenschaften I, p. 415, contra lo Hirt, Baukunst II, p. 250.

(2) Müller, Etrusker II, p. 227. Niebuhr I, p. 145. Thiersch l. c. Letronne, Ann. 1829, p. 386. Il saggio di ristorazione secondo la descrizione varroniana, nella quale, quantunque sia fantastica, pure osservansi motivi presi da altri monumenti esistenti. Cf. Duc de Luynes, Ann. 1829, p. 304, Mon. pl. XIII.

Ora però se veramente sussisteva la base col laberinto, chiunque ha pratica di monumenti etruschi, difficilmente crederà che si tratti quì d'un monumento solido ossia costrutto di pietre, il quale in siffatto suo carattere stabile sarebbe difficile anche d'immaginare avesse potuto distruggersi così, che ne anche al tempo di Plinio non ne rimanesse verun vestigio (1).

Mi pare tutta la sentenza dipenda dalla considerazione della base, e forse la seguente riflessione darà argomento di credere, che non solamente il laberinto, ma anche tutto il nucleo, dentro cui esso trovossi, si concordi col carattere dei sepolcri etruschi; o, con altre parole, che anche il laberinto di Porsenna non sia stato fabbricato di pietre, ma piuttosto scavato da un terreno arenoso, come lo vediamo nel sepolcro chiusino.

La base del sepolcro di Porsenna, per dirlo in breve, entra secondo il mio parere nelle classe delle aree, tanto rinomate nell'antichissima architettura, di cui oltre i monumenti conservati, ci dà una chiara idea la descrizione dionisiaca dell'area capitolina. Per formare una base ripianata e quadrata, che potesse portare il santuario capitolino, il rè Tarquinio circondava l'una delle due punte del colle capitolino (da natura piuttosto aguzzate) da tutte le parti con mura, riempiva il vano fra esse mura e la rupe naturale con sassi e scaglie, e così riusciva a fabbricar una sostruzione assai ampia per servire di fondamento al tempio.

Una simile maniera di costruzione osservasi in non pochi esempj di fabbriche ciclopee, su cui ho trattato (Ann. 1839, p. 200), ed anche un recinto quadrato girante intorno la cima d'un tumulo presso S. Marinella, rinchiudendo camere e corridoj (Bull. 1840, p. 114), parmi abbia un medesimo scopo. L'area capitolina come la base del sepolcro di Porsenna son dette κρῆπις, e κρῆπις nella propria sua significazione è guarnimento (Thiersch l. c. p. 400), il quale o rinchiude tutta la collina o riveste soltanto il di lei piede. Quanto all'ultimo caso

(1) Cf. Niebuhr l. c.

vi entra il sepolcro di Aliatte consistente in una crepidine ed un tumulo di terra, su cui alzansi le cinque colonne (Herodot. I, 93), non che molti sepolcri italici, i quali possono servire a spiegare le parole di Pausania, I, 44, 9: τὸ μὲν ἐξαρχῆς χῶμα γῆς, ὕστερον δὲ τοῦ θεοῦ χρήσαντος ἐκοσμήθη λίθῳ κογχίτῃ.

Ritorniamo un momento all'area capitolina. Immaginatasi sul di lei tipo la forma dell'area quadrata, che è la base del sepolcro di Porsenna (1), vi sussiste un altro singolare confronto per riguardo ai sotterranei che tagliano l'area a tutte le direzioni e che tanto più mi pajono degni di considerazione, quanto ho cagioni a credere, che alla medesima area s'attaccasse la supposizione d'un sepolcro, valeadire della Tarpea, che ivi (chi non si ricorda quì degli antichi θησαυροί? Cf. Bull. 1841, pag. 42), secondo una tradizione popolare si credette nascosta fra le armi auree dei Sabini (2). Una siffatta denominazione di sepolcro però, data ad una parte della collina, e più tardi a motivo di religione limitata sur un punto più ristretto ancora, sarà viemmeglio motivata, se veramente esisteva l'uso di fabbricare sepolcri in quell'accennata maniera.

E non è necessario l'aggiungere che essendosi vera la nostra supposizione, facilmente spiega anche, come il grande imbasamento quadrato del sepolcro di Porsenna nello spazio di non tanti anni poteva sottrarsi alla vista, anzi alla memoria degli scrittori. Essendochè se ne levarono le mura circondanti; e levate esse, il nucleo di terra facilmente soffriva la sorte d'una collina, di cui nello scorrere dei secoli i pendj più e più s'abbassano e perdono la loro forma originaria. Rimettiamo alla fortuna, se fra gl' innumeri tumuli, con cui è circondato l'antico Clusium col tempo si troverà uno, che corrisponda alquanto ai cenni proposti. Quanto a quello di Poggio-Gajella, per vendicarlo alla tomba di Porsenna, c' im-

(1) Quanto alle misure, la base capitolina secondo una computazione fatta da mè e destinata da proporsi in altra occasione ha 420′ per ogni lato, l'area del sepolcro di Porsenna soltanto 300.

(2) Cf. Niebuhr I, p. 255.

pediscono tanto la forma espressamente rotonda, quanto il carattere dei trovamenti che indicano una posteriore data di che domanderebbe il sepolcro di quell'antico eroe etrusco.

2. *Il sepolcro di Pitagora a Cortona secondo gli ultimi scavi.* In grande considerazione, da tutti quei che studiarono le antichità dell' Italia primitiva, fù tenuto sempre il così detto sepolcro di Pitagora presso Cortona. È conosciuta dai disegni del Gori e dell' Inghirami (M. E. IV, 11) la semplicissima forma di camera composta da poche grossissime pietre e chiusa a volta con cinque soli macigni lunghi quanto la camera e tagliati a cuneo; il vano dell'arco, tanto sopra la porta, quanto nella parte opposta, riempiendosi da due grandi pietre semicircolari, tutte d'un solo pezzo. Disgraziatamente non ci soccorre altro disegno pubblicato, per illustrare i risultati degli ultimi scavi, di cui ci diede cenno a suo tempo il nostro cortese collega sig. Agostino Castellani di Cortona (Bull. 1834, p. 197). Intanto facilmente il lettore si farà una idea dello stato attuale del monumento, figurandosi un grosso recinto circolare racchiudente la detta camera quadrata da tutte le parti meno l' ingresso ed alzandosi fino al sorgere della volta del sepolcro. Siffatto recinto consiste in uno zoccolo ristretto, da un muro sorgente al dissopra nell' altezza di circa braccia trè, e commesso artificiosamente con grossi macigni senza calce, infine da una cimasa semplice, con cui il detto muro vien terminato. Il vano fra il recinto e fra la cella soprammentovata è riempiuto da terra e sassi.

Esaminando questo insigne monumento accuratamente, mi trovai ben convinto, che a perfetto termine vi mancasse una non esigua parte. Essendochè troppo male quell' imbasamento cilindrico si concorda colla volta della cella quadrata per non supporvi mancante una parte, la quale fra ambedue formasse una specie di collegamento. E cotale parte senza dubbio era un tumulo, il quale alzandosi sopra la suddetta cimasa copriva la volta da tutte le parti ed al nostro monumento dava una forma analoga a quella, che dimostrarono una gran parte delle tombe tarquiniesi.

Dell'esistenza d'un cotal tumulo mi convince la superficie della cimasa, non ben appianata ma piuttosto ineguale e con punti sporgenti molto al dissopra. Siffatti punti necessariamente dovevano coprirsi e che cotale coprimento non si effettuasse per mezzo di altre pietre soprapposte, ma piuttosto di terra accumulata, ci è segno la stessa loro irregolarità. Questo per riguardo al principio del tumulo, ma anche per riguardo al suo termine non ci mancano certi indizj. Le proporzioni della volta, se veramente essa doveva nascondersi, non permettono d'immaginarsi il tumulo da principio troppo aguzzo ed il pensarlo lentamente accuminato ci porterebbe ad un tumulo, che non starebbe in alcuna proporzione coll'imbasamento mentovato. In somma, dobbiamo supporre, credo io, un tumulo appianato, ed infatti cotale conghiettura vien confortata da un abaco quadrato con una palla al dissopra, che in conseguenza di scavi continuati trovossi nelle vicinanze del monumento, simile a quell'ornamento, con cui vedesi coronato qualche cippo sepolcrale nel museo Casuccini di Chiusi (1).

Intorno all' ingresso del monumento, vane, come si è rilevato già dal lodato sig. Castellani, si mostrarono le supposizioni d'un cunicolo o via sotterranea conducente al sepolcro. La cella è basata sopra un ripianato masso naturale e non v'era altro ingresso che la porta della cella stessa, finora conservata. Siffatta porta si chiudeva un tempo per due imposte di pietra, come non si può dubitare riguardandosi la ben conservata porta della grotta detta del Colle a Chiusi. In

(1) Egli era in conseguenza dei medesimi scavi, che si trovò una pietra quadrata, in dimensione conveniente appunto con quelle nicchie quadrate che veggonsi dentro la cella. La pietra conservata nel palazzo comunale di Cortona, porta caratteri etruschi, secondo una copia favoritaci dal lodato sig. A. Castellani:

ꓤꓶꓤ · ⅃ ·ꟼↃ · VƧVↃ ·ꟻ

ꓘꓤ⅃Ↄ · ⅃ꓤVꟼ⊹E · ꓶ

L' interpunzione (così osserva il sig. C.) del primo verso è alquanto incerta, come pure la lettera ⅃ del verso medesimo che forse potrebbe essere invece un I.

questa porta non le imposte solamente, ma anche i cardini, lavorati con quelle d'un solo pezzo, sono di pietra, e con somma comodità girano nelle due cavità, le quali a foggia di mezze palle sono tagliate nell'architrave. Simili cavità osservansi anche nell'architrave del nostro monumento.

Egli è paruto strano a taluni, che essendosi conservate necropoli enormi di città meno significanti, l'antica e tanto rinomata città di Cortona per questo riguardo sia poverissima. Ma una siffatta circostanza facilmente si spiega per ciò che il terreno più duro e pietroso di quest'ultima città non permetteva sotterranei, i quali solo dalla mano devastatrice del tempo sono alquanto securi. Valeadire ciò che nella pianura si praticava per mezzo di scavi, in quelli siti più elevati s' impetrava per mezzo di solide costruzioni, le quali, esposte come erano a tutte le maniere di distruzione, non escluse quelle, che provennero dallo spogliamento delle pietre per altro uso, facilmente doveano soffrire l' ingiuria del tempo. Il nostro monumento è uno di quei pochi, che ad essa sono sfuggiti a motivo dei massi colossali, pei quali l'architetto volea rimpiazzare quasi il denso seno della terra serviente di recinto ad altri più frequenti sepolcri.

Per quanto più penosa peraltro e dispendiosa era la disposizione di sepolcri in questa seconda maniera, tanto più essi dovevano esser ristretti e meno ampj dei sepolcri sotterranei, e forse siffatta ristrettezza influiva anche sul costume di non deporre sani, ma di ridurre in cenere i cadaveri e di servirsi invece dei letti e sarcofagi, piuttosto degli ossuarj ossia delle urne cinerarie. Essendochè urne cinerarie stavano probabilmente nelle nicchie delle pareti; siccome in occasione di quelli già mentovati scavi attorno il monumento trovavasi una quantità di vasi assai rozzi e forse destinati a contenere le ceneri di persone di condizione più bassa.

Del resto il mentovato sepolcro non è l'unico che si è conservato in Cortona. Per tacere d'alcuni imbasamenti tondi, su cui in vicinanza del mentovato monumento s'imbatteva in occasione degl' indicati scavi: nella città stessa sulla parte opposta a quei sepolcri trovasi una grotta costrutta di pietre

serviente ora di cucina alla casa del sig. Zecchetti. Essa grotta consiste in una camera quadrata con volta costruita secondo il medesimo sistema di che fà mostra la tomba di Pitagora, ma molto più grande e composta da pietre messe a lungo, come simile inarcamento dimostrano non poche fabbriche etrusche ed anche la parte superiore del Carcere mamertino a Roma. L'edifizio è basato sopra il masso naturale della rocca alquanto approfondato per mezzo dello scarpello; ne manca la parete di fondo, la quale si distrusse probabilmente per allungare la grotta all'uso di cucina. La parte conservata ha circa 12 palmi in lunghezza, la facciata aperta guarda mezzogiorno.

Siffatta forma del sepolcro corrisponde tutto a quella, che esibiscono due sepolcri chiusini, valeadire quello conosciuto sotto il nome della grotta del Granduca (Giornale arcad. III, p. 418), e quello scoperto un anno appresso dal cap. Sozzi, detto grotta di Vigna grande (Bull. 1840, p. 1). Quantunque sotterranei, tutti e due i sepolcri sono costruiti in analogia di quei, che sono fatti a libera mano sopra terra.

Un terzo esimio confronto infine offre il così detto tempio di San Manno, un miglio e mezzo distante da Perugia sulla strada toscana, consistente anch' esso in una camera chiusa a volta con due nicchie ai lati. Ne rammento il disegno e la descrizione data dal ch. dott. Speroni, Giornale scientifico-letterario di Perugia, aprile 1834. Anche quivi non è dubbioso il carattere di sepolcro (1), e confrontando così gli accennati monumenti se ne rileverà una maniera di sepolcri costruiti a pietre principalmente particolare, come pare, a queste contrade. GUGL. ABEKEN.

(1) L'ingresso attuale della fabbrica è un traforo fatto per forza; l'antico ingresso era a sud-ouest.

e. STRADE MILITARI NEL NORICUM RIPENSE E NEL NORICUM MEDITERRANEUM.

(*Tav. d'agg. C*, 1841).

Trascorsero dieciotto secoli, dacchè le romane legioni conquistarono la Germania meridionale fino al Danubio, e già tredici secoli passavano dacchè cessò la loro dominazione in queste contrade.

Noi tróviamo soltanto tenui traccie quà e là sparse di quei potenti: l'aratro sviscera quei luoghi, dove un dì sorgevano ville suntuose; boschi e maremme cuoprono le loro città; torrenti, innondazioni e persino mani d'uomini rovinarono le loro strade militari. Eppure quel poco che ancor troviamo ci convince, quale spirito pieno di vigore, di progetti arditi, di orgoglio e di sfarzo animato avevan quei padroni del mondo, e vale quindi la pena d'investigare le loro reliquie.

Le strade romane militari servono di norma assai sicura in queste investigazioni: ma, e dove sono esse? Salustio dice: «Talibus viris non labor insolitus, non locus ullus asper aut arduus erat». Svetonio racconta: « Excisæ rupes durissimi silicis, et complanata fossuris montium juga». In alte, solitarie vallate de' monti si trovano ancora pietre migliari romane, e gli avanzi tuttora visibili sull'erto Korntauern (monte Taurisco) (1) della strada così detta pagana, lastricata di granito, fanno conghietturare, che i Romani erigevano delle strade in ogni punto, e segnatamente dove la comunicazione le richiedeva, sormontando e monti e precipizj. Egli mi è impossibile quindi di suffragare a quelli, i quali determinar volendo le strade romane, sieguono soltanto il troppo esiguo « Itinerarium Antonini », o la « Notitia imperii », ovvero la «Tabula Theodosio-Peutingeriana». Ed infatti i Romani non sarebbero stati veri Romani, se essi, a cagion d'esempio, non avessero avuto una congiunzione fra il Pons Œni e Reginum, e se prolungando il viaggio di un pajo di giorni verso

(1) Giogo di monti nelle Alpi noriche.

Augusta Vindelicorum avessero voluto prima andare a nord-ovest, onde poter poscia di bel nuovo per lontane e tortuose strade, nella direzione di nord-est, arrivare a Ratisbona? Ogni fiume di qualche importanza aveva una strada: ciò puossi arditamente supporre a priori, il che vien anche a sufficienza provato cogli scavi recentemente praticati.

L'Eno, l' Isara, il Salzach (Juvavus) (1), avevano una strada, come il Lecco ed il Danubio. Di questi due ultimi fiumi sappiamo: dell' Eno lo provano gli ultimi scavi impresi dal sig. sopraintendente alle foreste in Haag (2), il quale scoprì oltreciò dei tratti non insignificanti di una strada romana, che conduce da Turo (Œtting) (3) ad Augusta Vindelicorum; del Salzach (Juvavus), lo attestano le antichità di Lebenau, e quelle di S. Giorgio presso Laufen nel luogo stesso (4). In S. Giorgio sopra un monumento trovossi la seguente iscrizione:

SEXIOLAPTVS
VETERAN. EXPR.
OB. AN. L.
MAXIMILL. AMARITO
OPTIMO ET SIBI
VF

In Laufen trovossi il seguente monumento:

MARCIVSATR
IVSMARCELLINVS
VET. CON. PR. O.
BIT. AN. XXXV
MARCIVS MARCVS
FRATER. F.
CVR.

Essi dunque non solamente tiravano delle strade lungo i fiumi di qualche importanza, ma facevano anche per tra-

(1) Città sulla strada maestra per Monaco nel regno di Baviera.
(2) Anche Ivarus veniva nominato.
(3) Borgo sulla stessa strada.
(4) Laufen, borgo presso Salisburgo.

verso delle strade militari, onde unire una piazza forte con l'altra, e per lo più in direzione possibilmente retta: e poi, che importavano al Romano i boschi, i colli e le maremme? egli li tagliava, li appianava, vi tirava un argine. L'unita carta (tav. d'agg. *C*) contiene una parte del Noricum ripense, che si estende fino alla catena dei monti al sud di Juvavia, l'odierna Salisburgo, ed una parte del paese montuoso del Noricum, ovvero Noricum mediterraneum. Ora mi sia permesso di addurre i motivi che mi guidarono all'abbozzo di questa carta.

Io credo che i Sevaces, nominati da Tolomeo, cercar debbansi nei contorni di Schwatz nel Tirolo: primieramente, perchè il nome Schwatz ha molta affinità con Sevaces; in secondo luogo, perchè Tolomeo dice: verso il nord i Sevaces e gli Alauni, che anche Ambisontii si chiamano, più verso l'occidente gli Ambidravi.

Che Pinzgau, nel Salisburghese, anticamente si chiamasse Bisontia ed Ambisontia lo prova il sig. di Kleinmayern, direttore dell'archivio salisburghese, nell'eccellente sua Juvavia §. 12 (1) dove dice: Il solo Tolomeo ci porge notizie sui posteriori popoli del Noricum, e li descrive come segue: « A septentrione Sevaces et Alauni, qui et Ambisontii, et magis Orientalia Norici Ambidravi et Ambilici (2).

In seguito a questa asserzione, e dietro l'opinione dello storico investigatore sig. Lory, queste denominazioni derivar debbono dai fiumi, come i Sevaces dal torrente Save, gli Ambidravi dal Drava, gli Ambilici dal fiume Liser nella Carintia. Ma il torrente Save è situato all'occidente del Noricum, i Sevaces poi e gli Alauni si trovano verso settentrione. Si dovrebbero quindi con maggior ragione cercar gli Ambisontii piuttosto nel ducato salisburghese, di quellochè nei monti della Carintia, che giacciono più verso il sud, e, a dir vero, nel Pinzgau di oggidì, che viene bagnato dalle acque del Salzach (Juvavus), mentre Pinzgau nell'antico Indiculò Ar-

(1) Juvavia, ossia Storia di Salisburgo, innanzi, durante e dopo il dominio de' Romani 1784.

(2) Ptolomeus in Geograph.

nonis, e nel documento del rè Arnolfo vien insignito col nome affatto conforme di Bisoncio, Bisoncia (1), avendo conservato questo nome anche nel secolo decimo (2).

E dove mai abitar potevano gli Ambidravi, se non presso il Dravus, ovvero intorno al fiume Drava? E giacchè Tolomeo li nomina vicini dei Pinzgauer, in qual altro luogo potevano avere fissa la loro dimora, se non nella più alta valle della Drava? Da Juvavia dunque scorreva una strada militare per Oberalm, alla destra riva del Salzach (Juvavus) verso Kuchl (Cucullis) e perciò io credo per Oberalm, perchè i Romani facevano volentieri le loro strade lungo i monti, e perchè in Oberalm nell'anno 1724 venne dissotterrata una pietra migliare romana colla seguente iscrizione:

DDN*n*. L CONSTA. TJNO
PM.... VICTOR .... PICO
AVG... IV... VMANNTO
NAT'*o* .. *s* EON. X.
STANTINOR ... SSIMISOES
CAESAIVVA .....
.. SMRVI III ... SIPID.. NO.
... INDVLGENTISSIMO.

questa pietra migliare aveva cinque piedi di circonferenza, un piede e mezzo in larghezza, e trè piedi e mezzo di altezza (3).

Da Kuchl (Cucullis) s' inoltrava la strada per Lueg a Werfen, e come io suppongo nella direzione dell' attuale strada maestra; la ristrettezza di questa valle inchiusa fra altissime rupi non permette che ne sia fatta un'altra. Non è da dubitarsi che i Romani non abbiano fatto una strada per Lueg; essi venivano da una parte per la valle spaziosa di Werfen: le rupi non atterrivano il Romano; egli le faceva saltare in aria. L'arcivescovo Paris, tanto rinomato per la sua mania di fabbricare, non ha giammai estesa, e molto

(1) Trattato sullo stato del ducato di Salisburgo §. 12, not. *c*.
(2) Codex membranaceus traditionum archiepisc. Adalberti I, instrumento de anno 931 ad Chataprunin in Pisontia.
(3) Vedi l'opera Juvavia §. 57.

meno riaccomodata la distrutta strada. Noi abbiamo anche a Hittau (1) una pietra migliare romana di Settimio Severo, che trovasi in un angolo del muro del Camposanto, ha quattro piedi e mezzo di lunghezza, e nel diametro ha quattro piedi di larghezza, portante la seguente iscrizione :

. C SEPTIMIVS S
PIVS PER . . . .
AVADILBP . . . H
. . . . XX . . . . O.
. . . . COS . . . O
. . . . PI . POHI .
. . . . IROS
. O . . . .
. . . C . . . SA
. . . C . . ITE
. O . . . . .
IL . . G .

Trovansi inoltre nella parocchia di Werfen (Vacorium) due monumenti romani, fra i quali una pietra sepolcrale coll' iscrizione :

. . . ON . . . IO
VI ELLO . AN.

In Bischofshofen a Pongau nella facciata della chiesa è murata una pietra, su cui vedesi la seguente iscrizione di un edile della città di Juvavia.

M
VS VICTOR EDI
CIVIT. IVVAVES
O . . I . . AEIIVS
ARCIANTE
E. O. ANNOR. XXX
VIVI FECERVN . .

Ma e d'onde partiva la strada di Werfen (2), e dove giaceva Vacorium ? La strada di Werfen s' inoltrava nei monti

(1) Un villaggio.
(2) Città nel territorio dell'arcivescovato di Salisburgo.

più della presente, e seguiva due differenti direzioni, una parte cioè era costruita lungo il Salzach (Juvavus) nel Pinzgau (1) e guidava direttamente per Gastein (2) verso la Drava, e seguendo il corso del Salzach anche nel Tirolo; una parte poi scorrendo sopra Hittau per Radstadt, per Tauern (monte Taurisco), guidava di seguito in Italia. Per stabilire poi la vera posizione di Vacorium non ci vuole gran fatto. A norma delle Tavole Peutingeriane, Vacorium giaceva diecisette miglia romane distante da Cucullis ed altrettante da Ani, quindi in mezzo ed in eguale distanza di queste due città.

Da Kuchl (Cucullis), dove è situata la sesta pietra migliare, fino Radstadt si contano 13 pietre migliari, e nella parrocchia Werfen si trova la 12 1/2. Tredici ore danno 65,000 passi. Da Cucullis fino Vacorium vi sono 17,000 passi romani, ossia 34,000 tedeschi, ovvero pietre migliari 6 4/5. Vacorium coincide quindi colla parrocchia Werfen, dove venne trovata anche l'anzidetta iscrizione romana, mentre 6 detratte da 12 1/2 restano 6 1/2.

Da Vacorium fino Ani presenta la Tavola Peutingeriana 17,000 passi, di bel nuovo quindi 6 4/5 pietre migliari geometriche, ed effettivamente presso Radstadt si trova la decimanona, cioè da Cucullis, dove giace la sesta, trovasi la decimaterza, e due volte 6 1/2 ci dà il risultato di tredici. Egli è dunque ben chiaro, che Radstadt ivi giace, ove una volta sorgeva Ani. Anche la sua situazione parla a suo favore, mentre quattro valli e quattro strade quivi s' incontrano, e riposando su di un alto colle al di sopra del fiume Ense (Anisus), brava le frequenti inondazioni, alle quali è soggetta questa bella e spaziosa valle.

Il contadino di que' luoghi racconta, che nello scavare la terra per le fondamenta della così detta porta, trovata siasi in situazione profondissima una ruota, e che da questa tanto

(1) Distretto nel fù ducato di Salisburgo.

(2) Luogo rinomatissimo per le sue terme minerali, nelle cui vicinanze si trovano le miniere di oro e di argento, che scoperte furono dai Romani e delle quali si prevalsero.

il nome quanto lo stemma della città derivano. La strada romana conduceva dunque da Vacorium per Hittau, per Fritz (1) per mezzo della pianura ad Ani, ossia Radstadt, e da quì s' inoltrava parte lungo l'Ense (Anisus) nella Stiria, e parte lungo il Taurach (2), oltre i Tauern di Radstadt.

Ma e non dovrebbe esser forse Altenmarkt (3) l'antica Ani? Egli è vero ch' è più antico di Radstadt, ma ascende egli perciò al tempo dei Romani? In Altenmarkt non trovansi pietre migliari, e la sua stessa posizione sul pericoloso Zauch (4) anche vi contraddice. I Romani s' intendevano assai bene nella scelta delle loro piazze e specialmente dove la scelta era assai facile. La strada sopra i Tauern (5) deve essersi incamminata nella direzione dell'attuale: sotto i Tauern, non ha guari, esisteva una pietra migliare romana; sopra il Kniebeiss (6) in sù non può supporsi un'altra strada, mentre una tale strada avrebbe dovuto passare sul già demolito castello. Andava quindi in sù fino all' In Alpe, cioè 16,000 passi romani, ossia 32,000 tedeschi, ovvero 6 2/5 ore geometriche da Radstadt, dove esiste la XIX pietra migliare. Dinanzi l'osteria sui Tauern trovasi la vigesimaquinta pietra migliare, ed al di sotto del Camposanto sul pendio verso il sud, dove la vista si estende nel profondo Twengerthal (7) esiste la vigesima sesta.

Coincide dunque la stazione In Alpe sull'elevatezza della strada presso il Camposanto, od ancor meglio forse sul luogo stesso. Il grande e regolare quadrato del Camposanto, le di cui mura riposano evidentemente sopra un eterno (?) terrapieno, dà una maggiore probabilità alla mia supposizione. Io non posso credere, che i Romani non abbiano scelto principalmente questo punto elevato, per poter dal loro castello dominare colla vista nei più vasti e remoti contorni. E quanto

(1) Una valle così denominata.
(2) Un fiume (Taurina).
(3) Un borgo su questa strada.
(4) Un ruscello del bosco.
(5) Un villaggio appiedi del monte.
(6) Un giogo di monti che in questa guisa vien denominato.
(7) Porta il suo nome dal villaggio Tweng.

importa più di 6 2/5 di ora? forse ancor 2/5 di ora, e gli itinerarj non mostrano mai una frazione.

In giù quindi andava la strada, vicino il varco, per Tweng, per Mauterndorf (1) in Imurio. Accanto il varco presso il selvaggio Taurach, sei anni sono, trovossi una pietra migliare, sù cui è ancor leggibile il nome Septimius Severus, e il rimanente dell'iscrizione col numero XLII (ora esiste nello stesso luogo), ed un'altra pietra migliare era in prima in Tweng col numero XL. Dunque da un luogo situato al sud, da una ragguardevole città contansi 40 pietre migliari, ossia sedici ore geometriche; ma da quale città contansi? Io altra non conosco che la grande città Liburnia, Tiburnia, nominata anche Teurnia, ed ivi coincide anche il numero delle pietre migliari. Ma cerchiamo prima in Imurio, cioè nel Murthal (2). Giusta le Tavole Peutingeriane questa città Liburnia era situata 14,000 passi, ossia 5 3/5 di ore geometriche da In Alpe.

Che i Romani abbiano tirata la loro strada non per mezzo il Katzberg (3), ma sopra lo stesso presso Margarethen (4) insensibilmente entro il monte sopra la così detta Taferner Alpe, per mezzo della fossa Leisnitz (5), lo prova la visibile diagonale linea della strada, percettibile specialmente all'inverno, nonchè la pietra migliare ritrovata nel Taferner Alpe coll'iscrizione e col numero IIXXX.

IMP. . AES
L SEPT SEVERVS
ƆLVSRE . AVGAR
ABAD BPARMXR
TRIBTIC VRTMXII
COS. FPPO.
COS. ETIMP. CAE
MAVRELIVS
PIVS AVG.TRIBPOT
IIII PROCOS
AMP
S
IIXXX.

(1) Un villaggio.
(2) Una valle.
(3) Un giogo di monti così denominato.
(4) Un villaggio.
(5) Una piccola valle.

Dall'attuale Mauterndorf (1) conduceva un'altra strada per il Tamsweg, come prova la pietra migliare ritrovata presso il medesimo luogo; ma questa pietra porta il numero XLV e mostra perciò una città distante da Tamsweg di 18 ore geometriche; appartiene quindi ad un altro numero di miglia.

Non so se abbiano piena ragione quegli indagatori delle iscrizioni, i quali credono che Tomasici sia Tamsweg, e che nella direzione del sud-est venga in Imurio, indi Graviaci: allora senza dubbio da Tarnasici e Beliandrum vi sarebbero 45 miglia, come lo comprova quella pietra migliare, e Beliandrum dovrebbe essere stata una considerevole città. Proseguiamo intanto le nostre strade sopra la Taferner Alpe.

Se Gmünd (2) sia effettivamente Graviacis, giusta il sopraesposto dobbiamo certamente per ora tralasciare, anzi tenerlo per improbabile; a noi basta, che verso la gran Liburnia conduca una strada, che noi seguiremo. Che la città chiamavasi Liburnia e non Tiburnia, lo prova il nome Lurnfeld (3), che quei contorni ancor portano. Da Liburnia, il cui suolo ancor al giorno d'oggi è ferace di antichità, conduceva una strada a Julium Carnicum, ed un'altra in su della Drava a Loncium Lienz (4) Breunorum caput, Bruneck (5) ed Aguntum, Innichen (6), e congiungeva in questa guisa il Norico dell'est con quello del sud. Noi abbiamo tutto il diritto di tenere Loncium per Lienz, fino a che non resterem convinti con certezza, che da Julium Carnicum sopra gli alti monti non vi era una strada che conduceva a Lienz. Si aggiunga che Lienz non è più distante da Julium Carnicum e da Aguntum che Lozzo, dunque quì nulla decide il numero delle pietre migliari.

Ci si presenta ancora un altro motivo di prendere Lienz per l'antico Loncium, la bella congiunzione cioè, che con

(1) Un villaggio.
(2) Un borgo.
(3) Una piccola città.
(4) Un borgo.
(5) Castello con un villaggio.
(6) Un borgo.

questo mezzo riceve Julium Carnicum colla Drava, e colla valle di Salzach (Juvavus).

Al Möll (1) seguiva una strada da Liburnia per Obervellach (2) vicino al Malnitzerthal (valle di Malnitza in sù).

In S. Daniele (3) trovossì un tempio di Ercole colla seguente iscrizione:

HERCVLI INVICTO
SACRVM G. DONNI
CTVS . RVFINVS . ET .
VALERIA ATTICA .
CVM . SVIS . TEMPLVM
VETVSTE . CON.
LABSVM . RESTI
TVERVNT EX VOTO.

I Romani quindi dovettero subito dopo la conquista del paese aver quivi fabbricato un tempio, che era cadente «vetustate collapsum» al tempo della loro dominazione. Ora la strada va stendendosi in sù sopra l'erto Korntauern per la Wimmeralpe nella valle di Anlauf (4); e veggonsi ancor oggigiorno dei tratti di 70 a 80 passi di lunghezza. Questa strada è selciata di granito, ed il volgo la nomina «strada pagana». Che il Rathhausberg colle sue vene di oro era stato lavorato dai Romani, lo prova l'archivio montanistico di Obervellach, il quale dice, che nell'anno 1719 venne riaperta la miniera abbandonata dai Romani. L'unita carta mostra due magli di essa miniera. Dalla valle di Anlauf in giù dirigevansi le strade per mezzo della valle ristretta di Gastein lungo il Salzach (Juvavus) in cui da lungo tempo ritrovate furono molte monete romane. Nella valle del Juvavus la strada seguiva il fiume parte sopra Bischofshofen (dove fù ritrovata l'anzidetta iscrizione romana) e parte verso l'allargantesi vallata di Pinzgau all'occidente in sù, almeno fino Alpach (5),

(1) Un villaggio.
(2) Un villaggio.
(3) Un borgo.
(4) Valle così chiamata per la sua posizione appiedi del monte.
(5) Un borgo.

per mantenere in questa guisa la congiunzione con Albianum. Verso il nord la strada si prolungava nella bella e spaziosa valle di Zell, dove attualmente è situato Zell am See (1) il quale a settentrione è rinchiuso dalle altissime e scoscese rupi delle strade affossate. Quindi conduceva la strada sopra Lofer (2), dove non ha guari vennero trovate delle antichità romane, indi sopra Unken (3), parte sopra Innzell (4) a Bidaium (attualmente Biedenhart) dove al giorno d'oggi tanto i terrapieni intorno Siegesdorf, quanto anche i nomi dei luoghi, come Kastrum (castrum) lo comprovano di questo tratto di strada, parte sopra Reichenhall (5) verso la grande Juvavia.

La strada da Juvavia a Bidaium andava certamente in direzione piuttosto retta sopra Saaldorf (6), Schönern verso Artobriga, il che trovasi fra Mühlberg e Seeleiten (7) al lago di Waging (8). Per la certezza di questa direzione noi siamo obbligatissimi in modo speciale alle indefesse investigazioni del sig. di Seethaler (9), il quale nel lungo periodo della sua carica in quei luoghi, non mai lasciò fuori di occhio le antichità. Una parte di queste antichità da lui situate in Laufen, venne derubata da mano profana, ed una pietra singolarissima venne messa in pezzi da una mano vandala. Gli Unni moderni hanno recato più di una ferita alla storia, allorchè essi nella mania di voler illuminare il mondo ruppero nei chiostri tanti sepolcri di famiglia, e tanti tesori letterarj vennero da essi saccheggiati. Non più oltre: caliamo un velo: questo non è l'unico fallo, di cui noi una volta dovremo arrossire presso i nostri posteri.

(1) Un villaggio presso il detto lago.

(2) Un borgo con una I. R. posta.

(3) Un paese con I. R. posta.

(4) Un villaggio.

(5) Piccola città colle ben note saline.

(6) Villaggi.

(7) Villaggi.

(8) Così denominato dal villaggio Waging situato presso il medesimo lago.

(9) Fù I. R. giudice in Laufen, ed un valentissimo investigatore delle antichità.

Vicino il lago di Waging urtarono, anni fa, i contadini nello smuovere la terra sopra un bellissimo lastricato di musaico; meravigliaronsi di queste belle pietrucce, che formavano sì eleganti figure, e lo crivellarono colle loro pale, e perchè? perchè non erano altro che pietre? Questo sito è nella carta marcato. Ciò si riseppe per disgrazia, allorchè non poteva più rimediarsi. Il Salzach (Juvavus) aveva certamente una strada maestra. In Bergham, Andering e S. Giorgio (1), alla sponda destra del Salzach, trovate furono statue, iscrizioni lapidarie ec. così pure alla sponda sinistra fù scoperto in Laufen un tempio, e principalmente in Libenau diverse antichità.

La strada da Juvavia a Thalgau (Taranto) e Seewalchen (Luciaci) l'abbiamo probabilmente ritrovata. Esistevano senza dubbio vàrie strade militari nella pianura. Certamente una strada andava da Turo (oggi Oetting) ad Augusta Vindelicorum; un'altra dal Pons Œni (oggi Pfünzen) in giù lungo il fiume Eno; una terza lungo l'Isara; una quarta sopra Wasserburg (2); una quinta da Turo sopra Seemannshausen e Dingolfing (3) a Ratisbona (Castra Regina), altre finalmente da Juvavia a Castra Batava (oggi Passavia), Schärding ec.

Egli è certo che ancor molte strade, oltre le quì annoverate, servivano ai Romani per la comunicazione al tempo della loro dimora al sud del Danubio; le loro città in queste contrade, in cui essi quasi per dieci secoli dominarono, erano molto ben fabbricate e floridissime; poichè là, ove il Romano fissava la sua dimora, egli portava seco anche il lusso italiano, ivi fiorivano le arti, le scienze, il commercio, e nelle rovine dei grandiosi loro edifizj noi ammiriamo la bellezza e la durevolezza, nonchè l'arte accoppiata al vigore. Reliquie e frammenti dello sfarzo romano verranno ancor in appresso scoperti: volesse il cielo, che consacrati fossero per il sempre crescente e miglior essere delle arti e delle scienze, imperciocc-

(1) Villaggi.
(2) Una città con fortificazioni nel regno di Baviera sul fiume Eno.
(3) Città nel regno di Baviera sulle sponde dell'Isara.

chè noi calchiamo co' piedi sopra un suolo, che rinchiude come in tanti sepolcri le grandi geste dei tempi passati.

FERDINANDO NOBILE DI WOLFARTH.

II. SCULTURA.

a. STATUA DI GIOVE DEL MUSEO DI LIONE.

(*Tav. d'agg. D*, 1841).

Il museo di Lione, come è noto, conserva un importante numero di monumenti antichi in marmo, in metallo ed in altre materie, parte trovati sul classico suolo della città e sue vicinanze, parte raccolti in luoghi più lontani. Non è peraltro ch'una raccolta nascente, da pochi mesi affidata dal Governo francese alle intelligenti cure del sig. dott. Comarmond, membro di varj instituti scientifici e letterarj, ed uomo zelantissimo per la conservazione de' monumenti antichi, avendo egli non solo illustrato parte di quei del museo pubblico di Lione, ma acquistato e colletto a grande spesa un numero significante d'oggetti antichi d'ogni genere e formato un museo particolare importantissimo, sopratutto per i bei bronzi antichi, vasi vitrei e medaglie.

Tra i monumenti di marmo del summentovato museo di Lione era una statuetta sedente marmorea, alta circa trè palmi, rappresentante il padre degli dei, soggetto come è ben noto fra i marmi antichi rarissimo, specialmente aggiungendosi la bella esecuzione e non comune conservazione, non essendovi di ristauro che il braccio sinistro tenente lo scettro, l'antibraccio destro e la mano col globo, parte del piede destro ed un tramezzo al collo. Ne delineai un leggiero contorno, che quì annesso aggiungo, il quale però a motivo della ristrettezza del tempo non potei rendere così esatto e delicato, come il carattere del monumento mi faceva deside-

rare, dimodochè soltanto potrà servire a dare un' idea approssimativa di così bella scultura. Esso ci mostra Giove seduto sul trono, il torso nudo e la parte inferiore coperta del manto, che scende dall'omero sinistro, lasciando scoperto il piede destro e parte dell'altro, che ambedue posano su d'uno sgabello d'elegante forma. Il carattere del nudo è bello e corrispondente al soggetto che rappresenta, la drapperia è giocata con sommo gusto e diligentemente lavorata ed il trono parimente è d'un disegno ricco ed elegante. La testa pare avere sofferto un leggiero ritocco, le braccia moderne cogli emblemi dello scettro e del globo non distruggono l'armonia della composizione.

Se il carattere della figura nel suo totale la fa riconoscere quasi indubitatamente per Giove ci sorprende di vedere inciso sul plinto con ben distinti caratteri il nome ΑΠΟΛΛΩΝ. Lascio decidere ai dotti che conto si debba tenere di tale circostanza, se questo nome debba supporsi antico e d' una medesima data col monumento, se forse siavi posto in un tempo dove si voleva dare un altro significato alla statua, oppure se si possa ravvisarvi un errore moderno. Il dotto summentovato sig. Comarmond asserisce che i caratteri non siano antichi; comunque sia, il merito d'arte per la statuetta è sufficiente a conservargli l' importanza nonostante il significato dubbioso.

Non potei con certezza investigare il luogo della provenienza di questo marmo. Il sig. dott. Comarmond dice avere esso fatto parte della collezione del conte Urfey, il sig. Lenormant quì in Parigi peraltro sostenne che proveniva dal museo Artaud di Nismes (se non erro) e che sia uno dei simulacri di Giove come si venerava nel suo tempio sul monte Cenisio. Parigi 14 luglio 1841.

EMILIO WOLFF SCULTORE.

b. MINERVA DELLA VILLA LUDOVISI.

(*Mon. dell'Inst. vol. III, tav. XXVII*).

La statua di Pallade, la quale pubblichiamo per la prima volta intagliata in rame, trovasi nella splendida raccolta di antichi ed importantissimi marmi, che forma il più magnifico fregio alla Villa ludovisi: raccolta che per essere fin ad ora di accesso assai difficile, adoperò che i di lei tesori non fossero conosciuti nè apprezzati secondo che meritano. Ciò che distingue il nostro simulacro e lo raccomanda all'attenzione degli amanti del bello, si rileva in parte al primo sguardo, vuo' dire la sua grandezza considerevole, la quale arriva all'altezza di palmi undici o circa; quindi il nome dell'artista, che si trova collocato dentro una di quelle larghe pieghe in cui si raccoglie il ricco panneggiamento ond'è vestita la dea. Deve aggiungersi che, conforme all'asserzione d'uno dei più esperti conoscitori d'antichi marmi, qual'è il sig. cavalier G. M. Wagner, se n'ha una ripetizione (senza nome peraltro) la quale proviene dalla Villa albani ed è passata nella real Glittoteca di Monaco (Schorn, Catalog der Glyptothek n. 92). Essa è di sesto minore, chè misura a norma del ridetto catalogo piedi 7 e pollici 8 1/2, ed è identica con quella la quale un giorno stava nel museo del Louvre, dove la disegnò Piroli (Musée napol. vol. I, tav. XI). L'iscrizione del marmo nostro fù supplita dal Maffei, Mus. veron. p. CCCXVIII, in modo indubitato, se non vogliamo ammettere esso dotto l'abbia ancora veduta sana e che i caratteri iniziali non siano stati rotti insieme coll'orlo della piega posteriormente:

ΑΝΤΙΟΧΟΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ
ΕΠΟΙΕΙ

Winckelmann facendo menzione della statua in discorso cita un artista pure di nome Antioco da due pietre incise (1),

(1) Stor. d. A., Op. dell'ediz. de Dresda Tom. VI, vol. 1, p. 279.

il qual incisore deve distinguersi naturalmente dallo scultore. Quest'ultimo d'altronde non è noto e pel momento non mi è dato farne ricerche, se non che mi ricordo che K. O. Müller nell'Archeologia dell'arte §. 154, lo pone nella quarta epoca verso l'anno 135 a. Cr. ed ammette più tardi un bronzista dello stesso nome. La ridetta epoca intanto non dovrebbe disconvenire alla nostra statua in quanto si tratta di fissare l'autore in generale, siccome poi i medesimi artisti non di rado lavorano tanto in marmo, quanto in bronzo, nè si può inoltre oggi sapere, se l' iscrizione abbia da riferirsi all'opera stessa piuttosto che all'originale da cui fù presa, così resta indeciso, se il supposto bronzista Antioco una volta che abbia realmente vissuto, sia pure da riguardarsi siccome autore della Pallade che stiamo guardando; chè tante volte trovasi il nome dell'autore senz'altra aggiunta, invece della formola più precisa *ἀπὸ τοῦ*, *ἀπὸ τῆς*, p. e. *ἐν Τρωάδι*, *Μηνοφάντου*. Il nome d'Antioco, il quale occorre bene spesso tanto in iscrizioni attiche quanto altrove, è troppo antico ed era in Atene (dove lo portò una delle dieci file), troppo usato per poterne conchiudere la minima cosa relativamente all'epoca in cui potrebbe essere venuto in voga.

Nella statua della Villa ludovisi ambedue le braccia sono riportate mediante moderno ristauro, in quella di Monaco il solo braccio destro e perciò non può fissarsi bene e con giustezza l'azione o il carattere particolare, in cui la dea è immaginata. Se il ristauro, il quale in ambedue gli esemplari mostrasi d'accordo, è ben motivato, noi potremo idearci la nostra diva, la quale comparisce manifestamente bellicosa, siccome modello del capitano, che arringa l'armata. E se la Pallade in tempi più antichi rappresentavasi di preferenza corrente innanzi, a capo delle schiere combattenti, in un'epoca posteriore, dove dalle arringhe, che il duce tenne innanzi alla armata, non poco dipendea, e dove il talento del comandante si fece conoscere pure pel suo modo di parlare, la Pallade arringatrice occupa in modo ben acconcio il posto della Promachos.

Nella posizione e nella tenuta, nella totalità della figura e nell'abito si è conservato in generale il carattere delle antiche statue di Pallade, le quali non sono altro che un maggior sviluppo di quelle antichissime adorate nei tempj: statura piena, robusta, nobiltà semplice. L'intenzione di acconciare qualche particolarità col gusto del secolo con questa creazione la quale si è sviluppata gradatamente e che una volta costituita è diventata essa medesima un generale tipo, manifestasi nel modo in cui l'egida s'accosta alla forma d'un bavaro, ove la Medusa serve di borchia, mentre per la sola apparenza esterna si rende perfetta mediante i serpenti che formano la cintura; e nel modo, in cui le pieghe del diplax che tiene sospeso il cinto sono interrotte in maniera più variata e franca. Chè in generale vedesi è vero conservato quell'aspetto colonniforme delle arcaiche statue ne' massi cadenti diritti ed in parte paralleli, ma al dissopra della cintura e ne' fianchi pajono essi imitati con varietà studiata e scrupolosamente sull'esempio di una stoffa piuttosto greve. Spiegansi così pure i sandali (1) sproporzionatamente alzati, onde sono muniti i piedi, per il reale uso, che s'acconcia bene col terreno ruvido o pietroso d'Attica e d'altre provincie della Grecia. Trovansi p. e. sandali ugualmente alti sopra quella parte del fregio del lato orientale del Partenone, che i recenti scavi hanno recato alla

(1) Τυῤῥηνικά. τό κάττυμα ξύλινον, τετραδάκτυλον. οἱ δὲ ἱμάντες ἐπίχρυσοι. σανδάλιον γὰρ ἦν. ὑπέδησε δ' αὐτὸ Φειδίας τὴν Ἀθηνᾶν. ἐκάλουν δ' αὐτὰ, Τυῤῥηνουργῆ, ὥσπερ καὶ τὰ ἔμβαθρα, ῥικνοεργῆ. Polluce, Onom. VII, segm. 92. Ancorchè non ci venga in mente di comparare la nostra statua col celebre colosso di Fidia, pure è notabile che quello fosse probabilmente munito di sandali o scarpe tirrene simili a quelle che porta la Pallade Ludovisi, a cui conviene il predicato di quattro dita erte assai bene. Deve anco notarsi in quest'occasione che quando mai si volesse trovare una copia più o meno fedele della criselefantina statua di Fidia (chè questa probabilmente avrà portato sì alti sandali), tal attributo ben caratteristico non dovrebbe mancarvi. D'altronde tale particolarità rende vieppiù intelligibile il racconto di Pausania, secondo cui essi sandali erano fregiati di battaglie di Centauri, che difficilmente avrebbero trovato posto sopra sandali meno erti e piuttosto ordinarj. NOTA DELL'EDITORE.

luce. Quivi li porta quélla figura assisa, che prendesi per Poseidon in relazione con Teseo una delle trè figliuole di Cecrope (il braccio che segue apparterrebbe ad un'altra di quelle). N'è vestita eziandio la colossale Vittoria trovata a Megara, la quale oggi stà collocata accanto al Theseum: ma quivi non sono sandali che essa porta, sì bene scarpe come quelle d'oggi, le quali sono provviste di molto erte suole. Più di tutto il restante scostasi da quel tipo degli arcaici simulacri di Pallade la formazione del volto per via d'una certa ingenuità e naturalezza che pare tolta da un individuo. L'espressione della faccia probabilmente comparirebbe più avvantagiosamente ancora, se non avesse dovuto supplirsi la punta del naso e se non fossero danneggiati bocca e mento. Alla statua Albani, la quale alla nostra corrisponde, manca la testa; chè quella che porta oggi non è sua.

Sorprende il parere che ha dato Winckelmann intorno la Pallade Ludovisi, sià perchè la predilezione che ebbe verso i monumenti della raccolta Albani lo fece talvolta accogliere pregiudizj contro quei d'altri musei, ossia perchè l'avea osservata di volo ed era assistito da una memoria poco fedele. Chè egli la giudicò «cattiva e tozza e che la scultura sembrasse più antica dei ridetti». Che tale giudizio sia totalmente falso, oggi non cale di mostrare. Ma anche ciò che Meier accenna contro Winckelmann nelle note aggiuntevi, volendo modificare le asserzioni disprezzanti di lui, cioè, che «nell'insieme della figura regna realmente qualche cosa di rigido e di freddo, e ciò dovesse addebitarsi al copiatore, scorgendosi al contrario una leggiera ombra di dignità silenziosa e di maestà, di cui era attornato l'originale» non mi persuade, devo confessarlo, del tutto. Temo che queste osservazioni nascano dalla confusione dell'originale generale d'una statua di Pallade, che non dovea abbandonare verun artista, e d'un certo originale modellato solamente secondo certe idee di bellezza; e sarei tentato a credere che, se la statua realmente mostra freddezza, la colpa non dovrebbe stare nello scalpello del copista, ma nella composizione medesima, ch'egli ripetè e che volle riprodurre fin nelle più sottili pieghe dell'originale. Sotto tal

riguardo potrebbe dirsi che poco importa se Antioco nominato nell'iscrizione sia l'autore ovvero il copiatore, senza che giudichiamo di poco valore la preferenza che merita una copia buona od altra mediocre.

Atene, febbraro 1842. F. T. WELCKER.

C. DE SIGNIS THUSNELDÆ ET THUMELICI.

(*Mon. dell'Inst. vol. III, tav. XXVIII*).

Florentiæ in pergula hastatorum (Loggia de' Lanzi) præter alia egregia signa antiqui et recentioris temporis asservatur etiam nobilissimæ cujusdam feminæ statua marmorea. Inventam in loco Suburæ cum sex aliis statuis, inter quas simulacrum Apollinis, atque postea emptam a Ferdinando Magno Etruriæ duce ex Flaminii Vaccæ statuarii adversariis se didicisse dicit Mongezius (Mémoires de l'Institut national des sciences et arts. Litterature et beaux arts. T. V, an. XII, p. 150). Paulo tamen aliter ipse Vacca apud Bernardum de Montfaucon, Diar. ital. p. 204: «in clivo, inquit, Esquiliarum versus Suburam memini D. Leonem Strozzium eruisse septem statuas humana proceritate duplo majores quas dono accepit Magnus Etruriæ dux, tum Cardinalis, Romæ agens. Verum nobilissima omnium fuit Apollinis statua, quam ipse restauravi, quo pacto jam videtur in ingressu palatii sui prope Trinitatem in imo cochleariæ scalæ». Hinc incertum esse videtur an has statuas, quæ nunc in pergula hastatorum asservantur, innuerit Vacca quum nostra saltem statua in palatio Capranicæ asservata fuerit (V. de Cavalleriis I, 80), postea empta in villam Medicorum indeque Florentiam translata. Matronam ipsam, de qua dicimus, fuerunt qui Sabinam dicerent, fuerunt etiam qui deam Silentii nuncuparent, quanquam illud brachium quo significari silentium arbitrabantur recens adiectum est, fuerunt adeo qui Veturiam Coriolani matrem

vel Mnemosynen agnosse sibi viderentur. At vero Mongezius rectissime evicit matronam repræsentari barbaram eamque captam. Mihi non dubium est Germanam esse. Tacitus enim Germ. 17, de feminis Germanis: « partem vestitus superioris in manicas non extendunt, nudæ brachia ac lacertos. Sed et proxima pars pectoris patet». Hæc autem statua et breviorem vestitum super longiori gerit, qua usas esse Germanas haud tecte dicit Tacitus, et nuda est brachiis et lacertis et proxima pars pectoris patet. Adde fluitantes comas et præcipue calceos, quæ ea sunt forma, qua inde ab antiquis temporibus et per omne ævum medium usa est gens germana. Non male eos dixeris calceos fenestratos, ut nominantur in inscriptione Cliviensi (apud Nilantium ad Balduin. calc. antiq. c. 12), supposita a nescio quo statuæ, non Eumenii, ut volunt quidam diu explosi, sed Germani alicujus antiquioris temporis. Ipsa autem Germana, generosissimam mœstitiam facie non occultans speciem præ se fert ductæ in triumpho Romanorum captivæ. Atque quum duas tantum noverimus Germanas nobilissimas in triumpho germanici Cæsaris Romæ ductas, Thusneldam, Segestis filiam, Arminii uxorem et Rhamidem, Sesithaci uxorem (V. Strabon. Geogr. VII, p. 202), statuam florentinam effigiem Thusneldæ dicere non dubito. Alteram enim, Rhamidem, longe dignitate inferiorem altera, quum ne uberius quidem describere Tacitus dignetur, qui multus est in laude Thusneldæ (Annal. I, 57, 59), admodum probabile est, fortissimi Germanorum Arminii conjugem expressisse Romanos imagine. Ipse præterea habitus signi florentini (cujus dextrum brachium a recentiore artifice adjectum est) mirifice concordat cum descriptione Tacitina captæ Thusneldæ. «Inter quas, inquit, uxor Arminii eademque filia Segestis, mariti magis quam parentis animo, neque victa in lacrimas, neque voce supplex, compressis intra sinum manibus, gravidum uterum intuens». Triumphus autem actus A. V. 770, quum Thumelicus, Thusneldæ et Arminii filius, tres annos natus esset (Cf. Strabon. l. l.) non diu ante illud tempus, quo arcus propter ædem Saturni ob recepta signa cum Varo amissa ductu Germanici, dicatus est (Tacit. Ann. II, 41). Pronum est igitur

conjicere, statuam Thusneldæ, Romæ inventam, in arcu Germanici seu potius Tiberii, positam fuisse. Atque hoc eo probabilius est, quo similius vero esse videtur mansisse Romæ Thusneldam quum Thumelicus Ravennæ (Tacit. Ann. I, 57) educaretur.

De ipso Thumelico, Arminii filio, licet verbum addere. Hunc, Ravennæ educatum, mox ludibrio nescio quo conflictatum esse Tacitus dixerat (Annal. I, 58), simul pollicitus se hoc in tempore memoraturum; sed iis annalium libris, qui nobis servati sunt, quum nihil hac de re scriptum sit, videamus an divinare possimus quid actum de adolescente sit. Ac primum quidem adolescentiæ annos sane attigisse patet ex loco Tacitino Annal. XI, 16: «Frustra Arminium præscribi, cujus si filius, hostili in solo adultus, in regnum venisset, posse extimesci»; deinde, non fuisse manumissum, sed servitio etiam post adstrictum hoc loco: «infectum alimonio, servitio, cultu, omnibus externis», et altero Annal. I, 59: «subjectus servitio uxoris uterus» comprobatur. Quid autem sit «infectum alimonio» facile perspicitur, si meminerimus cur omnino Ravennæ educatus esse videatur servus Thumelicus. Ibi enim præ ceteris oppidis servi gladiatores «ali sagina» et exerceri solebant, ut testes sunt Strabo V, p. 148: οὕτως γοῦν ὑγιεινὸν ἐξίσταται τὸ χωρίον ὥστε ἐνταῦθα τοὺς μονομάχους τρέφειν καὶ γυμνάζειν ἀπέδειξαν οἱ ἡγεμόνες, et Suetonius, qui Cæs. 31 dicit, Ravennæ novum ludum gladiatorium instituere voluisse Cæsarem (Cf. Plutarch. Cæs. 32). Admodum probabile igitur est, puerum robustissimi corporis eo consilio alitum esse Ravennæ ut postea in munere gladiatorio fortitudinem barbaram ostentaret Romanis, quemadmodum etiam posterioribus temporibus gladiatores plerumque erant Germani captivi. Atque id ipsum potuit eo rectius a Tacito ita describi: «educatus Ravennæ puer quo modo mox ludibrio conflictatus sit» quo similius vero est depugnavisse Thumelicum Germanum in celebrata aliqua victoria de ipsis Germanis popularibus ejus reportata. Hæc omnia si recte disputata sunt nemo mirabitur si vel imaginem Thumelici mihi agnoscere videor in capite Germani alicujus gladiatoris depicto in Specimens of

ancient sculpture T. II, pl. XLIX (Mon. III, tab. XXVIII, C). Hæc enim egregia facies tantam similitudinem præ se fert cum ea statua quam Thusneldæ esse diximus, vix ut dubitari possit de cognatione utriusque signi. Ipse ejus libri editor non longe aberravit a vero, quum coniiceret Arminium vel Caractacum eo exprimi. De Caractaco enim lubricum judicium est, sed quod de Arminio, quanquam ne minimo quidem argumento addito, conjectavit mirum quam prope a vero abest.

C. GÖTTLING.

---

d. L'ADUNANZA DE' NUMI CHE ACCOLGONO PALLADE RAPPRESENTATA SUL TEMPIO DI NIKE APTEROS.

(*Tav. d'agg. E*, 1841).

Un monumento, il quale, comunque conservato fino ai secoli di nostra memoria, è divenuto un nuovo e primario regalo per l'archeologica scienza de' nostri giorni, è senza dubbio l'ateniese tempio della Vittoria senza ali, o, secondo la greca denominazione, di Nike Apteros (1). Dobbiamo al concorde zelo di alcuni nostri egregj colleghi, vale a dire dei sigg. Ross, Schaubert e Hansen, non solo lo stato attuale e redivivo di quell'egregio monumento dell'epoca migliore delle arti, ma eziandio l'edizione assai sofficiente che se n' è fatta (2), la quale come nell'accuratezza del disegno, così nell'erudizione del commentario poco lascia a desiderare. Havvi pertanto una parte di quel tempio, la quale sembrami tuttora meno apprezzata ed intesa di quello che merita e il suo pregio richiede: e intendo il fregio della facciata principale. I lodati

(1) Vedine il Bullettino 1836, p. 114 seg. 1837, p. 218 seg.

(2) Ross, Schaubert und Hansen, Die Akropolis von Athen nach den neuesten Ausgrabungen. Erste Abtheilung: Der Tempel der Nike Apteros. Berlin 1839, fol.

editori non trascurarono certamente di riprodurre quel fregio dagli spezzati e mutilati suoi ruderi, come ancora di determinare con sicurezza il sito e l'estensione delle sue parti perdute; nè tralasciò il dottissimo Ross di proporre le sue spiegazioni intorno il significato così delle singule figure come di tutto l'insieme figurato (1). Quello che manca peraltro al perfetto intendimento di esso importantissimo marmo, si è l'indicazione delle figure, che anticamente vi furono, oltre quelle ora visibili: stabilita la quale si potrà forse procedere a determinare, più di quello finora si rese possibile, l'oscuro significato dell'insieme. Ho già accennato altrove il modo, in cui dovesse a parer mio restituirsi la idea di tutta quella composizione sublime: ma essendo ciò fatto in un giornale tedesco (2) e senza corredo di disegno, mi vedo costretto dall'importanza dell'argomento di tornare a esporre i miei pensamenti, per sommetterli al più generale esame degli archeologi, ai quali propongo nel tempo stesso una replica del già pubblicato disegno, col saggio de' supplimenti delle parti mancanti.

In questo disegno (3) composto di oltre venti figure guastissime sì, ma non ostante informate del genio di quell'epoca sublime delle arti, dal quale provengono, non v'è circostanza più degna di fissare i nostri sguardi, oltre il merito parlante dell'arte d'ogni figura, che il simmetrico modo nel quale le singule figure si trovano distribuite. Cominciando la serie di esse figure da un personaggio, il quale a prima vista sembra formare il centro delle altre, intendo la figura segnata sul nostro disegno col n. I, e discendendo da quel personaggio, stante in piedi e tenente uno scudo, verso entrambi i lati del fregio, e paragonando le prossime otto figure a man destra

(1) Vedi l'anzidetta opera tav. XI, S. 12 seg.

(2) Ragguaglio sull'opera ridetta nella Gazzetta letteraria di Halle (Allg. Litteraturzeitung 1839, n. 121-123).

(3) Vedi la tavola d'aggiunta *E*. In essa, a comodo del sesto, il fregio è diviso in due ordini, il secondo de' quali debbe raggiungersi al primo ne' due brani laterali alle richiamate lettere AA e BB. La numerazione delle figure segue il corso del ragionamento.

(ordine 1° num. II-VII, ordine 2° num. VIII e IX), colle prossime sette a man sinistra (ordine 1° num. X-XV, ordine 2° num. XVI), sarà innegabile a qualunque giudice una simmetria, se non accuratissima e misurata, certamente perfetta, perchè fondata sull'analogia dell'effetto totale. Veniamo peraltro assicurati dalle architettoniche misure del tempio, al quale il fregio apparteneva, che da quattro o sei fossero le figure mancanti sul lato destro: ora, sei essendo quelle che ancora ci restano da osservare sul lato sinistro, ed essendo così dimostrata l'eguale estensione d'entrambe le estremità, chi mai vorrà negare che il sistema di conformità, così manifesto nelle rappresentate figure dell' intermedio campo del nostro fregio, non sia stato proseguito sinanche alle parti estreme del fregio medesimo? Ecco adunque, come non solo ci resta fissato un numero di 27 o 28 figure nel totale di questa intera composizione, ma eziandio si fà ravvisare il fatto d'una simmetrica estensione, la quale in opere d'arte antica forse non ha pari, e che sarà guida bastante da indicâre e le perdute figure e il significato dell' intera scultura.

A questo proposito dovendo esaminare le singule figure, cominceremo con quelle le quali furono già prima riconosciute per desse che sono in verità. Manifesta in primo luogo è *Pallade* (n. I), fornita dello scudo, la quale è attorniata da due numi seduti, valeadire da Giove (II), distinto pel trono, e incontro a lui da Nettuno (X), il quale riposa sopra uno scoglio. Proseguendo da *man destra* le cinque figure aderenti a Giove, e incontrando una figura virile nel mezzo di due donne, riconosciamo in questi trè numi le delfiche e delie divinità, cioè Apollo, Diana e Latona (III-V), e nel seguente gruppo di due altre, che affettuosamente si mostrano alleate, Esculapio ed Igia (VI. VII). Seguendo in tutto ciò il giudizioso parere del Ross, ci accordiamo con quel dotto medesimo nel riconoscere Giunone nella prossima donna sul suo seggio (IX); e questa è preceduta da Iride (VIII), che sembra intesa a smuovere la regina dell'Olimpo, per guidarla, quantunque ritrosa, al ceto delle altre. Segue un'altra figura, avvicinata a Giunone come se fosse sua figliuola o ministra (XXIII), e segue poi l' indicazione

delle figure da mè supposte (XXIV-XXVIII): sulle quali dirò mie ragioni in appresso, reputando meglio per ora di volgere i nostri sguardi alle figure aderenti a Nettuno sul *lato sinistro* del fregio. E quivi trovasi, analogamente disposto alle anzidette cinque divinità, un altro insieme di cinque numi, somigliante assai a quello detto di sopra, tanto nelle loro posizioni, quanto nell'intenzione del loro significato. Corrispondono ai trè numi di Delfi le trè eleusinie divinità, cioè Bacco, Cerere e Proserpina (XV-XIII), come d'altronde ad Esculapio ed Igia corrispondono Mercurio e Vesta (XI. XII), colla differenza soltanto, che quest'ultimo gruppo, più strettamente legato coi numi olimpici, è più ravvicinato a Nettuno, che Igia ed Esculapio nol sono a Giove. Senza poi dilungarmi sul perchè i nomi da mè prescelti più atti mi sembrino che quelli di Marte e Venere, di Bacco e delle Grazie proposti dal Ross (1), dirò di quella figura seduta, della quale poche traccie abbiamo ma sufficienti per riconoscervi la consorte di Nettuno, rispetto al quale è perfettamente collocata, come Giunone è sul lato opposto, riguardo a Giove. Chiamando adunque essa figura Anfitrite (XVI), ci discostiamo dal parere di Ross, che in essa suppose la madre delle Muse, Eufeme; come dal medesimo archeologo novamente ci scostiamo, quando egli nelle trè differenti figure riconobbe le Muse. Il passo veloce di queste trè dee unite, o delle due almeno, che vengon prime (XVIII. XXVII), troppo ci rammenta le ovvie rappresentanze delle Ore, da non lasciarne alcun dubbio sul loro significato. E riflettendo, che il loro significato sia assai confacente per giustificare il posto che occupano, vicino alle divinità marine e terrestri, conviene supporre, che anche sul corrispondente lato destro due o trè figure similmente si avvicinassero tanto a Giunone, che ad Anfitrite fà contrapposto, quanto ad Esculapio ed Igia, che sono le più vicine a Giunone: il che vedesi realmente eseguito dal greco artista, se, come crediamo, quelle divinità procedenti verso Giunone erano quelle della gioventù e del parto, cioè Ebe ed Ilizia (VIII. XXIII).

(1) Ross nell'opera citata p. 13.

Avendo così ravvisato in quel sublime e numeroso corteggio, il quale sul nostro fregio circonda da ogni parte la dea protettrice d'Atene, una riunione tanto numerosa quanto chiara di olimpiche ed altre divinità, procureremo d'illustrare le rimanenti figure di più incerto significato, le quali sulle due estremità del monumento o conservate si trovano, o pure per conghiettura daranno a indovinarsi. Cominciando adunque dal conservato, quantunque tronco, *lato sinistro*, e aspettandovi con buona ragione qualche altra figura spettante allo intimo ceto dei numi dell'Olimpo, è quasi impossibile di non conoscere Venere (XX), quivi figurata nell'atteggiamento poco appresso di quella di Milo, ed accanto a lei l'alato dio Amore (XXI), il quale, atteso le sue piccole dimensioni non avria dovuto reputarsi per una Vittoria. Nemmeno ne rimane un dubbio, chi sia da intendersi nella donnesca figura, la quale è l'ultima sullo stesso lato: giacchè tenendo essa per mano l'Amore, a guisa di una tenera sua provveditrice, ci si mostra per una delle due o trè compagne inseparabili di Venere, cioè delle Grazie, e probabilmente la più leggiadra tra elle ossia la Grazia Charis (XXII). Starebbe convenevolmente al suo posto, sebben da sè sola s'aggiungesse a Venere ed Amore; nondimeno è più probabile crederla alleata con altra sua compagna, e questa pare che possa determinarsi nella donna che precede Venere e distinta dalle Ore sue compagne pel modo diverso del vestito e dell'attitudine (XIX).

Abbiamo adunque per risultato probabile, che il nostro fregio abbia rappresentato da sinistra Venere ed Amore, attorniati da due Grazie e preceduti da due Ore. L'aver trovato in questo modo un numero così ristretto tanto delle Grazie, quanto delle Ore, non pregiudica punto al merito dell'artista, il quale anzi mostrasi esser conforme in quel binario numero al più antico costume ateniese (1). Intanto ciò presupposto, dobbiam poi rivolgere i nostri sguardi al già osservato corteggio di Giunone sul *lato destro* del marmo. Avendo noi poc'anzi fissato il numero di quel corteggio siccome di quat-

(1) Pausan. IX, 35, 1.

tro figure, troveremo ora naturale, che siffatte figure sieno state composte di due diverse coppie, al pari delle Ore e delle Grazie scolpite sul lato opposto. La quale opinione si conforma benissimo alle figure del nostro marmo, in cui, se non m'inganno, Giunone è attorniata da due sue figliuole, l'Iride o l'Ebe (VIII) e l'Ilizia (XXIII): a queste dee, affini più ch'altre a Giunone (1), sembrano succedere le Parche (XXIV. XXV), rappresentate anch'esse, come le Grazie e le Ore, nel binario numero dell'antica usanza ateniese.

Rimane inoltre sul fianco destro del fregio lo spazio vuoto per trè figure, le quali nel loro insieme dovevano corrispondere all'opposta estremità occupata dalle figure di Venere, di Amore e della Grazia Charis. Chi fossero queste mancanti figure, resterebbe forse oscuro, se il modo d'investigarlo solamente si appoggiasse sul confronto delle figure contrapposte. Ma riflettendo, che il monumento finora considerato ci rappresenta un numeroso e forse unico insieme di elleniche divinità, diviene quasi necessario, che nella mancante destra estremità fossero figurati alcuni numi di primo ordine, i quali nel resto delle pertrattate figure vanamente si ricercarono. Infatti, se ragion vuole, che tra ventotto figure, tutte divinità, non mancasse alcuno dei dodici numi principali di Olimpo, e se gli otto finora indicati (2) ci fanno strada a inchiedere in primo luogo Marte e Vulcano, pare quasi innegabile, che questi assolutamente dovessero essere figurati sul problematico e mancante squarcio di cui discorriamo. Qual poi, in unione di essi numi, rappresentasse la terza figura del gruppo perduto, può determinarsi forse con una certezza anche maggiore. Imperciocchè se Marte e Vulcano non potevano sicuramente mancare al dodecateo rinchiuso nel ceto divino di questo fregio, come mai sarebbe rimasa fuori di esso quella dea, la quale come inseparabile ministra di Pallade avea dato puranche il nome al tempio, a cui apparteneva tutto il fin

(1) Hes. Theog. 922. Apollod. I, 3, 1.

(2) Valeadire Giove e Nettuno, Giunone ed Anfitrite, Mercurio e Vesta, Apollo e Diana (n. II. X, IX. XVI, XI. XII, III. IV).

quì illustrato fregio? Sono adunque Marte, Vulcano e la Vittoria quei numi, i quali, come sono da per sè stessi indispensabili nell' insieme di questo fregio, così devono esser supposti nel perduto estremo fianco del marmo (XXVI-XXVIII); opinione la quale, oltre l' intrinseca sua probabilità, forse potrà avvalorarsi per due altre riflessioni. L'una è questa, che i mentovati trè numi sono tra sè collegati pel loro significato: visto che le armi condotte dal dio della guerra escono dalla fabbrica di Vulcano e riescono vittoriose per l'ajuto divino della Vittoria. L'altra è, che l'unione di quegli stessi trè numi forma un ottimo contrapposto al gruppo rappresentato sul fianco sinistro del fregio medesimo: giacchè a Venere corrisponde Marte suo amante, a Vulcano la Grazia Charis, che Omero gli dà per isposa (1), e così pure ad Amore non altra più analoga figura potea opporsi, fuori di quella Vittoria, la quale secondo un mito attico (2) gli fù emula in quanto alla preferenza delle ali.

Terminata con ciò l' indicazione di tutte le ventotto figure ossieno ventinove (3), fà mestieri intendersi sul generale significato della splendidissima riunione di deità. E riflettendo che il nostro fregio occupava un primario posto per decorare il tempio della Vittoria non alata, potea opinarsi da principio, che l'introduzione della Vittoria nel ceto divino formasse il soggetto della scultura: ma cotale parere comunque abbracciato dal ch. Ross, non può concordarsi col posto subordinato quivi assegnato alla Vittoria, e molto meno con quel dominante carattere, per cui Minerva è quivi distinta come il personaggio principale di tutto il grande stuolo dei numi. La posizione maestosa, in cui questa quì comparisce, attorniata da due divinità, che nella diversità d'antiche favole furono detti entrambi suoi padri (4), nemmeno ci lascia pensare, che un vago insieme di tutte le più celebrate divi-

(1) Homer. Iliad. XVIII, 382.

(2) Conservato da Ateneo XIII, 563. B.

(3) Pare che la figura del Giove sia stata accompagnata di un'altra più piccola, forse d'un Ganimede.

(4) Vedi Erodoto IV, 180.

nità avesse dovuto rappresentarsi, senz'altra idea dominante, secondo l'intenzione dell'artista: mentre da quel distinto carattere assegnato a Pallade è manifesto piuttosto, che tutto l'insieme del figurato debba necessariamente riferirsi ad essa. Ora questionando qual concetto dell'antica favola e quale intreccio del mito di Pallade facesse mai comparirla nel maestoso posto, che l'artista ha voluto quivi assegnarle, altra con mi sovviene fuori quella già applicata con meno diritto da Leake e Müller (1) all'occidentale frontone del Partenone. Egli è ben certo, secondo Pausania, confermato dai monumenti dell'arte (2), che in quel nobilissimo posto non altro si rappresentasse, e ciò assai materialmente, che il momento della nascita di Minerva, quando usciva dal capo di Giove: ma questo non toglie che il momento posteriore a quel fatto, quello cioè, in cui la dea neonata veniva accolta solennemente nel concilio dei numi, fosse rappresentato altrove. Parmi assolutamente che ciò sia fatto sul monumento di cui discorriamo. Dobbiam crederlo in primo luogo per la ragione suddetta, cioè pel dominante posto e carattere dato a Pallade, nello splendido corteo di divinità; ma dippiù conviene avvertire che il volto ritroso di Giunone, ben manifesto ad onta del marmo malconcio, viene così spiegato dalla gelosia di essa dea, pur troppo naturale alla presenza d'una figliuola di Giove, alla quale essa non era madre. E finalmente si rifletta, che i due alati demoni, i quali da' due opposti lati compariscono da lontano in faccia di Pallade, si conformano parimente benissimo alla spiegazione da noi proposta: mostrando nell'una estremità il corteggio di Venere, che dalla castissima dea sempre mai restava lontano, e nell'opposto cantone, occupato da Marte e Vulcano, la dea Vittoria, la quale, come sappiamo d'altronde (3), fu sollecita per presentarsi ai comandi di Pallade immediatamente dopo la sua nascita.

(1) Leake, Topographie von Athen S. 289. Müller, Handbuch d. Arch. 118. *c*; Denkmäler n. 120; Allg. Encyclopädie I, 6, S. 239.

(2) Pausania I, 24, 5. Gerhard, Auserl. Vasenbilder (Choix de vases) I, pl. III. IV, S. 15 seg.

(3) Vedi la citata mia opera l. c.

Parmi che il nostro marmo sia con ciò spiegato, come nel suo insieme, così nelle sue parti essenziali: ma non vorrei dispensarmi due osservazioni spettanti al tempio al quale il fregio in discorso apparteneva. L'analogia reciproca sussistente tra i due menzionati soggetti del Partenone e del vicinissimo tempietto di Nike Apteros, (analogia manifesta della nascita e della solenne apparizione di Minerva scolpite ne' più nobili posti di due tempj collocati nel più santo e più frequentato sito di Atene), non può assegnarsi ad un semplice caso; ma è facile spiegarla, riflettendo che quella Nike non alata, di cui discorriamo, ben lungi dall'essere identica con una volgare Vittoria (1), fosse piuttosto una Minerva segnalata collo epiteto di Vittoria, e forse spettante al significato di Pallade nell'eleusinio culto, siccome rilevasi dal mistico idolo di Minerva Vittoria (2), da' santuarj di Gea e Cerere adjacenti al ridetto tempio (3), e dall'essersi trovata sul sito stesso la statua dell' Ecate triforme d'Alcamene (4). Era dunque il tempietto di Nike Apteros il terzo tempio dedicato a Pallade sull'acropoli, e il perchè non fà meraviglia d'incontrare sul fregio di questa Atene Nike la continuazione di quel soggetto che sul frontone d'Atene Parthenos avea il suo celebre e magnifico sviluppo.

Que' miei lettori, i quali si trovano d'accordo con questo ragionamento, non vorranno ora dispensarci certamente un accurato confronto tra il fregio in questione ed il frontone del Partenone: confronto divenuto più facile, se, come mostrai altrove (5), la spaziosa lacuna intermedia alle conservate figure delle due estremità del detto frontone, conteneva un ceto di divinità conforme a quello, che suole attorniare la

(1) È vero che Pausania III, 15, 5 intese la Nike Apteros in quel senso volgare.

(2) Harpocr. Νίκη Ἀθηνᾶ, Νίκης Ἀθηνᾶς ξόανον ἄπτερον. Cf. Welcker, Æschyl. Trilogie S. 287. Gerhard, Prodromus S. 90 seg. Attributi di questo idolo erano l'elmo e il melograno.

(3) Pausan. I, 22, 3. Cf. Ross, Akropolis S. 4. 5.

(4) Pausan. II, 30, 2. Cf. Ross l. c. pag. 9.

(5) Auserlesene Vasenbilder I, S. 19.

nascita di Pallade ne' vasi dipinti. Parmi infatti di osservare un'analogia innegabile non solo nell'affinità de' trattati soggetti, ma eziandio nell'ordinamento e nella scelta delle rappresentate figure. Taccio la somiglianza tuttavia notabile dell' Ebe o Iride nel fregio nostro colla Vittoria nel frontone del Partenone (1), ma invece mi fermerò nel generale sistema della distribuzione seguito nell'una e nell'altra opera. L'artista, al quale fù dato l' impegno, di far risplendere la prima comparsa di Pallade dall'accoglienza rispettosa che le già riunite divinità prestano alla neonata, non potea sicuramente scegliere questi numi secondo un mero suo arbitrio: ma una volta essendogli conceduta quella poetica libertà, di fingere l'olimpica schiera già adunata allorquando nacque la dea di Atene, ebbe egli l'obbligo di rappresentare in primo luogo le divinità intimamente legate con Minerva, a preferenza di quelle altre, le quali, per quanto lo spazio il chiedeva, andavano poi aggiunte. Fidia pure, rappresentando nel frontone del Partenone la stessa dea nascente dal capo di Giove, non potea lasciarla disgiunta nè da Vulcano con Ilizia, nè da Nettuno con Apollo: ma oltre queste figure, ora distrutte, Pallade fù attorniata sul fianco sinistro dalle terrestri divinità, e sul destro da quella del Fato (2). Ora questo stesso ordinamento di Fidia ritrovasi anche sul nostro fregio: poichè da una parte incontriamo le eleusinie divinità, i numi marini e le dee delle stagioni, mentre dall'altra accanto ai numi luminari ed alla regina del cielo comparivano probabilmente le Parche.

In quanto poi alle figure più strettamente connesse con Pallade, alcune di queste furono collocate dal nostro artista accanto alla dea, la quale troviamo stante nel mezzo di Giove e di Nettuno: ma in quanto alla terza figura d' intima sua relazione, valeadire a Vulcano, il quale nelle attiche favole e ne' monumenti d'arte per lo più è accoppiato con quella

(1) Pare che questa figura, presa per Vittoria anche da Müller (Denkmäler d. a. K. I, S. 14), non possa aver avuto un altro posto, se non accanto alla seduta Parca, notata con *e* nella pubblicazione del medesimo archeologo (l. c. Taf. 26, n. 120).

(2) Müller, Denkmäler I, n. 120, S. 14.

stessa dea d'Atene, l'artista avrà avuto qualche motivo particolare per collocarlo in quell'estremità del fregio, ove a stento poc'anzi lo rintracciammo. Credo che anche questo motivo possa indovinarsi con qualche probabilità. L'artista, dovendo in non meno di ventotto figure rappresentare una sceltissima serie di olimpiche divinità, ebbe un certo obbligo di far tralucere dal copioso loro numero quella serie de' dodici numi, la quale, quantunque negletta in paragone d'alcuni prescelti numi protettori, sempre nulladimeno fù rispettata con tutto il solenne valore del dodecateo. Ho dimostrato altrove (1), quanto i personaggi componenti esso numero fossero variabili, e parmi di tutta probabilità che Minerva, allorquando entrava la prima volta nel ben ordinato ceto di dodici numi, essa stessa andasse esclusa da quel numero; siccome fuori di esso stavano anche Marte e Nettuno, allorchè furono giudicati nell'Areopago del concilio, egualmente dodecateo, delle riunite divinità (2). Ciò supposto è facile persuadersi, come il nostro artista assai ingegnosamente abbia saputo distinguere, mediante la preferenza dei posti, i personaggi appartenenti al numero delle dodici primarie divinità. Rilevansi come tali a prima vista le sedute figure, cioè Giove e Nettuno, Giunone ed Anfitrite, e accanto ai numi supremi facilmente si riconoscono da un lato Vesta e Mercurio, dall'altro Diana ed Apollo. Ora l'artista, per fare abbracciare visibilmente tutte le figure del suo fregio da quel consecrato numero de' dodici dei dell' Olimpo, trovò di sua convenienza di distribuire le quattro restanti divinità nelle estreme parti del suo fregio, legando bene in cotal modo le numerosissime figure spettanti ad un solo soggetto, mentre per questo metodo stesso non rimanea alcun dubbio sulla presenza e sulla denominazione de' dodici numi, trammischiati con un numero anche maggiore d'accessorie divinità. Certo è, che nessuno osservatore antico avrebbe riconosciuto l'intero stuolo de' numi

(1) In una mia Memoria inserita negli Atti dell'Accademia di Berlino pel 1840: «Ueber die Zwölf-Götter Griechenlands».

(2) Apollodor. III, 14, 2.

d'Olimpo, pria di aver veduto, sebbene sul posto estremo a sua destra, i numi della guerra e dell'arte (XXVI. XXVIII): ma avendo trovato Marte e Vulcano riuniti, era immancabile ch'egli inoltre scoprisse le loro consorti dal solo indizio della simmetrica disposizione. Infatti, volgendoci ora al lato sinistro, incontriamo nel posto corrispondente a quel di Marte la dea Venere, tante altre volte accoppiata al nume di guerra. Resta a vedere chi sia figurata sul posto corrispondente a quel di Vulcano (XXII). Il lettore si ricorderà, che ivi poc'anzi ci comparve quella stessa Grazia, la quale secondo Omero è sposa di Vulcano: questo mito posteriormente negletto, forse fù appositamente seguito dal nostro artista, giacchè un qualunque consorzio, sebbene tolto o ignorato posteriormente, del dio de' mestieri, tuttavia serviva di allusione all'alleanza sua futura e indispensabile con Pallade. Crederemo adunque, che una delle Grazie, divinità per lo più di grado secondo, sia stata ricevuta nel numero quì figurato del dodecateo? Io lo crederei, rammentandomi che Ercole pure talvolta fù uno del dodecateo ceto (1), e che un'altra volta Bacco apparteneva al ceto stesso nel consorzio delle Grazie (2).

Del resto l'importanza del fregio finora illustrato, ne rende novamente anziosi di stabilire, per quanto si può, la cronologica data del tempio a cui apparteneva. Manifesta ormai è l'influenza non solo delle figaliche metope su' laterali fregj di questo tempio (3), ma eziandio delle sculture del Partenone sulle sue sculture principali: e quell' influenza è tale che i bassirilievi, de' quali si discorre, debbano reputarsi posteriori tanto al frontone del Partenone, il quale se è contemporaneo alla Minerva di Fidia, è dell'olimpiade 85, quanto al tempio di Basse, spettante all'olimpiade 87. L'editore ateniese (4), allorquando espose il suo parere, quello cioè che il tempietto di Nike Apteros, fabbricato sul recinto dell'acropoli, fosse

(1) Sul pozzo capitolino (Winckelm. Mon. ined. n. 5) e sulla tazza di Sosia (Gerhard, Coupes du Musée de Berlin pl. VI. VII).

(2) Schol. Pind. Olymp. V, 10.

(3) Ross, Akropolis Taf. XII, S. 15.

(4) Ross l. c. S. 9. 10.

di un'epoca stessa col ristabilimento di questo recinto dovuto a Cimone, cioè dell'olimpiade 78, ebbe due ragioni soprattutto per non crederlo più recente: l'una che questo tempio non trovasi mentovato tra le fabbriche assegnate a Pericle, l'altra che i disturbi della guerra peloponnesiaca non facilmente avriano dato l'ozio e il dispendio necessarj ad un tal monumento, il quale in conseguenza, se non è anteriore all'olimpiade 78, dovrebbe essere posteriore alla 94. Non opponendomi punto a queste ragioni, esternai un mio parere (1), fondato sul rapporto del nostro tempio co' propilei (eretti dall'olimpiade 85, 4 sino alla 87, 1), e poi ancora sul modo della scultura, cioè che il detto tempio più facilmente ancora potrebbe attribuirsi all'epoca quando Conone si distinse, come prima fece Cimone, tanto per una vittoria navale quanto pel ristabilimento delle mura ateniesi (2). La battaglia rappresentata sul fregio laterale favorisce tuttora quest'opinione: visto che quella che vinse Conone nelle vicinanze di Cnido (3) può riconoscersi con egual diritto come quella sull'Eurimedonte, che ivi riconobbe il ch. Ross. Del resto non sarei meravigliato, se il piccolo tempio di nostra questione o fosse tacciuto nelle nostre notizie sull'epoca periclea o fosse compreso nel vasto fabbricamento de' propilei: e molto meno dubiterei di assegnarlo, se valessero le sole ragioni dell'arte, ad un' epoca immediatamente precedente quella dell' Erecteo (finito dopo l'olimp. 92, 4): epoca quale a cagion d'esempio sarebbe quella della vittoria e della pace di Nicia, avvenute entrambe nei quattro anni dell'olimpiade 89.

OD. GERHARD.

(1) Allg. Literaturzeitung 1839, n. 122, S. 367 segg.
(2) Diod. IV, 83.
(3) Diod. l. c.

e. SPIEGAZIONE DE' MONUMENTI SUL PRONAOS DEL THESEUM.

(*Tav. d'agg. F*, 1841).

Nel proporre a questo mio scritto il titolo che vi segnai, m'avvidi essere necessario, prima di entrare in materia, fare alcuna dichiarazione per giustificare la denominazione del Theseum, imperciocchè il conoscitore il più profondo della attica topografia ricusa a Teseo cotale edifizio, e cerca invece far valere la conghiettura, foss' egli piuttosto il tempio di Marte di cui fa menzione Pausania I, 8, 5.

Il sig. prof. Ross nell'opusculo sul Theseum (τὸ Θησεῖον καὶ ὁ ναὸς τοῦ Ἄρεος. Athen. 1838) ha definito per la prima volta la situazione ed i limiti approssimativi dell' Agora con quella sicurezza che amettono simili ricerche, ed ha appianato la strada ai disputanti e investigatori di quel dominio princicipale col mostrare la totale insufficienza della supposizione di due fori, l'uno vecchio e l'uno nuovo. Inquanto ai due tempj di Teseo e Marte, di cui è questione, io sono peraltro dell'opinione, che il cosidetto tempio di Teseo porti a buon dritto tale denominazione, ed in favore di essa mia opinione, potrei addurre più d'una ragione topografica, l'esposizione della quale richiederebbe d' altro canto una lunga disputazione intorno il ceramico interiore, su cui tornerò in altra occasione, per essere fuori de' limiti di questa dissertazione.

Quì noto soltanto, che l'Amazonion, dove si diceva essere stato collocato il campo delle Amazzoni, era situato vicino al Dipylon su quella altura, che oggi è occupata dalla capella di S. Anastasios Kúrkuri e da qualche fenile. Ad un dipresso verso la metà fra l'amazonion e l'areopagos ha da porsi l'horcomosion, in cui, secondo la tradizione volgare, gli Ateniesi aveano fatto la pace colle Amazzoni combattute. Siffatto horcomosion formava il temenos del tempio di Teseo, il quale sull' orlo estremo del rialto stà rivolto verso l'Agora e fù esso talmente grande, che poteano tenervisi assemblee di magistrato e accolta di truppe. Oggi vi è una piazza d'esercizio per

le milizie. L'intera agora vien a stare nella vallata fra i pendii dell'acropoli, dell'areopago e della collina su cui è il tempio di Teseo, cosicchè quest'ultimo rimane al difuori dell'agora. Il tempio di Marte al contrario era situato dentro l'agora e determinatamente nella direzione verso l'acropoli, non lontano di quella strada larga che da principio va in via diretta all'agora e che quindi lungo il di lei lato orientale conduce ai propilei. Ciò raccolgo parte dal cammino che prende Pausania, parte dalla comparazione delle statue, le quali egli addita nella vicinanza del tempio di Marte, colle indicazioni non equivoche che altri autori danno sulla situazione di esse in relazione verso altri edifizj dell'agora. Il centro dell'agora che stà coperto da alte masse di terreno, dove l'altare dei dodici dei e quello della Misericordia stavano l'uno accanto all'altro, ha da cercarsi un po' più meridionalmente oppure a sud-ouest dalle due statue de' Giganti, di cui veruna, comprese anche le basi le quali con esse nulla hanno che fare, trovasi sul suo posto originario.

Ma prescindendo anche da tutte le relazioni locali, mettiamo che il tempio in discorso si fosse trovato in un qualche deserto, certamente per via delle sue sculture l'avressimo chiamato o Heracleum oppure Theseum, ma le ragioni in favore della seconda denominazione riceverebbero un peso maggiore dalla circonstanza, che uno de' fregj ritrae quello de' fatti i più gridati di Teseo, vuo' dire la vittoria riportata sopra i Centauri, mentre sull' altro fregio compagno non si scorge traccia di Ercole. A ciò potrebbe opporsi (cf. Ross, Θησεῖον, pag. 7) che non v' è un rapporto stretto nè fra il fregio nè fra le metope e le divinità nel tempio adorate, adducendone in prova il fregio del tempio d'Apollo a Basse presso Figalia, dove l' artista ateniese per vanità patria ha rappresentato i miti della città sua, senza curarsi se sieno essi un ornamento acconcio o nò. Ma, domando io, sono a noi cogniti tutti i miti ed i diversi loro rapporti coi culti dei particolari paesi? Non era pur Pholoe in Arcadia il domicilio de' selvaggj Centauri? e non raccontavasi pure nel Peloponneso, che Apollon Amazonios ed Artemi Astratea avessero posto il termine alle in-

vasioni delle Amazzoni sul promontorio Tænaron? (Paus. III, 25, 2). Preferisco però di riferire la battaglia de' Centauri sul fregio figalense al generoso aiuto e secondo Diodoro (IV. 2) particolarmente ammirato, che Ercole prestava ad Halcyone, la figliuola del suo nimico Eurystheus, contro il Centauro Homados, oppure a qualche altra distruzione di Centauri indigeni, anzichè all'Hippodamia che agli Arcadi era totalmente stranea. Così anche nel combattimento d'Amazzoni che riporta lo stesso fregio vedo io piuttosto accennato qualche fatto d'aita divina prestata da' due sopramentovati dei, cioè dall' Amazonios e dall' Astratea, in luogo d'una vittoria da Teseo ottenuta sotto le mura d' Atene.

Chi però al cosidetto tempio di Teseo concede il suo nome, sia anche soltanto per le sue sculture, oppure perchè lo sostiene qualche pregiudizio inveterato, che da Valerio Massimo vien espresso colle parole: « Detrahe Atheniensibus Thesea, multæ aut non tam claræ Athenæ erunt; » chi dico crede alla sussistenza del Tempio di Teseo e si ricorda, che le metope ed il fregio occidentale vengono senza controversia riferiti a Ercole e Teseo, concederà anche, che non è in contraddizione collo spirito de' coetanei di Cimone, se io metto pur il fregio orientale in rapporto con uno di questi eroi, e se dimostro, ch' egli rappresenta una delle vittorie le più gloriose di Teseo, per cui esso, secondo vantavano gli Ateniesi, avea liberato tutta la Grecia dal giogo della tirannia, mostrandone ad Ercole, il divino suo modello ed amico, la sua gratitudine ed obbligandone la prole di esso a riconoscenza eterna verso Atene. Intendo la strage di Euristeo, il di cui merito presso gli oratori ateniesi forma un luogo comune assai conosciuto e che non viene oltrepassato con silenzio nemmeno da Euripide ne' suoi Eraclidi.

Prima che passi alla spiegazione, devo premettere peraltro qualche parola anche intorno la composizione del fregio e l' insufficienza delle illustrazioni finora datene. Nei disegni di Stuart, che furono anche copiati ne' Monumenti dell' arte antica del K. O. Müller, si è intruso un errore. Chè tutto il fregio orientale componesi di sei massi di pietra fra loro uguali,

ognuno de' quali porta cinque figure, meno il secondo, che mostra quattro figure soltanto, cioè tre deità ed un combattente. Nel disegno dello Stuart sono ora fra loro confusi il masso quarto e quinto, con chè l'ordine dell'insieme è essenzialmente turbato. Ho restituito nel disegno mio (tav. d'agg. F) l'ordine attuale, tenendomi per il restante al disegno dello Stuart, imperciocchè sin dal tempo di quel viaggiatore diverse cose in quà ed in là sono andate a perire.

A cagione d'un gruppo di trè uomini che lancian sassi vi videro i primi illustratori una gigantomachia. K. O. Müller al contrario dopo diverse altre conghietture si è deciso in ultimo per un combattimento di Teseo contro i Pallantidi, confessando egli intanto, che tale sua spiegazione non pretende più che probabilità (1). Essa posa sopra frammentato passo di Sofocle presso Strabone IX, p. 392 (p. 234 Tchn.), che fece pensare a buon dritto quel sagace dotto a miti indigeni di gigantomachie, le quali avessero avuto luogo in Pallene. Ma di identificare la vittoria de' Pallantidi con una gigantomachia, parmi troppo ardito. E ammesso anche la possibilità, che l'abbia fatto qualche poeta, sul nostro fregio non è rappresentato tale combattimento di certo, chè di quindici guerrieri, che sono alle prese, soli trè sono armati di sassi, e neppure questi rappresentati da Giganti, i quali nell' arte più antica compariscono armati di corazza (secondo Hesiod. Theogon. vs. 186) o hanno accennato la loro armatura per qualche pezzo d'arma in metallo, mentre nell'arte più recente essi in qualità di figliuoli della Gea hanno gambe foggiate in code di serpenti. Altri guerrieri del nostro fregio, che manifestamente appartengono ai brandisassi e che in parte sono azzuffati, in parte si danno alla fuga, portano scudi. Daltronde il costume di vibrare immensi massi, quante volte sene offriva l' occasione, non è neppur straneo agli eroi omerici (cf. Il. V, 302,

(1) Vedi K. O. Müller, Die erhobenen Arbeiten am Friese des Pronaos vom Theseustempel zu Athen, dissertazione inserita in: Hyperbor. Rœm. Studien p. 276 segg. e Denkmäler der alten Kunst Bd. I, taf. XXI, n. 109).

XII, 380 ec.) e non dà verun dritto di pensare esclusivamente a' Giganti. Ed infatti fuori de' Pallantidi che vibrano sassi tutto il restante rimane inesplicato ed anche i dei che guardano l'esito della battaglia oziosamente.

Ciò peraltro che s'oppone più fortemente alla spiegazione del Müller è la circostanza, che la vittoria de' Pallantidi da niun autore vien rappresentata siccome fatto di Teseo, ma siccome colpo di tradimento menato con facilità nella guerra civile (Plutarch, Thes. c. XIII. Philochoros nelle schol. Eurip. Hippol. 35). Anzi Teseo si trovò costretto di lasciare per qualche tempo il paese, appunto per purificarsi dalla strage de' suoi consanguinei (Eurip. Hipp. 35. Pausan. I, 22. 2. Tzetzes ad Lycophron. 1324), e fù inoltre chiamato innanzi al tribunale (Pausan. I, 28. 10. Pollux, VIII, 10). Il quale soggetto poco sarebbe stato adatto di occupare l'onorifico posto sull' ingresso alla cella del tempio.

La vittoria sopra Eurystheus al contrario è un fatto, che spesse volte vien messo sulla medesima linea col combattimento de' Centauri (il quale vedesi sul fregio occidentale) e colla battaglia delle Amazzoni. Quest' ultima fuori di dubbio era rappresentata in uno dei frontoni, attesochè una delle feste principali in onore di Teseo, la boedromia, vi si riferiva (Plutarch, Thes. c. XXVII), e perchè il Theseum fù eretto sulla piazza, in cui secondo la favola le Amazzoni aveano conchiusa la pace col vittorioso Teseo in antichissimo tempo (Plutarch, ibid.).

Plutarco nella sua vita di Teseo omette l'accoglienza della famiglia fuggitiva d'Ercole in Atene e la vittoria d'Euristeo, mentrechè Pherecydes (presso Antoninus Liberalis XXXIII) l'assegna al figliuolo di Teseo, a Demophon, ambedue manifestamente per ragioni cronologiche. Fà lo stesso anche Euripide ne' suoi Eraclidi, dove fà comparire Iolao siccome vecchio decrepito, e Illo, figliuolo d'Ercole, siccome giovane già adulto. Non mi opporrei se qualcheduno nella spiegazione del nostro fregio volesse interamente seguitare la tragedia di Euripide e prendere la figura capitale nel centro per Demophon; ma parmi più probabile, che l'artista si sia tenuto alla

tradizione dominante fra il popolo, la quale sempre era disposta di accumulare ogni sorta di gloria, per quanto fosse possibile, sul festeggiato Teseo. Chè l'opinione dominante, dalla parte di cui sempre suol mettersi Pausania, si decise in favore di Teseo (Paus. I, 32. 5). Nomina Teseo anche Isocrate (Helen. p. 214) e Diodoro (IV, 5. 7) siccome il vittore nella famosa battaglia, mentrechè Erodoto, Tucidide, Demosthene, Lisia, Aristide, Apollodoro e molti altri fanno menzione della battaglia senza nominare il duca ateniese, forse per questo, che le opinioni vacillavano fra Teseo e Demofonte (1).

Ora che si tratta della spiegazione del nostro fregio, mi sia permesso che racconti io brevemente coll' aiuto degli Eraclidi di Euripide (ancorchè egli, secondo già fù accennato, pone Demofonte in luogo di Teseo), la storia del fatto con riguardo particolare verso la nostra scultura.

Ercole avea lasciato la terra da poco, era stato associato a' dei olimpici ed avea sposato Ebe (Eurip. Heracl. 9. 910. 915). Euristeo pero, il quale d'allora tenea il più grande potere in tutta la Grecia, temea dopo la morte dell' eroe la di lui prole che cominciava a crescere, e mandava araldi a tutti gli stati greci coll' ordine accompagnato da minaccie di consegnare i fuggiaschi figliuoli d'Ercole. Questi condotti dal vecchio Iolao non trovando aiuto in nulla parte, fuggivano finalmente siccome Hiketi all'altare della Misericordia sull'agora d'Atene, e trovavano quivi, dove già più che nel restante della Grecia

(1) K. O. Müller sostiene nella di sopra citata dissertazione, p. 279, che, essendo la maggior parte delle imprese di Teseo duelli, e trovandosi figurato il combattimento de' Centauri sul fregio occidentale, mentre non mostra la battaglia delle Amazzoni veruna rassomiglianza col nostro fregio orientale, l'unico avvenimento, che resti, sia la pugna di Teseo contro i Pallantidi. Sembra che quel grande dotto nel momento in cui dettò quello scritto non avesse presente, che la protezione degli Eraclidi e la vittoria d'Euristeo erano molto più celebri e trovansi, principalmente dagli oratori, molto più spesso menzionati, che quelle altre trè imprese, e che Isocrate, Diodoro e Pausania l'assegnano a Teseo, mostrando quest' ultimo per l'aggiunta τοιάδε λέγουσι chiaramente, ch'egli avea inteso il suo racconto sulla faccia del luogo.

aveano preso potere la legge, il costume e la pietà verso i dei, protezione ed accoglienza. Teseo lor assegnava la Tetrapolis pel luogo di dimora (Euripide nella sua tragedia degli Eraclidi li fà fuggire immediatamente verso l'altare dello Zeus Agoraios, dove trovano sussidio presso il figliuolo di Teseo Demofonte, ma la opinione che molto di più è in voga li fà fuggire in Atene all' altare della Misericordia). Appena sente Euristeo, che gli Ateniesi avessero negato al suo araldo la riconsegna degli Eraclidi, ch' egli con tutta la sua forza, colle sue schiere pelasgiche, secondo le chiama Euripide (vs. 360), fidandosi della protezione di Hera, e da essa dea instigato (vs. 990. 1039), prende la strada sopra Megara ed Eleusi verso Maratone. Teseo gli vien coi suoi Ateniesi incontro, a cui aggiungonsi pure Hyllus ed il vecchio Iolao.

Presso Gargetto, alle falde d'una altura, su cui stava il santuario dell' Atene Pallenia e vicino il demos Pallene, è il crocicchio dove coincidono le trè strade da Atene, Maratone, ed Eleusi. In essa contrada giaciono numerosi sassi quasi fossero seminati, a cui s' attaccava la tradizione d'un antica gigantomachia (1). Quivi collocavansi gli eserciti nemici di Teseo e di Euristeo l'uno incontro all' altro. Anche i dei vi prendono parte e nominatamente ponsi Atene siccome alleata dalla parte degli Ateniesi ed Eraclidi, Hera da quella degli Argivi (Eurip. Heracl. v. 347. sgg.). Hyllus sfida Euristeo, ma questo vuol

(1) Che si attaccava all' attica Pallene simile come a quella di Tracia la tradizione d'una gigantomachia, è stato dimostrato dal Müller nella sopra citata dissertazione con sufficienti prove. Ma che massi di pietra erano dispersi intorno, conchiudo io dal racconto analogo, il quale riferivasi al Λιθῶδες πεδίον presso Massilia (Strab. IV, p. 182, p. 293 Tchn.) e nominatamente dagli Acharni d'Aristofane, v. 233:

ἀλλὰ δεῖ ζητεῖν τόν ἄνδρα καὶ βλέπειν Βαλλήναδε
καὶ διώκειν γῆν πρὸ γῆς, ἕως ἄν εὑρεθῇ ποτέ·
ὡς ἐγὼ βάλλων ἐκεῖνον οὐκ ἂν ἐμπλήμην λίθοις

Qui s'incoraggiscono gli Acharni vicendevolmente di cercare pietre in Pallene, che in comico linguagio chiamano Ballene, per assassinare l'Amphitheos. Lo scoliaste aggiunge a questo passo: Παλλήνη δῆμος τῆς 'Αττικῆς· νῦν δὲ διὰ τοῦ *B* γραπτέον κατὰ συγγένειαν τοῦ β εἰς τὸ π· Εἴρηται δὲ (χ· ὁ δῆμος οὗτος) ἀπὸ τοῦ βάλλειν λίθοις.

evitare il fato e non accetta la sfida. Ora comincia un veemente generale combattimento, il quale lungo tempo resta indeciso, dimodochè una volta doveano dare addietro gli stessi Ateniesi (v. 384). Finalmente restano questi vittoriosi, protetti da Zeus Tropaeos (v. 766. 867) ed Atene, uccidono i figli d'Euristeo e rincacciano lui stesso con tutta la sua armata in ignominiosa fuga. Sul campo della battaglia vien eretto un trofeo (v. 786).

Hyllos cedente alle preghiere calde di Iolao lo fà montare sul suo carro e perseguita il fuggiasco Euristeo. Presso gli schironici scogli lo raggiungono. Iolao supplica Zeus ed Hebe (v. 851), di rendergli quel giorno solo la sua gioventù, per castigare l'insaziabile nemico d'Ercole. D'improviso egli è ravvolto da una nuvola, d'onde riesce ringiovanito. Ora Euristeo vien preso, legato e condotto prigioniere: poi ucciso sul campo della battaglia e quivi seppellito. La sua tomba, benchè tomba di nemico, passava, siccome quella d'Ettore presso Tebe, per un santuario e prestava al paese una magica protezione contro l'invasione di nimicali eserciti (v. 1030. 1040).

Ora se all' artista fù data l'ordinazione di rappresentare sopra continuato fregio il descritto ostinato combattimento, la parte che vi presero gli dei, l'uccisione de' figliuoli d'Euristeo, la eminente virtù eroica di Teseo, il ringiovanimento di Iolao, la prigionia d'Euristeo, ed in ultimo il festivo ballo dopo la vittoria ottenuta (cf. v. 892) ed i funerali d'Euristeo, domando io il lettore, se egli avesse potuto aggiustar tutto questo in modo più sennato e rappresentarlo in maniera più manifesta, di quanto egli ha fatto? E quando l'artista voleva contemporaneamente rendere chiaro all' occhio, che l'azione avea luogo innanzi al santuario della pallenica Minerva, la vittrice de' giganti, io penso egli non avrebbe potuto ottenerlo in modo più semplice che se armava una schiatta de' fuggiaschi nemici dei sassi celebrati da antichissimo mito, per fare al prepotente Teseo l'ultima ma inutile opposizione.

Di voler parlare a lungo dell' inimitabile perfezione di disegno e dello scalpello del nostro non troppo mal andato bassorilievo, sarebbe cosa superflua, riuscendo a quei che l'hanno ammirato noioso, a quei che non lo viddero poco

utile. Simili monumenti d'arte rassomigliano agli antichi drammi, i quali vogliono essere letti nell'originale, per comprendere la varietà de' loro ritmi e la norma della bellezza, la quale, siccome somma legge, regola e domina tutto, e presta anche all' espressione della più feroce passione un andar temperato e ritmico.

Per venire a conchiusione voglio far passare brevemente in rivista ancora una volta la rappresentanza del nostro fregio. Fra i due gruppi di dei muove la battaglia. Le deità a mano manca sono quelle che erano propizie agli Ateniesi: Zeus Tropaeos in vestitura guerresca. Egli alza il braccio sinistro, il quale è munito del manto a guisa d'arma di difesa, secondo che fece pur Teseo sul medesimo fregio. Accanto a lui siede Hebe, la quale per il velo si fà conoscere siccome sposa o recentemente maritata ad Ercole. Essa alza la destra verso Iolao in segno ch'ella ha esaudito la sua preghiera. Dietro lei siede Minerva, distinta dall'elmo e dalla sua posa seria. Dalle falde del monte, su cui veggonsi assisi i dei, muovono gli Ateniesi contro gli Argivi, di cui la maggior parte già si è volta in fuga verso le deità del lato opposto. Tra la prima figura è Poseidon, riconoscibile in questo ch'egli posa un piede sopra uno scoglio. A lui d'accanto siede Giunone. Ella pare voglia esprimere per le incrociate braccia dolore sull' infelice esito della battaglia, a cui essa medesima avea incoraggito il suo favorito Euristeo. Dietro ad esso stà in trono l'argivo Ares (Eurip. Heracl. v. 275. 289). Che Poseidon ed Ares compariscono nell'attica mitologia per lo più da dei inimicali, è noto. Ambedue realmente godevano in Atene d'un culto subordinato.

Il combattimento vien formato da tredici figure, di cui quella di mezzo è Teseo. Egli tiene coperto il braccio sinistro d'un manto in luogo dello scudo, simile come nella battaglia d'Amazzoni sul fregio occidentale, e ne accoglie un sasso, il quale gli scaglia il competitor più vicino. Colla mano sinistra rispinge esso contemporaneamente un sasso, che tiene afferrato lo stesso suo nemico, a lui nella faccia, facendolo così cadere. Nella destra la quale disgraziatamente è rott e' tenne un'asta brandita contro l'altro suo assalitore. Dietr

questi s'accosta un terzo ugualmente armato di simile masso di pietra. Due de' figliuoli d' Euristeo stanno morti per terra. Degli altri guerrieri muniti di scudi hanno da prendersi quei che precedono per Ateniesi, quelli poi che vengono rispinti e fuggono per Argivi.

Le due scene a mano manca ed a mano dritta dietro le spalle degli dei trovansi fuori del combattimento e hanno da immaginarsi in un momento alquanto posteriore. A mano manca vien legato Euristeo, il quale siccome Hiketes (cf. Isocr. Paneg. p. 52. Panath. p. 273) stà inginocchiato, dal giovanile Hyllus. A diritta accanto a questi stà Iolao ringiovanito. Egli stende il braccio e mostra la vigorosa forza delle sue forme, secondo lo descrive Euripide (v. 857):

ὁ δ' ὄρφνης ἐκ δυσαιθρίου νέων
βραχιόνων ἔδειξεν ἡβητὴν τύπον.

Che Hebe si rivolge verso di lui fù notato di sopra.

A mano destra dietro alle divinità inimicali sono cinque figure, di cui i due di mezzo indicano per la loro mossa il ballo in festeggiamento della vittoria con sofficiente chiarezza. L'ultima figura a destra erge, secondo la spiegazione dello Stuart, un trofeo. La posa di essa figura non sembra esprimere questo; manco c'è il posto per le armature de' nemici, di cui il trofeo dovrebbe comparire fregiato (Eurip. Heraclid. v. 786: τροπαῖ' ἱδρύεται πανтευχίαν ἔχοντα πολεμίων). Parmi più probabile essa rappresenti uno che scava, mentrechè la figura stante dirimpetto sarebbe quella che ordina la tomba; indicazione sofficiente della deposizione d'Euristeo innanzi al tempio della Pallenis Athena in Gargettus, dove egli conforme ad un oracolo (v. 1038) dovea riposare siccome eroe protettore d'Attica. Atene li 25 marzo 1841.

H. N. ULRICHS.

f. IL GIUDIZIO DI PARIDE NELLA VILLA LUDOVISI.

(*Mon. dell'Inst. vol. III*, *tav. XXIX*).

I monumenti che riferisconsi al fatale momento, in cui il figliuolo di Priamo per Venere mostrossi favorevole, a lei posponendo Minerva e la stessa Giunone, sono talmente ripetuti, che saria quasi da temere di intrattenerne i nostri lettori; tanto più che abbiamo dovuto occuparci su tale soggetto negli ultimi tempi ripetutamente, non pure in privati scritti, ma eziandio nelle pubblicazioni dell' Instituto. Ma di quì appunto rendesi palese la fertilità d' immaginare, con cui gli antichi artisti hanno trattato i loro argomenti: chè mentre a' tempi nostri le materie le più disparate sotto le mani di moderni pittori compariscono monotone e sembrano la stessa cosa, presso gli antichi tutt'al contrario il medesimo pensiere cambia, colle forme che veste, quasi natura e torna sempre siccome idea originaria e non mai trattata alla fantasia di chi discorre gli sguardi sopra quelle poetiche composizioni. Il marmo, delle bellezze del quale oggi abbiamo da rendere contezza, si è quello stragrande bassorilievo di Villa ludovisi, che ai dotti sin dai tempi del Winckelmann fù noto, senza che finadora ne fosse dato al pubblico un accurato disegno, onde potesse averne un' idea pretta e sofficiente anche chi è lontano da Roma o chi non ha opportunità di visitare i riservati tesori di sì delizioso suburbano. È il vero ch' io stesso mi ajutai nel 1838 di adempiere comunque fosse cotale difetto, ma certamente l' insofficienza, e la scarsezza de' miei mezzi non potevano arrivare fin là dove ne scorse la valida protezione dello stesso sig. principe di Piombino, nel quale, or fà un anno che morte il rapia, l' Instituto nostro compiange un fautore grande ed amico benevolo. Esso ottimo principe non solamente ne concedette amplo permesso di trarre accurato disegno, ma a tal segno ci ajutò eziandio nel nostro proposito, che ci fece ergere un solido palco, ond'ebbe l'artista ogni comodo ed agio necessario di studiare il marmo e di ri-

trarlo minutamente, non senza indicarne scrupolosamente i pezzi riportati; dimodochè oggi per la prima volta può dedursene un positivo giudizio, non permettendo l'altezza, in cui è situato il monumento, anche a chi s'avvicinava di presso e col soccorso di lenti, distinguere ogni brano moderno da quelle parti che realmente sono d'antico scalpello. Non è da dire quanto considerevole sia il guadagno che faccia la scienza da sì giuste ed esatte cognizioni: ognuno ne giudicherà da sè, se gli vien dato di misurare il pregio coll' importanza del monumento in discorso.

Fra quei numerosi rappresentati che s'accostano al centinajo e che ritraggono il giudizio di Paride, il nostro bassorilievo (lungo met. 3, 03, alto met. 1, 10) è unico per il grazioso episodio che forma la donna collocata accanto all' ideo pastore e dalla quale esso si rivolge verso l'Amore che a lui dietro le spalle scaltramente si è collocato. La sagacità di Winckelmann vi riconobbe quasi a sguardo indovino l'Œnone, con cui Paride era congiunto per indissolubile legame di nozze e di caldi giuramenti e che abbandonò allorquando si fù affidato ai perniciosi consiglj di Venere. Il messaggiero di quest'ultima è appunto quell'alato fanciullo che ora al voluttuoso pastorello favella ed a cui pare sia ormai riuscito di frastornarne i sentimenti di casto e conjugale amore, innestandovi le lusinghe di migliore fortuna e di più magnifica bellezza. Non era troppo facile di riconoscere cotale figura accessoria per quella che realmente essa rappresenta, mentre oggi la denominazione da quel sommo dotto proposta è messa fuori di dubbio pel confronto del raro frammento di lucerna pubblicato dal Millingen, dove tanto Paride quanto Œnone sono contrassegnati da chiare e sicure leggende. Era io troppo ardito nel voler riconoscere la figliuola di Cedreno nel vaso clusino, di cui si pubblicò la stampa nello scritto intitolato: « Il laberinto di Porsenna comparato coi sepolcri di Poggio Gajella », onde l' Instituto volle lasciare un segno della sua letizia in occasione della festa pel natale e per l'avvenimento al trono avito di S. M. Federigo Guglielmo IV rè di Prussia protettore del nostro stabilimento. Chè la donzella munita di

scettro reale, la quale tien posto dietro l'adulto Amore svolazzante a tergo di Venere, parmi oggi con molto maggiore probabilità Elena stessa, anzichè la legittima sposa di Paride. Con tale supposizione acconciasi anche molto meglio il ridetto Amore, che pare voglia richiamare l'attenzione del figliuolo di Priamo sulla più bella fralle donne, ch'esso colla destra addita. Se noi in questa nuova spiegazione non male ci apponiamo, molto più grazioso riesce puranco il contrapposto in cui Elena si mette colla figura dell'altro lato, che noi abbiamo riconosciuta per Ettore seguitato dalla dea di maschia vittoria. Notasi finalmente che il bel contrasto, siccome è quello rilevato fra Elena accennata dal messaggiero di Venere e Ettore a cui la Vittoria fà scorta, scorgesi anche nel quadro principale, dove tanto Minerva quanto Giunone compariscono munite di lancie con allusione al carattere di virtude che distingue esse dee e alle promesse date a Paride se si dichiarava in favore dell'una o dell'altra, mentre la pafia deità è adorna di regale scettro e di femminei vezzi.

Dopo siffatta digressione, che troverà scusa presso quei de' nostri leggitori, che sanno aggiunger pregio anche alle minuzie indotte dall'analisi di ricche composizioni, noi torniamo al nostro rilievo, il di cui centro ormai si è fatto chiarissimo: vi si vede Paride tentato da Venere per mezzo di Amore e sazio della compagnia d' Œnone, che con presago volto indovina i tristi avvenimenti nascosi fra la nebbia dello avvenire. La zampogna è bel caratteristico della ninfa avvezza di ingannare il tempo con innocenti trastulli pastorali. Il semplice costume campestre ch'ella veste differisce grandemente dalla lussuriosa pompa, con cui gli si accosta separata dalle rivali compagne Venere, sul di cui capo il peplo agitato da' venti forma arco. Mercurio stà rivolto verso Minerva e Giunone, alle quali egli addita il pastorello ancora dimorante nelle selve e fragli armenti. Esse ormai pajono legate con eterni vincoli per fare guerra alla lor volta e con riunite forze al protetto della dea rivale, la quale con le seducenti sue arti ha loro tolto il vanto della primaria bellezza.

Fin quì abbiamo un brano di composizione veramente bella e piena di senno. Non può dirsi disgraziatamente lo stesso del lato opposto del nostro bassorilievo essendo il marmo in queste parti non solamente guasto ma anche per gran tratto interamente mancante. Chè l'esame instituito coll'ajuto del palco o castello, preparatoci dal sig. principe di Piombino, di grata ricordazione, ci ha insegnato la sola metà superiore della intera rappresentanza esser venuta sino a noi; ma delle cose che seguivano appresso a Giove assiso sulla vetta del monte, il tempo ci ha privato quasi interamente. I tratti di linea con cui abbiamo fatto circonscrivere le parti realmente antiche mostrano che di tutte le figure aggruppate intorno Paride, compresovi anch'esso e l'Amore con lui congiunto, non è d'antico che le sole parti superiori delle figure, ma del bue non son conservate che le corna e della capra la testa sola. La figura del Giove, di cui or ora terremo discorso, è la più conservata in tutto il bassorilievo, chè ad esso nulla altro manca fuor le gambe e piccola parte dell'una e dell'altra coscia. È pur sicura ed antica la femmina che trovasi a lui vicina, ma della capriuola, che vien poi non è antica che la sola testa, mentre tutto il restante della composizione è riportato da mano di moderno non inabile artista in istucco.

La ripetuta figura che abbiamo incontrato in alto assisa sopra pelle di leone e rivolgendo i suoi sguardi verso ciò che di sotto si passa, senz'altro dovrebbesi prendere per l'ideo monte in tal modo personificato. A lui certamente converrebbe il posto che occupa; anche il noderoso bastone che stringe nella sinistra e forse tutto l'insieme, eccettuatone soltanto le sembianze maestose che forse per simile divinità locale sarebbero troppo sublimi. Su ciò peraltro potrebbe nascere questione e noi per continuare il nostro ragionamento crediamo più opportuno di far valere tutt'altra sorta di raziocinio. È un fatto che Giove finora due volte si è trovato unito in modo analogo col nostro soggetto: lo esibisce il vaso del museo di Carlsruhe, dove porta il nome in iscritto e l'abbiamo ritrovato sul bassorilievo della Villa pamfili, che in questi fogli è stato sottoposto a scrupolosa analisi. Ora

parmi però probabile, che in riguardo a tale congiuntura abbia da riconoscersi per Giove anche la figura analogamente situata nel nostro bassorilievo. Se fosse così, la terza volta sarebbe che tale deità somma ci si presenterebbe nella stessa composizione e sarei anche in caso di citarne un quarto esempio. Sulla magnifica idria dissotterrata negli ultimi scavamenti vulcenti, che forma pariglia coll'altra dal Cadmo, illustrata con tanta maestria e verità dal Welcker, vedesi egualmente il giudizio di Paride. Per lo scopo nostro quella, anche per altri particolari notabilissima rappresentanza, ci fornisce negli accessori, vuo' dire fralle figure secondarie che compariscono al di là dei manichi, la figura di Giove coronato di fronde di alloro e munito di scettro. Iscrizione esso dio non porta, ma per sostenere la nostra opinione ci viene in soccorso quel fanciullo, che sul lato opposto in analoga posizione si ritrova e che per il cerchio ed il bastoncello, infantili trastulli, pur altre volte da lui portati, si riconosce per Ganimede, il quale s'unisce col padre degli Olimpici in senso analogo come Apolline a Diana, i quali sul medesimo vaso, nello stesso posto ed in uguale intervallo sono distribuiti.

Più malagevole cosa è di dover rendere conto minuto della femmina, che munita di pedo s'accosta in fretta a Giove quasi curiosa di vedere l'avvenimento che alle falde del monte si prepara. Altra volta fui tentato di prendere tale donna per Eride, la quale simile come sul vaso di Carlsruhe ammira con anzietà l'effetto della trama da lei preparata. Oggi non posso più decidermi in favore di quella opinione. Il pedo non solo, ma anche l'intero carattere di quell'essere secondario sembrano troppo strani ad essa dea. La spiegherei più volentieri per una semplice ninfa, per una delle compagne della vita pastorizia di Paride, se non movesse difficoltà il congiungimento un po' troppo stretto in cui si trova messa la nostra donzella con quel nume da noi preso per lo stesso Cronide. Pare poco convenevole che un essere di sì bassa sfera come sarebbe una ninfa o simile donna, possa guardare quasi sulle spalle del supremo rettore dell'Olimpo. Su questo particolare

sarà d'uopo però d'attendere altri confronti o più sagace di mè un dotto che sappia sciogliere la difficoltà.

Per tutto il resto del figurato potrebbesi uscire con pochissimo, anzi colla semplice dichiarazione, che ogni pezzo è riportato per moderno ristauro; se non fosse che siffatto ristauro appunto in tante parti mostra erudizione tale, che pare incredibile esso sia fatto senza l'ajuto di altri monumenti analoghi. Chè ancorchè la Diana sia stata richiamata da quella testa di capriuolo, che abbiamo dichiarato unico avanzo antico di quel lato del bassorilievo, pure essa figura non solo, ma anche tutto il complesso delle altre cose che quivi veggonsi riunite, ricorda in modo sì preciso quella celebre composizione del medesimo soggetto che ha per autore il divino Raffaele e la quale è giunta fin a noi mercè magnifica stampa operata dalla potente mano di Marcantonio. Ora se noi anche ammettiamo che quella incisione sia stata messa a profitto di chi era incaricato del ristauro del nostro marmo, sempre bisogna domandare come mai Raffaele abbia potuto indovinare l'associazione delle idee antiche sì minutamente, che le figure principali, cioè Diana ed Apolline, occorrono ambedue l'una nella descrizione di monumento antichissimo, ritraente il giudizio di Paride, e l'altra sopra il noto vaso ruvese che forma principale fregio del granducale museo di Carlsruhe. Chè Pausania rendendo contezza delle storie di cui era ornata la cassa di Cipselo nomina la Diana siccome intervenuta alla gara delle trè famose donne e, per non parlare del bassorilievo nostro, sulla stampa del Marcantonio essa dea precisamente si ritrova. Questo ha da attribuirsi al solo caso, a poetico rincontro o pure all' ispezione d'antico monumento, di cui non è rimasa traccia?

Sarei tentato di decidermi in favore dell'ultima supposizione tanto più che anche per la figura del Sole si deve quasi ammettere la stessa congiuntura. Sulla stoviglia dipinta del granducale museo di Carlsruhe comparisce lo Helios contrassegnato del nome, ed anche senza questo, bastantemante chiaro dal medesimo lato della composizione e quasi sul medesimo posto: chè quella piccola varietà che ci corre fra il vaso ed

il nostro marmo proviene esclusivamente dal sesto obbligato della superficie del vaso.

Io stesso devo contentarmi di aver rilevato siffatta coincidenza, la quale se ha reale fondamento, certamente è molto graziosa, se nò, essa non è meno che bella, mostrandosi così per prova di fatto come era penetrato nello spirito degli antichi monumenti il divino Urbinate. Il ristauro medesimo pare eseguito nell'epoca dell'Algardi e ad esso devono attribuirsi le proporzioni alquanto immaginarie di più figure, le quali per la stragrande loro lunghezza compariscono meno belle, meno naturali di quello che in origine furono immaginate dall'antico artista. Tal vizio spicca di più nel gruppo delle due dee condotte da Mercurio, e questo pure pare di una sveltezza che minaccia di degenerare in caricatura. Ma sia checchè ne sia, ha da lodarsi grandemente anche l'artista che s'ingegnò di restituire il nostro monumento all'integrità e che operò così bene, che dove la propria fantasìa e lo stato delle cognizioni d'allora l'abbandonò, seppe consultare con buon profitto le opere di quello de' moderni artisti, che dell'antico s'era imbevuto di più. Parmi difficile che oggi possasi ottenere un supplimento così soddisfacente dagli scultori nostri coevi, fra cui pochi sanno apprezzare abbastanza gli antichi monumenti, e molto minore è il numero di quei che sentonsi instigati di riprodurre ciò che nelle cose più belle ci ha invidiato il tempo, da quello che n'è rimaso.

EM. BRAUN.

III. PITTURA.

IL NASCIMENTO D'ERITTONIO.

(*Mon. dell'Inst. vol. III, tav. XXX*).

La rara stoviglia clusina, che forma bel fregio della raccolta lasciata dalla benemerita memoria del sig. Pietro Bonci-Casuccini, è a parer mio il primo monumento fin ad ora venuto alla luce, che ritrae in modo non equivoco il nascimento d'Erittonio. Chè le altre rappresentazioni, riferite a questo importante mito, non mostrano chiarezza tale da far forza a riconoscervi esso soggetto. Anzi se un esame minuto ed accurato dei marmi vaticani (Mon. d'Inst. vol. I, tav. XII, fig. 2 e 3), ci costringe a darvi sopra un giudizio molto circospetto, se sono maggiori gl' impedimenti allo spiegare per quel famoso fatto dell'attica mitologia il frammento parigino (ibid. 1), oggi dobbiamo esternare i nostri ben fondati dubbj anche intorno la magnifica pittura vascularia (ibid. tav. X), che fin ad ora con maggior diritto potea mettersi in relazione col mito in questione.

Il frammento parigino (tab. XII, 1), il quale dal grande E. Q. Visconti ingegnosamente, e con argomenti che alla norma della greca fantasia corrispondono, fù spiegato per il secondo parto di Bacco, disgraziatamente non ci lascia concepire una idea precisa intorno l'intenzione dell'artista. È certo che la figura assisa spiegata per Giove dal Visconti, per Nettuno da chi volle riconoscervi per forza il nascimento d' Erittonio, convien meglio a quella che a questa deità; è pur certo che esso dio non prende parte immediata all'azione e non può mettersi in contrapposto alla figura dell'altro lato, creduta Vulcano, mentre chiaro è come il giorno che la drapperia che ci rimane di quest'ultima e attribuita al dio del fuoco, non può per nessun modo riferirsi a tanto artista, perciocchè saria per lui troppo di lusso e d' impaccio alle sue faccende, e non si raffronta coll' addobbamento ordinario dato dagli antichi a Vulcano: piuttosto ben si addirebbe ad

una femmina, che pare corrisponda alla compagna che dalle mani della madre Terra accoglie il neonato fanciullo. Se sia essa Minerva è più che dubbioso; almeno nulla ci forza a crederla dessa. Perciò sono disposto a interpretare sì prezioso avanzo d'antica scultura per la nascita di Bacco rappresentata secondo tradizione differente dalla volgare; e in ogni modo per tutt'altra cosa che per Erittonio.

Senza allargarmi in parole intorno i due frammenti vaticani (tav. XII, 2, 3), su cui nulla può dirsi di determinato a causa del troppo misero loro stato, mi rivolgo senz'altro alla ridetta stoviglia (tav. X), la quale ci esibisce una composizione magnifica, stile grande e conservazione perfetta. Ma siffatti bei requisiti ci danno diritto di maravigliarci, come, gli antichi avendo voluto ritrarvi il nascimento d'Erittonio, non abbiano posto maggiore chiarezza nel distinguere il carattere della persona principale. È egli credibile, che avessero rappresentato senza necessità Vulcano, personaggio ben pronunciato della greca mitologia, in modo da confondersi con parecchj fra' dei maggiori? Qual motivo potrebbe aver indotto l'antico artista di privarlo degli attributi i più ovvj, sino dell'abito a lui particolare? Io devo confessare, che parmi questa supposizione in contraddizione aperta col metodò sostenuto con conseguenza de' migliori pittori vascularj. Ma per ajutare questi miei dubbj felicemente ci vien in soccorso altra stoviglia dipinta, che mostra la medesima composizione anche in certe parti arricchita, e per attributi non soggetti ad equivoco maggiormente chiarita. È essa la vascularia dipintura pubblicata pl. LXXXV dell'Élite céramographique de' signori Lenormant e de Witte, dove il posto del preteso Nettuno vien occupato da un bello e deciso Giove, che stringe il fulmine nella mano. Se noi compariamo con esso il diò rappresentato sul vaso anteriormente noto, dovremo confessare che anche ad esso conviene meglio la denominazione di Giove che quella di Vulcano, trovandosi il padre degli dei realmente sulle stoviglie di quel clamidion vestito, che più s'acconcia col carattere di esso lui anzichè con quello di Vulcano, il quale ha per costante e caratteristico attributo quella veste a

foggia di corta tunica e non mai quel mantelletto. Se noi domandiamo ora a qual altro fatto abbia da riferirsi la rappresentazione dell'uno e dell'altro vaso, ci suggerisce la risposta il vaso suddetto che riporta Giove munito de' chiari suoi attributi: dev'essere il nascimento di Bacco, il quale dagli antichi par sia stato immaginato nel modo appunto che Ennio Quirino indovinò; e se questo sommo archeologo ravvisava esso mito nel marmo del Louvre, forse gli sarà stata pur nota alcuna testimonianza scritta, che finora non ho potuto rinvenire fralla corta suppellettile letteraria che stà a mia disposizione. Tanto peraltro ho potuto persuadermi che gli antichi poeti conoscevano tradizioni ben diverse delle volgari e secondo le quali Bacco fù accolto dalle ceneri stesse della madre, senza passare per la coscia di Giove (1). Ma io non posso entrare in discussioni ulteriori intorno la natura di sì intrigato e molto variato mito e mi approda la figura accessoria del ridetto vaso, che si nomina ΟΙΝΑΝΘΕ ossia *vinofiori*, fior di vino, nome che a bacchica femmina conviene a meraviglia e che non lascia pensare ad altro fuorchè a fatto per eccellenza bacchico.

Senza ch'io possa andar in traccia delle ragioni, per cui Minerva interviene in quella occasione; discussione che farebbe scostarmi di soverchio dall'argomento principale; io devo occuparmi esclusivamente del monumento che ritrae il nascimento d'Erittonio in modo non soggetto ad equivoco. Credo opportuno peraltro di premettere qualche osservazione sul rapporto che ha Minerva in questo mito con Vulcano. Essa dea nel mistico sistema di mitologia attica era sposa del dio de' metalli, e fù nominata madre del favoloso Erittonio, la di cui generazione andavano poi così conciliando, per lor favole, col carattere di vergine che volean conservasse la figliuola di Giove, che il tipo della sublime deità in nulla si guastava. Sono persuaso che gli antichi pieni di senno sapeano

(1) Antholog. Palat. Meleager CXIII:
Αἱ Νύμφαι τὸν Βάκχον, ὅτ' ἐκ πυρὸς ἥλαθ' ὁ κοῦρος,
Νίψαν ὑπὲρ τέφρης ἄρτι κυλινδόμενον.

di tali sagre nozze rendere conto in modo un po' meno sozzo che non è quello in cui ci raccontano lo stesso fatto i grammatici (1). I monumenti certamente tengono un linguaggio molto più casto e degno dell' indole sublime de' favolosi racconti della Grecia. È chiaro ora che Minerva entra in questo mistico consorzio con Vulcano per una parte della sua divina natura soltanto, cioè per quel lato del suo essere che la fà comparire protettrice delle arti belle, siccome Ergane. E quì è singolare vedere come le rappresentazioni che riferiscono la dea operatrice di lavori in metallo, secondo ne ho veduto una sopra pietra intagliata del sig. cav. Gerhard, la mettano in rapporto talmente stretto collo sposo, che anche partecipa del bacchico suo carattere; chè in fondo di essa gemma scorgonsi chiari bacchici attributi. Vulcano è bacchico per eccellenza e quasi il fratello inseparabile di Dioniso anche per quella ragione assai semplice che i paesi vulcanici sono sempre i più fertili d'uva.

Molto importante riesce ora a vedere come la stessa Minerva pel lato opposito del suo essere, siccome dea armigera e prode guerriera, in altro mitologico sistema entra pure in rapporto nuziale con Ercole, matrimonio immaginato in modo analogo come quello con Vulcano e che ebbe per risultato il nascimento di Tagete, secondo ci insegnò per la prima volta etrusco graffito di metallico specchio (2), e siccome poi si è verificato per l'esame di numerosi altri monumenti. Mi sia lecito di citarne soltanto quello che per il confronto col racconto d' Erittonio parmi più acconcio di tutti e qual è un grazioso vasetto (3), che da un lato ritrae la nascita di Minerva, mentre sull'opposto vedesi Minerva conducente l'eletto sposo, l' Ercole, verso il padre de' numi a cui volge la mano

(1) Osservò saviamente in tal proposito già il celebre Heyne ad Apollod. III, 14, 6: « de hoc quidem narratio bœotico potius quam attico ingenio digna, ab illepida etymologia parum ingeniose petita ».

(2) Braun, Tages und des Hercules und der Minerva heilige Hochzeit. München 1839. Gerhard, Trinkschalen des Königl. Museums von Berlin 1840, tav. VI. VII, e pag. 30.

(3) Lenormant et de Witte, Élite céramographique tav. LVI.

verso il mento, quasi facesse affettuosa preghiera di assentirle quel prode in isposo. Sorprende almeno la stretta analogia che mostra questa rappresentanza col racconto riportato dall' Etymologicon magnum v. Ἐρεχθεύς (1), dove pure lo sposalizio forzato di Vulcano e Minerva vien messo in stretto ed immediato rapporto colla nascita di quest'ultima.

Dopo queste preliminari osservazioni noi possiamo metterci senz'altro a riguardare il nostro dipinto del vaso clusino (tav. XXX), il quale ci rappresenta il nascimento d'Erittonio in modo da non prendere abbaglio. Decisiva è, secondo abbiamo veduto nell'analisi d'analoghi soggetti, la figura di Vulcano, che quivi comparisce con splendore senza pari immediatamente appresso l'albero a pie' di cui la Gea esce dal suolo col pargoletto in braccio, che da Minerva vien accolto nello spiegato pannicello. Nulla vi si scorge di quel sozzo, di cui è tinto il racconto della generazione di questo attico eroe presso i grammatici che ce l' hanno conservato: chiaramente si vede che l'artista volle rappresentare quel portentoso avvenimento, il quale formò uno degli argomenti principali dell'attica mitologia. Maestoso e dignitoso comparisce Vulcano (2), vestito di corta vesta, tempestata di stelle, fregiata alle fimbrie di graziosi meandri marini; egli è coronato d'alloro, secondo si costumò in occasioni festive, tiene le tenaglie

(1) -- ὅτι ὁ Ζεὺς βουλόμενος ἀποκυῆσαι ἐκ τοῦ ἐγκεφάλου αὐτοῦ τὴν Ἀθηνᾶν, ἐδεῖτο συνεργοῦ τοῦ πλήξοντος τὴν κεφαλὴν, ἵνα ἀποκυηθῇ· καὶ δὴ λόγους προσφέρει τῷ Ἡφαίστῳ περὶ τούτου. ὁ δὲ Ἥφαιστος οὐκ ἄλλως εἵλετο σχίσαι τὴν κεφαλὴν τοῦ Διὸς, εἰ μὴ τὴν γεννωμένην διαπαρθενεύσει· καὶ ἠνέσχετο ὁ Ζεὺς. καὶ λαβὼν τὴν βουπλῆγα, τέμνει τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ· καὶ ἐξέρχεται ἡ Ἀθηνᾶ· καὶ ἐπιδίωκεν αὐτὴν ὁ Ἥφαιστος, ἵνα συγγένηται καὶ ἐπιδιώκων, ἀπεσπέρμηνεν εἰς τὸν μηρὸν τῆς Ἀθηνᾶς· ἡ δὲ Ἀθηνᾶ λαβοῦσα ἔριον, ἐξέμαξε τὸ σπέρμα, καὶ ἔρρειψεν ἐν τῇ γῇ· καὶ ἐγένετο ἐκ τῆς γῆς καὶ τοῦ ἐρίου ἄνθρωπος δρακοντόπους, ὃς ἐκαλεῖτο Ἐριχθόνιος, ἀπὸ τοῦ ἐρίου καὶ τῆς χθονὸς λαβὼν τὸ ὄνομα τοῦτο.

(2) Merita d'essere modificato il giudizio esternato dal Müller intorno la formazione meschina che ha avuto nell'arte antica Vulcano, Archæologie §. 366. Non è del tutto perito ne' monumenti quel grandioso d'arte che ad esso lui in origine spetta: ci voleva l'occasione soltanto per farlo spiccare.

in mano, con cui sapea egli sopra ogni altro governare il metallo rovente e posa il piede manco sopra un rialto di terra, forse non senza allusione a quel difetto del suo corpo, che lo fece zoppicante. Non meno maestoso aspetto mostra la Gea, la quale coronata di regale diadema è riccamente addobbata con orli alle vesti che corrispondono al fregio del meandro pur notato in Vulcano. Occorre più spesso di vedere messe in stretto rapporto diverse figure della medesima composizione col richiamarle mediante simili accessorj e così anche nella nostra rappresentanza parmi tale ripetizione dello stesso ornamento non abbia da attribuirsi a semplice caso. Vulcano comparisce quivi quasi in faccia di due sue divine consorti, simile come Bacco o Liber vedesi fiancheggiato da Libera e Cerere, o, secondo osservò sagacemente il ch. Keightley, come Giove sul Campidoglio analogamente fù adorato fra Giunone e Minerva. Non stò a dire quanto sia stretta la parentela quasi naturale che stringe Vulcano alla Gea, la quale fù considerata siccome la madre del fuoco tellurico dato in balia a quel dio. E se queste nostre osservazioni non sono posate del tutto in falso, noi ci siamo assicurati d'una teogonia certamente molto più sensata e sublime, che non ce la farebbe pensare il ridicolo racconto de' grammatici, i quali colla sterile e degradata loro fantasia hanno supplito dove li lasciò in abbandono la cognizione frammentaria dell'eseterico teogonico sistema. È probabile anche che simili barbariche storielle sieno nate da' travestimenti de' comici poeti, che amavano di convertire il serio in ridicolo. Minerva in tal senso opposta alla Gea, riceve sicuramente un posto che a lei molto meglio conviene. Essa fà parte di un ternario sottilmente dalla fantasia pagana composto, in cui specchiansi leggi eterne della natura. Non è lecito a noi d'entrare nell'esame delle intime cause che hanno fatto nascere cotale teogonia, e deve bastarci di dar la prova che di cosmogoniche idee quivi si tratta. Siffatta prova ci fornisce la veneranda figura del marino Nereo, il quale, siccome dio elementare e rappresentante dell'acqua, mettesi in spontaneo contrapposto col personaggio principale qual'è il Vulcano, non meno che con Giove.

Chiamo Nereo e non Nettuno il maestoso governatore delle onde il quale, ornato di corona d'alloro e di scettro, da' fianchi in giù si termina in coda di pesce, imperciocchè nessun esempio m'è noto di Nettuno talmente foggiato, mentre al contrario son frequenti le rappresentazioni di Nereo siffattamente figurato, dove con esso lotta Ercole. Bella è l'ammodatura dell'abito fregiato di graziosi rabeschi, il quale rende meno strano l'acconciamento del corpo umano colla coda di pesce. Ma pur quivi si è mostrato pieno di sensato gusto il nostro pittore, il quale all'orlo superiore della tunica ha richiamato con assai grazioso ornamento le squamme di cui sono coperte le attortigliate code dell'animale acquatico. Nereo resta sorpreso sopra ogni altra figura del quadro e mostra di vedere cosa da lui non mai aspettata, e che su di lui e sopra l'ordine di cose a lui affidate deve esercitare influenza importante.

È strano ora a vedere come il fanciullo, che occupa il centro della rappresentanza, il quale è l'oggetto di tanta solennità e stupore, e che dagli antichi ci vien descritto essere mostro composto di parti umane e serpentine, come Erittonio, dico, il figliuolo del misterioso consorzio di Vulcano e Minerva porti fattezze del tutto umane, mentre a lui converrebbero quelle del Nereo or ora osservato. Non sò se l'artista, che per una qualsivoglia ragione si sarà fatto lecito di ritrarre il fanciullo in tal modo, abbia voluto accennare quella tradizione col mostruoso aspetto di Nereo, il quale occorre anche foggiato tutto umano, o se il racconto abbia da lui nell'uno o nell'altro modo origine. Erittonio coronato di semplice fascia frontale stende le braccia verso Minerva da lui riconosciuta per madre. Il suo corpo è cinto di fascia da cui dipendono bolle o amuleti, conforme si vede in quel fanciullo dal Gerhard (Antike Bildwerke tav. CCCXV) preso per Jacco, che stà per terra e vien accolto da donna, la quale sopra di lui s' inchina.

Minerva tiene pronto il drappo per accogliere il pargoletto, mentre egli per metà resta coperto da quel panno onde l'ha avvolto con gara materna la Gea. L'egida differisce alquanto della ovvia sua forma, ed è fregiata d'un ornamento

a scacchi romboidali a tener luogo delle squamme che sogliono rendere impenetrabile questa arma. Le squamme dell'elmo al contrario richiamano manifestamente quelle di cui è tempestato il Nereo nel nostro vaso, e per cui la dea pare sia riunita per più stretto legame con esso dio marino, conforme abbiamo veduto associata la Gea a Vulcano. La quale congiuntura ci ricorda spontaneamente l'epiteto di Tritonessa (1) che a Minerva conviene e che potrebbe essere nato di simile rapporto qual è quello che accenna il nostro dipinto.

L'artista finalmente ha introdotto due alate femmine che calano giù da più alte sfere con corone che tengono pronte per Vulcano e Gea, i quali due anche per questo sembrano quasi accoppiati fra loro ed accennati come i genitori della felice prole che apre i lumi al giorno (2). Se quella figura che alla Gea porge la corona è tenuta più piccola dell'altra la quale s'accosta a Vulcano, ognuno vede ciò non provenire da altro che da ripiego dell'artista, il quale quivi avea da riempierne un vano piccolo, quando là era uno spazio più grande.

Sul lato opposto del nostro vaso vedesi ritratto il ratto di Cefalo per Aurora. Cerca Cefalo sottrarsi agli amplessi della leggiadra dea, fugge spaventato il compagno. Abbiamo mostrato in altra occasione, ed è generalmente accettata l'opinione, che il ratto del bel giovane allude alla morte prematura di alcun mortale, di cui quivi forse volle tenersi memoria. Nel vaso nostro è graziosissimo il contrapposto in cui mettonsi le amorose persecuzioni d' Aurora prese in cotal senso verso il nascimento d'Erittonio, cosicchè la stoviglia accenna vita e morte per due celebri mitici fatti.

Notisi in fine che la forma del calice, qual'è quella del vaso in discorso vedesi ora almeno per la quinta o sesta volta, fregiata in modo da non prendersi abbaglio di rappresentanze riferibili a fenomeni cosmici. EM. BRAUN.

(1) In tal riguardo sarebbe forse più opportuno il chiamar *Tritone* il dio marino del nostro vaso, nome che porta uno di quelle figure di Nereo con cui Ercole lotta, realmente sopra un vaso vulcente.

(2) Erittonio realmente vien chiamato figliuolo della Terra e di Vulcano. Eratosth. 13. Paus. I, 2, 8.

II. LETTERATURA.

L'æs grave del Museo kircheriano, ovvero le monete primitive dei popoli dell'Italia media, ordinate e descritte dai RR. PP. Gius. MARCHI *e P.* TESSIERI *della C. di G. aggiuntovi un ragionamento per tentarne l'illustrazione. Roma 1839, vol. un. in 4° gr. di 120 pagg. con un vol. di atlante di 40 tavv. litogr.*

(*Traduzione dal tedesco del sig. Abeken*).

Quest'opera dei rev. padri della C. di G. Marchi e Tessieri, senza dubbio appartiene alle più importanti e solide pubblicazioni della moderna scienza italiana. Lungi dal consistere soltanto in ricerche recenti su fondamenta antiche, essa piuttosto dà alla numismatica antica una base tutto nuova e molto più larga. E senza voler scemare il merito di cotale discussione scrupolosa e offerta con vera modestia, il più gran merito degli autori ed il valore stabile del libro ci pare consista principalmente nel metodo sì del raccogliere, come dell' investigare, nella cui fatica indurarono per molti anni; non chè nella semplice compilazione e composizione dei tesori incredibilmente ricchi e recentemente acquistati. Gli autori con occhio giusto riconobbero l'unica via per portar luce nel caos sempre più crescente delle monete della Italia primitiva senza epigrafe. E dirigendo essi tutta la loro attenzione sui luoghi di trovamento, generalmente con tanta ingiuria trascurati, per questo scopo nella maniera più efficace profittaronsi della loro opportuna posizione. Siffatto luogo di trovamento, benchè in alcuni casi illusorio, in generale peraltro, quando come nel caso concreto si tratta di un gran numero di monete, è un mallevadore ben positivo, e quantunque in città fra loro vicine, e piccole nazioni limitrofe, il luogo del conio non sempre con certezza possa indagarsi, nondimeno egli è un vantaggio di veder determinati i limiti dentro cui la loro origine possa supporsi. Ad un secondo felice passo nella classificazione delle antiche monete diede impulso la quantità degli esemplari e le indicazioni condottevi con precisione, cioè a dire la *distribuzione in serie*. Risultano da esse serie non solamente altri gruppi fra loro più o meno strettamente uniti e per parte suddivisi, ma anche le classi, in cui l'intero tesoro delle monete è da distribuirsi. Finalmente frai più splendidi risultati, che nascono dall'ordine così stabilito, senza dubbio è d'annoverarsi la rilevante differenza che sussiste nella divisione dell'asse presso i popoli cisapennini e transapennini, di cui i primi, come divisione più alta dell'asse, non hanno che *semisses*, gli altri non che *quincunces*: circostanza, su cui gli autori

per riguardo ai popoli transapennini stabiliscono la conghiettura d'un asse di soltanto dieci oncie. Ora peraltro, se nelle ulteriori conseguenze e nell'applicazione dei risultati effettivi sull'origine e sullo sviluppo dell'arte monetaria fra i popoli italiani non posso essere d'accordo cogli autori, essi considerino, prego, le opinioni quì proposte, se mai esse dovessero godersi del consentimento d'altrui e forse di loro stessi, non come diminuzione di pregio, ma come frutto del loro lavoro tanto egregio e degno del più generale applauso.

Gli autori sieguono l'opinione del Passeri, divenuta la generale e difesa dal Niebuhr ed Odofredo Müller, quella cioè che l'indicazione pliniana intorno una riduzione subitanea dell'asse librale alla norma di due oncie nella prima guerra punica, sia ingiusta, e che piuttosto siffatta riduzione instituita a poco a poco sia da distribuirsi almeno nel torno di più secoli in uguale e costante proporzione. Anzi facendosi ancora un passo innanzi, vediamo stabilirsi il principio, e con esso portarsi in ordine cronologico le suddette classi, che questa determinazione relativa dell'età delle monete non valga solamente per Roma, ma anche fra le differenti città dell'istesso popolo ed anzi fra li differenti popoli stessi. Dalla prima supposizione ora il Böckh nell'opera sua dottissima sul connesso dei pesi, dei ragguagli delle monete e delle misure dell'antichità (1) si è pienamente disdetto, dedicando egli a questa quistione una non esigua parte della lodata sua opera. Egli difende le indicazioni di Varrone, Plinio e Festo, che tutte le riduzioni fino alla norma di due oncie realmente siano da mettersi dentro e piuttosto verso la fine dei 23 anni della prima guerra punica.

Senza poter entrare quì in una discussione specificata della materia trattata con somma dottrina e sagacità (essendochè per questo ci vorrebbe un altro libro), quì intanto devo confessare, che per riguardo alla riduzione *in Roma* fino al piede di 9 oncie non mi posso aggiungere all'opinione del dotto autore, ma che, essendo con lui d'avviso per riguardo alle susseguenti riduzioni fino alla norma di due oncie, io reputo siffatta norma più leggiera, essere impetrato dal magistrato in due passi al più. Ed anche le anteriori riduzioni fino a 9 oncie (nelle parti più piccole dell'asse ancora più in giù), mi pajono meno aperte e pubbliche che piuttosto manovre del magistrato fatte insensibilmente poco a poco, fondando siffatta mia opinione parte sugli argomenti addotti dal Böckh, parte, in quanto da lui mi discosto, sul prospetto generale dell'intero tesoro numismatico del Collegio romano, il quale vieta assolutamente di supporre soltanto una norma di 12 o 11 oncie

(1) Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfüsse und Masze des Alterthums in ihrem Zusammenhange v. A. Böckh. Berlin 1838, 8.°

prima della guerra punica, essendochè altrimente quasi tutti gli assi e le parti d'un asse più pesanti (di cui anche altre autorità meno certe che quella del Museo kircheriano non rammentano che circa 5 o 6, oltrepassanti il peso di 11 oncie), sarebbero da porsi nei pochi anni della prima guerra punica; dippoi sulla supposizione secondo il mio parere irrepugnabile, che la dichiarazione aperta d'un fallimento della repubblica al più due volte in tanti pochi anni poteva essere vantaggiosa ed in generale praticabile; finalmente sull'esempio delle altre città aventi monete, di cui il prospetto ora è tanto agevolato. Nell'atto adunque che a questa prima supposizione degli autori, almeno per qualche parte, non possiamo assentire, più positivamente ancora dobbiamo confessare, che l'estensione del medesimo principio, in cui il Passeri lor precede, sia tutto arbitraria: attesochè in esso vien supposto ciò che in niuna maniera è provato, che la libbra in tutta l'Italia abbia avuto il medesimo peso e che le riduzioni siano procedute con passo uguale.

Conceduto, il che difficilmente sarebbe da negarsi, che gli assi più antichi fossero realmente libbrali, già dalle citazioni degli autori stessi risulterebbe, che l'asse dei Latini e Volsci dovesse esser più pesante del romano, perchè fra le monete ad essi attribuite trovansi ancora assi o parti dell'asse di 13 oncie romane e più pesante quello degli Adriani nel Piceno, dei quali si offersero assi fino a 16 oncie. E cosa impedisce di supporre fra i popoli italici differenti pesi e norme di monete sussistenti contemporaneamente? non era lo stesso il caso nella Grecia, dove il talento eginetico differiva dall'euboeo e questo dall'attico stabilito da Solone, dove in poi tanto i pesi quanto le norme delle monete scostavansi da quelle delle colonie sicule e di Magna Grecia? Anche da sè stesso egli è probabile, che nella riduzione della norma monetaria un popolo dovea precedere l'altro di modo, che le norme in principio uguali col tempo doveano discostarsi. La sconvenienza delle norme inuguali in Italia era da supportarsi anche tanto più facilmente, quanto la moneta pesante di rame, secondo tutta la esperienza, non usciva molto dai limiti di singuli paesi, e non come l'argento greco, serviva al proprio commercio fra le nazioni. Nemmeno egli è da supporsi, che in ciascuna riduzione, principalmente se essa si faceva a poco a poco, le monete anteriori sempre si rifondessero subito e si mettessero fuori di commercio, onde avvenne che anche nel proprio paese per fissare il vero valore delle monete, oltre il conio sempre ancora era necessaria la bilancia (1). E con che maggiore dritto questo dovea praticarsi, se si trattava una volta di commerciare con stranieri?

(1) Cf. le espressioni: ære et libra, per æs et libram, se si parlava d'un compramento esatto.

Con uguale ragione adunque possiamo supporre, che gli Etruschi avessero una libbra più leggiera degli Umbri, gli Umbri dippoi dei Cistiberini, che per conseguenza i loro assi e le oncie erano originariamente fra loro differenti e che dal differente loro peso niente si può conghietturare intorno la loro relativa età (1).

Anzi alla stessa supposizione gli autori stessi, senza dubbio, veggonsi costretti per riguardo al sistema della moneta transapennina. Essi stessi ci avvisano, che sussistano assi adriatici e vestini di 16 oncie: anzi gli assi d'Arimino, benchè disgraziatamente il lor peso non è indicato, pare ascendino più in sù ancora, siccome altri più pesanti vengono citati anche per Atria da Passeri ed altri. Queste monete adunque sono più pesanti di tutte le altre italiche. Nonostante gli autori, senza dichiararsi su questa materia, supponendo sempre il sistema delle monete cistiberine essere il più antico, da questo in poi derivano tutti gli altri sistemi dei popoli transapennini (2). Come si unisce questo cogli altri principj stabiliti e seguiti nella detta opera (3)?

Nel caso adunque essendo incapaci di scoprire un altro principio per la diffusione dell'arte monetaria, dobbiamo rinunciare ad una disposizione cronologica delle singole classi. Intanto vogliamo rilevare una cosa che, lasciandosi a parte il peso delle monete, subito si presenta alla nostra vista. Gli Etruschi senza dubbio fra tutti i popoli italici hanno i tipi i più semplici per riguardo tanto alla loro disposizione sulle singole parti dell'asse, quanto alla scelta degli oggetti rappresentati e di altri punti, che or ora vado a proporre.

As, *semis*, *triens*, *quadrans*, *sextans*, *uncia*, offrivano dodici campi, i quali poteano avere tipi o uguali o differenti. Infatti le monete umbriche di Tuder dimostrano dodici tipi differenti e così quelle dei popoli cistiberini, Cl. V, tavv. VI. VII. XI, e le transapennine coll'eccezione di quelle d'Arimino. Altre monete cistiberine, Cl. I, tavv. IV. V, su tutti e due i lati della medesima moneta portano lo stesso tipo e per conseguenza non hanno che sei tipi differenti in tutto. Di poi una terza classe di popoli cistiberini, come Cl. I, tav. VIII. X, compresi gli Ariminesi siegue lo stesso sistema coi Romani, ritenendo sull'un lato di tutte le sei monete l'istesso tipo, ma cambiandolo sull'opposto e così avendo sette tipi differenti. Ometto le monete d'I-

(1) Questa opinione fù anche suggerita dal nostro socio sig. Achille Gennarelli, son già due anni. V. Tiberino anno VI. L'EDIT.

(2) P. 112-113.

(3) P. 7: «Nel peso maggiore e minore noi riconosciamo un solido argomento di maggiore o minore antichità sì tra le monete diverse d'una medesima città, sì tra quelle di città e provincie diverse.

gubbio nell'Umbria, le quali non sieguono alcuna regola e sulle quali parlerò altrove. All'incontro nulla delle dieci serie etrusche ha più di due tipi, di cui l'uno ricorre su tutte le sei facciate, l'altro su tutti i sei rovesci. Cortona peraltro (Cl. III, tav. III) e la serie apparentemente con essa connessa (tav. X), non ha che un solo tipo su tutti i dodici lati.

Considerando dipoi gli oggetti rappresentati, troviamo appunto presso gli Etruschi il tipo più semplice e naturale, la *rota*, la quale quasi dalla figura stessa della moneta rotonda viene imitato, in Cortona dapertutto, in sette altre serie sull'un lato di tutte le sei monete; soltanto Volaterra, avente la norma più leggiera etrusca, e la serie seguente appresso, attribuita dagli autori a Fesule o Sena, non hanno la rota. Quanto egli era naturale di dare alla moneta l'emblema della rota e d'approfittarsi dell'intervallo dei raggi per mettervi dentro i globuli, si vede subito, e come in generale la spiegazione dei tipi, principalmente la etimologica, proposta dagli autori, mi pare la meno soddisfacente parte della loro discussione, così un principale errore credo essere la spiegazione della rota in Cortona, pronunziata, come suppongono, dagli indigeni, Krutun, e perciò connessa col nome di rota, valeadire, (K)Rutun.

Ancora un'altra particolarità della moneta etrusca menzioniamo quì, la quale anch'essa non ci pare accidentale e da trascurarsi. Noto è che asse e semisse abbiano i loro particolari segni, mentrechè le parti più basse dell'asse vengono tutte distinte per il differente numero dei globuli. Dalle serie etrusche peraltro trè soltanto hanno il semicircolo come segno del semisse, valeadire le due serie più leggiere e come pare più giovani, a cui manca anche la rota (tav. I. II), e le serie che pajono secondarie di Cortona tav. X. Tutte le altre sette serie invece di ciò hanno sei globuli. Anzi le monete di Cortona tav. III, e quelle colle trè semilune tav. XI, non esprimono nemmeno l'asse per il segno dell'unità, ma piuttosto per dodici globuli. Presso niun altro popolo trovasi siffatta maniera di segnare l'asse e semisse, la quale indubitatamente io crederei essere la più antica ed originaria; essendochè originariamente si metteva per unità non l'asse, ma l'oncia, di cui il nome proviene certamente da *unus*, mentrechè la forma del genitivo ci vieta assolutamente il confrontare la parola asse col greco εἷς. Egli è troppo naturale che per unità si prenda la più piccola moneta che è in corso; ma che mai un *as libralis*, ossia una libbra di rame, sia stata l'unità più piccola, non può pensarsi. Ma che posteriormente dalle dodici oncie si facesse di nuovo una unità maggiore e che, principalmente nelle riduzioni continuate, siffatta unità si mettesse per fondamento, è non meno naturale e si conferma dalle espressioni divenute comuni, di semis, triens, quadrans, sextans.

Che nome le medesime parti dell'asse avessero prima, ci dà a conghietturare l'espressione teruncius invece di quadrans, spiegata da Varrone (1) e da Plinio (2), e conservata in certe frasi popolari. In ogni caso per le parti dell'asse transapennino, il quale (vedi più abbasso) aveva dieci oncie e dove però il quincunx era anche semis, doveano sussistere altre espressioni, le quali in dialetto romano avrebbero sonato forse quadrunx, triunx e biunx, non peraltro, come dicono gli autori, tetrobolus, triobolus, diobolus, essendochè l'obolus non era che moneta d'argento greca, ed equivalente all'asse, non all'oncia, nemmeno nel peso.

Un'altra circostanza appellante al carattere dell'antichità, che trovasi principalmente nelle monete etrusche colla rota, è quella che nelle parti più piccole dell'asse si usano levi mutazioni del tipo originario, evidentemente a motivo dell'incomodità che porterebbe seco il voler rappresentare sur un campo stretto lo stesso che in un campo più largo. La rota con sei razzi nelle monete di Cortona già nel triente perde due razzi e l'altra serie con dodici globuli (tav. XI), sulla parte anteriore dal triente in poi, perde ugualmente la trave di mezzo, sul rovescio dal quadrante in poi l'intero tipo, le trè lune, servendosi di tutto il vano soltanto per i globuli. Anche nelle trè serie colla rota, che sieguono quelle di Cortona (tav. IV-VI), la rota dal triente in poi perde due razzi, e le due serie con rota ed ancora danno al triente, quadrante e sestante, cinque, all'uncia quattro razzi. All'incontro le monete cistiberine colla rota, a motivo del nome dagli autori attribuiti ai Rutuli, ritengono una rota formata diversamente con sei razzi su tutte le parti dell'asse fino all'oncia. Le monete eugubine colla rota anche per questo riguardo differiscono in una maniera particolare, per cui le dobbiamo quì trascurare. Finalmente alla semplicità del tipo etrusco principale, la rota, corrispondono anche gli emblemi dei rovesci, valeadire *bipennis*, *crater*, *amphora*, *ancora*, *tres lunulæ*, mentrechè quasi in tutte le altre monete trovansi oggetti molto più complicati ed i quali domandano lavoro più artificioso: essendochè mi pare ben naturale, che questi oggetti semplici ed indicati con pochi contorni, nell'impronte delle monete doveano antecedere tanto all'uso degli emblemi animaleschi, quanto alle teste umane (3). Vero è, che queste ultime occorrono già sulle due serie etrusche più

(1) L. L. IV, 36.

(2) H. N. XXXIII, 13: Quadrans antea teruncius vocatus a tribus unciis.

(3) Anche questa opinione fù discussa dal citato Gennarelli nel detto Giornale. L'EDITORE.

giovani, spessamente da noi citate, ma anche sulle transapennine e tutte le cistiberine, ed anzi Roma per ciascuna parte dell'asse fin già all'oncia ha una testa diversa.

Ma per rimontare più ancora al bisogno originario, il quale in generale è la base della distinzione delle parti dell'asse per mezzo del conio, le suddette osservazioni anche quì si confermano evidentemente.

In quei siti, dove si era inventato di notare l'asse con globuli, evidentemente non era mestieri di nessuno, o al più di un solo emblema, i globuli dirittamente potevano ammettersi; attesochè la distinzione or s'indicava in doppia maniera. I cistiberini adunque, se fossero stati i primi a coniare, e se essi avessero introdotto quest'arte presso gli Etruschi, certamente non avrebbero avuto niun motivo di aggiungere ai tipi diversi ancora un numero diverso di globuli: questi invece non avrebbero ricevuto il loro vero valore che allorquando gli Etruschi invece dei molti tipi non accettarono che pochissimi, invece dei più complicati i più semplici: essendochè in questo caso i globuli non erano più da omettersi.

Rovesciando adunque l'andamento della diffusione dell'arte monetaria, supponiamo, che la maniera dei Cortonesi di mettere sulle due parti delle loro monete quasi per sola decorazione del pezzo rotondo di metallo l'emblema della rota e di distinguere le singole parti dell'asse per mezzo di 1, 2, 3, 4, 6, 12 globuli, sia la più antica ed originaria. Da questo fondamento il progresso da un tipo a due si spiega assai semplicemente (1). E sono pienamente d'accordo cogli Autori, che le monete portanti oltre la rota un secondo emblema appartenevano a città, le quali per questa unione, o politicamente o per solo riguardo della norme delle loro monete voleano mostrare un loro connesso con Cortona come metropoli. Volaterra e la serie seguente, se non consideravano Cortona come metropoli, potevano ritornare ad un tipo semplice: ma erano precedute città con due tipi, ed il di loro esempio s'imitava senza il loro particolar motivo. Così insieme fù fatto il primo passo dall'aumentazione necessaria dei tipi all'aumentazione arbitraria.

La testa col berretto acuto sulla serie sconosciuta tav. II e la stessa, come pare, doppia (2), sulla serie doppia di Volterra tav. I,

(1) Sentenza anche questa prodotta dal sig. Gennarelli nel citato Giornale e meglio ancora riconfermata anno VII, n. 32. L'EDIT.

(2) Intorno la spiegazione della testa di Giano sono tutto del parere degli autori, credendo giusta quella del Serv. Virg. Æn. XII, 147: Ipse (Janus) faciendis fœderibus præest; nam postquam Romulus et T. Tatius in fœdera convenerunt, Jano simulacrum duplicis frontis effectum est, «quasi *ad imaginem duorum populorum*». Al contrario non crediamo con loro di poter dividere il nome Vel-Athri.

senza dubbio era il simbolo principale delle due città e significava anche certamente un'alleanza fra ambedue. Sul rovescio la serie della tav. II, 3, cumulava i simboli e li riteneva perfettamente fin giù all'oncia. Facendosi un prossimo passo veniva più spontaneo invece di quest'accumulazione sull'*una* parte, di distribuire più simboli sulle differenti parti dell'asse. Dall'altro canto era un ultimo tentativo di conservare l'uso antico, già fondato sul bisogno, quello di scegliere per una sola città almeno un solo simbolo principale, conservandolo sopra un lato d'ogni frazione d'asse: non chè ritenevasi sempre in mezzo alla varietà de' rovesci una unità di collegamento generale. Così come prossimo risultato dell' invenzione etrusca presso gli esteri nasceano le serie di Roma, d'Arimino e le serie di sette tipi attribuite ai Rutuli ed agli Oschi. Una terza maniera poi, così pare, rinunziando anche a questa unità, si prese per modello i sei differenti tipi dei rovesci e ripeteva sull'altra parte li stessi tipi (distinzione come pare delle metropoli), come Cl. I, tav. IV e XI: o si dichiaravano in questo città dipendenti perciò che sull'una parte ritenevano i sei tipi, sull'altre sei al contrario ne sceglievano nuovi come Cl. I, tav. V, o che ritenendo, come le metropoli, li stessi sei tipi in ambedue le parti, aggiungeano un piccolo segno secondario come Cl. I, tav. V, appunto come tav. VI, avente i medesimi dodici tipi, come tav. V, da questi si distingue per un altro segno secondario. Finalmente cessano anche questi riguardi e gli Umbri di Tuder, come i popoli transapennini fuori Arimino, portano come alcuni loro predecessori dodici tipi, ma senza ugual motivo.

Seguitando ora nelle sue conseguenze il principio così stabilito, ricaveremo le seguenti classi, alle di cui singole serie preliminarmente diamo i nomi attribuiti loro dagli autori, senza peraltro voler presumere, che la distribuzione dapertutto sia ben fondata.

CLASSE I, MONETE ETRUSCHE CON UNO O DUE TIPI.

1. *Moneta colle rote.*		2. *Monete colla testa.*	
Cortona	?	*Volaterra*	*Sena*
III. 3.	III. 10.	III. 1.	III. 2.
a a	*a' a'*	*f g*	*f' h*
a a	*a' a'*	*f g*	*f' h*
a a	*a' a'*	*f g*	*f' h*
a a	*a' a'*	*f g*	*f' h*
a a	*a' a'*	*f g*	*f' h*
a a	*a' a'*	*f g*	*f' h*

Perusia (III. 4).	*Aretium* (III. 5).	*Clusium* (III. 8).	? (III. 11).
a b	*a c*	*a d*	*a′ e*
a b	*a c*	*a d*	*a′ e*
a b	*a c*	*a d*	*a′ e*
a b	*a c*	*a d*	*a′ e*
a b	*a c*	*a d*	*a′ e*
a b	*a c*	*a d*	*a′ e*

Aretium Fidens (III. 6).	*Camers* (III. 9).
a c′	*a d′*
a c′	*a d′*
a c′	*a d′*
a c′	*a d′*
a c′	*a d′*
a c′	*a d′*

Classe II, monete con sette tipi.

Roma (I. 2).	*Rutuli* (I. 8).	*Aurunci* (I. 10).	*Ariminum* (IV. 1).
a b	*h i*	*p q*	*w x*
a c	*h k*	*p r*	*w y*
a d	*h l*	*p s*	*w z*
a e	*h m*	*p t*	*w* α
a f	*h n*	*p u*	*w* β
a g	*h o*	*p v*	*w* γ

Classe III, monete con sei o dodici tipi.

Latini		
Aricia (I. 4).	*Lanuvium* (I. 5).	*Volsci* (I. 9).
a a	*a′ a′*	*n n*
b b	*b′ b′*	*o o*
c c	*c′ c′*	*p p*
d d	*d′ d′*	*q q*
e e	*e′ e′*	*r r*
f f	*f′ f′*	*s s*

Tusculum	*Alba*
(I. 6).	(I. 7).
a g	*a' g'*
b h	*b' h'*
c i	*c' i'*
d k	*d' k'*
e l	*e' l'*
f m	*f' m'*

Classe IV. monete con dodici tipi.

Tuder	*Hadria*	*Vestini*	*Luceria*
(III. 1).	(IV. 2).	(IV. 3. B).	(IV. 4. B).
a b	*n o*	α β	ν ξ
c d	*p q*	γ δ	ο π
e f	*r s*	ε ζ	ρ σ
g h	*t u*	η ϑ	τ υ
i k	*v w*	ι κ	φ χ
l m	*x y*	λ μ	ψ ω

In questa sinopsi a buon dritto non si è avuto riguardo nè alle monete, le quali non si subordinano a nessuna forma, come quelle d'Iguvium, nè alle incomplete, come le tiburtine, nè di quelle notate come incerte, nè finalmente di declinazioni più esigue e forse non che accidentali come delle prime fra le così dette aurunche.

All'incontro degna d'osservarsi è ora la seguente circostanza. Le sole monete *scritte* fra tutte le fuse occorrono nell'*ultima* classe, di cui *tutte* le quattro serie portano o il nome intero, o un'abbreviazione del nome, o la lettera iniziale. A queste s'aduna soltanto la serie di Volterra, secondo tutti gl'indizj aggiunta posteriormente; essendochè l'iscrizione *Roma* non trovasi che sulle monete fuse, non mai sulle coniate. Anche Cl. III, tav. IX, dovressimo eccettuare, se cogli autori ci potessimo persuadere, che queste monete abbiano appartenuto a Clusium sotto il nome umbrico di Camars e che i due caratteri scritti separatamente ↓ ed ρ dovettero esprimere il principio di tal nome; circostanza, la quale da niuna parte può giustificarsi. Supposto che ai Camerti Umbrici fosse stato lecito di coniare monete in Clusium, essi certamente l'avrebbero segnate in dialetto umbrico, ma il segno ↓ non esiste affatto nel loro alfabeto (1).

(1) Quì pare che il sig. Lepsius abbia preso abbaglio tra i Camerti, Umbri e gli Etruschi; gli illustratori dell'æs grave intesero di questi ultimi riferendosi al luogo di Livio: «Clusium, quod Camars olim appellabant». V. in proposito le osservazioni del Gennarelli l. c. L'EDIT.

Ora però se riflettiamo su quanto si offre per provare la originalità dell'arte monetaria degli *Etruschi*, i quali soli ritenevano il sistema dei globuli, dei tipi e delle impronte delle colonie nel naturale loro o necessario rapporto, i quali di tutti i popoli italiani mostrano i più semplici tipi; i quali soli e sulle monete più antiche e pesanti determinatamente conservarono i sei e dodici globuli invece del segno del semisse ed asse; i quali frà tutti i popoli contano anche il più gran numero di luoghi di conio, siccome anche dai Sanniti presso Plinio (1), vengono chiamati il popolo il più ricco di denari: dall'altra parte è chiaro che un siffatto passaggio dell'arte monetaria sia molto più conforme colla storia conosciuta e per certi riguardi da niuno dubitata della civilizzazione italica che il passaggio, il quale dai nostri Autori ai popoli italici vien aggiudicato ed il quale i nostri principj finora seguitati non modificherebbe solamente, ma anzi volterebbe sossopra. Ci è lecito di pretendere, poichè *sappiamo*, non conghietturiamo solamente, che in quei tempi remotissimi, prima e molto ancora dopo la fondazione di Roma, gli Etruschi fra i popoli italici erano i più coltivati, che i Rutuli, Equi, Ernici, Volsci, per gran parte abitanti della montagna e del paese lontano dal mare, i quali certamente non aveano che poco commercio, non poteano insegnare agli Etruschi un'invenzione tanto importante come l'æs signatum, la quale dovea nascere dai bisogni d'un popolo ricco e commerciante, ma che il passaggio di quest'arte dev'essere il contrario (2).

Ora se diamo una guardata al passaggio dell'arte monetaria accennata per le monete dentro l'Etruria, ci si offre un nuovo e ben rimarchevole fatto, il quale anch'esso è intieramente d'accordo colle notizie storiche: essendochè fra tutte le città etrusche Cortona si presenta come sito antichissimo di moneta e come metropoli di cinque altre città conianti. Essa ha la rota semplice su tutti e dodici i lati delle monete, ha sei globuli sul semisse, dodici sull'asse; le cinque città dipendenti hanno tutte sull'un lato la rota. Ora appunto è *Cortona*, la quale le più sicure notizie storiche dimostrano esser stato il luogo, che occupavano dapprima i Tirreni-Pelasgi emigranti dal Pò sopra gli Apennini ed onde gli stessi prendevano possesso di tutta l'Etruria. Così racconta Ellanico nella Foronide e da lui esattamente Dionisio (l. I, 28). Questo luogo più di tutti era conosciuto ai Greci, come lo provano le genealogie mitologiche dell'eroe eponimo Corito (3), il quale fù creduto fondatore non solamente di Cortona (4), ma in ge-

(1) X, 16. (2) I, 28.
(3) Virg. Æn. III, 170 e gl'interpreti.
(4) Sil. Ital. V, 123: Arreti muros, Corythi nunc diruat arcem.

nerale delle città etrusche (1). E che Corito sia una forma greca per Cortona pare bene stabilito (2). Dalla città di Corito Dardano vien creduto esser emigrato a Troja (3). Enea perciò s'imbarca per l'Italia; un Tusco di Corito gli viene in ajuto (4). Più sicuramente ancora Cortona s'intende in Γορτοναία, e per dove Teopompo (5) fà navigare Ulisse ed ivi morire, e la quale da Polibio (6) e Stefano Bizantino vien detta Κυρτώνιον. Ma anche col nome comune di Cortona essa sempre vien lodata come la prima dell' Etruria, essendo considerata da Stefano Bizantino come metropoli dell'Etruria (7) e da Silio Italico come sede dell'eroe nazionale etrusco Tarconte (8). Siffatti miti benchè non tutti a buon dritto dai posteriori scrittori sieno applicati a Cortona, sempre però servono a provare l'antichissima gloria della città, a cui sono ben conformi le sue mura enormi, argomenti della sua grandezza ed origine pelasgica (9). Mi pare, che l'origine evidente di tutto il sistema monetale italico da Etruria e nell' Etruria da Cortona sia un non poco importante argomento per quelle notizie, che anche altrove abbiamo difese con altre più generali ragioni; siccome dalla altra parte la giustezza del principio da noi stabilito per riguardo al passaggio dell'arte monetaria vien provata dalla storia.

In quanto peraltro all'epoca e l'ordine delle monete non etrusche, io in niuna maniera sono dell'avviso, che li principj cavati dalla considerazione dei tipi, e seguitati rigorosamente come l'abbiamo indicato, siano o dapertutto giusti in teoria, o unicamente giusti se riguardiamo la pratica. Contra la giustezza teoretica subito mi si potrebbe opporre Volaterra, la quale dall'una parte s'acconcia alla forma antichissima dei tipi, dall'altra parte peraltro per mezzo della perfetta epigrafe della città corrisponde coll'ultima classe, alla quale anche per riguardo del tempo essa stà più vicino che alle prime monete cortonesi; intanto egli era naturale, che il costume nazionale dei tipi anche nei tempi posteriori fù ritenuto. Simili differenze fra progresso crono-

(1) Virg. Æn. IX, 10: Corythi penetravit ad urbes.

(2) Niebuhr, Hist. rom. ed. II, vol. I, p. 35. All' incontro il Müller, Etr. II, p. 276, suppone trasportato questo mito posteriormente.

(3) Virg. Æn. III, 167; VII, 209: Corythi Tyrrhena ab sede profectum.

(4) Virg. Æn. X, 719: Venerat antiquis Corythi de finibus Acron Graius homo.

(5) Tzetzes ad Lycophr. 806: Ἀπῆρεν εἰς Τυρσηνίαν καὶ ᾤκισεν εἰς Γορτυναίαν, ἔνθα καὶ τελευτᾷ. Cf. peraltro Müller, Etr. II, p. 269.

(6) III, 82.

(7) Τυῤῥηνίας μητρόπολις καὶ τρίτη Ἰταλίας.

(8) VIII, 474: Cortona superbi Tarcontis domus.

(9) Saggi di dissert. dell'accad. di Cortona tom. IV, p. 18.

logico e sistematico occorrono forse anche nelle altre classi, senza che lo possiamo dimostrare con evidenza. Intanto trattandosi di una distribuzione pratica, certamente le monete d'Arimino metterei in una classe colle transapennine, nonostante il principio defficiente dei tipi; perchè tutte le monete transapennine sono congiunte fra loro per mezzo della divisione unciale molto più importante sulla norma del ragguaglio decimale. Così adunque per l'uso pratico non farei che questa triplice distribuzione:

I. Etruschi.

II. Gli altri popoli cismontani.

III. I popoli transmontani, facendo dippoi in ciascuna classe una nuova disposizione secondo i tipi. Secondo il peso la classificazione sarebbe tutto la contraria di III, II, I; onde confermandosi in seguito le indicazioni più alte degli autori nonostante le indicazioni d'un peso maggiore presso l'Aragoni e Passeri, dobbiamo supporre, che gli Etruschi, come il popolo più coltivato, avessero il più leggiero peso e per conseguenza in riguardo della loro moneta, dove non si usava la bilancia, stessero in vantaggio davanti gli altri popoli; e la stessa proporzione sussisteva fra gli altri cismontani vicino all'Etruria, ed i transmontani più rimoti. Gli autori peraltro siffatto principio formatosi dal peso non sieguono con assoluta conseguenza, ma mettono piuttosto a capo i cismontani, facendo dipoi seguire le classi nell'ordine creduto da loro cronologico II. *a*, II. *b*, 1. III.

A noi le monete tudertine e transapennine pajono le ultime per il motivo tanto della scrittura ch'esse portano, quanto della circostanza, che arbitrariamente hanno ricevuto dodici tipi differenti. Il peso maggiore degli assi adriatici dal Müller e Böckh già bastantemente è spiegato per la ricchezza di rame in quelle contrade, la quale viene indicata pure dalla doppia Cupra. In parte però il maggior peso delle frazioni dell'asse si spiega anche per ciò che presso i popoli transapennini l'asse invece delle once dodici non ne aveva che dieci.

Questa rilevante circostanza, la quale dagli Autori per la prima volta vien messa in chiara luce, infatti pare che non possa negarsi. Essa è fondata sul fatto, che presso i popoli al di là dell'Apennino non trovisi un semisse, ma sempre soltanto il quincunce; al di quà non mai un quincunce, ma sempre un semisse di sei oncie. Questa opinione dal Böckh nell'opera mentovata (I, p. 375 seg.) fù combattuta, prima ch'egli assolutamente conoscesse il Museo kircheriano; con questo, probabilmente egli non avrebbe proposta la conghiettura, che il doppio Pegaso sia stato il semisse adriatico, neanche avrebbe creduto genuino o d'indubitata lettura i cinque globuli sulle monete coll'iscrizione di Roma (p. 376. 407). Errori di questa maniera anche colla

più profonda dottrina e colla più sagace critica non sempre potevano evitarsi, e così l'opera degli autori romani è della più grande importanza, anche per il giudizio delle opere anteriori di Arigoni, Passeri ed altri, le di cui indicazioni non raramente sono perfettamente discordi coi risultati della numismatica moderna. In quanto alle osservazioni degli autori sui quincunci adriatici, esse anche per le monete coniate di Larinum e Teate poteano sostenersi, le quali monete anche in tempo più recente, come lo provano le riduzioni, dimostrano spessamente quincunci, non mai un semisse; anche li quincunci della città sconosciuta di Orra appartengono adunque sicuramente a quelle contrade.

Ora è ben naturale che i Romani nè fondessero nè coniassero monete di cinque oncie, nel loro sistema duodecimale; attesochè cotale numero non avrebbe formato una division pari dell'asse di dodici oncie. Con uguale ragione però si deve tener per giusta la conclusione, che dovunque si facevano quincunci e si evitavano a posta monete di sei oncie, l'asse aveva non dodici, ma dieci oncie. Egli è perfettamente inammissibile il supporre un popolo antico tanto inetto, che avesse fuse soltanto monete di 12, 5, 4, 3, 2, 1 oncia. Strano sarebbe, ma non impossibile, che un popolo si fosse servito del quincunce *insieme* col semisse; intanto fino a che almeno *un* semisse perfettamento certo non sia avverato in uno dei sette luoghi di conio al di là dell'Apennino, insieme col fatto dobbiamo accettare le conseguenze. Se il Böckh si riferisce alla colonia romana di Luceria, la quale anch'essa non ha nè asse nè semisse ma un quincunce, e dice evidentemente non siasi allontanata dal peso romano, egli sicuramente non conobbe ancora la vecchia serie delle monete fuse di Luceria, alla quale non manca l'asse, e dalla quale la posteriore coniata non n'è che la continuazione immediata ma ridotta; intanto che i Romani quivi non introducevano un'altra divisione tanto della moneta quanto del peso, il che senza dubbio con esso è conforme, in opposizione contra tutte le città e popoli circonvicini, chiarisce dell'istesso coniare del quincunce, il quale i Romani certamente non possedevano, e non fà specie in un tempo tanto rimoto della colonisazione (312 a. C.); supposto peraltro che in *un* punto i Romani Lucerini s'accomodassero all'uso di quelle contrade, certamente essi l'avranno fatto anche in *tutti*. S'intende, che in una norma decimale si doveva rinunciare alla comodità di 1/3, 1/4, 1/6 d'asse e senza la maggior incomodità ed inegualità dell'intervallo frà le singole parti nella moneta di rame oltre li pezzi di 1, 2, 3, 4, 5 oncie, non si potevano fondere anche 2 1/2, come lo suppone il Böckh, essendochè il coniare di sesterzj d'argento fù motivato dal maggior valore dell'argento; ma giusto perciò non esistevano monete d'argento equivalenti a 2, 3, 4, 5 assi; una divisione dell'asse come

quella del denario in 10, 5, 2 1/2, 1 oncie per il rame non sarebbe stato sufficiente, ma per questo si volevano più parti. Intanto per rimpiazzare in qualche maniera la divisione quadrupla dell'asse, appunto in Hadria, Pinna, Arimino, si fondevano anche *semioncie*: dimodochè oncie 2 1/2 facilmente rappresentavano la quarta parte dell'asse; anzi in Hatria troviamo sicilicos (1), che corrispondono alla quarta parte dell'oncia, ed i quali forse nelle altre serie non si trovarono ancora. Altre ragioni però che le mentovate dal Böckh non vengono proposte.

Ora peraltro anche in Sicilia, benchè soltanto secondo un passo corrotto del Polluce (2), trovasi l'espressione del *πεντόγκιον* insieme quelle di *ἡμίλιτρον*, *τριᾶς*, *τετρᾶς*, *ἑξᾶς*. Si potrebbe congetturare, che questo non fosse che espressione di peso come presso i Romani, deunx, dextans, dodrans, bes, septunx, quincunx, le quali tutte quante non erano coniate in monete. Intanto una siffatta supposizione impedisce l'aggiunta *ἀργυρίου*. L'esame della norma di moneta e peso siciliano, è molto intricato a motivo della mescolanza d'influenza italica e greca. Il coniare del *πεντόγκιον*, sia ch'esso appartenesse o all'istessa maggiore unità come l'*ἡμίλιτρον*, essendo 5/12, o ad un'altra unità decimale, in niun caso poteva imitarsi nè dagli Etruschi, nè dai Romani, attesochè tutti e due non avevano un quincunx, ma dev'essere connessa colla moneta transapennina. Il supporre d'una doppia divisione in Sicilia, come luogo di riunione per tutti i sistemi, pare non tanto improbabile già per questa circostanza, che altrimente le espressioni *χαλκοῦς* ed *οὐγκία*, come suppone il Böckh, presso di loro sarebbero state tutte identiche.

Ma lasciando anche a parte il sistema decimale nella divisione dell'asse presso i popoli transapennini, un principio positivamente decimale, ed anch'esso strano alla Grecia, troviamo per tutta l'Italia al dissopra dell'asse. Quivi abbiamo il quinquessis, decussis, vicessis, e così fino al centussis, e poi trasportato nell'argento il quinarius e denarius. Niun sistema duodecimale occorre insieme con esso; ed anche

(1) Æs grave cl. IV, tab. II, n. 8: cf. tav. di suppl. cl. III, n. 3, e p. 97.

(2) IX, 82. Cf. Böckh p. 303, Il passo nei codici è di questo tenore: *σὺν δὲ ταῖς λίτραις καὶ ἄλλα ὠνόμασε νομισμάτων ὀνόματα* 'Επίχαρμος ἐν 'Αρπαγαῖς — — — *ὥσπερ αἱ πονηραὶ μάντιες, Αἵ θ' ὑπονέμονται γυναῖκας μωρὰς ἀμπετώκιον* (M. Palat. vel al. *ἀμπετάκιον*) 'Αργυρίου, *ἄλλαι δὲ λίτραν, αἱ δ' ἂν ἡμίλετρον δεχόμεναι, Καὶ πάντα γιγνώσκοντι· καὶ πάλιν· ἐγὼ γὰρ τόγε βαλάντιον λιτροκεδεκάλιτρος στατὴρ ἑξάντιόν τε πεττόγκιον*. Per questo gli editori congetturano: *ἀμπεντόγκιον*, un mezzo quincunco, ed *ἐγὼ γὰρ τὸ βαλάντιον, λίτρα καὶ δεκάλιτρος στατὴρ, ἑξάντιόν τε καὶ πεντόγκιον.*

per questo riguardo si vede l'influenza italica sulla Sicilia nel δεκάλιτρον ivi usato, la di cui perfetta separazione da tutte le divisioni greche è dimostrata dal Böckh. Questo, egli è vero, vuol dimostrare (1) un'influenza della norma corintia su Roma e l'Italia, ed anche questa soltanto così, che fosse esistita una libbra eginetica, avente colla romana la proporzione di 10 : 9; intanto non gli riesce di mostrare una libbra indigena eginetica o corintia, ma soltanto una libbra siciliana (λίτρα), equivalente *circa* alla metà d'una libbra eginetica (p. 343). E siffatta ultima proporzione anche se fosse determinatamente la metà, non potrebbe provare che un'applicazione della divisione romana sulla norma delle monete greche; attesochè in tutta la divisione delle litre siciliane ci si svelò un'origine italica.

I nomi libbra λίτρα, uncia οὐγκία, in Sicilia fuori ogni dubbio sono italici e non greci. Il connesso di libbra o λίτρα, quantunque in realtà non possa negarsi, dalla parte etimologica non è senza difficoltà. Il cambiamento singolare di *b* e *t*, il quale non so se sia stato da altri spiegato, a mè non pare da spiegarsi che in questa maniera. Un passaggio diretto è perfettamente impossibile; come peraltro il cambiamento di *k* e *p* in coquo, quinque, quatuor, equus, confrontato con πέπω, πέμπε, πίτορα, ἵππος ed altri, si fonda sopra una consonante doppia κυ, della quale poi nel greco si staccava il primo carattere, mentrechè il secondo s'indurava a π (2), e di cui nel latino il primo si scriveva *q* o anche *c*, se il υ intieramente si staccava: così il cambiamento di *b* e *d* in bonus, bellum, bes, invece di duonus, duellum, dues o in bis, greco δίς, egualmente vien motivato da una consonante doppia *dυ*, di cui i Greci abbandonando tutto il υ, ritenevano il *d*: i Romani, abbandonando il *d*, adducivano il υ in *b*. Conformemente a questa considerazione dobbiamo supporre una forma antica *lidvera*, da cui si poteva formare *lidera* o nell'idioma etrusco *litra* (3), ed anche *libera* (cf. deliberare) o *libra*. Il *t* siciliano in λίτρα condurrebbe adunque a supporre una mediazione etrusca della parola e forse anche di tutto il sistema, e questo appunto anche dalla parte storica è grandemente il più probabile (4).

Ora siccome in tutta l'Italia evidentemente vediamo un doppio sistema, per primo un sistema decimale, il quale gli è tutto proprio, ed intieramente non si è conservato nella spiaggia orientale dell'Italia

(1) L. c. p. 209, 284. 304.
(2) Cf. nel persico antico: açpa equus.
(3) Cf. idus, nell'etrusco itus. Varr. L. L. VI, 4. Macrob. Sat. I, 15.
(4) Müller, Etr. I, p. 312.

media, parzialmente peraltro in tutta la Italia e Sicilia: dippoi un sistema duodecimale, il quale domina presso gli Etruschi e nella spiaggia occidentale dell'Italia, provante da loro una principal influenza: mi pare la supposizione la più naturale l'attribuire il sistema decimale ad un sistema propriamente italico, il quale nell'occasione dell'introduzione di moneta per mezzo dei Tirreni Pelasgi in parte dirittamente si cambiava col piede duodecimale, in parte anche insieme con esso si conservava. Un'altra traccia per questa supposizione pare sia contenuta nella doppia espressione per l'una e medesima cosa *libra* o λίτρα ed *as*, la quale altrimenti sarebbe difficile a spiegare: essendochè moneta e peso originariamente dapertutto erano identiche: quì peraltro trovasi anzi una terza espressione pondus per l'istessa nozione, come lo dimostrano l'espressioni dupondius, centumpondium.

In ogni caso restiamo fermi nella persuasione, che Servio Tullio, successore dell'etrusco Tarquinio, trasportasse dal popolo a quel tempo coltivatissimo l'arte monetaria insieme colla nuova divisione duodecimale della libbra, la quale prima forse fù divisa secondo la norma decimale: che l'arte monetaria indi o direttamente o per mezzo dei singoli popoli, penetrasse agli altri popoli italiani, per l'ultimo, come pare, ai popoli transapennini, i quali perciò aveano ritenuta pure al più lungo la divisione decimale del peso e la ritenevano anche nonostante l'introduzione dell'oro, applicando anche sù questo la loro norma di peso decimale ed attribuendo semplicemente alle parti del peso finora stabilite il valore di moneta. Il sistema decimale di peso anche presso gli altri popoli non fù bandito, che in quanto recasse l'originaria norma di moneta, valeadire fra asse ed oncia. Al di là dell'asse rimane la norma decimale e fù trasportata anche sulla moneta allorchè più tardi si cominciava a fondere anche monete più alte che l'asse. Che queste monete più alte appartengano ad un tempo posteriore, gli autori hanno dimostrato dal peso. Un popolo, più facilmente, nella prima e rapida civilizzazione sagrifica il proprio costume ad un costume strano ed offerto coll'autorità naturale d'una civilizzazione naturale, che più tardi, quando un costume si è conservato fino al tempo della civilizzazione sempre crescente. Indi spiega l'*abbandonare* della norma decimale fra asse ed oncia presso i popoli italici cisapennini e la *durazione* dell'istessa norma decimale in uguale ma posteriore occasione presso i popoli transapennini ed al di là dell'asse anche presso i popoli cisapennini.

RICCARDO LEPSIUS.

III. RICERCHE ED OSSERVAZIONI.

a. SULL'ARCO DI RIMINI E SULLA PORTA DI FANO.

Mi assento alcune osservazioni, benchè troppo scarse per l'oggetto, sopra due celebri avanzi antichi di Rimini e di Fano posti sulla Via flaminia, e bene conosciuti da tutti gli archeologi. Furono essi delineati anche di recente da valenti architetti ed ingegneri, ed illustrati da dotti ragionamenti del chiarissimo conte Borghesi.

L'arco di Rimini che prendo primamente a trattare fù ristaurato, descritto e pubblicato da Maurizio Brighenti, ingegnere architetto pontificio di Forlì, in sette tavole grandi a Rimini nel 1825, alla quale opera fù aggiunta la dissertazione del Borghesi « Sulle medaglie di Augusto rappresentanti l'arco di Rimini ». La porta di Fano per opera dell'ingegnere Mancini fù data alla luce dai torchj pesaresi nel 1826, con tavole intagliate ed una lettera archeologica del suddetto Borghesi.

In quanto all'arco di Rimini Borghesi e Brighenti opinano che fosse edificato sotto il regno di Augusto, in commemorazione del ristauro della Via flaminia, ed in onore delle riportate vittorie partiche ed iberiche. In quanto poi alla porta di Fano, lo stesso Borghese ed anche il Mancini nel ristauro e nella descrizione delle tavole ritengono che fosse costruito in due epoche, il primo piano cioè dagli architetti augustani, ed il secondo, ossia il superiore, fosse un'aggiunta fatta nel tempo di Costantino magno o del figliuol suo.

Non saprei per verità pienamente conformarmi alla loro opinione comechè contrariata da alcune riflessioni che furono da essi trasandate e che credo d'altronde molto influenti a dar maggior chiarezza alla cosa. In questi pochi cenni mi darò carico di esporle brevemente, sperando che quegli illustri scrittori non siano per adontarsene, non avendo io in animo di farmi loro oppositore, ma soltanto di meglio dichiarare se sia possibile la cosa.

L'erudito Borghesi nella sua dissertazione sulle medaglie di Augusto rappresentanti l'arco di Rimini sostiene con grande sottigliezza, che in una medaglia di Augusto inscritta IMP CAESAR, e portante la facciata di un arco, sia appunto la rappresentazione dell'arco di Rimini; medaglia battuta forse poco dopo il ristauro della Via flaminia, in commemorazione di quell'evenimento, il quale ebbe luogo nell'anno 727. Che sia stata battuta circa quell'epoca e che rappresenti l'arco di Rimini è cosa probabilissima. Non credo però molto probabile che

quel conio lo rappresenti nello stato in cui attualmente si trova: poichè risalendo all'origine dell'arco di Rimini non deve credersi che fosse originalmente un arco di trionfo, come vogliono i valenti signori che l'hanno descritto, ma piuttosto la porta d'ingresso alla città. E difatti se fosse stato fin d'allora un arco di trionfo sarebbesi costruito isolato, non si vedrebbe fiancheggiato dalle torri, avrebbe avuto forse un'apertura più elegante e meno utile. L'apertura di quell'arco conviene più ad una porta di città che ad un arco trionfale.

Non è però improbabile che coll'aggiunta di poche variazioni fosse in appresso diputato ad uso trionfale; avendo quindi occasione lo zecchiere di coniare monete augustali v'impresse l'arco di Rimini colle nuove aggiunte a quel tempo introdottevi. Poscia sotto il regno di un altro imperadore, con un'aggiunta di stile diverso assai da quello dell'epoca di Augusto e con indicazione di costruzione cambiata, divenne un arco trionfale riccamente decorato.

Esaminando di fatti lo stile architettonico si ravvisa a colpo d'occhio non esser opera nè di una sola epoca nè di un solo architetto; havvi in esso un misto tanto rilevante di magnifico e di meschino nelle particolarità, che non può a meno di non appellare a due, se non a trè epoche diverse. Possono pertanto distinguersi varie epoche per determinare lo stato primiero e le ulteriori variazioni. L'epoca prima doveva mostrarcelo come porta di città soltanto fiancheggiata da torri di difesa, i di cui ruderi spogliati dei loro massi esterni tuttora si vedono attaccati alla muraglia dell'arco. A questo periodo dell'esser suo è probabile che l'arco avesse al di sopra un andito di comunicazione tra le due torri come per lo più si praticava di fare in tutte le porte di città. Alle estremità dell'arco le pietre mostrano anche una piccola irregolarità come se fossero state ad un tempo internate quà e là tra le pietre della facciata delle torri: e perciò le faccie laterali non dimostrano quella muraglia liscia come si spetta ad un arco di trionfo. La decorazione dell'arco primiero, ossia porta di città, fù semplicissima e consistette solo nelle imposte dell'arco con sopravi gli scudi decorati colle teste delle divinità forse tutelari della città: a questa solo si aggiungea la testa di bue che si vede sulla chiave dell'arco medesimo; decorazione di porta molto in uso, e tuttora sussistente nella porta di Augusto a Nimes, in Roma ed in altre città d'Italia.

Lo stato secondo dovea presentare l'arco decorato da Augusto coll'attico e l'iscrizione, la quadriga e le statue poste sopra i semplicissimi piedistalli. Le quali aggiunte furono commemorative del risarcimento della Via flaminia e delle riportate vittorie di Augusto. E quì vorrei osservare che chiunque paragonasse le citate medaglie di Bor-

ghesi coll'arco, conforme a mè pare che fosse nella seconda epoca, vedrebbe una somiglianza grandissima nei disegni.

Osserva Borghesi che Eckhel fosse di opinione che tutti i nummi portanti l'epigrafe IMP CAESAR, fossero anteriori al 16 gennaro 727 e posteriori al principio del 725, nel quale anno assunse Cesare il titolo d'imperadore non come generale vittorioso ma come principe. E ragionando il Borghesi su queste medaglie e sulle osservazioni di Eckhel dice: « Nè mancherebbesi di osservare che io ho poco fà confessato, che nelle nostre medaglie si ravvisa quella stessa eleganza d'intaglio che scorgesi in essi, dal che si trarrebbe motivo di ricavarne che sono tutte dello stesso tempo; lo che essendo non potrebbe quì rappresentarsi l'arco di Rimini, perchè il loro conio avrebbe preceduto il racconciamento della Via flaminia, che fù eseguito, come abbiamo detto, entro l'anno 727 e che somministrò il motivo allo adattamento di questa fabbrica ». E quì il Borghesi, volendo adattare la medaglia con l'arco nelle forme che vediamo oggidì, cerca di confutare il savio Eckhel nella sua regola generale, e trova appresso sugli errori dello zecchiere ragióne di quelle diversità che passan tra l'arco sussistente e la medaglia. Le quali diversità peraltro sono piuttosto da riportarsi all'aggiunte fatte ad esso arco sotto il regno di Augusto ad oggetto di farlo trionfale, come luminosamente dimostra il Borghesi, e non agli errori dello zecchiere. Nelle medaglie si vede l'arco semplice di larga apertura, bassa in proporzione, le imposte, e gli scudi di decorazione; la sovrimposta quadriga; solo vi mancano le due statue, dalla quale mancanza si può trarre argomento che il sopraddetto cambiamento avesse luogo prima delle riportate vittorie, in conseguenza delle quali vennero poi collocate.

Il terzo ed il più sensibile cambiamento fù quello che negli avanzi ci presenta un ordine decorativo di due colonne di proporzione gracile, con una trabeazione elegante e ricca di ornati, ma leggiera e svelta, quale più ad una decorazione interna, che ad una vasta mole di semplice contorno sia adattata. La costruzione delle attaccate colonne, che non seguitano tutti i strati delle pietre; alcune parti dei fusti tenuti dai perni di metallo lasciano trapassare la luce tra la superficie dalla facciata dell'arco e la parte della colonna ad essa appoggiata, come osserva anche il sig. Brighenti. L'architrave che ruba una parte della costruzione dei cunicoli dell'arco, ove viene ad appoggiarsi alla chiave ornata di cranio di bue; gli scudi delle lunette troppo vicini, sì al capitello, sì all'architrave, in vece di esser posti in mezzo alle lunette, luogo suo naturale, tutto ciò concorre a provare la terza epoca architettonica. E in quegli scudi è da notarsi una singolarità par-

ticolare, la quale è che una piccola parte della loro curva esterna è scolpita sull'architrave medesimo; particolarità fuor d'ogni regola architettonica, e che proviene, a quel che mi pare, dalle ultime aggiunte fatte all'edificio, e forse nel seguente modo.

Essendo stata rimossa la facciata dell'arco sino a quella parte ove faceva d'uopo basare l'architrave, lo strato delle pietre e gli scudi non più si trovarono in linea retta nè orizzontale; e siccome fù necessario che la linea dell'architrave e la trabeazione avesse un giusto livello, così è da credere che il capo-mastro lo riducesse collo scarpello; e però una porzione della curva degli scudi in questo modo perduta producendo un cattivo effetto, fù poscia leggiadramente scolpita sull'architrave medesimo. La facciata dell'attico rimossa diede occasione di posar bene e con sicurezza maggiore nel muro, che nelle colonne, le pietre della trabeazione ed il timpano, come fù già osservato; alcune pietre di quelle solo essendo conficcate nella massa, cosa che fù indispensabile per legare i lunghi pezzi intermedj attaccati coi soli perni. Le quali particolarità, con altre che potrei addurre, addimostrano a mio parere un'epoca diversa. Se intanto l'arco fosse l'invenzione di una sola mente in un'epoca sola e distinta, domando se saria probabile che un architetto di non mediocre ingegno collocasse un piedistallo fuor del centro della colonna, e non seguitasse l'uso costante negli archi di trionfo, quello cioè di porre la statua se non sopra la colonna almeno nella linea della sua asse, come si vede in tutti gli archi trionfali rimastici, ove statue sieno state collocate. Questa terza epoca, così da mè chiamata, attribuire forse si dovrebbe al tempo di Adriano, ristauratore delle città, amante assai di architettura, e come rileviamo dalla storia anche egli stesso dilettante di quest'arte. Forse egli ancora aggiunse a quella di Augusto una sua iscrizione, ma questo è pura congbiettura.

Vorrei aggiungere due parole sull'antica porta di Fano, eretta anche essa sulla Via flaminia. Questa antica porta principale della città di Fano, per quanto si rileva dalle iscrizioni, fù edificata da Augusto e ristaurata dal prefetto di Costantino Magno, certo Turcio Secondo. L'edificio era di due ordini, come le porte della città di Autun capitale degli antichi Edui. L'ingegnere Mancini vuol sostenere che il piano di sotto sia di Augusto, e la parte di sopra un'aggiunta dal tempo di Costantino; ma prove certe non ne adduce a confermare l'asserzione. Che sia stata ristaurata dal Turcio nel tempo di Costantino o poco dopo, l'iscrizione ed il chiaro ragionamento del Borghesi il mettono fuor di dubbio: peraltro a mè pare che il lavoro costantiniano non consistesse in altro che in una riparazione ossia ristorazione della porta,

e specialmente del piano superiore, non in una nuova architettonica idea che fosse emessa dal Turcio o dal suo architetto, e lo deduco perchè: primo, una somiglievole disposizione si vede nel piano superiore delle due porte di Autun: secondo, perchè una doppia muraglia con aperture è cosa necessarissima per la difesa di una porta di città, formando nello stesso tempo una coperta comunicazione tra le torri: e terzo, perchè l'eleganza dello stile e la bellezza dell'invenzione superan qualunque sforzo della negletta e male conosciuta arte, qual fù nell'epoca di Costantino. Sappiam benissimo e si vede a prova nell'alma città di Roma un'evidenza del poco ingegno degli architetti di Costantino, i quali non solo copiarono un antico arco trionfale per costruirne il suo, ma bensì distrussero le bellissime opere di un'epoca fertile d'ingegni per farne de' monumenti loro istorici. Per le quali ragioni mi persuado che l'opera del Turcio non sia altro che un ristauro dell'originale disegno siccome era immaginato dall'architetto augustano, forse il Vitruvio medesimo a cui Fano non fù città ignota. Questa opinione si scosta da quella di Mancini, e neppure inclinerei al suo parere che vi fosse una facciata sola al piano superiore. Oltre l'esempio di Autun ove sono due facciate, la necessità richiede che per ben difendere la porta dal piano superiore si avesse un tetto che il ricoprisse, al quale era mestieri di due muraglie di appoggio: e siffatta disposizione di muraglie sussiste in perfetto stato tuttora nella porta di Autun chiamata André. Che la porta di Fano fosse ristaurata con una facciata sola dal Turcio è cosa probabile, giacchè il poco ingegno degli architetti di quell'epoca si sarebbe contentato dell'apparenza senza la utilità, e perciò non si vede indizio della facciata interna tra i pochi avanzi rimasti del piano superiore. Porto adunque opinione che la porta di Fano sebbene risarcita da Turcio non debba riferirsi alle opere dell'epoca di Costantino, se non per ciò che riguarda i ristauri mentre la originale concezione debbe riportarsi ai tempi di Augusto.

W. B. CLARKE.

b. SOPRA ALCUNI MONUMENTI ROMANI, DA UN CODICE DELLA GALLERIA DEGLI UFFIZJ IN FIRENZE.

(*Tav. d'agg. G*, 1841).

1. *Tetrastilo dei fratelli Arvali.* Il Marini dopo l'esposizione dei celebri marmi arvali, aggiungendo certe iscrizioni onorarie poste a persone distinte, che erano di quel sacro collegio, ne annovera otto le quali riferisconsi ad imperatori romani, valeadire Nerone (Fratelli arvali I, n. XLVIII), Adriano (n. XLIX), Antonino Pio (L), M. Aurelio (LI), L. Elio Vero (LII), Settimio Severo (LIII), Caracalla (LIV), Gordiano (LV). «Le ultime sette iscrizioni imperiali (così egli osserva p. 716) che vengon dopo quelle del figliuol di Germanico dal numero XLIV-LV le dobbiamo tutte, meno l'ultima, alla diligenza del Doni Cl. III. n. 15. 16. 17. 18. 19. 20 che dee averle copiate da un qualche manoscritto: dalla raccolta di lui le trasportò nella sua il Muratori 188. 4. 5. 6. 189. 1. 2 e si dice fosser trovate tutte l'a. 1570 in Roma nella Villa di messer Fabrizio Galletti, senza però indicare il luogo dove questa si fosse. Parebbe l'avess'egli dovuta avere nel Luco stesso della dea Dia, in cui starei per dire che a tutti gli Imperatori (e forse anche a que' della famiglia cesarea) ascritti al collegio de'Arvali, fosse posta la statua con una iscrizione concepita sempre colla medesima formula: e tal cosa mi rende quasi certo che in compagnia di quelle fosse anche la settima, quella cioè che parla di Gordiano, la quale sebbene non sappiasi donde ci sia pervenuta, sembra però che un giorno fosse con quelle, scritta essa pure a quel modo». In riguardo a questa notizia giova al proposito citare quì un manoscritto quasi contemporaneo all'indicato trovamento, in cui non solamente si dà una delle dette iscrizioni, ma che ottimamente soccorre alla supposizione del Marini intorno il posto di siffatte iscrizioni nell'istesso sacrario dei fratelli Arvali. Esso preziosissimo cenno conservasi in un codice della galleria degli Uffizj in Firenze n. 204, in cui sono riuniti i disegni di differenti valenti artisti del XVI e XVII secolo, e principalmente, come ho ragioni di credere, del Sangallo e Baldassare Peruzzi. Nel foglio 52 trovasi un tetrastilo leggermente abbozzato come nella copia datane (Tav. d'agg. *G*), e accanto leggesi l'iscrizione:

IMP. CAESARI
DIVI . TRAIANI
PARTHICI . FIL. DIVI
NERVÈ (sic) NEPOTI
TRA'NO (sic) ADRIANO
AVG. PONTIF. MAXIM
TRIB. POT. II. COS. III
FRATRI ARVALI

Siffatta iscrizione corrisponde accuratamente al n. XLIX del Marini, dimodochè sul detto monumento come tetrastilo degli Arvali non resterebbe verun dubbio, se anche non ci giovassero le annotazioni del disegnatore, le quali, benchè di cattivissima e per parte illegibile scrittura, ci danno chiaramente ad intendere, che si tratti quivi d'un «sacellum in via portuense ad quartum miliarium ordinatum a Romulo et restauratum ab Antonino». Ora essendosi stabilito dalle ultime felici scoperte d'una lapida terminale, che alla Via portese corrispondesse la Via campana, la quale dall'Olstenio si cercava fra la latina e labicana, dal Fabretti ed i posteriori fra l'appia e l'ostiense; ed essendoci noto inoltre dalle iscrizioni arvali stesse, che appunto a questa strada al quinto miliario (VIA . CAMP. APVD . LAP. V. Marini tab. XLIII) fosse situato il sacro luco della dea Dia, si può con certezza asseverare, che il santuario comunicato in disegno sia il tetrastilo il quale connesso col detto luco occorre nelle medesime lapide. Il tetrastilo, come il tetrastilo trè anni addietro scoperto in Assisi (1), consiste in una base quadrata con quattro colonne negli angoli; le colonne alte 35 palmi con un intervallo fra loro nei fianchi di palmi 28, nella facciata di palmi 20, e sostenenti un tetto semplicemente fastigiato col solito ornamento di acroterj e frontoni. Buchi sul basamento al disegnatore provarono la sussistenza di cancelli nei fianchi; la parte di dietro pare si chiudesse per una specie di tribuna ossia abside, in cui secondo un'osservazione appostavi stavano «le 9 statue di tutti gli imperatori, i quali sino a Gordiano erano della compagnia dei fratelli Arvali, le statue coronate di spighe di grano ed a ciascuna statua corrispondente un epitaphio». I piccoli segni quadrati nell'abside (v. il disegno), indicano il posto delle statue; sono difatti nove, e mentre che non si può dubitare ad esse si riferiscano le sei iscrizioni comunicate dal Doni, dalle stesse surriferite parole del nostro disegnatore si chiarisce pure, come di bella ragione il Marini con esse suppose fosse congiunta l'iscrizione di Gordiano. Aggiuntavi inoltre l'iscrizione di Nerone ne

(1) V. le mie annotazioni su esso Bull. 1839, p. 147.

abbiamo un numero di otto, e quanto alla nona, che dovea corrispondere al nono posto, ci resta a conghietturare a che imperatore essa si riferiva, essendochè di differenti altri imperatori oltre i menzionati si conosce l'arvalità per mezzo delle iscrizioni, siccome di Caligola, Claudio, Tito, Domiziano, Alessandro Severo (Marini n. VIII. XIII. XXIII. XCI*b*).

2. *Monumento d'Eurisace.* Allorchè nell'anno 1838 distruggendosi una torre quadrilatera a Porta maggiore in Roma si scoprì il monumento sepolcrale del pistore M. Vergilio Eurisace, chi avrebbe creduto che, lontano dall'esser sparito sino dai tempi d'Onorio (da cui si suppone fosse fabbricata la detta torre per ridurre a forte quella parte dell'aquedotto) esso monumento si conoscesse ancora nel secolo XVI? Ma così è secondo il chiaro indizio dell'istesso codice soprammentovato; essendochè sul foglio 55 si osserva l'abozzo riportato alla tavola d'agg. *G.* Dall'iscrizione sopra le colonne si vede che il lato disegnato del monumento sia il meridionale coll'epigrafe: EST HOC MONIMENTVM MARCI VERGILI EVRYSAC. Egli è da sospettarsi adunque, che la torre caduta da questa parte, facesse allora vedere tutto il canto destro dell'indicato lato dalle lettere VER in poi, e che in conseguenza d'una ristorazione fatta dopo, l'istesso monumento si detrasse intieramente e agli occhj ed alla memoria dei posteri.

G. ABEKEN.

C. DIONISO E LIBERA SOPRA DIPINTO VASCULARIO RUVESE.

(*Tav. d'agg. F*, A, B, 1841).

L'antico dipinto (1) che prendo ad esaminare, non si distingue per merito di esecuzione, nè per novità di soggetto, ma sì a motivo di una particolarità singolare, qual'è il mostrarci apposto alla figura di Bacco il simbolico segno di un'oca. E che sia effettivamente personeggiato tal nume da quell'avvenente giovine, il quale nel nostro

(1) Questa pittura, non divulgata sinora, orna la parte anteriore o nobile di un vaso di argilla cavato, non ha guari, da un'antica tomba di Ruvo, ed or posseduto, con altri pregevoli avanzi delle arti greche, dallo ornatissimo sig. Filippo Teti in S. Maria di Capua.

quadro porta nella destra l'indicato volatile, è agevol cosa avvedersene sì alla corona di mirto, onde ha cinta la chioma (1), e sì al tirso, a cui mollemente si appoggia (2).

Ma se son ovvj cotali distintivi nelle sue immagini, insolito è al certo vedervi adattato sì fatto emblema di oca o papero che sia. Il quale però riesce quivi tanto strano, quanto anzichè stimarlo attributo proprio dell'effigie di Bacco che lo reca, o per dir meglio lo porge, si è indotti a riferirlo più presto a quella muliebre figura a cui vedesi offerto. Questa giovane donna si prenderebbe a prima vista per una semplice Menade; e ne ha, di vero, totalmente l'apparenza; se non che il modo in cui ella è associata a Dioniso, non ci consente persuaderci che fosse in realtà una comune seguace del suo *tiaso* o vogliam dire corteggio. Pur tuttavia, dandosi a divedere compagna del nume, e non potendosi confondere per l'accennata ragione con le ordinarie ninfe, dobbiamo conseguentemente supporre essergli unita in isposa, e quindi riconoscerla per Arianna, la qual'è a tenersi mitica forma di Cora (3). Con questa dea per l'appunto avea relazione il

(1) V. Aristofane, Ranæ v. 329-33. È quì opportuno notare a conforto dell'opinione che si proporrà susseguentemente nel testo intorno alla *infera* natura di questo Bacco, come la pianta del mirto, ond'egli è coronato sia stata sagra presso i Greci, alle *ctonie* o sotterranee deità: su di che sono a riscontrarsi gli antichi autori citati dallo Spanheim alle annotazioni all'inno di Callim. a Cerere v. 45, ed a quello in onore di Diana v. 203.

(2) Da ciò l'epiteto di *tirsoforo*, ch'egli ha nell' inno orfico XLIII, v. 3; in un epigramma dell'Antolog. palat. IX, 524, nel l. X di Ateneo ec.

(3) Müller, Manuale di archeologia §. 309: Creuzer e Guigniaut, Relig. dell'antichità vol. III, p. 267 e seg. Ma questi ch. archeologi si stanno contenti ad enunciare tal fatto, senza però insistere sull'analogia di carattere che si discerne tra Cora ed Arianna, quando osservansi entrambi da un dato punto di vista. E di vero come si scorge una chiara allusione alle vicissitudini dello spirito umano nel mito della sparizione e risorgimento di Proserpina, ond' è che venne identificata con l'anima o Psiche (v. le autorità recate dal ch. Jannelli nel Saggio sugli Etruschi p. 24); così parimente nel sonno letéo e nel felice destarsi di Arianna in seno ad un amorosa divinità si ha una palese espressione del simbolico linguaggio, la quale dinota il passare che fà l'anima dalla mortale all'eterna esistenza. E la stessa idea di opposizioni ch' è tra questi successivi stati dello spirito, rilevasi manifestamente in quel singolare contrasto, ch'esistea trai rispettivi culti delle dette due Arianne adorate nell' isola di Nasso. Dappoichè veneravasi una di esse con mestissimi riti, laddove in onore dell'altra celebravansi solennità festevoli e gaje. V. Plutarco nel Teseo §. 18.

simbolo dell'oca nelle sagre tradizioni (ἱεροὶ λόγοι) di Lebadea (1). Nè maraviglieremo forse che sia effigiata in atto di pulsare il cembalo o tamburo, recandoci in mente la religiosa usanza di percuotere un somigliante strumento, la quale fù praticata in conformità al rituale ateniese, dal sacerdote addetto al suo culto (2). Peraltro è ben noto agli archeologi come questa deità, Cora o Proserpina che voglia nominarsi, tuttochè inesorabile dominatrice dell'Orco, pur si mostri talvolta, e a dir così, travestasi da baccante (3). La quale apparente incoerenza deriva dal doppio ed opposto aspetto *demotico*, cioè o volgare, e *criptico* od ascoso, che appresentano pressochè tutte le divinità degli Elleni. Così, per restringerci ai soli esempj che fanno al nostro proposito, lo stesso Plutone il quale appariva all'immaginazione dell'universale un nume implacabile ed atroce, era per lo contrario tenuto dagl'iniziati compassionevole e pietoso, immedesimandosi interamente con Bacco (4). Il simile è a dirsi in riguardo a Proserpina; poichè da terribil dea ch'ell'era alla mente dei profani, diveniva poi per gli *epopti* propizia e benefica, assumendo come consorte di Dioniso il nome di Libera od anche di Arianna (5).

(1) Pausania IX, 39, 2. In siffatte leggende era unita Cora ad Ercina, la cui effigie avea un'oca nelle mani. V. ivi stesso. Il vocabolo *Ercina* viene usato da Licofrone come epiteto di Cerere nel v. 153 della Cassandra, e Tzeze chiosando tal luogo, asserisce essere così detta quella dea dal nome di una ninfa figlia di Trofonio: oltre a ciò Esichio dà la parola *Ercinia* qual titolo di feste in onore della medesima deità. Purnondimeno, siccome la voce *Ercina* è semplicemente una variante dell'aggettivo *Orcina*, ch' è come dire l'*infernale* (Müller, Orcomeno p. 155), ed esprimendo però la qualità propizia di Proserpina, così egli è da opinare avesse siffatto aggiunto indicato non meno questa che l'altra divinità.

(2) Apollodoro nel trattato Περὶ Θεῶν citato dallo scoliaste di Teocrito nella glossa al v. 36 dell'idillio secondo.

(3) V. Müller, Manuale di archeologia §. 364, 7.

(4) Da varj testi di antichi autori, ed assegnatamente da due rilevanti passi di Diodoro Siculo (II, p. 17 e 29, Wessel), si desume che l'idea si ebbe in principio di Dioniso sia stata quella di sommo nume infernale; essendosi riguardato in origine come identica di Osiride, il quale alla sua volta venne confuso con Plutone. Questa primitiva opinione sulla natura di Bacco fù ricevuta e si mantenne costantemente nella dottrina dei misterj: intorno al qual argomento possono confrontarsi le osservazioni di Creuzer nel *Dioniso* p. 237 e seg. e nella Simbolica vol. III, p. 309-10 delle trad. franc.

(5) Che tali nomi si riferissero ugualmente a Proserpina o Cora deducesi in parte da Ovidio nel terzo dei Fasti v. 512, ove dice di Bacco che

Or volgendo di nuovo il pensiero allo *schema* dell'oca, il quale simile a geroglifico copertamente accenna all'occulto senso di questa pittura, se rammentiamo che un tal simbolo per essere stato distintivo di *Ercina*, vale a dire dell'*infernale* (0), ci ha fatto distinguere sotto le sembianze della Tiade, a cui viene profferto, la stessa regina dell'inferno; ci avvedremo di leggieri come anche a Dioniso che ha siffatto emblema nella mano, e trovasi inoltre in relazione con quella dea sotterranea, debba attribuirsi simigliante qualificazione di *ctonia* od *infera* deità. In guisa che sarà egli per noi Dioniso-Plutone, siccome l'altra è Libera ovvero Cora-Arianna. Ma quel medesimo segno dell'oca, oltre alla simbolica espressione che appalesa l'ascoso carattere di questi due personaggi del nostro dramma, ha eziandio un altro significato, che ne dichiara l'azione. Dappoichè, essendo tenuto sagro quel volatile a Venere, ed allusivo all'Amore (1), indicherebbe quivi, preso in tal senso, l'unione o le nozze di Arianna e di Bacco. Si avrà dunque a presumere che in questo dipinto sia compendiosamente e insieme simbolicamente ritratta una rappresentazione delli ἱεροὶ γάμοι, ossiano sagri sponsali di Libero e Libera, o in altri termini, del Bacco stigio con l'infera Arianna. Il quale divino imeneo, che commemoravasi con analoghi riti dalla religione dei misterj, e di cui dovremmo riconoscere l'immagine in molte opere delle arti antiche, massime sui vasi fittili greci, mentre richiamava alla mente degli iniziati i *casti pensieri della tomba* ne allegrava a un tempo lo spirito con le sollevatrici speranze di una eterna felicità (2). A quest'ordine d'idee par-

promettesse ad *Arianna* di farla sua *Libera*, ed in parte da Arnobio il quale nel l. V, p. 171, ediz. di Maire, scrive che gli antichi addimandassero la figlia di Cerere *modo Liberam*, *modo Proserpinam*. Lo stesso scrittore rivelando nell' indicato libro, p. 182 le segrete credenze dei Greci, accenna alla mistica e salutar unione di Libera con Plutone.

(1) Vedi sopra nota 1, pag. 125.

(2) V. Lido, Sui mesi p. 90, Schow, in raffronto con quel di Petronio: «Occidisti Priapi delicias, anserem omnibus matronis acceptissimum». Sat. cap. 37.

(3) Conforme agli orfici dogmi, la cura della *seconda vita* era affidata a Dioniso (Ermia, Comento al Fedro p. 94, Ast.), ed anche a Proserpina, da cui credeasi dipendesse il destino di tutti gli spiriti: Men. p. 348, Bekker. Quindi è che abbisognava la propizia associazione di quelle due deità perchè le anime sortissero la beatitudine eterna. La quale divina alleanza dovea rappresentarsi nei misterj come sagra imenea; e ciò si argomenta tanto dal titolo di *sposa di Bacco*, che davasi alla primaria delle *Gerare*, ossiano ministre dei segreti riti dionisiaci, quanto dalla formula solenne del mistico

rebbe tenere la figura di Sileno, ove ci facessimo a considerarlo nel più elevato suo aspetto; nel carattere cioè di sapientissimo e fatidico demone, a cui fu dato conoscere e rivelare non che le origini e la destinazion delle cose, ma persino gli arcani della vita futura (1).

Noteremo, da ultimo, che quella benda, la quale vedesi appesa nel fondo, o come dicono gli artefici nel *campo* del quadro, afforzi le esposte congetture sul rappresentatovi soggetto. Una tal fascia, difatti, arredo che fù dei più usuali ne'santuarj (2), e medesimamente em-

saluto, *Salve o sposo, o nuova luce*, che dirigeasi a Dioniso, o più tosto a chi lo personeggiava. Vedine Fréret, Dissertazione sul culto di Bacco nel vol. XXIII, p. 253 delle Mem. dell'Accad. delle iscriz.

(1) In quanto alla soprannaturale sapienza di Sileno, potrebbe addursi l'autorità somma di Virgilio nell'ecloga VI, v. 31 e seg., ove sono pure a riscontrarsi gli analoghi passi citati dai comentatori; ma basterà solo rammentare quel detto proverbiale: ὡς ἀπὸ Σειληνοῦ εἰρημένον, il quale avendo lo stesso significato della trita espressione, *ex tripode dictum*, pare lo dichiari infallibile. V. i frammenti di Bacchilide editi da Neve p. 63. Rispetto poi alla sua prescienza della condizione e vicende riserbate allo spirito umano, và onninamente consultato quel luogo di Teopompo che leggesi nelle varie storie di Eliano l. III, cap. 18. Nel quale notabile passo; tutto ciò che Sileno enigmaticamente racconta sì di quell'ampia regione, situata oltre i confini del mondo, ove trovasi l'estremo limite *irremeabile*, e sì dei due fiumi della tristezza e del piacere, come anche di quegli arbori le cui frutta son cagione a chi ne gusta d'incessanti lagrime di dolore, mentre quelle di altre simili piante producono un effetto contrario, perchè sollevano chiunque le assapora da ogni ansietà, e ne rinnovano la vita; tutti in somma i particolari di quest'allegorica narrazione alludono evidentemente alle vicissitudini, cui credeansi soggette le anime poi che vengono sciolte dai legami del corpo. A questa stessa prescienza o profetica virtù attribuita a Sileno riferisconsi del pari le seguenti parole di un'epigrafe scolpita sul plinto di un suo antico simulacro: PRAESCIVS OEVI . . . VENTVRI, FATORVM ARCANA RECLVDAM. La quale iscrizione fù certamente dettata, come ha già avvertito il Müller nel citato Manuale §. 392, 4, da quello spirito di misticismo ch'era proprio delle orfiche dottrine.

(2) Così fatte bende servivano col nome di *stemmi* (στέμματα), come di paramento ai sagri edificj, e fecero parte tanto essenziale del loro addobbo, che vennero financo indicate a malgrado la ristrettezza dello spazio in quei tipi di antiche medaglie, ove si volle rappresentare un qualche santuario. V. Cavedoni, Spicilegio numismatico p. 114, nota (116). il quale opportunamente rammenta in tal luogo come talune di queste fasce cui erasi appiccata la fiamma da una vicina lucerna, avessero ridotto in

blema nuziale (1), sarebbe quivi allusivo tutt'insieme e al luogo e allo argomento di questa sagra funzione.

FILIPPO GARGALLO-GRIMALDI.

cenere il famoso tempio dell'argiva Giunone. Fanno di ciò menzione, oltre a Tucidide (IV, 33) da lui citato, Pausania (II, 17). Clemente Alessandrino ad Protrept. p. 35, Potter, ed Arnobio l. VI, p. 207, Maire.

(1) La fascia della sposa (ζώνη o μίτρα), ch'era un tessuto di lana al quale assomigliano il legame maritale (Festo v. *cingulum*), fù sotto la custodia di Giunone, *cui vincla jugalia curæ*. V. Marziano Capella l. II, p. 37, ed Arnobio p. 115, Maire. Da ciò il nome *Cinxia* ch'ebbe questa dea presso i Latini, equivalente al vocabolo Ζυγία (Esichio e Suida in voce).

ANNALES

DE

L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

MÉDAILLES INÉDITES.

(*Mon.*, Pl. xxxv.)

SAMNIUM.

N° 1. Tête virile, imberbe, coiffée d'un bonnet conique lauré et surmonté d'une étoile, à droite. Le bas du col est ceint d'une chlamyde attachée par un bouton sur l'épaule droite. La couronne est retenue par une double bandelette flottant en arrière.

℟. Femme casquée, armée du bouclier et de la lance, conduisant un bige au galop, à droite; dessous, T. AR. Denier.

Le denier que nous venons de décrire est attribué au Samnium, parce qu'il ne porte aucun nom de magistrat romain ni aucun type de famille consulaire connue. La fabrique en est plus éloignée de celle des deniers romains que celle de toutes les monnaies samnites découvertes jusqu'à présent. Il est probable qu'à l'exergue devait se trouver un nom tel que ceux de Papius, Silo, Mutilus, ou d'autres chefs de la guerre sociale, déjà connus par les publications d'Olivieri, de Swinton, d'Eckhell et de M. Millingen. Malheureusement les deux ou trois exem-

plaires de ce coin qui existent dans les collections n'ont pas un flaon assez étendu pour que l'exergue s'y trouve compris. Sous les chevaux, au revers, on lit seulement la lettre T, et l'on sait que les deniers samnites portent, dans le champ, environ douze variétés de lettres isolées quelquefois répétées de chaque côté. Plusieurs numismates ont cru y reconnaître l'initiale de l'atelier monétaire.

Il serait peut-être convenable d'y chercher la lettre numérale indiquant l'époque de l'émission, ce qui n'aurait pas empêché les Samnites de faire usage des chiffres X, XVI et XVIII, sans doute pour exprimer la valeur du denier qui aura été porté de X à XVI as, comme il arriva chez les Romains, puis à XVIII as, dans la disette de numéraire que la guerre sociale dut produire.

On a depuis longtemps observé la ressemblance des monnaies samnites avec les deniers romains, et cette imitation, qui était nécessaire à l'époque où les villes d'Italie avaient cessé le monnoyage autonome, fut certainement adoptée à dessein par les nations osques et sabines composant la ligue. Mais, comme l'observe M. Millingen, elles subirent cette nécessité en rendant la plupart de leurs types dérisoires pour les Romains, puisqu'elles choisirent de préférence ceux des familles dont les membres avaient succombé dans la guerre sociale, et même, ajouterons-nous, dans la première guerre contre les Samnites.

Tels sont les types des familles Porcia, Servilia, Veturia, Postumia, dont les Samnites firent cet emploi satyrique. Notre denier ne paraît pas être du nombre de ceux qui furent frappés dans cette intention. La tête coiffée du pileus conique et lauré surmonté d'une étoile pourrait être prise pour celle d'un dioscure, parce que, si les bustes des deux frères ont été le plus souvent représentés ensemble comme sur les monnaies de la famille Cordia, du Bruttium, de Locres, de Tyndaris, de Tripolis, on en voit quelquefois un seul, comme sur les médailles de Dioscurias et de Nuceria. Cependant nous inclinons plutôt à reconnaître ici la tête de Vulcain imberbe avec son pileus lauré, divinité principale d'Æsernia, ville puissante du Sam-

nium. Les deniers de la famille Carisia représentent le bonnet de Vulcain, lauré, placé sur l'enclume, entre le forceps et le marteau. Un astre est placé derrière la tête du même dieu, sur les monnaies de la famille Aurelia. La fable de Fulvius Stellus (1), personnage symbolique et manifestement solaire, appartient probablement au même culte sabin.

Le revers du denier représente Minerve ou Bellone dans un bige, et rappelle le type de la famille Licinia au revers de Jupiter jeune, foudroyant. Les familles Postumia et Porcia ont frappé un denier où paraît Mars dans un quadrige, portant un trophée au revers de la tête de Rome. Ce sont les deniers qui ont le plus de rapport avec la pièce samnite dont nous venons de parler.

Capoue.

2. Tête de Jupiter laurée et barbue, à droite.

℞. ⊐ПΠAꓘ. Aigle éployé sur un foudre, à droite. AR. Poids, 5 ^{gr}, 95.

Il existe un très-petit nombre d'exemplaires de cette médaille d'argent, connue depuis peu de temps seulement. Quant à son type, il est très-commun dans la numismatique capouane, et depuis qu'Olivieri a fixé l'attribution de ces monnaies à légende osque, le travail de Daniele en a fait connaître presque toute la série. Ce numismate a montré que le culte de Jupiter était dominant à Capoue; que ce dieu, dont le buste a été trouvé dans les ruines de l'ancienne Capoue, avait donné son nom à l'une des portes de cette ville. Daniele cite encore plusieurs inscriptions d'autels votifs érigés en honneur de Jupiter avec les titres de *Summus*, *Excellens*, *Liberator* (2). Les monnaies autonomes de bronze frappées à Capoue sont d'une époque où l'art campanien était déjà sur son déclin. Elles paraissent, comme notre pièce d'argent, appartenir au temps de la guerre d'Annibal, époque constatée avec beaucoup de sagacité par M. Millingen. Ce savant archéologue observe avec

(1) Plutarch., *Parallell.*, t. VII, p. 241, éd. Reiske.

(2) Daniele, *Monet. antiche di Capua*, p. 69 et seq.

raison que les villes d'Atella et de Calatia suivirent l'exemple de Capoue en abandonnant le parti des Romains. Aussi trouvons-nous qu'elles seules adoptèrent le monnoyage capouan avec la tête de Jupiter et au revers le même dieu dans un char, lançant la foudre (1). Le poids de notre pièce d'argent est supérieur à celui du denier romain et inférieur à celui du didrachme de Neapolis, de la Campanie avec la légende ROMANO, et même de ces pièces à la tête de Janus ayant au revers le Jupiter dans un quadrige avec la légende incuse ROMA. Quelques didrachmes tarentins ont éprouvé la même diminution de poids, et paraissent, par leur travail, appartenir à la même époque.

NEAPOLIS.

3. Tête de femme à droite, les cheveux relevés par derrière et retenus par un cordon de perles avec pendants d'oreilles et collier; le tout dans une couronne de laurier.

℞. ΝΕΛΠΟΔΙΣ, boustrophédon; partie antérieure d'un taureau à face humaine s'agenouillant à droite. Un rang de perles entre deux baguettes borde au-dessous des épaules l'animal symbolique. AR. 7 gr, 60.

Cette médaille unique, la plus pesante de toutes celles qui appartiennent à la Campanie, fut découverte il y a environ trente ans dans l'île de Capri. Son style très-ancien rappelle celui de plusieurs tétradrachmes de Syracuse et de Gelas. Sa légende paléographique est remarquable par la manière dont l'A est figuré. Une monnaie bien plus récente de la même ville porte cette même lettre composée, comme ici, de deux jambages s'inclinant l'un vers l'autre et sans trait horizontal qui les réunisse. Tarente, Crotone, Agrigente, Himera, ont souvent, ainsi que notre curieux didrachme, le nom de la ville au lieu du nom ethnique pour légende. Terina, Métaponte offrent aussi le type d'une tête de femme dans une couronne de laurier. Ici on ne peut douter qu'elle ne représente la sirène Parthé-

(1) Millingen, *Recueil de Méd.*, p. 27 et 28.

nope, comme celles de Terina la sirène Ligea. Le taureau à face humaine se retrouve vu à mi-corps sur de nombreuses monnaies de Neapolis en bronze, frappées à une époque bien plus rapprochée de nous, puisque l'une d'elles porte la légende ΡΩΜΑΙΩΝ. Les archéologues ont diversement interprété le type du taureau à face humaine : les uns y ont reconnu le Sebethus, petite rivière voisine de Naples ; les autres, Bacchus Hébon, dieu de ces riches contrées ; quelques-uns, Achéloüs, divinité des eaux en général, tel qu'il est représenté sur les monnaies d'Acarnanie et sur un célèbre vase d'Agrigente.

Métaponte.

4. Tête de Cérès à droite, avec pendants d'oreilles et un collier.

℞. META. épi. dans le champ, un fruit. AR. Didr.

Le didrachme de Métaponte, sous ce numéro, n'est curieux que pour la tête de Cérès, coiffée d'une manière toute particulière. Ses cheveux nattés forment une espèce de bandeau terminé en avant par une sorte d'apex divisé en trois boucles flottantes. Au revers, on aperçoit dans le champ de l'épi une tête de pavot.

Posidonia.

5. ΠΟΣΕΙΔΩΝ. Neptune imberbe debout à droite, le bras gauche étendu et frappant de son trident. Sur ses épaules flotte une draperie retombant de chaque bras. Dans le champ, un dauphin.

℞. ΠΟΣΕΙΔΑΝΙΑ. Taureau marchant à gauche ; à l'exergue, un dauphin. AR. Didr.

6. Même type de Neptune ; le dieu est barbu. Dans le champ, à gauche, branche de laurier ; à droite, tête et col d'un monstre marin.

℞. ΠΟΣΕΙΔΑΝ.... Taureau marchant à droite. AR. Didr.

La première de ces médailles offre une particularité nouvelle, celle de Neptune, accompagnée de son nom ΠΟΣΕΙΔΩΝ,

tandis qu'au revers paraît le nom de la ville ΠΟΣΕΙΔΑΝΙΑ. Devant Neptune bondit un dauphin et, sur l'autre didrachme, il est remplacé par une espèce d'hippocampe, copie presque exacte des poissons singuliers appelés chevaux marins, si abondants sur la côte d'Italie. Une belle pierre étrusque de ma collection représente Thétis portée par un monstre semblable, qui lui sert aussi de monture sur une ciste grecque publiée par M. Raoul-Rochette (1). La plante qui croît derrière Neptune pourrait être un olivier, et faire, avec le cheval marin, allusion à la querelle du dieu avec Minerve. On voit en même temps que Neptune tourne le dos au rivage indiqué par la plante, et frappe de son trident la côte opposée qui précisément était celle où s'élevait le temple de Minerve, à l'extrémité du golfe de Salerne. Le taureau, au revers de ces deux didrachmes, est le symbole de Neptune comme celui de Bacchus, et sert de monture à chacune de ces divinités sur un beau vase de la collection Feoli.

SYBARIS.

7. MVB. Neptune debout et frappant à droite.

℟. Taureau marchant à droite et couronné par la Victoire. AR. 1 gr, 10.

8. MΥB. PI. Même type que le précédent.

℟. Colombe à droite sur une sorte de corde tendue. AR. 1 gr, 30.

9. Légende effacée, même type que le précédent.

℟. Taureau marchant à droite. AR. 1 gr, 20.

Ces trois pièces ne sont pas fleur de coin; elles paraissent être des dioboles, le didrachme de Sybaris pesant communément entre 8gr et 7, 95 (2). Le type de l'homme nu, frappant,

(1) Raoul-Rochette, Mon. inéd., pl. VI.

(2) La drachme de Sybaris est assez rare, et le tétrobole n'existe que plus récent, frappé, à ce que je crois, à Sybaris des Teuthras. Il a pour type la tête de Minerve; au revers, le taureau debout, le plus souvent, se retournant.

est rarement complet sur ces petites médailles; presque toujours, comme ici, on ne peut déterminer quel est l'instrument dont il est armé. La collection du prince de S. Giorgio, à Naples, est assez riche en variétés de ces dioboles, pour permettre d'y reconnaître que c'est constamment un Neptune brandissant le trident, comme sur les monnaies de Posidonia. Les revers de nos petites monnaies de Sybaris sont variés. Le premier porte un type rare, que les Thuriens ont quelquefois répété; le second, rare aussi, se rapporte au culte de Vénus, qui dut être en honneur chez les voluptueux Sybarites (1); enfin, le troisième est commun aux Sybarites et aux Posidoniates (2).

Caulonia.

10. KAV. rétrograde. Apollon jeune, nu, debout à droite, et la tête ceinte d'une bandelette, porte sur son bras gauche étendu une petite figure nue et courant; de la main droite il agite un rameau de laurier. Dans le champ, un petit cerf se retournant.

℟. KAVV. Rétrograde. Cerf debout à droite, devant, un laurier.

Nous avons essayé d'expliquer le type difficile de Caulonia dans notre mémoire sur les médailles de la grande Grèce. Le didrachme que nous publions est remarquable par sa conservation et par son travail fin et correct.

Agassæ de Macédoine?

11. Tête virile, jeune, imberbe et ceinte d'une bandelette, à droite.

℟. ΑΓΑ. Dans une couronne de laurier. AR.

La médaille que nous publions ici se trouve dans la collection de M. ***, à Smyrne, avec les deux suivantes. Le poids

(1) *Nouvelles Annales*, t. I, p. 401.
(2) *Ibid.*

ne nous en est pas connu. Son possesseur l'attribue à la ville d'Agathopolis, en Thrace, dont Nicétas Choniates a fait mention (1). On trouve dans les listes géographiques un petit nombre d'autres cités grecques, dont les noms commençaient par les trois lettres ΑΓΑ. Agathia de Phocide et Agamus près d'Héraclée du Pont, indiquées par le seul Étienne de Byzance (2); Agathusa, qui plus tard s'appela Télos, selon Jasion et Callimaque (3); Agamède, rangée au nombre des huit villes dans l'île de Lesbos. Elle s'anéantit graduellement avec celle d'Hiéra, et n'existait plus au temps de Pline le naturaliste (4); Agathicum, peut-être la même ville que celle nommée Agathia par Étienne de Byzance. Tout ce que nous savons d'Agathicum, c'est qu'elle fut renversée par un tremblement de terre sous l'empereur Anastase, comme nous l'apprend Marcellus Comes. Ortelius suppose qu'elle était située en Asie Mineure. Enfin, Agassæ ou Agassa de Thrace, sur les frontières de la Macédoine, près du fleuve Haliacmon. On voit que, parmi les noms offerts au choix des numismates, il est difficile de se fixer avec quelque certitude. Cependant, quelques-uns peuvent être d'abord éliminés comme appartenant à des localités trop obscures pour avoir pu battre monnaie. Telles sont Agathia, Agathopolis, Agamus, Agathicum. Agathusa, nom primitif de Télos, ne devait plus être usité lorsque fut mise en circulation cette médaille, de fabrique d'ailleurs européenne et assez récente. Agamède paraît avoir langui longtemps sans richesse et sans pouvoir, avant de mourir, selon l'expression de Pline; il n'est donc guère présumable que notre médaille appartienne à aucune de ces villes. Après elles reste celle d'Agassæ, à laquelle on pourrait l'attribuer avec quelque vraisemblance. Tite-Live nomme deux fois Agassa ou Agassæ, et la désigne comme une place assez importante de la Macédoine, au nord de Dium.

(1) Lib. II, c. 1.
(2) Verb. Ἀγάθ. et Ἀγαμ.
(3) Plin. maj., lib. IV, c. 12. Steph. verb. Τῆλος. Hesych. in verb. Ἀγάθουσα.
(4) Plin. maj., lib. V. c. 31.

Durant la guerre des Romains contre Persée, Agassæ se soumit volontairement au consul Marcius Philippus et lui donna des otages; mais elle ne tarda pas à revenir au parti de Persée, et sa défection fut châtiée par le pillage auquel la condamna Paul-Émile (1). Étienne de Byzance, d'après Théopompe, range parmi les villes de Thrace, Agessus, qui ne peut différer d'Agassæ. M. Leake, dont les observations topographiques en Macédoine ont été faites avec toute l'intelligence et l'érudition d'un voyageur et d'un archéologue éminent, pense que l'ancienne Agassæ devait être assez éloignée de la mer, à moitié chemin entre Katerina et le passage de Vistritza, sur la route de Verria, l'ancienne Berrhœa (2). Ortelius et Turnebus ont mis en doute l'existence d'Agassæ, mais leur examen des textes a été trop superficiel. Drakenborch réfute victorieusement la critique et les corrections de ces deux savants (3).

Si l'on cherchait dans le type de notre médaille quelque donnée pour son attribution, on observerait que la tête virile imberbe, ceinte d'une bandelette, rappelle les types d'Archélaüs et les bronzes de Patræus, où l'on voit Apollon jeune ainsi figuré, avec la différence de style qu'exige la distance des époques. Au revers, la couronne de laurier dans laquelle sont inscrites les initiales de la ville, se retrouve sur des monnaies de tous les pays grecs, mais, en particulier, sur les autonomes de la Macédoine et sur les impériales d'Édesse, ville de la même contrée. On se souviendra encore que les monnaies du dernier roi de Macédoine portent une couronne, non de laurier, mais de chêne, entourant l'aigle et le nom de Persée. C'est à l'époque de ce prince que paraît appartenir la médaille dont nous venons de nous occuper en la donnant à la ville d'Agassæ, sans méconnaître l'incertitude qui doit rester encore sur cette attribution.

(1) Tite-Live, lib. XLIV, c. 7, et lib. XLV, c. 27.
(2) *Travels in North. Gr.*, t. III, p. 424.
(3) *Ad* Tit.-Liv., *loc. supr.*

Dyme d'Achaïe.

12. ΔΥ. Tête de femme coiffée de la sphendoné à droite.

℟. Amphore. AR.

La fabrique de cette petite médaille appartient au Péloponnèse. Dans cette région on ne trouve que la ville de Dyme à laquelle les initiales ΔΥ puissent convenir.

Située à l'occident de l'Achaïe, entre Olenus et le promontoire d'Araxus, Dyme, autrefois nommée Palea, avait reçu son nom, soit de Dymas, fils d'Ægimius, soit de Dyme, femme indigène, dont la tête pourrait être celle gravée sur notre médaille. Telle est la version de Pausanias (1), appuyée sur un distyque relatif à la statue du coureur Æbotas, érigée à Olympie. A cette autorité s'oppose celle de Strabon qui reconnaît pour ancien nom de Dyme celui de Stratos, et explique le dernier qu'elle porta par sa situation occidentale. Il ajoute que Dyme était surnommée Cauconide, en mémoire de la nation cauconienne qui s'était étendue jusque-là, ou à cause de quelque fleuve (2). Cette dernière opinion est peu justifiée par l'état actuel des lieux, puisque Dyme, dont subsistent encore de faibles vestiges, ne paraît avoir été voisine d'aucune rivière. Son sol est propice à la culture du blé et de la vigne (3), et ce fait suffirait pour expliquer le symbole de l'amphore au revers de notre médaille. Quant au nom de Stratos que Dyme porta d'abord, selon Strabon, il est à croire que le géographe aura été induit en erreur par le mythe de Sostratos, adolescent aimé d'Hercule et auquel le héros thébain érigea un tombeau dans un champ voisin de Dyme, à droite en venant du fleuve Larisus (4). Au temps de Pausanias on voyait encore la stèle funéraire surmontée d'une image d'Hercule, et les habitants y célébraient des solennités annuelles. Dyme, qui avait com-

(1) Lib. VII, c. 17, § 3.

(2) *Geog.*, lib. VIII, § 5.

(3) Leake, *Morea*, t. III, c. 27, p. 227, et t. II, c. 15, p. 153.

(4) Pausan., *loc. sup.*

mencé la ligue achéenne avec Patras (1), subsista jusque sous la domination impériale ; on y vénérait spécialement Minerve, Cybèle, dite la mère Dindymène, et Attès ou Atys. Il est probable que l'épithète de Dindymène offrait, avec le nom de la ville, des rapports religieux plus directs que Pausanias n'a jugé convenable de nous le faire connaître. Les distances de Dyme à Patras ou Olenus, telles que les estiment Pausanias et Strabon, sont critiquées et réformées par MM. Leake (2) et Dodwell (3).

Ptolémée compte une autre ville de Dyme parmi celles de la Thrace.

CYNTINIUM.

13. Tête de femme, peut-être de Diane, à droite.

℞. KYNTI. Palmier. AR. Fruste.

L'état de cette médaille laisse quelque incertitude sur la première lettre de sa légende. Son possesseur lisait TIRYN. et l'attribuait à Tirynthe d'Argolide. Mais, outre que la destruction de Tirynthe par les Argiens (4) précéda de beaucoup l'époque où les villes du Péloponnèse frappèrent des monnaies, la forme paléographique du Rho, telle qu'il faudrait l'admettre, est en désaccord avec le style de cette médaille qui appartient à l'époque d'un art perfectionné. Il nous semble donc que la légende KVNTI. est la véritable. Au reste, cette leçon ne nous donne pas la faculté de choisir.

Une seule des quatre villes de la Doride près du Parnasse porte ces cinq initiales ; un seul passage nous fait connaître son nom écrit comme sur notre médaille.

Thucydide (5), Strabon (6), Étienne de Byzance (7), la nomment *Cytinion ;* Ptolémée, *Cyteinion.* Diodore est le seul qui

(1) Polyb., lib. II, p. 41.
(2) *Morea,* t. II, c. 15, p. 160.
(3) Tour through Greece, t. II, p. 311.
(4) Pausan. lib. II, c. 17, § 5.
(5) Lib. I et III.
(6) Lib. X.
(7) Verb. Κύτινα.

donne le nom de *Cyntinion* (1), encore un manuscrit produit-il la leçon ordinaire, et Wesseling, en corrigeant une erreur énorme qui, dans un texte de Diodore, substituait Eubœa à Bœum, n'hésite-t-il pas à restituer le nom Cytinium (2). A de si graves autorités anciennes et modernes on ne peut rien objecter, sinon que nulle autre ville grecque n'est connue à laquelle les initiales KVNTI puissent s'appliquer, et que, d'ailleurs, les types de notre médaille conviennent bien à une ville située près de Delphes dans une contrée probablement consacrée au culte d'Apollon. C'est encore à M. Leake que l'on doit les recherches les plus exactes sur l'emplacement vraisemblable des villes de la Doride et en particulier de Cytinium (3).

Pyranthus de Crète.

14. Tête de femme coiffée de la sphendoné et ornée de boucles d'oreille à gauche.

℞. ΠΥΡ. Chèvre debout à gauche. AR.

15. Tête de Minerve casquée à droite.

℞. ΠΥΡ. ΑΘΕ. Chèvre debout à droite. AR.

La fabrique de ces médailles et le type de la chèvre dont elles sont ornées ne laissent pas de doute sur leur origine crétoise; elles se rapprochent, pour leur revers, des types si souvent répétés d'Élyrus, de Tylissus, d'Hyrtacus et d'autres villes de la Crète. On sait que dans cette île, célèbre par ses archers, la chèvre sauvage abondait autrefois sur les hauteurs escarpées où elle se trouve encore, et qu'elle était consacrée à Apollon, peut-être à cause de l'opinion populaire selon laquelle la chèvre sauvage blessée allait chercher sa guérison en appliquant du dictamne sur sa plaie. La tête de femme sur la médaille n° 14 doit être celle d'Acacallis ou de Diane Dictynna l'une des principales divinités crétoises.

J'attribue cette médaille et la suivante à Pyranthus, ville de

(1) Lib. IV, c. 67.

(2) *Adnot. ad loc.*, éd. bip., t. III, p. 528.

(3) *Travels in Northern Greece*, t. II, p. 71-94.

la Crète orientale, aujourd'hui Pyrathé, dans l'éparchie de Rhizo-Castro (1).

La médaille n° 15 porte, au revers, une légende double attestant une alliance de Pyranthus avec Athènes. Or, selon Étienne de Byzance, Pyranthus était une petite ville dépendant du territoire de Gortyne (2), et les antiquaires ont déjà depuis longtemps observé les rapports qui existaient entre les principales villes de Crète et Athènes. M. Cousinéry a constaté que le didrachme avec Europe sur le taureau, et, au revers, une tête de panthère de face, se trouvait souvent à Athènes; cependant il appartient à Gortyne comme sa légende en fait foi. Plusieurs tétradrachmes de type absolument athénien sont crétois par leur fabrique, et l'un d'eux, de ma collection, montre dans le champ de la chouette une tête de taureau, symbole de Phæstus ou de Gortyne. Cydonia, dans la même île, a frappé un tétradrachme copié, sauf la légende, sur ceux d'Athènes d'une fabrique assez récente; notre seconde médaille de Pyranthus porte sur la face principale la tête de Minerve casquée et copiée de la numismatique athénienne. Son revers avec sa légende si explicite la met au nombre des pièces frappées dans le but probable de servir au commerce de la Crète avec l'Attique.

Panticapée.

16. Tête de Pan, les cheveux hérissés, à gauche.

℞. ΠΑΝ. Panthère ailée et cornue debout à gauche, la patte droite antérieure levée sur un épi, et tenant dans sa gueule un javelot. AV. Statère.

On est d'accord pour expliquer le type de la tête de Pan comme allusif à la première partie du nom de Panticapée sur les médailles de cette ville, et M. Panofka (3) cite à ce sujet un

(1) Pashley, *Travels in Crete*, t. I, p. 291.

(2) Verb. Πύρανθος.

(3) *Annali*, t. IV, p. 196, note. Κεφάλη, οἱ δὲ παρὰ τὸ κάπω τὸ πνέω, καπαλὴ καὶ κεφαλὴ, οἱονεὶ ἡ διαπνέουσα, παρὰ τὸ πνεῖν· ὅθεν καὶ κῆπος ὁ διαπνεόμενος τόπος.

passage du grand étymologique étendant l'allusion au nom tout entier.

Selon Strabon, Panticapée était bâtie sur un tumulus entouré, jusqu'à la distance de vingt stades, de nombreuses habitations, avec un port nommé Nymphæum, et dans une région très-fertile en céréales. Cette situation de Panticapée suffirait pour justifier son nom et le symbole que porte sa monnaie d'or sur sa face principale. Il faut observer d'ailleurs que la Chersonnèse Taurique, les villes d'Olbia dans la Sarmatie européenne et celle de Phanagoria dans la Sarmatie asiatique ont aussi adopté la tête de Pan sur quelques-unes de leurs médailles. Mais quel était le dieu dont le culte était ainsi répandu autour du Bosphore cimmérien, presque à l'égal de celui de Diane Taurique?

Les caractères mythologiques de Pan sont si multipliés et si différents dans les traditions recueillies par M. Creuzer (*Sym bolic.*, t. III et IV), que l'on éprouverait une insurmontable difficulté pour fixer ceux qu'il avait revêtus en Chersonnèse, si des attributs particuliers ne les indiquaient sur les médailles qui nous sont parvenues.

Ainsi, à Panticapée, la couronne de lierre l'identifie avec Bacchus, selon le témoignage de Diodore (1); nous ne parlerons pas de ses cheveux hérissés et comme rayonnants; ils peuvent être à la fois un symbole solaire, une allusion à Borée tel qu'il est représenté sur plusieurs vases grecs; c'est aussi la coiffure naturelle de Pan, dieu de la terreur. Mais les cornes de taureau dont il est armé sur une médaille d'Olbia le caractérisent comme l'astre du jour dans le signe du printemps. La tête de taureau, celles de lion et de bélier, au revers de la tête de Pan sur les médailles de Panticapée, se rapportent proba-

(1) Une généalogie nomme Pan fils d'Œneis, la nymphe du vin (Schol. Theocrit., I, 123).

« ... Pan n'est pas considéré seulement comme le compagnon de Bacchus, mais en« core il est confondu avec lui aussi bien que Silène. Diod., *ap.* Euseb. *præp. ev.* II, 1. « Leur lien est toujours ici le soleil, et Pan lui-même est le soleil. » (Macrob., *Sat.* I, 21. Creuzer, t. III, p. 239.)

blement au passage du soleil dans trois signes du zodiaque. On sait d'ailleurs que Pan est l'amant de la lune qu'il séduit, ainsi que Cérès, sous la forme du bélier (1), et, dans la Chersonnèse Taurique, où les dogmes orphiques ont dû régner comme en Thrace, Pan ne pouvait manquer d'occuper une place très-élevée dans la hiérarchie divine où il figure comme identique à Phanès ou Éricapæus, divinité aux ailes d'or, aux épaules surmontées de têtes de taureau, avec un serpent sur la tête, être primitif, créateur de la lumière (2).

C'est de l'Asie que vint la religion de Panticapée, puisque les traditions héroïques de cette ville en attribuent la fondation à un des fils d'Aëtès (3). Avec cette origine, on ne doit pas être surpris de voir les habitants de Panticapée consacrer leurs principaux types à Pan, l'acolyte de Bacchus, puisque ce dernier, revenant vainqueur de la guerre contre les Indiens, laissa en Ibérie le dieu Pan pour la gouverner (4). Or, l'Ibérie, située à l'extrémité de la mer Noire, touchait à la Colchide. Ses montagnes étaient fertiles en vignes et en oliviers; ses plaines produisaient du blé en abondance; le passage fabuleux de Bacchus dans ces contrées y laissa des traces profondes comme dans la Thrace; et la part que les Milésiens prirent à l'agrandissement de Panticapée ne fut pas assez efficace pour substituer entièrement le culte d'Apollon à celui du fils de Sémélé; au contraire, les deux cultes furent associés de bonne heure, et de même que sur les monnaies de bronze, la tête d'Apollon laurée, celle du lion, le griffon (5), le trépied, sont des marques de la religion milésienne, de même le revers de notre pièce d'or reproduit l'animal symbolique sculpté entre les

(1) Virg., *Georg.*, III, 391 et seq. Creuzer, t. IV, p. 80, 81 et 310.

(2) Creuzer, t. III, p. 293. Cf. Panofka, *loc. supr.*

(3) Eustath. *ad* Dionys. Perieg., v. 311. Steph. Byz. *v.* Παντικάπ. Le type du bélier sur les médailles de Panticapée peut avoir rapport à la religion de la Colchide où le bélier à toison d'or jouait un rôle si important.

(4) Pseudo-Plutarch. *de Fluminib.* 16. Satyrus était un nom royal dans le Bosphore cimmérien. Diod. Sicul., lib. XIV, c. 93.

(5) Dans le champ de ces médailles on voit souvent le requin et l'espadon.

chapiteaux des antes à l'intérieur du temple d'Apollon didyméen à Milet (1).

Le même monstre symbolique est attaché au culte dionysiaque sur trois monuments du musée Pio-Clementin (2); il appartient à celui d'Apollon, lorsqu'il supporte un candélabre de marbre consacré à ce dieu et conservé dans le musée de Naples (3). Il se retrouve dans l'ancienne religion asiatique comme en font foi les médailles de Tarse où il sert de monture à la déesse Astarté; on le voit soutenant un autel de Cérès ou d'Apollon hyperboréen (4); enfin il porte une Néréide, lorsque, dépourvu de ses ailes, il se termine en queue de poisson (5).

Il ne sera peut-être pas superflu de remarquer la nouvelle allusion au nom de Pan et de Panticapée que présente le nom de la *Panthère* ailée sur notre médaille. La lance qu'elle tient dans sa gueule ne peut offrir un sens mystique très-profond, puisque, sur un grand nombre d'autres médailles, on voit un lion brisant un trait (6), une épée (7) ou portant dans sa gueule soit une lance (8), soit un sceptre ou même un foudre (9). Lorsque le lion brise le javelot ou ronge une épée, on y reconnaît les mœurs de cet animal féroce et intrépide :

Tum demùm movet arma leo, gaudetque comantes
Excutiens cervice toros, fixumque latronis
Impavidus frangit telum et fremit ore cruento (10).

Mais si le lion porte paisiblement dans sa gueule soit une

(1) *Antiq. of Jonia*, t. I, pl. 8 et chap. 3.

(2) Visconti, *Mus. Pio-Clem.*, t. IV, pl. 25, 29 44.

(3) Gargiulo, *Raccolta*, n° 39. Au-dessus de ces monstres se tiennent debout des cigognes surmontées de têtes de bélier.

(4) Clarac, n° 487.

(5) Id. 82.

(6) Médailles de Cardia, de Perdiccas, de Capoue, Sardes et Natiolum.

(7) De Velia; double statère attribué à Cyzique dans la collection de M. Dupré à Paris; médaille de bronze du musée Kircheriano, pl. XI.

(8) De Panticapée (bronze), de Capoue et de Sagalassus de Pisidie.

(9) De Domitien, Caracalla, Aurélien, Postume, Probus.

(10) Virgil., *Æneid.*, XII, v. 6. Cf. Lucan, I, 212.

arme, soit un attribut sacré, il devient le symbole d'une divinité, comme sur une pierre gravée de ma collection où, portant une tête de chèvre, le lion paraît être le symbole de Bacchus Ægobolus et du même dieu fondateur des représentations dramatiques (1).

Héraclée de Bithynie.

17. Tête de lion à gauche.

℞. HPA, rétrograde; massue couchée et feuille de lierre.

D'après le témoignage de M. Allier d'Hauteroche, qui recueillit plusieurs pièces de ce genre à Héraclée de Bithynie, cette médaille paraît devoir être attribuée à la même ville. La légende rétrograde, au revers, est une particularité qui ne peut être le résultat d'une méprise, mais plutôt une affectation d'archaïsme. Au reste, il règne beaucoup d'incertitude sur la numismatique appartenant aux villes du nom d'Héraclée. Elles étaient très-nombreuses dans l'antiquité; la provenance des médailles peut seule fixer sur leur véritable origine, et ne doit être admise que sur des témoignages aussi dignes de foi que multipliés.

Ialysus dans l'île de Rhodes.

18. ΙΑΛΥΣΙΟΝ. Tête d'oiseau de proie à droite; dans le champ une palmette; le tout dans un carré creux.

℞. Partie antérieure d'un sanglier ailé à gauche. AR. 14,00.

Le type de ce beau médaillon était déjà connu par la publication de Hunter, dans le recueil duquel il était rangé parmi les incertaines (2). Sestini le fit graver de nouveau et l'attribuait à Clazomène, à cause du sanglier ailé qui se voit au revers, et dont les ravages en Ionie furent célèbres dans l'antiquité héroïque (3). Sestini n'avait pu interpréter la légende incomplète

(1) Cf. *Musée Blacas*, pl. XXII, et l'explication de M. Panofka.

(2) Pl. 66, fig. 18.

Le médaillon de Hunter est d'un coin différent; la tête d'oiseau est tournée du côté opposé.

(3) AElian., *Nat. anim.*, lib. XII, c. 38.

du médaillon de Hunter, où les lettres ΑΛΥΣΙΟΝ étaient restées seules visibles (1). Notre exemplaire, plus entier, ne laisse pas de doute sur la véritable leçon ni sur l'attribution positive de cette rare médaille. Le sanglier ionien fournit un type commun à beaucoup de villes, particulièrement à Samos, qui produisit un grand nombre de médailles d'argent d'un style assez ancien et d'un petit module, marquées de la partie antérieure d'un sanglier ailé ou sans ailes, au revers, d'une tête de lion dans le carré creux. C'est Sestini lui-même qui, sur l'inspection de la légende, classa ces monnaies à Samos (2), et il aura perdu de vue son observation en attribuant sans motif suffisant notre médaille à Clazomène.

L'histoire religieuse de l'île de Rhodes nous apprend qu'Hélius, fils d'Achanto, eut trois fils, Ialysus, Camirus et Lindus (3). Chacun de ces héros fonda une ville dans l'île où ils étaient nés, et telle fut l'origine des trois cités déjà célèbres du temps d'Homère, qui valurent à ce pays l'épithète de Νῆσος τρίπολις (4). Selon une autre généalogie, Ialysus était fils de l'Héliade Cercaphus et de Cydippe ou Lysippe (5). Une troisième filiation, donnée par Diodore (6), atteste qu'après le meurtre de Tanagès, l'un des Héliades, son frère Ochimus, innocent de ce crime, resta dans l'île de Rhodes, y épousa la nymphe Hégétoria, dont il eut une fille, Cydippe ou Cyrbia, qui s'unit à son frère Cercaphus. Leurs trois fils se nommèrent Lindus, Camirus et Ialysus. Les actions de ce dernier nous sont inconnues; cependant il paraît qu'il fut considéré comme un chasseur semblable à Céphale, Méléagre et Actéon, si l'on s'en rapporte à ce que les anciens nous ont appri sur la célèbre peinture où Protogène l'avait représenté avec un chien haletant auprès de lui (7). L'illustre artiste put continuer son

(1) Sestini, *Descriz. degli stateri antich.*, p. 80 et tab. 8, n° 12.
(2) *Descr. dell. med. ant. del. Mus. Hederv.*, t. II, p. 208, n° 9.
(3) Cic., *de Nat. deor.*, lib. III, c. 21. Arnob., IV, 14. Pindar., *Ol.* VII, 134.
(4) Scylax. Ῥόδος.
(5) Eustath. *ad* Hom. *Il.* II, v. 656, p. 315.
(6) Lib. V, c. 57.
(7) Plin. maj., lib. XXXV, c. 10.

travail durant le siége de Rhodes, grâce à la faveur et à la protection de Démétrius Poliorcètes. Cette peinture, qui excita, dans l'antiquité, une admiration générale, avait été vue à Rhodes par Cicéron (1) et Strabon (2). Du temps de Pline, elle était à Rome dans le temple de la Paix (3), un incendie la détruisit (4).

Tlépolème, fils d'Hercule, forcé de quitter son asile d'Argos pour avoir tué Licymnius, fils d'Électryon, alla s'établir dans l'île de Rhodes, alors occupée par les Hellènes (5), qui s'y étaient établis sous la conduite de Triopas, fils de Phorbas. Tlépolème, admis au partage du territoire, fonda les villes de Lindus, Ialysus et Camirus. Plus tard, il régna sur l'île entière et assista les Grecs durant la guerre de Troie (6).

Les Phéniciens prirent part à l'agrandissement d'Ialysus, puisque Cadmus, battu par la tempête et descendu sur la plage rhodienne, y laissa quelques-uns de ses compagnons, qui, reçus par les Ialysiens, fondèrent parmi eux une race sacerdotale (7). Ialysus avait une forteresse bien défendue par la nature et par ses remparts, qui se nommait Ochyroma (8). Elle fut occupée par Phalanthe et résista longtemps à Iphiclus (9). Cette ville jouit longtemps d'une assez grande importance pour donner son nom à la région où elle était située (10). Ses monnaies étaient même bien connues dans la circulation commerciale; on les nommait ἰαλύσια (11). Maintenant elles sont peu nombreuses; cependant leur module est celui du tétra-

(1) *Orator.*, c. 2.
(2) Lib. XIV, c. 2, 5.
(3) Lib. XXXV, c. 10.
(4) Plutarch., *in Demetr.*, t. V, p. 38. Reiske. Cf. Raoul-Rochette, *Peint. ant. inéd.* p. 35, 41, 232.
(5) Ne faudrait-il pas plutôt lire Héliades? car un des chefs de cette tribu se nommait aussi Triopas.
(6) Diod. Sicul., lib. IV, c. 58.
(7) Diod. Sicul., lib. V, c. 58.
(8) Strab., lib. XIV, c. 2, 12.
(9) Athen., lib. VIII, c. 61.
(10) Dionys. Alexand., *Orb. descript.* Diod. Sicul., lib. IV, c. 57.
(11) Hesych. sub verb.

drachme; leur fabrique archaïque est belle, et leur poids égale celui du plus ancien médaillon de Rhodes. Il existe dans ma collection une médaille d'argent de Lindus encore inédite. On en possède, de Camirus, dont le poids et le module répondent à ceux de notre tétradrachme; on y voit une feuille de figuier et, au revers, un carré creux avec la légende ΚΑΜΙΡΕΩΝ (1). En examinant le type de la médaille d'Ialysus, on est frappé de son analogie avec les monnaies de Lyttus, en Crète, où paraît un aigle volant au revers d'une tête de sanglier. Cette ressemblance est, en partie, justifiée par l'origine dorienne des Rhodiens et des habitants de Lyttus (2); d'ailleurs, les Telchines, nés de la mer (3), vinrent de Sicyone en Crète, et de Crète dans l'île de Rhodes, où ils se fixèrent. Ils étaient amis de la navigation, adonnés à la sculpture, à la métallurgie et à la magie; Apollon Hélius était leur dieu principal (4). Leur établissement dans l'île de Rhodes précéda ou accompagna celui des Héliades dont ils partageaient le culte; aussi semble-t-il que la médaille d'Ialysus, avec son type crétois, conserve des traces de cette union, puisque l'on y observe le sanglier, ornement habituel de la proue des vaisseaux grecs (5), et la tête de l'aigle, oiseau solaire, destructeur des serpents dont l'île était autrefois infestée, symbole assez fréquent sur les médailles de Rhodes, dont la principale montagne était couronnée par le temple de Jupiter Atabyrius, fondé par le Crétois Althamènes (6). Atabyrius est aussi le nom d'un des Telchines (7).

(1) Sestini, *Lett. Contin.*, t. VII, p. 82, et pl. 2, n° 26.

(2) Strab., lib. XIV, c. 2, 6. Plut., *de Virt. mul.*, t. VII, p. 17. Reiske.

(3) En cette qualité ils n'avaient pas de pieds et leurs mains étaient palmées. Eustath. *ad* Hom.

Il nous semble que les médailles d'Itanus, en Crète, représentent plutôt un Telchine qu'un Triton.

(4) Cf. Neumann, *Rer. Cretic. Specim.*, p. 38-40 et 68.

(5) Cf. coupes ornées de vaisseaux, autrefois dans la collection de M. Beugnot, et les médailles de Phasélis où l'on voit d'un côté la proue à tête de sanglier, de l'autre la poupe avec son acrostolium.

(6) Apoll., III, 2, 1.

(7) Steph. Byz., verb. Ἀτάϐ.

Deux médailles d'argent du cabinet Allier d'Hauteroche, classées à Clazomène,

Durant la vingtième année de la guerre du Péloponèse, et dans la 92[e] olympiade, les Lacédémoniens prirent Camirus, qui n'avait pas de murailles; ils persuadèrent aux Lindiens et aux Ialysiens d'abandonner le parti d'Athènes (1). L'Olympiade suivante, les trois plus anciennes villes du territoire rhodien furent abandonnées par leurs habitants, qui se réunirent dans les murs de Rhodes (2). Au temps de Strabon, Ialysus n'était plus qu'une bourgade sans importance.

IDYMA.

19. Tête virile, jeune, imberbe, vue de face, les cheveux épars, et armée de cornes naissantes.

℟. IΔYMIΟΝ. Feuille de figuier. AR. 3, 75. Drachme.

Sur le rivage d'Asie, en face de l'île de Rhodes, la Carie se terminait au pays des Cauniens, qui parlaient la langue carienne, mais dont l'origine et les lois étaient crétoises (3). Avec le pays des Cauniens finissait aussi la région appelée la Doride, et commençait la Lycie. Cette contrée devint l'asile du Telchine Lycus, lorsque, prévoyant que Rhodes allait être inondée par la mer, il quitta ce séjour avec ses frères, pour aller s'établir sur le continent. A la suite de son émigration, Lycus éleva le temple d'Apollon Lycien. C'est sur la limite des Cauniens et de la Lycie qu'était bâtie la ville d'Idymus, que Ptolémée et Étienne de Byzance placent parmi les villes de la Carie (4).

La feuille de figuier, au revers de notre drachme, répète le type de Camirus que nous avons décrit plus haut. Pour la tête de face, ses cheveux épars, ses cornes naissantes et son aspect farouche, ne permettent pas de songer à l'Hélius de Rhodes, mais plutôt à quelque personnage comme Pan ou Actéon, que

doivent appartenir à Ialysus : l'une a une tête d'oiseau, l'autre un sanglier ailé au revers d'un carré creux. Dumersan, *Cabinet Allier*, pl. XIV.

(1) Thucydid., lib. VIII, c. 44.

(2) Diod. Sicul., lib. XIII, c. 75. Strab., lib. *sup. cit.*

(3) Strab., XIV, c. 2, 3.

(4) Steph. Byz., verb. Ἴδυμ. Ptol. Bert., p. 137.

les cornes naissantes pourraient caractériser. On se souviendra que, selon une tradition rapportée par Eustathe, les Telchines étaient les chiens d'Actéon métamorphosés en hommes (1). Pan lui-même était honoré par les Rhodiens, qui placèrent quelquefois sa tête sur leurs médailles, et donnèrent son nom à un des promontoires de leur île (2).

Cyzique.

20. Proue de navire dont le taille-mer est formé par la partie antérieure d'un chien ailé. Dessous, pélamide. AV. 16, 08.

℟. Carré creux divisé en quatre parties, dont les fonds sont semés de points.

21. Double tête de lion et de bélier. Dessous, pélamide.

℟. Carré creux divisé en quatre parties. AV. 1, 325.

22. Partie antérieure d'un taureau ailé à gauche. Dessous, pélamide.

℟. Carré creux divisé en quatre parties. AV. 1, 325.

23. Persée, agenouillé à droite et se retournant vers la gauche. Il est armé de la harpé et tient la tête de Méduse. Sous son genou, un pélamide.

℟. Carré creux divisé en quatre parties, dont les fonds sont semés de points. AV. 16, 08.

Depuis les premiers essais de Sestini sur les statères, un assez grand nombre de ces monnaies ont été découvertes, et la liste de l'archéologue italien aurait besoin d'être complétée (3). L'opinion générale des numismates attribue à Cyzique l'immense émission de ces doubles statères d'or allié d'argent, et de leurs divisions si abondantes dans les collections. La variété

(1) Eustath. *ad* Hom., *Iliad.*, IX, 525.

(2) Ptol. Bert., p. 139.

(3) Nous citerons, par exemple, les doubles statères suivants : Bacchus assis sur un rocher et tenant le canthare ; une Victoire agenouillée tenant l'acrostolium ; un Jupiter agenouillé tenant l'aigle et le sceptre ; une tête de Silène ; un lion brisant une épée ; une lyre ; une Diane ou Hécate agenouillée, armée d'une torche ; Hercule enfant étouffant un serpent, avec son frère Iphiclès auprès de lui, type qui se reproduit sur une médaille d'or pur, de Lampsaque.

infinie de ces médailles, leurs types qui pourraient les faire attribuer à différentes villes de l'Asie Mineure, n'ont produit encore aucune classification positive, parce que leur identité de fabrique est si manifeste, que l'on ne peut la méconnaître. Quelques pièces d'or pur ont été rangées, soit à Samos, soit à Téos, mais celles que l'on appelle d'électrum ont été jusqu'à présent laissées ensemble sous le nom de Cyzique. Cependant, il est difficile de croire qu'une seule ville ait autant varié ses émissions de monnaies. Le changement continuel de ses types devait lui être préjudiciable. Si l'on admettait, au contraire, que plusieurs villes grecques du littoral de l'Asie Mineure possédaient un atelier commun où leurs monnaies d'or étaient frappées, l'identité de fabrique s'expliquerait plus facilement en même temps que la variété des types. Quelques lettres, rarement observées, ont suffi à Sestini pour déterminer l'attribution de certaines séries, par exemple, à Colophon ou à Téos. Un double statère avec l'élan et un nom de magistrat porte des initiales qui le classent à Érythrée d'Ionie, mais l'absence ordinaire de toute légende sur les pièces dites d'électrum impose une grande réserve. Le poisson pélamide a été considéré longtemps comme le symbole de Cyzique; cependant il abonde sur toute la côte de l'Asie Mineure et n'est pas plus particulier à Cyzique que le dauphin ne l'est à Syracuse. Nous donnons ici deux doubles statères et deux divisions dont les types sont nouveaux et intéressants. La proue du vaisseau, armée d'un taille-mer représentant un chien ailé, rappelle les médailles de Colophon avec le type du chien, que Sestini a décrites et rangées avec certitude à cette ville de l'Ionie (1). C'est encore à Colophon qu'il faudrait peut-être donner le double statère où est gravée une truie marchant à gauche (2). Cette image nous paraît faire allusion à la querelle des devins Mopsus et Calchas, dont Colophon fut le théâtre, et que Strabon a racontée d'après Phérécyde (3).

(1) *Degli Stateri*, p. 82.

(2) Attribuée à Cyzique par Sestini. *Ibid.*, p. 54.

(3) Strab., XIV, c. 1, 27. Ces devins s'étaient rencontrés près du temple d'Apollon

Un double statère, d'un très-beau travail, représentant la Liberté assise, une couronne à la main, sur une base où est écrite la légende ΕΛΕΥΘΕΡΙ, est attribué par M. Millingen à Cyzique. Il semblerait plus certain de le transporter à Smyrne, où une fête des Éleuthéries était annuellement célébrée en mémoire de la délivrance de la ville par les femmes esclaves (1).

N° 21. La médaille avec la double tête de lion et de bélier appartient à la série que Sestini regarde comme phocéenne, à cause du phoque qui accompagne la tête de bélier, au revers de laquelle est la tête d'Hercule ou celle d'un lion gravée en creux. Il en est du phoque comme du pélamide; si quelques pièces, certainement phocéennes, portent le type du phoque, il n'en résulte pas que cet amphibie soit un symbole exclusivement phocéen; nous en voyons ici un exemple. En effet, selon le système que nous combattons, Phocée et Cyzique auraient un droit égal à revendiquer la médaille que nous publions ici comme celle du recueil de Sestini, où les mêmes emblèmes, au lieu d'être adossés, sont répartis sur la face et le revers. Nous ne saurions déterminer à quelle ville appartient le type de notre médaille. La tête de bélier se trouve souvent sur les monnaies de Clazomène, mais on l'observe aussi sur des pièces samiennes et sur celles de Panticapée; la tête de lion est commune à Samos, Cnide, Cyzique et Panticapée. Peut-être cette dernière ville, avant de frapper un statère d'or autonome, a-t-elle été associée à ce monnoyage collectif que nous supposions plus haut. Il est certain que plusieurs dépôts de doubles statères ont été découverts en Crimée; une partie considérable de ces médailles a été fondue; ce qui fut soustrait au creuset a fourni la plupart des types nouveaux entrés dans les différents cabinets de numismatique.

à Claros, dans le territoire de Colophon, et se défièrent pour deviner l'avenir. Une truie pleine fut l'objet de leur contestation; Mopsus annonça exactement quelle serait sa portée; Calchas en mourut de douleur. La même fable est transportée, par une autre tradition, à Mallus, ville de Cilicie fondée par Mopsus. Strab., lib. XIV, c. 4, 10.

(1) Plutarch., *Parallell.*, t. VII, p. 242, éd. Reiske. Millingen, *Ancient Coins*, p. 71.

Sous le n° 22 est gravée une médaille représentant la partie antérieure d'un taureau ailé. La tête ou la partie antérieure d'un taureau sont encore des symboles de Cnide, de Samos et de Panticapée.

Le double statère n° 23 est intéressant pour sa belle fabrique et pour le personnage héroïque qu'il représente. On sait que le mythe de Persée était consacré par la numismatique de la Cilicie, du Pont, de la Paphlagonie et de la Lycaonie; il devait donc être répandu dans toute l'Asie Mineure, où il avait été apporté de l'Asie Persane. Astypalea, île de Carie, près de Rhodes, avait, comme Sériphe, adopté sur ses monnaies la tête de Persée. Mais Astypalea devait être assujettie au système monétaire des Rhodiens; elle n'a d'ailleurs pas produit de monnaies d'argent connues jusqu'à présent. Il serait, par conséquent, difficile de lui donner ce double statère. En remarquant la harpé dont le héros est armé, on pourrait penser que notre médaille provient des ateliers d'Harpagia, près de Cyzique, localité à laquelle nous attribuons aussi les divisions de statères avec la harpyie représentée sous deux formes différentes (1).

Ce fut à Samos, près de la ville nommée Dicterion, que Minerve instruisit Persée des moyens qu'il devait employer pour achever son entreprise contre la Gorgone, en lui montrant des images de Méduse qu'elle avait tracées elle-même (2). Ce fait mythologique est le sujet d'un beau miroir étrusque publié par Dempster et par Millin (3). On y voit Persée armé de la harpé et portant la cibisis, attentif aux leçons de Minerve qui dessine avec sa lance, sur le sable, une tête de Gorgone.

Sur notre double statère, Persée, agenouillé et détournant

(1) *Nouvelles Annales*, t. II, p. 94.

(2) Tzetz. *ad* Lycoph., *Cassand.*, v. 835.

(3) Demps., *Etr. reg.*, II, 4. Millin, *Gal. mythol.*, t. II, p. 5, et pl. XCVI, n° 386. Ces archéologues ont cru y reconnaître Persée venant d'apporter aux pieds de Minerve la tête de Méduse, que la déesse touche avec sa lance.

son visage, dépose à terre la tête de Méduse (1). On connaît la fable suivant laquelle le héros argien, après avoir délivré Andromède, lava dans les flots de la mer ses mains victorieuses, et plaça le gorgonium sur un lit de tiges marines qui furent transformées en corail (2). S'il fallait opter, pour l'attribution de notre pièce, entre les villes de l'Asie Mineure, nous inclinerions vers Parium ou Abydos de Mysie, deux cités qui adoptèrent le gorgonium comme symbole principal. Le pays de Parium était habité par les Ophiogènes, habiles à dompter les serpents et à guérir leurs morsures; le fondateur de leur établissement en Asie fut, disait-on, un serpent métamorphosé en héros; peut-être, ajoute Strabon, était-il un des Psylles de la Libye (3).

Les rapports de poids de ces différentes pièces de même alliage sont à peu près de 1 à 12. Ainsi, le double statère pèse moins que deux dariques d'or, puisque celles-ci sont ordinairement du poids de 8, 35. Les doubles statères d'Alexandre pèsent 17, 40, et ses statères environ 8, 65. Au reste, les monnaies de Carie et celles de Cyzique sont d'un poids notablement inférieur à celles de l'Attique, et l'on sait que le poids du statère d'or se réglait sur celui de la drachme d'argent.

Sigée en Troade.

24. Tête de Pallas casquée et vue de trois quarts.

℞. Chouette debout, vue de trois quarts. Dans le champ, un croissant. AR. Drachme.

Nous avons dit plus haut que les monnaies d'électrum, malgré la ressemblance de leur fabrique, semblaient avoir été frappées par différentes villes; c'est une opinion que partage M. Millingen (4), et, dans son catalogue du cabinet de M. Allier, M. Dumersan n'a pas hésité à la suivre, en classant à Sigée

(1) L'appendice qui forme une espèce de barbe à la tête de Méduse ne doit résulter que d'un défaut du coin.

(2) Ovid., *Met.*, IV, 739.

(3) Lib. XIII, c. 1, § 14.

(4) *Sylloge*, p. 65.

une pièce d'électrum de petit module, où l'on voit, d'un côté, la tête de Pallas de trois quarts, et, de l'autre, une tête d'éphèbe dont le col est entouré de la chlamyde; le chapeau thessalien est rejeté en arrière sur son épaule; le tout est encadré dans un carré creux. Avec cette monnaie d'or, M. Dumersan donne un bronze de Sigée tout semblable à notre médaille, excepté que, dans le champ du revers, deux feuilles d'olivier remplacent le croissant (1).

Aucun numismate n'ignore que, sur les médailles d'Athènes, le croissant et les feuilles d'olivier accompagnent la chouette de la Minerve Attique.

Sigée était en ruines du temps de Strabon : on y voyait, dans le voisinage du temple et du monument d'Achille, les sépulcres de Patrocle, d'Antiloque et d'Ajax, auxquels les Iliens rendaient des honneurs funèbres (2). Étienne de Byzance distingue et place en Troade les villes de Sigeion, selon Strabon, et de Sigée, selon Hécatée. Pinedo observe, avec raison, que ces deux villes n'en font qu'une seule, celle à laquelle nous devons la médaille d'argent publiée ici pour la première fois. Sur cette drachme, comme sur les pièces de bronze du cabinet Allier, on doit reconnaître la Minerve Iliade, objet de la vénération d'Alexandre. Ce conquérant, à peine débarqué en Asie, alla rendre les honneurs funèbres au tombeau d'Achille, offrit des sacrifices à Minerve Iliade, consacra son armure à la déesse, et, à la place, prit quelques armes conservées dans cet édifice depuis le temps de la guerre de Troie, voulant qu'on les portât devant lui dans les combats. Il sacrifia ensuite à Priam, sur l'autel de Jupiter Herceus, afin de détourner la colère de ce héros contre les descendants de Néoptolème (3).

(1) *Cat. du cab. Allier,* p. 79, et pl. XIII, n°s 15, 16.
(2) Strab., XIII, c. 1, p. 31.
(3) Arrien., lib. I, c. 11, 12.

CLAZOMÈNE. CARIE.

25. ΘΕΟΔΟΤΟΣ ΕΠΟΕΙ. Tête laurée d'Apollon, vue de face.

℞. ΜΑΝΔΡΩΝΑΞ κλΑΙΟ. Cygne battant des ailes, à gauche. AR. 16, 95. Tétrad.

26. Même légende et même type, d'un coin différent.

℞. ΠΥΘΕΟΣ Πυθεου.κλΑαζομενιον. Même type, d'un coin différent.

27. Sans légende, même type, d'un autre coin.

℞. ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ κλαζομΕΝΙΟΝ. Cygne debout, à gauche, lissant avec son bec les plumes de son aile gauche relevée. AR. 15, 87. Tétrad.

28. Même tête.

℞. ΑΠΟΛΛΑΣ....ΚΛ. Cygne debout, à gauche, et battant des ailes. AR. 4, 12. Drachme.

29. Même tête.

℞. ΑΠΟΛΛΑΣ....Α. Même revers que le précédent. AR. 2,06. demi-drachme.

La numismatique de Clazomène est assez riche, surtout en médailles de bronze; mais Sestini et, à son exemple, plusieurs archéologues, y ont introduit des pièces d'or et d'argent, en se guidant seulement sur une analogie qui peut les avoir induits en erreur. Ainsi, le type du sanglier ailé, dont la fable a pour théâtre Clazomène, a déterminé beaucoup de leurs classements de médailles sans légende, et d'autres, avec la seule lettre K, ont été rangées dans la même catégorie, uniquement à cause du sanglier ailé ou sans ailes. Mais ces monnaies ont, au revers, la tête de lion qui, jusqu'à présent, ne se trouve pas sur les monnaies portant le nom de Clazomène, quelquefois même la lettre K est remplacée par la légende ΣΑ, (1) ΤΙΗ, ou plutôt ΤΡΗ. Ces observations n'ont pas pour objet de renverser les conjectures de Sestini, mais seulement d'ébranler la certitude de ses attributions, admises avec l'empressement et la

(1) Voir plus haut.

confiance que devait inspirer un savant tel que lui. Par un de ces hasards qui se présentent souvent dans la découverte des monuments antiques, la belle monnaie d'or de Clazomène était gravée dans le recueil de Pellerin, bien avant que Dutens (1) eût fait connaître un petit médaillon d'argent de la même ville, et qui, par son module, ne paraît être qu'un didrachme. Nous publions ici trois tétradrachmes dont les deux premiers portent le nom, jusqu'à présent ignoré, du graveur Théodote. Le médaillon n° 27 n'est pas signé; cependant, malgré son état d'altération, il est bien supérieur à ceux de Théodote et paraît être de même temps. Le type de toutes les médailles de Clazomène, depuis la demi-drachme jusqu'au tétradrachme, est à peu près identique à celui de la médaille d'or et de la demi-drachme d'argent publiée par Pellerin. Une seconde médaille d'or de Clazomène existe en Angleterre au musée Britannique; elle ne diffère de celle de Pellerin que par le nom de magistrat. Ceux de Métrodore, Pytheus et Apollas sont déjà connus dans la numismatique clazoménienne. C'est la première fois que nous trouvons celui de Mandronax; ce nom, singulier pour sa forme, ne se représente qu'une fois dans la liste dressée par M. Mionnet, encore n'est-il pas complet; il appartient à un magistrat d'Alexandrie en Troade.

Les types de ces médailles de Clazomène n'offrent aucune difficulté pour leur explication. La ville qui les a frappées est une colonie ionienne, et, dans l'Ionie, le culte d'Apollon et de Diane était généralement répandu. A Milet on adorait Apollon Didyméen; le même dieu était surnommé Grynæus à Clazomène. Toutes les régions voisines honoraient Apollon. Ainsi, Myrina, Magnésie, Rhodes, les villes et les rois de Carie gravaient à l'envi l'image de ce dieu sur leurs médailles. On ne peut douter que l'Apollon Ionien ne fût en même temps le soleil; le mythe de Branchus à Milet en est la preuve. Cependant nous ne la chercherons pas dans la tête du dieu vue de face sur les monnaies de Clazomène. Ni dans cette ville, ni à

(1) *Ex. de qq. méd.*, p. 8, 9, et pl. 1, n° 4.

Rhodes, le soleil n'a été constamment représenté de cette manière (1). On conçoit facilement à quelle détérioration des médailles d'un tel relief étaient exposées. Mais il y eut une époque où les nations grecques les plus civilisées adoptèrent presque simultanément le type de la tête de face; ce fut celle où vivait Alexandre, tyran de Pheræ, qui, lui-même, y prit part en frappant un superbe médaillon avec la tête de Diane vue de face. Dans le même siècle, si l'on en juge par le style des médailles, Larisse, Clazomène, Lampsaque, Sigée, Vélia, Crotone, Héraclée, Thèbes, Syracuse, Catane, Barcé et beauconp d'autres villes plus obscures firent représenter leurs divinités tutélaires de face sur leurs monnaies. C'était le dernier effort de l'art monétaire; mais les inconvénients en furent bientôt reconnus. Dès le temps d'Alexandre, on était revenu à des profils dont les reliefs adoucis assuraient à la monnaie plus de durée avec une atténuation de poids moins rapide.

Le cygne que l'on voit au revers de nos médailles de Clazomène est l'oiseau sacré d'Apollon, celui qui sert de monture au dieu, et dont l'espèce abondait sur les rives du Caystre, fleuve célèbre de l'Ionie.

Τῶν δ' ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ,
Χηνῶν ἢ γεράνων ἢ κύκνων δουλιχοδείρων
Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, Καϋστρίου ἀμφὶ ῥέεθρα,
Ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ἀγαλλόμεναι πτερύγεσσι,
Κλαγγηδὸν προκαθιζόντων, σμαραγεῖ δέ τε λειμών (2).

Il n'est pas inutile de remarquer que le nom de Clazomène est dérivé du même verbe κλάζω, exprimant le cri rauque des cygnes qui volent ou s'abattent: κλαγγηδὸν προκαθιζόντων; c'est aussi le surnom d'une déesse représentée sur des bronzes de Clazomène, et qui doit avoir des rapports assez directs avec l'amazone Gryné, séduite par Apollon dans le lieu voisin

(1) Une médaille de Rhodes en or représente la tête du soleil de profil; celles de Clazomène et de Rhodes, en bronze, portent la tête d'Apollon Hélius tournée de même.

(2) Hom., *Iliad.*, II, 459.

de Clazomène (1), où fut bâtie la petite ville, le temple et l'oracle de Grynium. En effet, sur les médailles de l'Asie Mineure, les villes qui attribuaient leur origine à des amazones, comme Smyrne, Myrina, Cyme, donnaient ce caractère à leurs fondatrices, et les représentaient couronnées de tours ou du modius.

Sur les médailles de bronze frappées à Clazomène, on trouve souvent un cygne au revers de la tête de Méduse; on peut supposer qu'il fait allusion aux Grées, femmes à forme de cygne et gardiennes des champs gorgoniens de Cisthène (2) le même oiseau se voit aussi au revers d'une tête de Jupiter, sur les bronzes de ce pays; ce doit être alors le symbole du culte d'Apollon, associé à celui du premier des dieux.

COLOPHON OU CLAZOMÈNE.

30. Tête laurée d'Apollon, à gauche.

℞ ΥΘΕΟΣ. Femme assise, à gauche, sur un siége, s'appuyant de la main gauche sur une haste et tenant un casque de la main droite. AR. Didrachme?

L'état fruste d'une partie du revers de cette médaille a probablement fait disparaître la légende qui devait se trouver derrière la haste tenue par la femme assise. C'est donc par une simple conjecture que nous donnons cette médaille à Colophon. Nous y sommes conduits par l'analogie de sa fabrique avec celles de Clazomène. Les lettres de la légende sont écrites comme celles des médaillons que nous venons de décrire; enfin le nom ΠΥΘΕΟΣ est celui d'un magistrat clazoménien. Mais la numismatique de Colophon atteste que les noms ΠΥΘΕΟΣ, ΑΠΟΛΛΑΣ, sont communs aux deux cités voi-

(1) Serv. *ad Æneid.*, IV, 345. Steph. Byz., verb. Γρυν. Strab., lib. XIII, c. 3, 5. Ce temple, orné et construit peut-être par les rois de Pergame (Cyriac. Anconit. *ad* Strab., *loc. sup.*), était enrichi de nombreuses offrandes. On y voyait des cuirasses de lin et le bois sacré était planté d'arbres odoriférants du plus bel aspect. Pausan., lib. I c. 21, 9.

(2) AEschyl., *Prometh.*, 792 et seq.

sines qui probablement se gouvernaient par les mêmes lois et reconnaissaient les mêmes autorités; seulement, sur les monnaies de Colophon, la tête d'Apollon se trouve fréquemment de profil; celle d'une femme casquée est aussi plus souvent répétée à Colophon qu'à Clazomène.

Minerve est représentée la tête nue et tenant son casque à la main, sur plusieurs vases de différentes fabriques, entre autres sur celui qu'a expliqué M. Welcker, *Annali*, t. IV, p. 380. Cependant, la figure au revers de notre médaille pourrait être l'amazone Gryné, aimée de l'Apollon Clarius.

MALLUS.

31. MA.... Tête barbue, laurée, à droite.

℞. Hercule étouffant le lion de Némée. AR. 10 gr, 20.

Les villes de Tarse et de Mallus faisaient remonter leur origine à des colonies argiennes. La première prétendait avoir été bâtie par des Argiens qui erraient avec Triptolème à la poursuite d'Io (1); elle voulait aussi que Persée eût pris part à sa fondation (2).

Mallus attribuait la sienne à Amphiloque et Mopsus, fils d'Apollon et de Manto. Selon cette tradition cilicienne, les deux héros avaient bâti leur ville de concert; ensuite Amphiloque était retourné à Argos; mal accueilli dans cette cité, il était revenu à Mallus. Mais Mopsus refusa de l'admettre au partage. Une monomachie fut la suite de ce refus. Les rivaux périrent ensemble et furent ensevelis séparément près du fleuve Pyramus, de telle sorte que du tombeau de l'un on ne pouvait découvrir celui de l'autre (3).

Callimaque donnait à Mallus un fondateur du même nom (4).

Tarse et Mallus obéissaient et payaient tribut aux Perses, lorsque l'invasion d'Alexandre les rendit à la liberté. Ce prince,

(1) Strab., lib. XIV, c. 4, § 12.
(2) Ammian. Marcell., lib. XIV.
(3) Strab., lib. XIII, c. 4, § 16.
(4) *Ap.* Steph. Byz., verb. Μαλλ.

marchant de Tarse contre Darius, passa par Anchialus et Soli, dont il dota les habitants d'un gouvernement démocratique; ensuite il vint sacrifier à Minerve, divinité principale de Magarsus; de là venant à Mallus, il rendit les honneurs héroïques à Amphiloque, et trouvant la ville agitée par des séditions, les apaisa, en exemptant les citoyens des tributs qu'ils payaient à Darius. Il leur accorda ce privilége en faveur de leur origine argienne, parce qu'il descendait lui-même des Héraclides Argiens (1).

Ce curieux document, fourni par l'histoire d'Alexandre, explique plusieurs faits de la numismatique cilicienne. On voit par là pourquoi les médailles de Mallus portent quelquefois le type d'une tête de satrape avec un voile particulier, couvrant la chevelure et la barbe, selon l'usage de la cour du grand roi. On comprend ainsi comment des monnaies d'un style contemporain offrent, au revers d'une tête de femme, l'Hercule combattant le lion, type identique à celui d'une médaille d'argent de Tarse, au revers d'une tête de femme coiffée du modius, avec la légende ΤΕΡΣΙΚΟΝ.

Une autre médaille de Mallus, publiée par Dutens (2), représente un archer persan, et, au revers, Hercule debout étouffant le lion. Il en résulte que les souvenirs des Héraclides s'étaient conservés à Tarse et à Mallus, même sous la domination persane, et furent remis en honneur, lorsque les Macédoniens firent la conquête de la Cilicie.

Il est probable que les nombreuses pièces d'argent incertaines de la Cilicie, représentant la tête ou la figure de Minerve, appartiennent, au moins en partie, à Magarsus, dont on n'a que des monnaies autonomes en bronze.

Les archéologues connaisssent les types intéressants fournis par la numismatique de Tarse, et relatifs au culte de l'Hercule asiatique, qui se confond avec Sardanapale; Mallus a frappé

(1) Arrian., lib. II, c. 5.
(2) *Explic. de qq. méd.*, p 125, pl. 1, fig. 1.

plusieurs médailles aussi importantes, consacrées au culte de Vénus Androgyne (1).

TRABALA EN LYCIE.

32. ΤΡΛΛΒΔ+ΕЅ.. Tête d'Hercule barbu, couvert de la peau de lion; dans un carré creux.

℞. Sans légende et sans type. AR. 10, 20.

Étienne de Byzance place en Lycie une ville nommée Trabala, mais ne donne aucun détail sur son origine ou son histoire. Une seule médaille de bronze a été jusqu'à présent attribuée à Trabala : sa légende est grecque et porte : ΛΥΚΙΩΝ. ΤΡ. Son type est une tête d'Apollon, et, au revers, un arc et un carquois dans un carré creux (2).

La médaille que nous publions ici est d'argent, de même poids que celles de Celendaris. Le type du revers a disparu, ou peut-être n'a jamais existé. Il est certain que sur plusieurs médailles de la Cilicie, notamment celles aux types d'Hercule combattant et du lion déchirant un cerf, le coin de l'Hercule n'a souvent laissé qu'une trace presque invisible, comme s'il avait été effacé par un trop long usage. Notre didrachme appartient, par sa légende, à cette nombreuse série de monnaies, encore mal expliquées, que l'on trouve dans l'ancienne Lycie. On sait que le même pays est parsemé de tombeaux dont plusieurs, d'une élégante architecture, portent des inscriptions très-bien conservées, en caractères semblables à ceux de la série numismatique dont nous venons de parler; ces caractères sont en partie grecs, en partie barbares. L'un des tombeaux lyciens dessinés par M. Cockerell, offre une inscription bilingue, relevée par le voyageur anglais, et tout donne à penser que les quatre lignes lyciennes placées au-dessus des quatre lignes grecques, en sont la traduction, puisque le nom ΣΙΔΑΡΙΟΣ

(1) Lajard, *Nouvelles Annales*, t. I, p. 212.

(2) Mionnet, Supp., t. VII, p. 24.

de l'une, se trouve répété par le nom ϟΕΔΑΤΕΙΑ dans l'autre.

Les inscriptions copiées par M. Cockerell (1) sont au nombre de quatre. Le mot ΒΕϟΑΤΕΔΑΕΜΑΙ s'y trouve reproduit dans chacune; deux autres mots, ΨΡΓΓΕΑ,..ΑΕΙΡ,.. sont répétés l'un dans trois, l'autre dans deux inscriptions; ils doivent tous appartenir à la formule funéraire. On observe dans la troisième des épitaphes le mot ΓΑΤΕΚΛΑ, qui se lit sur une médaille lycienne de ma collection; ce mot est donc un nom de lieu.

Le type des monnaies d'Aspendus, clairement désigné par les anciens, a été reconnu sur une médaille portant la légende ΕΣΤFΕΔΙΙΥΜ, et l'attribution proposée par Sestini a été généralement adoptée (2).

Les numismates semblent être aussi d'accord pour classer à Néphélidda une monnaie dont l'inscription est en caractères lyciens, comme ceux de notre médaille (3). Décider avec certitude de semblables questions est à peu près impossible, puisqu'il s'agit de légendes écrites dans une langue dont les rapports avec le grec sont si peu nombreux, que l'alphabet n'est pas identique. Cette langue même a laissé seulement quelques vestiges dans les textes de l'antiquité (4). C'est donc sur les lettres grecques de la légende et sur l'analogie des sons produits par leur combinaison, que l'on peut seulement se fonder. Il faut, de plus, se rappeler que les villes de la Lycie, comme celles de la Pamphylie et de la Lycaonie, avaient un nom chez les Grecs, un autre chez les barbares. Cependant l'influence des Grecs dut s'exercer longtemps dans les villes maritimes, car nous possédons beaucoup de médailles lyciennes et pamphyliennes avec des légendes grecques. Sidé de Pam-

(1) Walpole, *Travels in various countries of the East*, p. 524 et pl. *ibid.* Il y a de 60 à 70 lettres par inscription.

(2) Sestini, *Descr. dell. med. del Mus. Hederv.*, t. II, p. 254.

(3) Sestini, *Lett. num.*, t. VI, p. 63.

(4) Cf. Jablonsky, *Opuscul.*, t. III, p. 102 et seq.

phylie offre des variations de langue et d'écriture, tantôt grecques, tantôt barbares. Il paraît que le monnoyage d'argent fut transféré d'Aspendus à Selgé, lorsque l'idiome barbare en fut éliminé par celui des Grecs. Une pareille substitution de langage put avoir lieu à Trabala, car la médaille grecque de cette ville est assez récente : elle appartient à cette confédération lycienne où toutes les villes adoptèrent un type uniforme, se réservant, pour seule différence, d'inscrire leurs initiales au revers et auprès de la légende ΛΥΚΙΩΝ.

Darique.

33. Archer coiffé de la tiare, agenouillé à droite et tenant de la main gauche son arc, de la droite une lance.

℞. Ellipse creuse dans laquelle sont tracées des ondulations en creux et en relief. AV.

Les collections de médailles n'ont possédé pendant longtemps que des dariques d'or globuleuses, d'un travail ancien et barbare; un carré long, creux, presque informe, formait le revers de l'archer. Mais depuis le temps où Sestini publia de curieuses dariques en argent, de différents types et de grand module, les dariques d'or sont aussi devenues plus variées; on a vu paraître celles dont les archers ont un style et un costume tout particulier, et même une de ces pièces, remarquable pour son exécution, n'est plus globuleuse, mais ronde, et n'a pas de carrés creux au revers, mais l'empreinte d'une proue de navire. Son travail excellent fait penser que cette pièce, frappée en Asie Mineure, est contemporaine de Tissapherne et d'Alcibiade. Celle que nous donnons ici est à peu près de la même époque. Sa fabrique annonce un art très-avancé. Cependant il y a, dans l'archer et dans le revers concave, une affectation d'archaïsme peu d'accord avec la liberté du travail de l'artiste. Le carquois est remarquable par la courroie terminée en croissant qui tombe sur le dos du guerrier. Ce même ap-

pendice sert à fermer les carquois des archers sur les monuments de Persépolis (1). La hampe de la lance, terminée par une boule, montre que cet archer est un des mélophores, cette troupe d'élite recrutée parmi les plus braves des immortels, et qui formait la garde du grand roi, exemple imité par Alexandre. Les mélophores étaient vêtus de robes jaunes et couleur de pourpre (2); ils portaient des pommes d'or à une des pointes de leur lance (3). Les dariques, dont le champ est assez développé, permettent de constater que cet ornement était ajusté à la partie inférieure de la hampe. L'autre extrémité était armée d'un large fer.

L'ellipse creuse du revers paraît représenter un large bassin où s'agitent des flots : c'est sans doute la mer qui aura été ainsi figurée. Ce symbole peut indiquer que la darique a été frappée dans un des ports de l'Ionie ou de la Carie.

SÉLEUCUS Ier.

34. Tête de Séleucus, à droite, coiffée d'un casque à larges jugulaires, recouvert d'une peau tachetée et décoré de cornes et d'oreilles de taureau. La peau de taureau est nouée sur la poitrine de Séleucus.

℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Victoire debout, à droite, et couronnant un trophée, placée sur un tronc d'olivier. Dans le champ, deux monogrammes qui peuvent se décomposer ainsi : TA. ΠΥΡ. AR. tétrad.

En 1719, Haym fit graver et expliqua deux médailles de la collection du duc de Devonshire, représentant Séleucus Ier.

(1) Ker Porter, *Travels in Georgia*, etc., t. I, pl. 36.

(2) Diod. Sicul., lib. XVII, 59. AElian., *Var. hist.*, IX, 3.

(3) Ἐπὶ τῶν στυράκων. Athen., lib. 12, p. 514. Les interprètes ont compris que les pommes d'or étaient à la pointe principale de la lance : les médailles montrent qu'il n'en est rien; c'était d'ailleurs fort invraisemblable, puisque l'arme des mélophores serait ainsi devenue inutile entre leurs mains.

L'une est en or et du poids des Philippe et des Alexandre (1); on y voit la tête nue et diadémée du roi, armée de cornes de taureau ; au revers est le buste d'un cheval cornu, qui ne peut être que Bucéphale, comme Haym l'a justement observé (2). Depuis le temps où fut publié le *Thesaurus britannicus*, M. Allier d'Hauteroche posséda deux de ces précieux statères (3) ; un autre existait dans la collection de Gotha (4).

La seconde médaille de Séleucus, publiée par Haym, avait le même type que celle dont nous venons de donner la description; seulement, au revers, on lit, dans le champ, les caractères AX, au lieu des deux monogrammes. M. Révil, à Paris, possède un exemplaire de cette variété; le tétradrachme que nous publions appartient au musée d'Avignon (5); il y a pris place avec la collection formée autrefois et léguée par le docteur Calvet. Cette pièce est remarquable par son excellente conservation, qui permet d'observer plusieurs détails que n'a pu voir Haym sur la médaille du duc de Devonshire, et qui manquent aussi sur l'exemplaire de M. Révil; par exemple, les mouchetures de la peau dont le casque et ses jugulaires sont recouverts, le nœud de la même peau sur la poitrine du roi, et la corne de taureau placée du côté gauche, dont une extrémité se montre en avant de la visière.

Visconti ne paraît pas avoir connu ce beau tétradrachme; il ne cite, dans son iconographie, que le statère de M. Allier d'Hauteroche; à ce sujet, il s'exprime ainsi :

« Nous avons remarqué l'usage adopté par plusieurs des « premiers successeurs d'Alexandre et par Alexandre lui-même, « de se faire représenter avec des cornes, à l'imitation de Bac- « chus conquérant de l'Inde. Mais Séleucus avait encore un

(1) *Thes. brit.*, t. I, p. 25, et pl. I, n° 5, éd. latine de Vienne, 1772.
(2) *Thes. brit.*, t. II, p. 20, même éd.
(3) Mionnet, t. V, p. 1, et Supp. t. VIII, p. 1.
(4) Lieb., *Goth. num.*, p. 8.
(5) Un autre exemplaire existe dans la collection de la banque d'Angleterre.

« droit plus particulier à cette distinction ; les anciens ont pré« tendu que les cornes ajoutées à ses images faisaient allusion « à un événement mémorable de sa vie ; Séleucus avait arrêté « seul un taureau furieux qu'Alexandre était prêt à immoler et « qui s'échappa de l'autel (1). Ce qui paraît incontestable, c'est « que cet attribut servait à faire distinguer les statues de Séleu« cus, et que l'ère qui date de son avénement à la souveraineté « de Babylone, et qui est connue sous le nom d'ère des Séleu« cides, est appelée par les écrivains orientaux l'*ère du cornu*. « Des statues de Séleucus ornées de cornes, se voyaient à « Athènes, à Antioche, et postérieurement, à Constanti« nople. Bryaxis et Aristodème, élèves de Lysippe, avaient « exécuté en bronze plusieurs statues de ce monarque (2). »

Visconti, contre l'opinion d'Haym, reconnaît dans le buste du cheval cornu, au revers, l'image du coursier auquel Séleucus dut son salut dans sa fuite, et qu'il montait en revenant fonder glorieusement la monarchie syrienne (3).

On conçoit difficilement comment un archéologue tel que Visconti, a pu adopter des explications aussi superficielles, même suggérées par les anciens, lorsque la numismatique est avec elles dans une complète opposition. En effet, si l'on examine les monnaies de bronze de Séleucus Ier, on y trouve non-seulement un cheval, mais encore un éléphant cornu, et l'on sait qu'Alexandre avait consacré au soleil le plus courageux des éléphants de Porus, en lui donnant le nom d'Ajax (4) ; Visconti lui-même a reconnu que les successeurs d'Alexandre imitèrent son exemple en adoptant des cornes pour attribut ; ceux qui

(1) Appian., *Syriac.*, § 57. Suid. verb. Σελευκ.

(2) Cf. Spanheim, *D. U. et P. R.*, t. I, p. 388. — Appian. *loc. cit.* Libanius. *in Antioch.*, t. II, p. 349. — Anonym., *Antiq. Constantinop.*, lib. VI, p. 127. *Ap.* Bandari, *imp. orient.*, t. I. — Plin., lib. XXXIV, c. 19 ; 13, 26.

(3) Visconti, *Iconog. gr.*, 2 part., p. 370-373. — Libanius, *Antioch.*, t. II, p. 349, dit que Séleucus avait adopté les cornes de taureau, en mémoire d'Io que les Argiens avaient été chercher en Asie.

(4) Philostrat., *vit. Apoll.*, lib. II, c. 12.

firent la conquête des Indes en eurent le droit plus que tous les autres. A ce titre, Séleucus I[er], et Eucratidas, roi de la Bactriane, ornèrent de cornes de taureau leur coiffure militaire ou royale. Tryphon portait sur la partie antérieure de son casque une grande corne d'ægagre; ces insignes n'étaient pas de pure fantaisie, ni même allusifs à une anecdote à peu près aussi invraisemblable que le lion mis à mort par Lysimaque. L'esprit symbolique de l'antiquité, et surtout de l'Orient, où régnait Séleucus, semble donc prouver que la première opinion émise par Visconti est la seule vraie; que, selon celle d'Haym, le cheval cornu représente Bucéphale; enfin, que l'éléphant avec le même attribut est encore un emblème de la puissance militaire de Séleucus. Celui-ci, parcourant les pays au delà de l'Indus avec six cent mille combattants, ramena de sa campagne contre Sandrocottus, environ cinq cents éléphants. La médaille d'argent de Séleucus où l'on voit, d'un côté, la tête laurée de Jupiter, de l'autre, Pallas dans un quadrige d'éléphants, peut avoir rapport au même triomphe (1).

Dans cette expédition, Séleucus soumit la Perse, la Bactriane, la Parthie, la Sogdiane, l'Arachosie, les Hyrcaniens et les Tapyriens (2). Nous pensons que les médaillons tétradrachmes avec la tête casquée et cornue de Séleucus, et, au revers, la victoire couronnant un trophée, se rapportent à son triomphe sur les peuples de l'Inde et de la haute Asie; et comme ce fut dans la Bactriane que s'introduisit le plus promptement le système monétaire des rois de Syrie, il nous semble permis d'attribuer aux Tapyriens la médaille avec les monogrammes formant ensemble le mot ΤΑΠΥΡ (3), et aux Hyrcaniens celle avec les lettres ΑΧ, initiales de la ville nommée Achriana, située dans cette région. Les Tapyriens habitaient au sud de la

(1) Cf. Eckell., *Doct. num.*, t. III, p. 211, 212.

(2) Strab., lib. XV, p. 724. Justin., lib. XV, c. 4. App. *Syriac.*

(3) Il faudrait cependant admettre qu'un seul mot fût exprimé par deux monogrammes.

mer Caspienne (1), et les Hyrcaniens à l'est, entre les Tapyriens et les Bactriens. Quelle que soit, au reste, la valeur de cette opinion, celle de Haym, qui, pour expliquer la légende, suppose qu'un de ces tétradrachmes a été frappé par les Achéens en honneur de Séleucus, ne supporte pas le moindre examen et n'est basée sur aucune vraisemblance.

DUC DE LUYNES.

(1) Polyb. *ap.* Steph. Byz. verb. Ἀχρ.

MÉMOIRE

SUR

UN BAS-RELIEF MITHRIAQUE

QUI A ÉTÉ DÉCOUVERT À VIENNE (ISÈRE).

(*Monum.*, Pl. XXXVI.)

Dans le courant de l'année 1840, un habitant de Vienne, M. Péron, entreprit de déblayer un terrain qu'il possède dans l'intérieur de la ville, non loin de la halle neuve et tout près des substructions romaines qu'avaient mises à découvert les travaux exécutés par les ingénieurs des ponts et chaussées du département de l'Isère, pour la confection d'une nouvelle route départementale, qui traverse ce quartier. Les déblais firent bientôt reconnaître, sur la propriété même de M. Péron, d'autres constructions antiques; et l'on exhuma du sol deux fragments d'un bas-relief romain qui avait été brisé avant de se trouver enfoui dans la terre. Cette découverte fut annoncée aux Comités historiques de Paris dans un rapport dont le journal *l'Institut* a publié un extrait dans son numéro du mois de décembre de la même année. A la simple lecture de la description que contient cet extrait, il est impossible de ne pas deviner que l'auteur du rapport s'est complétement mépris en attribuant au culte de Janus le bas-relief qui provient des fouilles de M. Péron; et l'on se sent, avec bien plus de raison, porté à supposer que ce bas-relief doit appartenir à la série nombreuse des monuments romains du culte de Mithra, quoiqu'il présente des particularités qui ne se sont encore rencontrées sur aucun bas-relief mithriaque d'époque romaine. Dans le dessein de

lever toute espèce de doute à cet égard, j'ai profité, au mois de juillet dernier, d'une occasion favorable pour aller examiner le monument original à Vienne, chez M. Péron, qui le conserve dans sa maison d'habitation (1). C'est le résultat de cet examen que je me suis proposé de faire connaître aux lecteurs de nos *Annales*.

Dès mon arrivée à Vienne, M. Delorme, conservateur de la bibliothèque et du musée de cette ville, eut la complaisance de me conduire chez M. Péron, et de là au lieu même où furent déterrés, l'année dernière, les deux fragments qui nous restent du bas-relief dont il s'agit. En présence de ces deux fragments, je reconnus immédiatement combien mon savant guide avait eu raison de me dire d'avance que je ne pourrais hésiter à les considérer comme les débris d'un bas-relief consacré au culte romain de Mithra. Arrivé sur le lieu où on les a trouvés, je ne tardai pas non plus à constater, avec M. Delorme, que les constructions romaines, découvertes à quelques pas plus loin, sont les restes d'un petit édifice souterrain et voûté, qui peut avoir été un *Mithræum*. Dès lors il m'était permis de conjecturer que le bas-relief de M. Péron, principal ornement de ce temple ou plutôt de ce *sacellum*, en avait été violemment arraché, pour être brisé, au temps où, emportés par un zèle aveugle pour le triomphe de la vraie religion, les chrétiens s'efforçaient de détruire les temples, les idoles, les emblèmes de tous les cultes païens et du mithriacisme en particulier (2), sans se douter qu'un jour ils encourraient le blâme d'avoir ainsi fait disparaître, ou du moins mutilé, des monuments éminemment propres à compléter l'histoire de l'esprit humain, et à témoigner des erreurs dont furent entachés les systèmes religieux ou philosophiques des peuples de l'antiquité.

Dans l'état de mutilation où nous est parvenu le bas-relief

(1) Depuis que ce Mémoire a été rédigé (août 1841), M. Péron a fait don au musée de Vienne du monument original qui est le sujet de ma dissertation.

(2) Voyez mes *Nouv. Observ. sur le gr. bas-rel. mithr. du mus. royal*, p. 3, 14-17.

qui me suggère cette conjecture et cette réflexion, on peut néanmoins, si l'on rapproche les deux fragments qui restent de ce bas-relief et si l'on tient compte d'un troisième fragment, que l'on n'a pas retrouvé, on peut, dis-je, rétablir, avec toute certitude, les dimensions du monument, tel qu'il était dans son intégrité, et se former une idée juste du sujet qu'on y avait sculpté. Sa hauteur n'excède pas 77 centimètres, et sa largeur 94. Les bords sont taillés en corniche, particularité qui nous autorise à croire qu'on avait destiné le bas-relief à être encastré dans un des murs du *Mithræum*. La matière est un calcaire blanchâtre et tendre, qui ne se rencontre ni dans les carrières des environs de Vienne, ni dans la construction des édifices élevés par les Romains sur le sol de la ville, ni parmi les débris d'antiquité figurée qu'antérieurement à la découverte de M. Péron on a pu y recueillir. Ce calcaire, selon l'opinion de M. Delorme, doit provenir des gisements qui existent plus au midi de la France, entre Valence et la Méditerranée.

Je place sous les yeux du lecteur un dessin (1), dont je suis redevable aux soins de ce même antiquaire, et qui reproduit fidèlement le monument dans son état actuel. Nous y voyons une figure humaine debout, à tête de lion, et nue, à l'exception de la ceinture et des parties génitales, que couvre un très-court vêtement. Elle a quatre ailes, deux ascendantes, qui naissent des épaules, et deux descendantes, qui sont attachées au bas des reins. De la main droite elle tient une clef devant sa poitrine; elle en porte une seconde dans la main gauche, qui descend jusqu'au niveau de la hanche, en s'écartant du corps. Les deux jambes se terminent par des griffes de lion, au lieu de pieds humains. Un serpent d'une grande longueur entoure le corps, de la tête aux pieds, et forme quatre replis, dont le premier fait arriver la tête du reptile sous la mâchoire inférieure du muffle de lion. A la droite de cette figure ainsi agencée, et sur le même plan, on remarque un autel quadrangulaire et allumé. Au-dessus de l'autel, une saillie pratiquée

(1) *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. 2.

dans le champ du bas-relief sert de socle à un groupe qui se compose d'un jeune homme et d'un cheval. Le jeune homme, placé à côté du cheval, le tient par la bride de la main gauche; il est imberbe et entièrement nu, à l'exception de la tête, qui est coiffée du bonnet phrygien. Le mouvement du bras droit semble indiquer qu'il était armé d'une lance, dont cependant on n'aperçoit aucune trace. Au côté opposé, c'est-à-dire à la gauche de la figure léontocéphale, on distingue, sur une seconde saillie, un peu au-dessous du niveau de la première et au bord d'une cassure, deux pieds humains, placés entre deux pieds de cheval, ce qui permet d'affirmer qu'ici, lorsque le bas-relief n'avait pas encore été mutilé, on voyait un second groupe semblable à celui que je viens de décrire. Quelques traces de couleur rouge, que l'on aperçoit à la surface de la pierre, permettent d'affirmer aussi qu'à l'exemple de quelques autres monuments mithriaques romains, celui-ci avait été plus ou moins richement colorié.

Avant la découverte de ce curieux bas-relief, on connaissait en Europe plusieurs autres bas-reliefs ou statues de ronde-bosse qui représentent une divinité léontocéphale, analogue ou presque semblable à celle que nous avons ici sous les yeux. Mais c'est pour la première fois qu'une telle divinité nous apparaît placée entre deux groupes où, dès le premier abord, nous reconnaissons les Dioscures, bien que ces deux personnages se montrent ici à la place qu'occupent, sur un grand nombre de monuments romains consacrés à Mithra, deux assesseurs ou génies lampadophores. Jusqu'à ce jour, notre figure à tête de lion s'était constamment reproduite isolée de toute autre figure humaine, et, une fois seulement, on avait pu constater à ses côtés la présence de quelques accessoires ou symboles, tels qu'un caducée, un coq, etc. (1).

La plus ancienne mention d'une sculpture d'époque romaine, représentant une divinité ailée, à tête et griffes de lion, et le corps enveloppé par les replis d'un serpent, se trouve dans

(1) Voyez Zoegas *Abhandlungen*, Taf. V, n. 16.

les notes manuscrites de Flaminio Vacca, que l'on conserve à Rome, et qui s'arrêtent à l'année 1594. Cette mention (1) s'applique à une statue de marbre blanc, d'un très-mauvais style, qui, du temps de Sixte V, fut découverte dans cette ville même et retirée des fouilles pratiquées par Horace Muti sur le sol de sa vigne, dans le vallon de Saint-Vital situé entre le mont Quirinal et le mont Viminal, et non loin du lieu où précédemment on avait exhumé une quantité considérable d'objets précieux d'antiquité (2). La statue léontocéphale était placée sur un globe, dans un *sacellum* souterrain, de forme semi-circulaire. Plusieurs lampes de terre cuite, posées sur le sol, autour de la base ou du piédestal qui portait cette figure, attestaient, comme la conservation parfaite de la statue, qu'à la chute du paganisme, ce petit édifice avait échappé aux recherches des chrétiens. Montfaucon, qui a transcrit ces divers détails dans son *Diarium italicum*, rapporte de plus qu'à son arrivée à Rome, en 1698, ce *sacellum* était, depuis longtemps, détruit ou recouvert de terre, et que la statue avait disparu. On croit qu'Horace Muti, effrayé de l'idée que cette figure pouvait représenter le diable, la fit jeter dans un four à chaux. Le dessin qu'en a publié Montfaucon (3), et qui la reproduit placée au milieu du *sacellum*, sur une base entourée de plusieurs lampes, est un simple croquis qu'avait fait, pour ainsi dire, de souvenir, Sante Bartoli, après avoir vu la statue originale et le petit édifice qui la renfermait. Peu de temps s'était écoulé depuis cette découverte, lorsque, selon le même Flaminio Vacca (4), on retira des fouilles de la vigne d'Horace Muti un bas-relief représentant une autre figure léontocéphale, qui n'eut pas le sort de la première. Éclairé par les discussions verbales auxquelles avait donné lieu celle-ci, le propriétaire conserva la seconde; et c'est entre les mains de ses héritiers

(1) Voyez Montfaucon, *Diar. italic.*, p. 196 et 197.
(2) *Ibid.*, p. 195 et 196.
(3) *Ibid.*, ad calc. p. 198. — *L'Antiq. expliq.*, t. I, 2e partie, pl. CCXV, fig. 1.
(4) Montfaucon, *Diar. italic.*, p. 197.

que Vacca put voir le bas-relief dont il s'agit, et en faire le dessin qui a été réduit et gravé au bas de la page 198 du *Diarium italicum*. Montfaucon a depuis reproduit ce dessin, dans de plus grandes dimensions, sous le n° 2 de la planche CCXV de *L'Antiquité expliquée* (1). La figure à tête de lion est ici sculptée en demi-relief, à côté d'un autel allumé ; elle est vêtue d'une longue tunique plissée, et porte de chaque main un flambeau allumé, au lieu d'une clef; de sa bouche sort une bandelette qui flotte dans l'air. Ces trois dernières particularités ne se rencontrent dans aucune autre représentation de ce genre ; et le bas-relief découvert à Vienne l'année dernière, par M. Péron, est, jusqu'à ce jour, le seul monument où l'on retrouve, à la droite d'une divinité léontocéphale, l'autel allumé qui, d'accord avec la description écrite de la main de Vacca (2), se voit à la droite de la figure également léontocéphale que représente le dessin trouvé par Montfaucon parmi les papiers de ce sculpteur. Cette figure, dans le siècle suivant, paraît être restée longtemps égarée. Le savant bénédictin n'avait pu la découvrir pendant son séjour à Rome ; mais depuis elle s'est retrouvée, et Zoëga nous apprend (3) qu'on l'a placée dans les jardins du palais Colonna.

A la vue du dessin qui la représente et du croquis de Sante Bartoli, qui rappelle la première, Montfaucon ne pouvait oublier que Luctatius, commentant un passage de la Thébaïde de Stace (4), où il est question de Mithra, s'exprime en ces termes (5) : *Est enim (Mithra) in spelæis persico habitu, leonis vultu cum tiara, utrisque manibus bovis cornua comprimens.....* Et bien que le scoliaste confonde ici les deux types différents dont se servirent les sculpteurs romains pour représenter le dieu des Perses, l'auteur du *Diarium italicum*, sans même relever cette confusion, n'hésite pas à déclarer qu'après le témoi-

(1) T. I, 2ᵉ partie.
(2) Montfaucon, *Diar. italic.*, p. 197.
(3) *Abhandlung.*, S. 205 et 206, n° 9.
(4) I, 720.
(5) Ad Stat. *Thebaid.* loc. cit.

gnage de Luctatius, rapproché des passages de Tertullien et de saint Jérôme, où l'on trouve une mention expresse des lions mithriaques (1), il est impossible de ne pas reconnaître Mithra sous les traits des deux figures léontocéphales découvertes dans la vigne d'Horace Muti. Il déclare aussi que depuis ces deux figures, on n'a retrouvé aucun autre monument de cette espèce sur le sol romain ni ailleurs.

Mais tandis qu'il écrivait ces dernières paroles dans son Journal de voyage, des travaux entrepris aux environs d'Arles, en 1698, rendaient à la lumière le torse d'une statue très-analogue; et ce torse fut publié par Montfaucon lui-même, en en 1719, dans le premier volume de *L'Antiquité expliquée* (2). Après avoir appartenu à M. de Graveson, il a été déposé au musée de la ville d'Arles, et reproduit dans un grand nombre d'ouvrages ou de recueils, quelquefois même avec des restaurations arbitraires et des qualifications que rien ne saurait justifier.

Dans la suite, quelques autres figures léontocéphales furent découvertes en divers lieux, dans le sein de la terre. Celle que publia le P. Kircher (3), en 1654, et qui n'est pas ailée, provenait d'une fouille faite, peu de temps auparavant, à Rome, dans les jardins de la villa du duc Muti, située non loin de la villa Ludovisi. Il ne faut la confondre avec aucune des deux qui, un siècle plus tôt, avaient été trouvées dans la vigne d'Horace Muti, comme je viens de le dire d'après Flaminio Vacca. Si je rapproche du mauvais dessin qu'en a donné le savant jésuite, la description faite par Zoëga (4) d'une statue à tête de lion et sans ailes, qui, de la bibliothèque du Vatican, est passée au musée Grégorien, je dois croire que celle-ci est l'original de la figure léontocéphale publiée par Kircher. Ce-

(1) Montfaucon oublie ici les deux passages classiques de Porphyre (*De Abstin.*, IV, 16; *De Antr. Nymph.*, § XIV, p. 15, ed. Van Goens). Il ne les cite pas non plus dans les paragraphes du IVe livre de son *Antiquité expliquée* (t. I, 2e partie), où il s'occupe des statues et des bas-reliefs qui représentent Mithra avec une tête de lion.

(2) 2e partie, p. 370 et 371; et pl. CCXV, fig. 3.

(3) *OEdip. Ægyptiac.*, t. III, p. 504.

(4) *Abhandlung.*, S. 204, n. 6.

pendant Raffei (1), en signalant l'extrême ressemblance qu'il avait remarquée entre cette dernière et une autre qui, de son temps, était placée à la bibliothèque du Vatican, dit qu'elle provenait de la maison Carpegna.

En ce moment, les riches et précieuses collections d'antiquités que renferme le Vatican comprennent cinq monuments du même genre. Deux sont déposés dans la bibliothèque de ce palais (2), deux autres dans les salles égyptiennes du musée Grégorien, et le cinquième au musée Chiaramonti. Le premier se voyait anciennement au musée Pie-Clémentin, et a été publié par Visconti (3): c'est un torse restauré, qui avait appartenu à la villa Albani (4), mais dont la provenance primitive est restée inconnue. Le second nous offre, avec l'exemple de la plus grande statue que l'on connaisse de Mithra léontocéphale, l'unique exemple aussi d'une tablette adhérente à la jambe gauche de la figure et chargée d'une inscription latine. Cette inscription, gravée en lettres capitales, nous apprend que la statue avait été consacrée, l'an 190 de notre ère, par un prêtre de Mithra nommé *Caius Valérius Héraclès*. Mon savant ami, M. le professeur Welcker, a publié ce monument avec les *Abhandlungen* de Zoëga (5) et d'après la réduction d'un dessin trouvé parmi les papiers de l'antiquaire danois (6). L'inscription a été interprétée, avec une grande sagacité, par un autre habile archéologue, M. le docteur Labus, dans un des cahiers de la *Biblioteca italiana* (7).

Les deux représentations figurées de Mithra léontocéphale, qu'on a placées dans le musée Grégorien, ne me sont connues que par des indications succinctes, qui ne me permettent ni de dire en quel lieu furent trouvés ces deux monuments, ni

(1) *Osservaz. sopr. alc. antich. monum. esist. nella villa Albani*, p. 24-26.

(2) MM. Bunsen et Gerhard, *Beschreib. der Stadt Rom.*, t. II, sect. II, p. 335.

(3) *Mus. Pio-Clement.*, t. II, tav. XIX.

(4) Raffei, *ubi supra*, tav. III, fig. 2.

(5) Taf. V, n. 16.

(6) Dans mes Recherches sur le culte de Mithra, je publierai une copie non réduite du dessin original que M. Welcker m'a communiqué avec sa complaisance habituelle.

(7) Maggio, 1816, n° V, p. 208 e seg.

de juger s'ils se confondent ou non, l'un avec celui qu'a publié le P. Kircher (1), l'autre avec la statue que possédait autrefois la maison Carpegna (2).

Je ne laisserai pas nos lecteurs dans la même incertitude sur le cinquième monument dont il me reste à parler, avant de passer du Vatican à la villa Albani. Celui-ci est un bas-relief de marbre, entièrement doré, qui fait partie du musée Chiaramonti. Ainsi que la grande statue léontocéphale datée de l'an 190, il provient des fouilles que fit à Ostie, en 1798, le peintre anglais Fagan, dans l'intérieur d'un *spelæum* ou *Mithræum* souterrain, découvert l'année précédente. Zoëga s'est borné à le décrire dans ses *Abhandlungen* (3), et jusqu'à ce moment on n'en a publié aucun dessin. J'en produis un sous le n° 3 de la planche XXXVI de nos *Monuments inédits.* Je suis redevable de ce dessin à l'amitié d'un habile et zélé archéologue, M. Édouard Gerhard.

La villa Albani possédait autrefois deux statues et un bas-relief représentant Mithra léontocéphale; une des statues ne s'y trouve plus; c'est probablement le torse restauré, qui se voit maintenant dans la bibliothèque du Vatican, après avoir été précédemment placé au musée Pie-Clémentin (4). La statue et le bas-relief qu'a conservés la villa Albani, ont été publiés par Raffei (5). Le bas-relief est reproduit avec plus d'exactitude dans un des ouvrages de Zoëga (6).

A cette liste de monuments, il faut en ajouter deux qui sont restés inédits: le premier est une figurine votive, de bronze, haute de cinq pouces seulement, et qui avait servi de manche à une patère. Zoëga (7) l'avait vue à Rome, chez un marchand d'antiquités qu'il ne nomme pas. J'ignore ce qu'elle est devenue. Le second monument existe dans la même ville, et m'est

(1) *Ubi supra.*
(2) Raffei, *loc. cit.*
(3) S. 198 und 199, n. 2.
(4) Ci-dessus, p. 177.
(5) *Ubi supra*, tav. III, fig. 1, e tav. IV, fig. 2.
(6) *Bassiril. antich. di Roma*, tom. II, tav. 59.
(7) *Abhandlung.*, S. 206 und 207, n. 10.

signalé par M. J. de Witte, qui en a vu un dessin à Rome, entre les mains de M. le docteur Émile Braun.

Après ces diverses indications, je crois devoir placer encore ici la mention d'une prétendue statue de Sérapis, qui faisait autrefois partie du riche cabinet d'antiquités qu'avait formé à Montpellier le premier président Bon de Saint-Hilaire. Cette statue paraît s'être égarée ou même perdue. Elle a été publiée avec confiance sous le nom de *Sérapis-Soleil*, par Montfaucon, dans son *Supplément à l'Antiquité expliquée* (1), et reproduite sans aucune défiance dans le livre de Pluche, intitulé l'*Histoire du ciel* (2), comme dans un grand nombre d'autres ouvrages ou de dissertations archéologiques. Tout me porte à douter de l'authenticité d'un pareil monument, et à conjecturer qu'on l'avait composé en adaptant au torse d'une statue antique de Mithra léontocéphale une tête de Jupiter-Sérapis.

Le nombre total des représentations figurées de Mithra léontocéphale qui se conservent aujourd'hui dans divers lieux, s'élève, en définitive, à onze ou douze au plus. Dans ce nombre, deux seulement ont été trouvées sur le sol de la France : le torse du musée d'Arles et le bas-relief qui est le sujet de ce mémoire.

Le sculpteur romain, Flaminio Vacca, s'était prudemment abstenu d'appliquer aucune dénomination aux deux figures léontocéphales que les fouilles d'Horace Muti lui avaient donné l'occasion d'examiner. Son exemple fut imité par les érudits. Depuis la découverte dont il s'agit, c'est-à-dire, depuis le milieu environ du XVIe siècle jusqu'au milieu du XVIIe, ils gardèrent même un silence absolu sur ces deux monuments; du moins

(1) Tom. II, pl. XLII. — C'est par erreur que la figure qui est gravée sous le nom de *Sérapis* dans la planche B des *Recherches* de MM. Jollois et Devilliers *sur les bas-reliefs astronomiques égyptiens* (*Descript. de l'Égypte, Antiquit.*, t. I), porte pour suscription ces mots : *Montfaucon, Antiq. expl., Suppl., vol. II, pl.* 42. Les auteurs, dans une lettre qui est entre mes mains, reconnaissent que cette suscription appartient à la figure qu'ils ont intitulée *Sérapis-soleil* sur la même planche B; mais ils ne peuvent se rappeler d'où ils ont tiré le dessin de la figure qui a donné lieu à l'erreur que je signale. Il me parait probable que ce dessin est la reproduction d'une restauration arbitraire du torse qui se conserve au musée de la ville d'Arles. Voyez ci-dessus, p. 176.

(2) Tom. I, planche pour la page 66; éd. de Paris, 1739.

ne nous est-il parvenu aucun ouvrage manuscrit ou imprimé qui prouve que, durant cette période, ce silence ait été rompu. On sait seulement qu'au dessin trouvé par Montfaucon dans les portefeuilles de Sante Bartoli, était jointe une explication manuscrite, dont le savant bénédictin nous fait connaître le peu de valeur en se bornant à nous dire (1) que l'auteur anonyme de cet écrit prenait pour l'image de quelque dieu des Sabins la figure léontocéphale dessinée par Sante Bartoli. Mais, en 1654, une nouvelle découverte, dont j'ai déjà parlé, fut, pour le P. Kircher, l'occasion de faire entrer dans le domaine de l'archéologie l'étude des figures à tête de lion. Trop imbu de l'idée que l'origine de tous les monuments singuliers devait être cherchée en Égypte, il se crut autorisé à reconnaître, sous les traits de la statue léontocéphale du duc Muti, une prétendue divinité égyptienne qu'il appelle *Momphta* (2), et qu'il croit identique avec Sérapis. Du reste, il paraît avoir ignoré que deux statues analogues avaient été trouvées un siècle auparavant, et qu'il en existait une description et des dessins ou croquis parmi les papiers de Flaminio Vacca et de Sante Bartoli.

A la vue de ces derniers documents, qui peut-être sans lui nous seraient restés inconnus, dom Montfaucon, étranger à tout esprit de système, riche d'un grand fonds d'érudition et plein de zèle pour la recherche des manuscrits et des monuments figurés, n'hésita pas à restituer au dieu des Perses, Mithra, comme je l'ai dit plus haut, les deux figures léontocéphales dont l'existence lui était révélée par les notes manuscrites de Vacca. Il consigna son opinion dans l'ouvrage précieux qu'il publia, en 1702, à Paris, sous le titre de *Diarium italicum*. Mais là, comme plus tard, dans le premier volume de son *Antiquité expliquée* (3), il s'abstint de faire aucune mention de la découverte signalée dans l'Œdipe égyptien de Kircher, évitant ainsi, par des raisons qui ne me sont pas connues, d'avoir à s'expliquer sur l'erreur que commet ce père

(1) *Diar. italic.*, p. 197.

(2) *Œdip. Ægyptiac.*, loc. cit.

(3) Tom. I, 2e partie, p. 368-372. Paris, 1719.

jésuite, lorsqu'il rapporte à une divinité égyptienne la statue léontocéphale de la villa du duc Muti.

L'opinion de Montfaucon, bien qu'elle fût appuyée sur des témoignages irrécusables, n'obtint pas l'assentiment unanime des savants. L'abbé Raffei, dans ses Observations sur les trois figures léontocéphales de la villa Albani et sur le torse restauré de la bibliothèque du Vatican (1), observations qu'il fit imprimer en 1779, considère ces monuments comme autant de représentations solaires, auxquelles on ne peut, selon lui, appliquer que deux dénominations, celle d'Osiris ou celle de Mithra. Dédaignant les témoignages sur lesquels s'était fondé Montfaucon, pour se déclarer en faveur de la seconde de ces deux dénominations, et préférant s'engager dans la voie erronée où avait marché le P. Kircher, il donne l'exclusion au nom de Mithra et se prononce formellement pour celui d'Osiris. A cette époque, on ne connaissait pas encore les diverses divinités léontocéphales que les voyages entrepris en Égypte, une étude plus approfondie des antiquités égyptiennes, et la réunion d'un nombre considérable de monuments figurés égyptiens dans nos musées publics ou particuliers nous ont successivement fourni le moyen de distinguer du dieu Osiris.

La décision arbitraire de Raffei fut contestée avec succès, en 1783, par l'illustre Visconti, dans le second volume de sa belle description du musée Pie-Clémentin (2). Après avoir démontré que, lors même qu'il faudrait chercher chez les Égyptiens l'explication des figures léontocéphales dont nous nous occupons, la dénomination d'Osiris leur conviendrait bien moins que celle d'Horus, il expose les raisons qui le portent à se ranger sans hésiter à l'avis de Montfaucon. Développant la pensée du judicieux bénédictin, il examine un à un les principaux symboles qui entrent dans la composition de ces sortes de figures. Il déclare ces symboles *solaires* et *mithriaques*. Il les retrouve soit dans le passage cité de Luctatius, soit dans les autres traditions écrites et les autres représentations figu-

(1) *Osservaz.*, etc., p. 23-48.
(2) Tom. II, pag. 44 et 45.

rées dont Mithra est le sujet. A cette occasion, il établit une distinction entre les monuments qui représentent le dieu des Perses immolant un taureau, et ceux qui reproduisent ce même dieu sous les traits d'une figure humaine à tête de lion, et le corps entouré d'un serpent. Il place dans la première de ces deux catégories les représentations figurées de Mithra qui étaient accessibles au vulgaire; et dans la seconde, ces images dont Thémistius (1) entendait parler lorsqu'il dit qu'on les montrait aux seuls initiés. La disposition particulière des monuments de sculpture qui ornaient le *Mithræum* souterrain d'Ostie semble confirmer l'interprétation donnée par Visconti au passage de Thémistius, quelques années avant cette importante découverte. En effet, c'est à l'entrée même du Mithræum d'Ostie que Fagan (2) trouva un groupe de ronde bosse (3) consacré par Caius Valérius Héraclès, prêtre de Mithra, et représentant ce dieu au moment où il sacrifie un taureau, tandis qu'il fallut pénétrer jusque dans l'endroit le plus secret de l'intérieur du temple, pour découvrir la grande statue de Mithra léontocéphale (4), consacrée par le même prêtre, l'an 190 de notre ère, et le bas-relief doré où j'ai déjà dit que l'on voit aussi Mithra léontocéphale. Après un fait si digne d'attention, on peut encore, ce me semble, alléguer, comme un argument favorable à la distinction établie par le savant antagoniste de Raffei, la rareté des monuments qui représentent Mithra léontocéphale et le grand nombre de ceux qui le reproduisent sous les traits d'une divinité tauroctone, à tête humaine.

Toutefois, le débat entre Kircher et Raffei, d'une part, et Montfaucon et Visconti, de l'autre, n'était pas définitivement vidé. Zoëga ayant composé à Rome, en 1798, une assez longue dissertation sur le culte, les mystères et les monuments romains de Mithra, se trouva conduit à examiner la question particulière des figures léontocéphales dans deux paragraphes distincts qui, ainsi que les autres parties de la dissertation,

(1) *Oration*. XX. In *Patrib.*, p. 235; ed. Harduin.
(2) Ci-dessus, pag. 178.
(3) Zoegas *Abhandlung.*, S. 146, n. 2, und S. 198; Taf. V, n. 15.
(4) *Ibid.*, S. 193-199; Taf. V, n. 16.

furent insérés, en langue danoise, dans le IVe volume des Mémoires de la Société royale des sciences de Copenhague, pour les années 1805 et 1806. Le premier de ces deux paragraphes est intitulé *Le dieu Æon*; le second, *Les dix représentations figurées de ce dieu qui existent actuellement et qui autrefois étaient attribuées à Mithra*. Ils contiennent l'un et l'autre des considérations, des interprétations, dans lesquelles on regrette que l'auteur ne tienne pas assez compte des observations et des témoignages dont le judicieux interprète des monuments du musée Pie-Clémentin s'était servi pour justifier le sentiment de Montfaucon. A l'exemple de Raffei, Zoëga ne sait pas se borner à chercher l'explication des figures léontocéphales romaines dans les documents qui se rapportent directement au culte et aux mystères de Mithra: confondant ensemble les idées que les Chaldéens d'Assyrie et Zoroastre, leur élève, attachaient au dieu appelé le *Temps sans bornes*, et les idées que Manichée s'était formées sur la nature et les attributions des sept *Æons*, il imagine de donner aux dix figures léontocéphales dont il s'occupe, la dénomination d'*Æon* ou *Chronus*; il rend ainsi synonymes deux qualifications qui ne le sont nullement dans la théologie orientale, et les substitue très-arbitrairement au nom de Mithra, qu'avec toute raison Montfaucon et Visconti avaient appliqué à celles de ces dix figures qui leur étaient connues. On est d'autant plus en droit de s'étonner d'une pareille conclusion, que parmi les dix représentations décrites par l'antiquaire danois sont nominativement compris la grande statue et le bas-relief doré qu'en 1798 on avait retirés de l'intérieur du *Mithræum* d'Ostie, *Mithræum* dont l'entrée, je le répète, était décorée d'un groupe de ronde bosse qui représente le dieu des Perses dans l'action de sacrifier un taureau, et qui porte une dédicace où se lit le nom de Caius Valérius Héraclès, ce même prêtre de Mithra que nous trouvons nommé dans la formule de consécration de la grande statue léontocéphale.

En 1808, et, par conséquent, une année environ avant la mort de Zoëga, arrivée le 10 février 1809, avaient paru à Rome plusieurs livraisons du second volume d'un bel ouvrage dont il

a doté la science, *Gli Bassirilievi antichi di Roma.* On y trouve (1), en italien et avec quelques légers changements, la dissertation intitulée *Le dieu Æon*, que l'auteur avait précédemment publiée en danois dans les Mémoires de la Société royale des sciences de Copenhague, comme je viens de le dire. Il fait ici une application particulière de ses idées à l'interprétation d'une des trois figures léontocéphales que, de son temps, possédait la villa Albani, et il donne de cette figure, déjà publiée par Raffei sous le nom d'Osiris, un dessin (2) au bas duquel on lit le mot *Eone.*

Visconti ne pouvait approuver une qualification aussi vague et aussi arbitraire. Dans le cours de la même année 1808, la publication de ses *Miscellanées* lui fournit l'occasion de se prononcer contre l'opinion récemment exprimée par Zoëga, et de déclarer, une seconde fois (3), que la dénomination de Mithra était la seule qui convînt aux figures léontocéphales dont s'était occupé l'antiquaire danois dans ses *Bassirilievi antichi di Roma.* Du reste, l'auteur des *Miscellanées* n'apporte là aucune nouvelle considération, aucun nouveau témoignage à l'appui de son sentiment. Il néglige même de réfuter les diverses erreurs qui servent de base aux conclusions de Zoëga, et il se borne à dire que le passage du scoliaste de Stace, où il est textuellement question de Mithra à face de lion, *leonis vultu*, reste un argument sans réplique en faveur de l'opinion de ceux qui considèrent comme autant de représentations de ce dieu les figures que l'on a qualifiées du nom d'*Æon* ou *Chronus.*

Lorsqu'il traçait les lignes dont je viens de donner la substance, Visconti ne connaissait pas la longue dissertation que Zoëga avait précédemment fait insérer dans le IVe volume des Mémoires de la Société royale des sciences de Copenhague. Il convient d'ajouter qu'écrite primitivement en italien, mais publiée en danois, cette dissertation avait ainsi été livrée au monde savant dans une langue accessible à un bien petit nombre d'ar-

(1) Tom. II, p. 32-40.

(2) *Bassiril. antich. di Roma*, t. II, tav. LIX.

(3) *Mus. Pio-Clementin.* (*Miscellan.*), t. VII, p. 98.

chéologues ; aussi était-elle restée à peu près ignorée hors du Danemark jusqu'au moment où l'auteur jugea convenable de reproduire sous sa forme primitive la partie de cet écrit qu'il a placée dans le texte de ses *Bassirilievi antichi di Roma*. C'est en 1817 seulement que la dissertation dont il s'agit fut traduite, tout entière, du danois en allemand, et réimprimée, par les soins de M. le professeur Welcker, dans un volume que j'ai déjà cité plusieurs fois, et qui a pour titre : *Zoegas Abhandlungen*.

Ma remarque, au reste, ne saurait absoudre le docte Visconti d'un tort qu'il a partagé avec Raffei et Zoëga. Dans son interprétation de la statue léontocéphale du Vatican, comme dans ses *Miscellanées*, il nous montre qu'il n'avait pas plus cherché que ces deux antiquaires à approfondir l'étude des anciens systèmes religieux de l'Asie occidentale, ni celle des monuments de l'art qui s'y rattachent. Cette double étude, malgré les savantes recherches de Selden sur les dieux de Syrie, malgré le beau travail de della Torre sur le culte et les représentations figurées de Mithra, malgré la publication des importants mémoires d'Anquetil du Perron et de sa traduction du Zend-Avesta, cette double étude, dis-je, était fort négligée en Europe au temps où Raffei, Visconti et Zoëga publiaient les écrits dont je viens de parler. Elle l'est encore beaucoup trop, de nos jours, pour les progrès si désirables de l'archéologie comparée; et cependant, depuis Selden, della Torre et Anquetil, les savantes publications de M. le professeur Frédéric Creuzer, du docteur Frédéric Münter, de M. de Hammer, de M. Höck, et les riches collections d'antiquités ou de dessins rapportées de l'Orient par un grand nombre de voyageurs français ou étrangers, nous ont laissé entrevoir combien une telle investigation peut fournir de sujets de méditation aux esprits les plus sérieux, et d'utiles enseignements à quiconque voudra pénétrer le sens intime des traditions religieuses, des légendes et des monuments figurés que nous ont légués les peuples les plus célèbres de l'antiquité.

Toutefois, parmi les savants et les voyageurs qui se sont

plus ou moins spécialement occupés du culte et des représentations figurées de Mithra, personne, à ma connaissance, n'a entrepris de remplir les lacunes que présentent les recherches de Visconti et de Zoëga sur les figures léontocéphales, ni de relever les erreurs dans lesquelles est tombé ce dernier. Loin de là, ces erreurs, au lieu d'être combattues, se sont propagées en France et à l'étranger. L'école allemande surtout a donné le fâcheux exemple d'adopter, sans discussion préalable, et contrairement à l'opinion de Montfaucon et de Visconti, la fausse dénomination d'Æon, imposée par l'antiquaire danois aux figures de Mithra léontocéphale. Il y a huit ans à peine, nous avons vu, non sans étonnement, dans un ouvrage qui, sous tant de rapports, mérite les éloges de tous les archéologues, un érudit allemand (1) reprendre Visconti d'avoir attribué à Mithra la statue léontocéphale du musée Pie-Clémentin, et ne pas hésiter à désigner, sous le nom d'Æon, cette même statue et tous les monuments du même genre qui se trouvent à Rome. Une double tâche est donc à remplir dans l'interprétation qu'attend le bas-relief qui, découvert en 1840, dans les fouilles de Vienne, offre un nouvel exemple de ces figures léontocéphales romaines, dont la destinée semble être de renouveler sans cesse un débat que l'illustre auteur des *Miscellanées* croyait avoir terminé. Je n'entre dans la lice qu'avec une juste défiance de mes propres forces; et ce n'est pas sans un bien vif regret que je me vois contraint d'exercer envers Zoëga, envers Visconti lui-même, les droits rigoureux de la critique, lorsque je voudrais n'avoir à offrir ici à la mémoire de ces hommes éminents qu'un tribut d'admiration et de reconnaissance, pour les importants services qu'ils rendirent à la science chaque fois qu'ils traitèrent des sujets d'archéologie qui leur étaient plus familiers.

Faute d'avoir étudié à leur source primitive les doctrines du manichéisme, et, dans le Zend-Avesta, les rapports particuliers

(1) M. Ernest Platner, dans l'ouvrage collectif intitulé *Beschreib. der Stadt Rom.*, II Bd., S. 335.

qui existaient entre ces doctrines et le système religieux emprunté par Zoroastre aux Chaldéens d'Assyrie, Zoëga et Visconti n'avaient pas remarqué que les sept Æons des valentiniens et des manichéens correspondent aux sept Amschaspands des livres zends, et que si le premier de ces noms signifie les *vivants* ou les *immortels* (1), d'après la racine sémitique חיה, *hayy* ou *hay*, à laquelle il appartient (2), le second est la forme persane, moderne, d'une qualification zende (*amĕcha çpĕnta*), qui se traduit littéralement par celle-ci : *les saints immortels* (3). Ils n'avaient pas non plus remarqué que les sept Amschaspands sont chacun la manifestation d'Ormuzd et de Mithra, considérés dans l'exercice des sept fonctions principales que les livres sacrés des Parses assignent à ces deux divinités dans le ciel et sur la terre. Ils paraissent avoir ignoré que le second de ces sept Amschaspands, dont le premier se nomme même Ormuzd, est, en particulier, la manifestation du dieu Ormuzd, roi du ciel fixe ou roi du firmament, et la manifestation du dieu Mithra, roi du ciel mobile ou du ciel des sept planètes. C'est à ce double titre que l'Amschaspand ou le *saint immortel* dont il s'agit, porte le nom de *Bahman*, transcription persane employée par Anquetil à la place du pazend *vanghu manô*, ou du zend *vôhu manô*, qui littéralement signifient à la fois : *la bonne intelligence* (4) et *le ciel pur*, de même qu'Ormuzd, roi du ciel pur, est appelé *çpĕnto mainyus*, c'est-à-dire, le *saint intelligent*, par opposition à Ahriman, nommé en zend *angrô mainyus*, le *méchant intelligent* (5). Zoëga, Visconti et Anquetil lui-même n'avaient pas observé qu'Ormuzd et Mithra forment avec le dieu suprême Zarouân (*Zrvâna* ou *Zarvâna akarana*), une triade (6) dont chaque personne représente l'idée d'un mode particulier de temps, le *temps sans bornes* ou l'éternité, le

(1) « *Eons* et *Immortels* sont des termes synonymes, » dit le savant Beausobre (*Hist. du manichéisme*, t. I, p. 572).

(2) Voyez mes *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 35 et 36, notes 1-4, et ajoutez que le mot grec αἰών a le sens d'*éternité*.

(3) *Ibid.*, note 4.

(4) M. Eug. Burnouf, *Journ. des Sav.*, août 1833, p. 468.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 467 et 468; *Yaçna*, t. I, p. 88 et suiv.

(6) Voyez le *Nouveau Journal asiatique*, t. XVI, août 1835, p. 174 et 175.

temps limité, c'est-à-dire, la durée du monde créé, et le *temps périodique* ou le temps exprimé par la révolution du soleil et de la lune. Enfin, nos deux archéologues, il faut bien le dire, ne s'étaient pas rendu un compte exact du rôle que joue Mithra dans le système religieux des Perses et dans l'institution des mystères qui portent le nom de cette divinité. Toutes ces notions ont surtout manqué à Zoëga. S'il les avait eues, elles l'auraient empêché de se méprendre sur la dénomination qu'il convenait d'appliquer aux figures léontocéphales que nous a léguées l'antiquité romaine; elles l'auraient infailliblement conduit, ainsi que Visconti, à une interprétation complète des motifs qui présidèrent en Asie à la composition du type primitif de ces singulières figures, et au choix des attributs avec lesquels ce type fut diversement reproduit en Occident.

Trois monuments mithriaques d'époque romaine, dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler, et qui n'étaient cependant pas restés inconnus à Zoëga, peuvent contribuer à montrer combien l'antiquaire danois est peu fondé dans son opinion, lorsqu'il prétend reconnaître Æon ou le Temps sans bornes sous les traits d'une divinité léontocéphale, semblable à celle dont le bas-relief de M. Péron nous offre un nouvel exemple. Je veux parler d'une terre cuite que l'on a longtemps conservée à Rome, dans le palais du sénateur Octave Zéno (1), d'une intaille de jaspe rouge, qui faisait autrefois partie de la collection du comte de Caylus (2), et d'un bas-relief coulé en verre et découvert à Rome, que Passéri avait donné au musée Oliviéri (3). Ces monuments sont aujourd'hui perdus, mais on en possède des dessins plus ou moins satisfaisants. Dans la partie supérieure de la terre cuite, on remarque, placée debout au milieu de sept pyrées ou autels allumés, une figure humaine ailée qui, de la main gauche, tient un long sceptre, et qui est enlacée dans les quatre replis d'un serpent, dont la tête semble menacer une autre figure

(1) Lafréry, *Specul. roman. magnific.* — Voyez aussi *Mém. de l'Acad. royale des inscriptions et belles-lettres*, t. XIV, 2e partie, pl. V.

(2) *Rec. d'Antiq.*, t. VI, pl. LXXIV, n° 1.

(3) Olivièri, *Antich. Cristian.*, p. 23, tav. VI.

humaine, qu'entoure également de ses quatre replis un reptile de même espèce. Cette seconde figure n'est pas ailée et ne porte point de sceptre; elle est debout et dans une humble attitude, sur le même plan que la première, mais en dehors des sept autels, à la gauche du spectateur; c'est-à-dire, entre le quadrige du soleil et le premier pyrée. Sur l'intaille de Caylus, nous retrouvons ces deux figures dans une position respectivement semblable, avec cette seule différence, que la scène est placée sur la voûte de la grotte de Mithra, et qu'entre le quadrige du soleil et la figure non ailée, on distingue, au milieu de neuf étoiles ou planètes, un myste nu, qui implore à genoux, comme on le voit sur quelques autres monuments mithriaques romains (1), l'entrée du séjour des bienheureux, figuré sous la forme de la montagne céleste, appelée le *Gorotman* ou l'*Albordj*. Au lieu de sept autels allumés, on trouve ici sept flammes ascendantes, qui ont la même signification. Le bas-relief d'Oliviéri se rapproche, par la composition du sujet, beaucoup plus de la terre cuite du palais Zéno que de l'intaille de Caylus; mais cependant, sans parler de la date consulaire de l'an 391 de notre ère, qui s'y trouve implicitement exprimée, il présente plusieurs particularités que n'offrent ni l'un ni l'autre de ces deux derniers monuments. Nous devons regretter que l'imperfection du travail de ce bas-relief coulé en verre, et l'imperfection aussi du seul dessin qu'on en possède, ne permettent pas d'indiquer avec une certitude absolue chacune de ces particularités. Dans l'état où ce monument est reproduit sur une des planches de l'ouvrage d'Oliviéri, intitulé *Antichità cristiane* (2), on distingue dans le champ, au-dessous d'un fronton triangulaire, qui supporte le char du soleil et celui de la lune, et à gauche de la tête de Mithra tauroctone, une petite figure humaine ailée, enveloppée, à partir du milieu du

(1) *Virunum* oder *die römisch. Alterth. des Saalfeldes in Kärnthen;* Wienn, Schotky, 1823, I Heft. — *Annal. des Ver. für nassauisch. Alterthumsk. und Geschichtsf.*; Wiesbad., 1827; II Heft., Taf. I. — *Nouvelles Annales de l'Inst. arch., Monum. inéd.*, pl. XIII, n°s 1 et 2. — *Mém. de l'Acad. royale des inscrip. et belles-lettres*, t. XIV, 2e partie, pl. I, n°s 1 et 2. — Bas-relief mithriaque inédit, trouvé dans les ruines d'Apulum.

(2) Pag. 23, tav. VI.

corps environ, par les six replis d'un serpent dont on ne voit pas la tête, et dont la queue s'enroule de manière à cacher entièrement les pieds de la petite figure. Une seconde figure, pareille à celle-ci, se montre plus bas, dans le champ, à la gauche du muffle du taureau qu'immole Mithra. Comme la première, elle semble descendre du ciel, mais, à la différence de celle-là, elle atteint l'intervalle qui sépare les deux autels placés à la gauche de Mithra. Sur le même plan, au côté opposé et au-dessus de quatre autres autels, on aperçoit, renversée à côté d'un flambeau allumé et dressé verticalement, une figure humaine, sans tête et sans ailes.

Les diverses particularités que je viens de signaler sur ce bas-relief de verre, sur la terre cuite du palais Zéno et sur l'intaille de Caylus, n'ont encore reçu aucune explication satisfaisante, ni même été l'objet d'une attention sérieuse. Les fragments que nous possédons des livres sacrés des Parses fournissent à eux seuls cependant, si je ne me trompe, le moyen d'en déterminer la signification et de pénétrer même le sens intime de la scène à laquelle elles se rattachent. Il est, en effet, évident que, dans les deux premières des trois compositions dont il s'agit, les sept autels allumés ou les sept flammes représentent les cieux des sept planètes, et, par conséquent, les sept intelligences appelées *Amschaspands*, qui président aux sept planètes et qui sont les sept conseillers d'Ormuzd. Ces sept feux ou pyrées nous transportent dans la région céleste; et la présence du char du soleil et de celui de la lune nous avertit que nous sommes ici, non dans le ciel fixe, résidence particulière d'Ormuzd, mais dans le ciel mobile, où Mithra règne en roi, placé toujours entre le soleil et la lune, comme le dit textuellement le Zend-Avesta (1), et comme nous le montrent plusieurs bas-reliefs d'époque romaine. Dès lors il devient indubitable que, sous les traits de la figure qui, debout au milieu des sept feux ou du ciel des planètes, porte des ailes ascendantes, attachées aux épaules, et tient un sceptre royal,

(1) Tom. II, p. 13. — Cf. t. I, 2e partie, p. 28.

où a voulu représenter Mithra, roi du ciel mobile. Or, je le répète, nous voyons dans le Zend-Avesta, que Bahman, dont le nom zend, *vohû manô,* signifie à la fois le *ciel pur* et la *bonne intelligence,* est la manifestation du dieu Mithra dans ses fonctions de roi du ciel mobile. Cet Amschaspand réside au ciel, revêtu d'habits d'or (1), et se lève de son trône d'or, dit Zoroastre (2), pour recevoir, à l'entrée du Gorotman, les justes ou les féroüers purs, les féliciter sur leur heureuse arrivée dans le ciel, et leur donner des vêtements d'or. Comme Mithra, il représente le principe de l'intelligence; comme lui, il distribue aux humains l'intelligence, qui est un don précieux d'Ormuzd (3). Son antagoniste, Aschmogh, l'un des rois des enfers, l'un des sept dews d'Ahriman, et, par conséquent, l'une des sept manifestations d'Ahriman, est précisément ce dew que les livres zends qualifient des épithètes d'*impur* (4), d'*ennemi des féroüers* (5), de *couleuvre ennemie de Mithra* (6), de *couleuvre à deux pieds* (7), et d'*ancien serpent infernal qui a deux pieds* (8). Cette dernière qualification lui est commune avec Ahriman, et m'a servi, dans un autre mémoire (9), à reconnaître, sur quatre bas-reliefs mithriaques que nous a légués l'antiquité romaine, le chef des dews sous les traits d'un personnage barbu qui, entouré d'un énorme serpent, a sa place dans la région des enfers, et s'y voit attaqué ou poursuivi par Mithra. J'ai même, à cette occasion, fait remarquer qu'un de ces quatre bas-reliefs (10) nous offre le spectacle curieux du serpent de Mithra combattant le serpent d'Ahriman. La face antérieure du bas-relief mithriaque trouvé dans un des *Mithræum* de Hedernheim m'a aussi donné lieu de signaler un second exemple de

(1) *Ibid.*, t. II, p. 75.
(2) *Ibid.*, t. I, 2e partie, p. 418; et t. II, p. 75.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 153, 154, 316 et 325.
(4) *Ibid.*, t. I, 2e partie, p. 112, 305 et 377; t. II, p. 268.
(5) *Ibid.*, t. II, p. 268.
(6) *Ibid.*, t. II, p. 204.
(7) *Ibid.*, t. I, 2e partie, p. 110.
(8) *Ibid.*, p. 305 et 377.
(9) *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 478-487. — *Mém. de l'Acad. royale des inscr. et belles-lettres*, t. XIV, 2e partie, p. 88-97.
(10) *Ibid.*, t. II, p. 81-84, et pl. A. — *Ibid.*, p. 180-185, et pl. VI.

l'opposition du bon et du mauvais serpent (1). J'ajoute ici que, dans l'iescht de Taschter (2), Ahriman est *l'astre serpent qui se faisait un chemin entre la terre et le ciel;* et que, selon le Boun-Déhesch (3), Ahriman, sous la forme du reptile que Zoroastre appelle *la couleuvre à deux pieds* ou *l'ancien serpent infernal à deux pieds*, sauta du ciel sur la terre, pénétra dans le ciel, le jour Ormuzd du mois des féroüers (*farvardin*), vit le ciel et la lumière, mais fut brisé et saisi de frayeur, continue le Boun-Déhesch (4), comme l'est la brebis devant le loup. On ne peut donc douter que, sur la terre cuite du palais Zéno et sur l'intaille de Caylus, les deux figures entourées chacune d'un serpent et placées dans la région du ciel ne représentent Mithra et Ahriman se manifestant, le premier, dans la personne de l'Amschaspand Bahman, roi du ciel, et, le second, dans celle du dew Aschmogh, l'antagoniste de Bahman. C'est encore ici, sous l'emblème du bon et du mauvais serpent (5), la grande lutte du bien et du mal, du bon et du mauvais principe, ou du bon et du mauvais génie, dont le premier, appelé ailleurs *Amoun*, *Ammon-Cnouphis* ou *Cneph*, *Agatho-Dæmon* (Ἀγαθὸς Δαίμων), est si souvent représenté aussi, dans les sculptures et les peintures des monuments égyptiens, sous la forme d'un serpent *porté sur deux jambes et deux pieds humains* (6), et sous la forme moins naïve d'un

(1) *Ibid.* — *Ibid.*

(2) *Zend-Avesta*, t. II, p. 188.

(3) *Ibid.* (*Boun-Déhesch*, § III), p. 351.

(4) *Ibid.*

(5) Il en est de même dans le mythe d'Apollon chez les Grecs et les Romains. Car, tandis que ce dieu tue le mauvais serpent Python, nous voyons, à ses côtés, le bon serpent s'enrouler autour d'un cippe ou autour d'une colonne surmontée d'une lyre. On peut citer plusieurs statues d'Apollon, plusieurs médailles et, entre autres, une monnaie impériale de Thessalonique, à l'effigie de Gordien Pie. (Voy. M. Mionnet, *Descr. de Méd.* I, 592 et 593, n° 396). Ailleurs le bon serpent est placé, comme un symbole de vie, entre les mains d'Esculape et d'Hygie. Voyez mes observations sur le *Mithra-Pythius* des mystères, *Nouv. Ann. de l'Inst. archéol.*, t. II, p. 45-52. — *Mém. de l'Acad. royale des inscr.*, t. XIV, 2ᵉ partie, p. 141-148.

(6) Champollion le jeune, *Panth. égypt.*, pl. 3 bis. — Voyez aussi les uræus, à deux jambes et deux pieds humains, qui sont placés dans les scènes intérieures du grand sarcophage de basalte vert, rapporté d'Égypte par l'auteur que je cite ici, et déposé dans une des salles basses du Louvre.

personnage humain, dont la face est remplacée par un uræus (1), ou d'un serpent à tête de lion (2). Les Abraxas ou les monuments gnostiques le reproduisent sous l'emblème d'un serpent dont la tête est ornée des rayons du soleil.

Les explications que je viens de donner s'appliquent tout aussi naturellement au bas-relief d'Oliviéri, malgré les différences que j'ai signalées entre ce monument et les deux autres dont il a été question. Car si nous trouvons ici, en opposition avec la figure brisée et renversée, deux figures ailées, nous devons croire que, sous les traits de l'une de celles-ci, dans la partie supérieure du bas-relief, on avait voulu représenter l'Amschaspand Ormuzd, roi du ciel fixe; et, sous les traits de la seconde, qui est placée à côté de Mithra, entre deux des pyrées, symboles des planètes, l'Amschaspand Bahman, manifestation de ce dernier dieu dans ses attributions de roi du ciel mobile ou du ciel des planètes. Observons, à ce sujet, que les pyrées sont au nombre de six seulement, parce que Mithra, lorsqu'il plonge de sa main un poignard dans le corps d'un taureau, ainsi qu'on le voit sur notre monument, peut tenir lieu du septième pyrée, de celui qui devait correspondre au soleil. Ce groupe, dans son acception cosmologique et astronomique, représente en effet, comme chacun sait, l'entrée du soleil dans le signe du taureau équinoxial, et nous rappelle que le système théogonique et cosmogonique des Perses assigne à Mithra une place de convention vers les équinoxes et les solstices. L'artiste romain, lorqu'il ornait de sept couronnes un des pilastres qui encadrent ce sujet, semble n'avoir voulu laisser aucun doute sur l'intention qu'il avait eue de marquer que les Amschaspands sont au nombre de sept comme les planètes, qui sont leur résidence. Car j'ai montré ailleurs (3) que,

(1) C'est ainsi qu'il est représenté parmi les figures qui ornent la chapelle monolithe que l'on conserve au musée égyptien du Louvre.

(2) *Descript. de l'Égypte, Antiquit.*, Planches, t. IV, pl. 23, fig. 3. — Champollion le jeune, *Panth. égypt.*, pl. 23 E; *Notice descript.*, p, 40, n°s 64 et 65.

(3) *Bullet. dell' Instit. arch.*, n° VII di lugl. 1834, p. 151-155, — *Nouv. Journ. asiatiq.*, t. XVI, n° 92, août 1835, p. 172-186.

chez les Chaldéens, les Assyriens et les Perses, l'usage était d'affecter à la représentation symbolique des dieux la couronne, emblème d'éternité ou d'immortalité; et l'on comprend sans peine qu'un tel emblème ne convenait pas moins à des personnages divins que le Zend-Avesta désigne par la qualification des saints immortels. Remarquons, de plus, qu'à la figure sans tête, qui, sur notre bas-relief de verre, est renversée au pied d'un flambeau allumé, s'applique parfaitement le passage déjà cité des livres sacrés des Parses, où il est dit, qu'à la vue du ciel et de la lumière, Ahriman, l'ancien serpent infernal, qui a deux pieds, *fut brisé et saisi de frayeur;* expression qui est aussi d'accord avec l'attitude que donnent à ce mauvais génie les quatre autres bas-reliefs mithriaques cités (1), où nous voyons en effet Ahriman, le corps entouré d'un serpent, tomber à la renverse, *saisi de frayeur*, à l'approche de Mithra monté sur son char lumineux. Deux de ces bas-reliefs (2) nous montrent même ce char conduit par un génie qui porte un flambeau allumé, semblable à celui que, sur le bas-relief d'Oliviéri, nous trouvons placé devant le *corps brisé* d'Ahriman.

Les diverses considérations qui précèdent, comme les observations que j'ai présentées ailleurs (3), m'autorisent à dire que, dans leur ensemble, aussi bien que dans leurs détails, les scènes qui, sur la terre cuite du palais Zéno, sur le jaspe de Caylus et sur le bas-relief d'Oliviéri, occupent la partie supérieure du sujet, sont parfaitement conformes à l'esprit et à la lettre même des livres sacrés des Parses. Ces monuments, n'en doutons pas, reproduisent des copies ou des imitations de quelques-uns des bas-reliefs mithriaques que les Romains trouvèrent chez les Grecs de l'Asie Mineure, et dont les Perses avaient anciennement apporté les types dans cette célèbre contrée, avec les doctrines et le rituel propres au culte de Mithra. Chacun de ces types, selon toute probabilité, y fut plus ou moins modifié. Mais il ne faut pas perdre de vue que, soumis aux pres-

(1) Ci-dessus, page 191, note 9. — Cf. *Mém. de l'Acad., loc. cit.,* pl. II.

(2) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch., Monum.,* pl. XIII, n°s 1 et 2. — *Mém. de l'Acad. royale des inscr.,* t. XIV, 2e partie, pl. I, n°s 1 et 2.

(3) *Ibid.,* t. II, p. 7-74. — *Ibid.,* p. 97-174.

criptions hiératiques, dans leurs colonies d'Asie, encore plus que dans la Grèce proprement dite, les Grecs nous montrent, par le témoignage irrécusable des monuments figurés, que là, presque toujours, leurs artistes reproduisirent, sans aucune altération notable, les types asiatiques des sujets religieux; ils se bornaient à les sculpter ou à les graver avec cette supériorité de dessin et d'exécution que l'art avait atteinte entre leurs mains, se soumettant ainsi à une obligation qui, née de considérations tout à la fois peut-être politiques et religieuses, les forçait d'emprunter à un art étranger des modèles dont la composition conventionnelle violait habituellement les règles du goût et le principe de l'imitation du beau, du simple et du vrai. Les figures qui nous occupent viennent à l'appui de cette observation, soit qu'elles aient une tête de lion, soit qu'elles conservent une tête humaine; car il m'est permis de placer sous les yeux de nos lecteurs le dessin exact d'un monument inédit, chaldéen ou assyrien et d'ancien style (1), qui va nous révéler l'origine asiatique du type primitif des représentations figurées de Mithra léontocéphale. Par ce type nous remonterons facilement à celui des figures de la seconde catégorie.

Le monument dont il s'agit provient des ruines de Babylone, et porte tous les caractères d'une haute antiquité. Il fut acquis par feu M. Rousseau, consul général de France à Alep, entre les mains de qui je le vis à Marseille en 1818; et, peu après, il passa dans le riche cabinet de M. le baron Roger (2), qui a bien voulu m'autoriser à le publier. La matière est un calcaire de couleur brune, peu dur, dont la surface autrefois polie a été altérée par le frottement ou par les injures du temps. La forme est celle d'une petite stèle, ou plutôt d'une de ces tablettes que, quelquefois, sur les monuments assyriens

(1) *Monuments inéd.*, pl. XXXVI, fig. I *a*, I *b* et I *c*.

(2) Depuis que ce Mémoire a été écrit, les amis des arts ont eu à déplorer la mort de M. le baron Roger. On doit craindre que ce triste événement n'entraîne la dispersion d'un cabinet d'antiquités et d'objets précieux de toute espèce, qui n'avait pu être formé qu'avec un goût éclairé, un tact très-exercé, une longue persévérance et de grands sacrifices pécuniaires. Il renferme notamment une des plus belles collections particulières de pierres gravées que l'on connaisse en Europe.

ou persépolitains que je rapporte aux mystères de Mylitta ou de Mithra, les ministres du culte ou les initiés portent suspendues à la main au moyen d'un anneau de métal ou d'un cordon passé dans une bélière longitudinale, qui termine la partie supérieure de la tablette. Cette bélière se retrouve dans le petit monument de M. Roger; elle est pratiquée dans l'épaisseur de la pierre (1). La tablette, y compris la bélière, a 80 millimètres de hauteur, sur 60 millimètres de largeur, et 19 millimètres d'épaisseur. Une de ses faces (2) est tout à la fois gravée en relief et en creux; l'autre face (3) est gravée en creux seulement. Celle-ci ne porte aucune figure; elle est couverte de caractères cunéiformes répartis, de gauche à droite, dans huit lignes tracées transversalement, disposition qui se reproduit sur la plupart des briques de Babylone et de Ninive, tandis qu'elle ne s'observe que sur un très-petit nombre de cylindres assyriens. La face principale nous offre un encadrement formé par des inscriptions écrites en caractères semblables, mais presque entièrement effacés; on distingue cependant cinq lettres ou groupes qui sont gravés en creux sur le bord gauche; l'une de ces lettres semble se lier à quelques traces d'autres caractères cunéiformes que l'on aperçoit, du même côté, sur l'épaisseur ou la tranche de la pierre (4). Au milieu de l'encadrement est gravé en relief, mais avec peu de saillie, selon l'usage des temps anciens, un groupe très-singulier, composé d'une figure humaine féminine, léontocéphale, et de plusieurs animaux. Les deux jambes de cette figure à tête de lion sont terminées par les griffes du même animal. Elle est debout sur un taureau couché et tourné, comme elle, vers l'occident, ainsi qu'on le remarque dans toutes les représentations figurées de Mithra tauroctone ou tauropole, une seule exceptée (5). De chaque main elle tient un serpent; une laie ou une truie est suspendue à sa mamelle

(1) *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. I *b*.
(2) *Ibid.*, *ibid.*, fig. I *a*.
(3) *Ibid.*, *ibid.*, fig. I *b*.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, fig. I *c*.
(5) Bas-relief de la villa Altiéri (Léonard Agostini, *Gemm. antiq.*, post Gronovii *Præfat.*, n° 2; ed. 1685).

droite, appuyant ses quatre pieds sur le corps de la femme; un chien qui pose ses deux pattes postérieures sur la corne et l'oreille droites du taureau, et ses deux pattes antérieures sur la cuisse droite et le ventre de la même figure, suce avec avidité le lait de la mamelle gauche. Au seul aspect de cette curieuse composition, dont jusqu'à ce jour aucun autre monument figuré ne nous a offert un second exemple, on est porté à soupçonner que l'on a devant les yeux le type asiatique des figures léontocéphales romaines, sous les traits de qui, à l'exemple de Montfaucon et de Visconti, nous avons reconnu Mithra. Bientôt un examen approfondi ne laisse subsister aucun doute sur ce point.

D'une part, un passage de Porphyre, souvent cité, nous apprend que si le dieu des Perses est représenté monté sur un taureau, c'est à l'exemple de Vénus : « Ἐποχεῖται δὲ (Μίθρας) ταύρῳ (τῷ) Ἀφροδίτης (1). » Ce témoignage ne saurait être récusé, lorsqu'on se rappelle que Porphyre, né dans une partie de l'Asie occidentale où l'on pouvait sans peine se procurer des renseignements précis sur le culte et les mystères de Mithra, avait même consulté sur cette matière deux ouvrages spéciaux dont nous avons à regretter la perte; ceux d'Eubule et de Pallas. De leur côté, les monuments figurés romains nous montrent Mithra, tantôt pliant le genou gauche et l'appuyant sur le dos d'un taureau couché, qu'il s'apprête à immoler, tantôt debout sur le dos de l'animal symbolique. C'est dans cette dernière attitude qu'il nous apparaît sur un curieux bas-relief qui, depuis longues années, se conserve à Rome, dans la villa Altiéri (2). Cet exemple, bien qu'il soit unique, suffit, sans doute, pour constater l'identité qui, sous le rapport de la pose et de l'intention, s'établit ici entre le dieu des Perses et la divinité assyrienne ou chaldéenne que le monument de M. Roger représente placée debout sur le dos d'un taureau couché. L'assertion du philosophe syrien, quant à l'attribution du taureau à Vénus, est d'ailleurs confirmée par les passages de

(1) *De Antr. Nymph.*, XIV, p. 22 et 23; ed. van Goens.
(2) Voyez Léonard Agostini, *loc. cit.*

Sanchoniathon et de plusieurs autres écrivains que j'ai cités dans mon *Mémoire sur le taureau et le lion, considérés comme attributs caractéristiques de Vénus en Orient et en Occident*, mémoire que j'ai lu, en 1836, à l'Académie royale des inscriptions, et qui sera prochainement publié. A leur tour, une multitude de monuments figurés asiatiques vient attester l'usage où furent les peuples orientaux de placer debout tantôt sur des taureaux, tantôt sur des lions, leurs divinités mâles, leurs divinités femelles, et, en particulier, Baal, Baaltis, Astarté ou Mylitta, comme aussi les ministres du culte de cette dernière déesse, et les prêtresses qui la représentaient dans les cérémonies propres aux initiations. Une médaille impériale bien connue (1) et frappée à Corycus, dans la Cilicie, nous montre même Astarté sous la forme d'une femme à tête de taureau, ainsi que le voulaient les prescriptions hiératiques dont Sanchoniathon (2) nous a conservé le souvenir dans les seuls fragments qui nous restent de la théologie phénicienne. Rappelons-nous d'ailleurs qu'à la légende de Vénus, chez les divers peuples de l'antiquité qui adoraient cette divinité, comme à la légende de Mithra, chez les Perses, les Grecs asiatiques et les Romains, se rattache l'antique institution d'un zodiaque et d'un calendrier religieux, où le taureau, symbole du principe humide, et le lion, symbole du principe igné, marquent, l'un, le premier signe de l'équinoxe vernal et la plus grande exaltation de la lune; l'autre, le premier signe du solstice d'été et la plus grande exaltation du soleil. Ne perdons pas de vue que le système théogonique et cosmogonique des Chaldéens d'Assyrie, qui fut commun aux Assyriens, aux Phéniciens, aux Arabes et aux Perses, assignait à Vénus ou à Mithra une place particulière vers les équinoxes et les solstices (3). N'oublions pas que Vénus,

(1) Voyez mes *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. III, n° 1. L'identité qui existe si souvent entre les représentations figurées de Vénus et celles de Tychè ou la Fortune, est telle, sur la médaille citée, que quelques numismates, s'appuyant sur un passage de Jean Lydus, se sont crus autorisés à reconnaître, au revers de cette médaille, l'image de la Tychè taurocéphale dont cet auteur fait mention.

(2) Ap. Euseb. *Præpar. Evangel.* I, X, p. 38 C, ed. Viger. — Sanchoniath. *Fragm.*, p. 34, ed. Orelli.

(3) Porphyre, *De Antr. Nymph.*, cap. XXIV.

comme Mithra, veillait à la reproduction des êtres dans un monde qui, selon d'antiques croyances religieuses, avait été créé à l'époque où le soleil équinoxial fit sa première conjonction avec la constellation zodiacale du taureau. Rappelons-nous enfin les monuments figurés de l'Asie qui perpétuent le souvenir de ce phénomène astronomique, à l'aide d'un groupe représentant un taureau dévoré par un lion. Déjà tous ces faits ont été exposés en 1836, avec les détails nécessaires, dans le mémoire que je viens de citer. Déjà aussi, j'ai soumis au jugement du monde savant une autre dissertation (1), où je crois être parvenu à montrer comment le lion et le taureau, par la raison même qu'ils avaient servi ailleurs à exprimer les idées de création, de génération et de vie, se trouvèrent employés, avec un sens funéraire, dans la décoration symbolique des sépultures, chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité. L'ouvrage particulier que je me propose de publier prochainement sur les doctrines et les monuments figurés des mystères de Vénus et des mystères de Mithra fera voir par quelles considérations analogues le taureau et le lion furent simultanément choisis pour imposer leur nom à deux des douze grades institués dans ces mystères. Ce dernier fait achèvera de prouver combien le symbole du taureau et le symbole du lion se lient intimement à la légende de deux divinités qui, l'une comme l'autre, exercent leur suprématie dans le ciel mobile ou le ciel des planètes, dans l'empire des vivants et dans celui des morts. Je crois cependant en avoir dit assez ici et ailleurs pour faire comprendre que la divinité femelle, à tête et à griffes de lion, qui, sur la tablette assyrienne de M. Roger, nous apparaît debout sur le dos d'un taureau, est indubitablement cette antique Vénus asiatique que l'on qualifiait des titres de reine du ciel, reine de la terre, reine des enfers, et qui avait une place conventionnelle vers les équinoxes et les solstices, vers les équinoxes surtout, époques réputées favorables à la descente et à l'ascension des âmes.

(1) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.* (*Mém. sur une urne cinéraire du musée de Rouen*), t. II, p. 397-445.—*Mém. de l'Acad. royale des inscript.*, t. XV, 2e part., p. 63-126.

Déesse à la fois solaire et lunaire, par les attributs qu'elle réunit ici, elle nous offre une représentation symbolique de la marche triomphale du soleil, depuis son entrée dans le signe du Taureau, à l'équinoxe vernal, jusqu'à son arrivée dans le signe du Lion, au solstice d'été. Les deux animaux qu'elle allaite simultanément complètent cet ingénieux tableau. La truie, emblème de la saison pluvieuse ou des Hyades, appelées *suculæ* (1), et le chien, emblème de la canicule ou de Syrius, nous apprennent que Mylitta rend ainsi chaque année à la terre l'humidité que lui enlèvent les feux dévorants du soleil. D'une main, elle tient un serpent mâle, de l'autre, un serpent femelle, qui nous rappellent les deux serpents du caducée de Mercure, et qui sont, comme ceux-ci, les symboles du principe actif et du principe passif de la vie, en vertu de la double acception que reçurent dans les langues sémitiques les mots *vie* et *serpent* (2). Remarquons même que l'éternité de la vie, dans le monde créé, semble être exprimée ici par le cercle que forme chacun des deux serpents en s'enroulant autour de la main de Mylitta. Mais si tout concourt, dans ce tableau, à caractériser la déesse comme reine du ciel et de la terre, nous pouvons croire qu'aux yeux du myste, elle s'y révélait aussi avec son caractère de divinité infernale ou de reine des morts. En effet, soit par la position respective qu'ils occupent ici, soit par la signification symbolique que nous leur avons reconnue, le lion, emblème du soleil, et le taureau, emblème de la lune (3), pouvaient servir de texte à l'archimage pour réveiller dans l'esprit des initiés appelés à contempler l'image mystique de Mylitta, l'idée des deux portes du ciel par lesquelles les âmes descendent sur la terre et remontent au ciel. A cet antique dogme se rattachait la croyance que Mylitta réside au ciel, entre la porte du soleil et

(1) Aul. Gell. *Noct. Attic.*, XIII, 9. — Hygin. *Fabul.*, 192. — Cf. Theon. ad Arat. *Diosem.*, 336. — Voyez les observations de M. Biot dans les *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, t. XIII, p. 625, 632, 644 et 654; et les rapprochements faits par M. J. de Witte, dans les *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 361 et 362.

(2) Voyez *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 165, 166, 173-175; et mes *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 35, 36, 44-46.

(3) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, p. 56-71. — *Mém. de l'Acad. royale des inscr.*, t. XIV, 2[e] partie, p. 153-170.

celle de la lune; que les âmes, après avoir passé sur la terre leur temps d'expiation, doivent comparaître devant le tribunal de la déesse, et qu'elles ne peuvent, sans sa puissante médiation auprès du dieu suprême, obtenir l'entrée de la porte du soleil. C'est de la légende chaldéenne ou assyrienne de Mylitta, n'en doutons pas, que tous ces traits étaient passés dans la légende zende de Mithra.

L'emploi des deux serpents, mâle et femelle, sur la tablette assyrienne dont je viens d'interpréter le sujet, nous rappelle le cône asiatique de mon ancienne collection, sur la base duquel nous avons précédemment reconnu, gravée en creux, Vénus androgyne, tenant, d'une main, un serpent mâle, la tête ornée des rayons du soleil, et, de l'autre, un serpent femelle, la tête surmontée d'un croissant (1). Comme ce cône, la tablette assyrienne nous reporte aux deux statues colossales du temple de Bélus, à Babylone, que décrit Diodore de Sicile (2), et qui représentaient, l'une, Rhéa ayant à ses genoux deux lions, et à ses côtés deux grands serpents d'argent; l'autre, Héra portant de la main droite un serpent qu'elle tenait par la tête. Ici doit se placer le souvenir que nous a conservé Macrobe d'un second usage qui prouve que, d'autres fois même, dans les représentations figurées hiératiques, les Assyriens entouraient d'un serpent le corps de leurs divinités, précisément comme le firent, à l'exemple des Perses, les sculpteurs grecs et les sculpteurs romains, pour les images léontocéphales de Mithra et pour les figures à tête humaine de ce dieu ou de Bahman, et d'Arihman ou d'Aschmogh, que nous avons trouvées sur la terre cuite du palais Zéno, sur le bas-relief d'Oliviéri et sur l'intaille de Caylus. « Les Hiérapolitains, qui sont Assyriens de « nation, dit le philosophe néoplatonicien (3), attribuent la « puissance et les effets du soleil à une statue barbue, qu'ils « nomment Apollon..... A ses pieds est l'image d'une femme

(1) *Nouv. Ann. de l'Inst. Arch.*, t. I, p. 162-175; *Monum. inéd.*, pl. IV, fig. 1. — *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 32-45, et pl. I, fig. 1.

(2) II, 9.

(3) *Saturnal.*, I, XVII.

« placée entre les simulacres de deux autres femmes, posés « l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ceux-ci sont entourés « des replis d'un serpent (1), *ea (signa) cingit flexuoso volumine « draco.* » Macrobe ajoute : « L'image du serpent indique que le « soleil suit un chemin tortueux, *et draconis effigies flexuosum « iter sideris monstrat.* » C'est sans doute à un monument analogue que fait allusion Julius Firmicus Maternus, dans un passage obscur et souvent controversé, où, commettant l'erreur de confondre ensemble les mages de la Perse et ceux de la Babylonie, il attribue aux premiers la coutume d'employer une sorte de représentation figurée, qui ne me semble pas avoir jamais été en usage chez les Perses, et dont il parle en ces termes (2) : *Persæ et magi omnes qui Persiæ regionis incolunt fines, ignem præferunt, et omnibus elementis putant debere præponi. Hi itaque Jovem in duas dividunt potestates, naturam ejus ad utriusque sexus transferentes, et viri et fœminæ simulacra (ad) ignis substantiam deputantes, et mulierem quidem triformi vultu constituunt, monstrosis eam serpentibus illigan-*

(1) Ces trois femmes, dont deux ont le corps enveloppé par les replis d'un serpent, nous rappellent les médailles autonomes et les médailles impériales de Cyzique, au revers desquelles on voit placée sur le faîte d'un grand autel ou d'un temple une divinité féminine portant de chaque main un flambeau allumé, et debout entre deux assesseurs femelles, également debout, qui tiennent chacune à la main un seul flambeau. A la droite, comme à la gauche du monument, est fixé dans le sol un grand flambeau, pareillement allumé, autour duquel s'enroule un serpent (M. Mionnet, *Descr. de méd.*, t. II, p. 534, n° 137; p. 539, n° 173; p. 541, n° 190; p. 544, n° 207; et p. 548, n° 226. *Suppl.*, t. V, p. 333, n° 332). Le n° 10 de la pl. XV de mes *Rech. sur le culte de Vénus* offre un exemple de ce sujet, gravé au revers d'un beau médaillon d'Hadrien, que possède le cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. Les numismates s'accordent généralement à reconnaître ici, comme sur les autres monnaies citées de Cyzique, Cérès allant à la recherche de sa fille Proserpine; mais personne, à ma connaissance, n'a encore fait remarquer les rapports qui existent entre la représentation décrite par Macrobe et celle que nous offre le revers des médailles dont il s'agit. — Cf. le médaillon de Macrin frappé à Béryte et reproduit sous le n° 9 de la pl. I de mes *Rech. sur le culte de Vénus*. — Comparez surtout un Abraxas, publié par Spon (*Miscellan. erud. Antiquit.*, p. 297, *Amuleta*, n° XV), dont le sujet offre une grande analogie avec le type du médaillon cité de Cyzique. — Remarquez enfin qu'au revers de la tête radiée d'Élagabale, nous trouvons, sur une médaille du cabinet du roi, frappée à Carrhes, dans la Mésopotamie, un astre dans un croissant posé sur un disque entre deux serpents (M. Mionnet, *Suppl.*, t. VIII, p. 396 et 397, n° 38).

(2) *De error. profan. religion.*, cap. V, p. 16-19, ed. Frider. Munter.

tes. Quod ideo faciunt, ne ab autore suo Diabolo aliqua ratione dissentiant; sed ut dea sua serpentibus polluta, maculosis Diaboli insignibus adornetur. Virum vero abactorem boum colentes, sacra ejus ad ignis transferunt potestatem.... Hunc Mithram dicunt..... Qu'il y ait erreur ou non dans ce récit, quant à la désignation du peuple qui représentait sa divinité féminine ou lunaire sous les traits d'une femme à trois visages, le corps entouré de serpents, il est certain que les paroles de l'orateur chrétien nous transportent dans l'Asie occidentale et confirment sur un point essentiel le passage cité de Macrobe. L'un et l'autre de ces deux écrivains, pour le dire en passant, nous fait penser aux trois Vénus dont Harmonie érigea les statues à Thèbes de Béotie (1); l'un et l'autre nous apprend que l'Asie occidentale revendique les types primitifs de ces représentations figurées, grecques ou romaines, auxquelles on applique la dénomination de *triple Hécate* et celle de *triple Vénus-Proserpine.* Contentons-nous, en ce moment, d'ajouter que les serpents entortillés autour du corps des deux statues assyriennes décrites par Macrobe, et de la déesse babylonienne ou persique du récit de Julius Firmicus Maternus, nous ramènent plus directement encore que les serpents des deux statues du temple consacré dans Babylone à Bélus, les serpents de la Vénus androgyne gravée sur le cône asiatique cité, et ceux de la Vénus léontocéphale représentée sur la tablette assyrienne de M. Roger, aux monuments figurés d'époque romaine, qui nous offrent l'image de Mithra léontocéphale, enlacée dans les replis d'un serpent (2).

Parmi ces monuments, il en est un qui, rapproché en particulier de la Vénus léontocéphale de notre tablette assyrienne, peut fournir matière à quelques autres observations qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. Je veux parler du bas-relief que

(1) Pausanias, IX, 16, 2.

(2) Une statue d'Isis, également d'époque romaine, reproduit cette même disposition du serpent, et, de plus, affecte la forme en gaîne d'un Hermès, comme c'est aussi le cas pour quelques-unes des représentations figurées de Mithra léontocéphale. Elle a été publiée par Montfaucon dans le tome II du *Suppl. à L'Antiq. expl.*, pl. XLIII.

possède la villa Albani. Mithra léontocéphale, je l'ai déjà dit, y est représenté avec des jambes humaines terminées par des griffes de lion qu'il pose sur un globe orné d'un croissant, tandis que le bas-relief cité de la villa Altiéri nous offre Mithra à tête et pieds humains, placé debout sur un taureau couché. Or, la substitution du croissant à l'animal symbolique nous prouve que, dans les deux cas, le dieu léontocéphale des Perses était considéré comme une divinité tout à la fois solaire et lunaire, double caractère que réunit la Vénus assyrienne, à tête et à griffes de lion, montée sur un taureau; double caractère que nous avons déjà reconnu à la Vénus orientale androgyne du cône cité; double caractère, enfin, que Mithra reçoit lui-même sur deux bas-reliefs persiques dont la haute antiquité ne saurait être contestée. Ces bas-reliefs font partie des belles sculptures qui ornent un des édifices de Tchéhelminar ou Persépolis (1); ils nous montrent l'un et l'autre le *mihr* ou la colombe, symbole de Mithra comme de Vénus, placé au milieu d'une rangée de lions, et répété au milieu d'une rangée de taureaux, qui est superposée à celle-ci. Le bas-relief romain de la villa Albani, les deux bas-reliefs persiques que je viens d'indiquer et la tablette assyrienne de M. Roger se prêtent donc un mutuel appui. Les trois premiers de ces monuments, comparés au quatrième, s'expliquent, en quelque sorte, l'un par l'autre. La double attribution qu'ils font à Mithra du lion, emblème solaire, et du croissant de la lune, ou du taureau, emblème de ce dernier astre, permet ainsi de constater que les figures léontocéphales romaines dont nous nous occupons représentent le dieu des Perses comme roi du ciel. Plusieurs bas-reliefs d'époque sassanide (2) ou d'époque romaine (3), lui assignent aussi cette même fonction

(1) Voyez Chardin, *Voyage en Perse*, t. II, pl. LXIII et LXIV; éd. d'Amsterdam, 1735. — Le Bruyn, *Voyage par la Moscov. en Perse*, t. II, pl. 153. — Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, pl. XXIX et XXX; éd. d'Amsterd., 1780; et la pl. VI de mes *Rech. sur le culte de Vénus*.— Cf. Porter's *Trav. in Georgia*, *Persia*, etc., vol. I, pl. 49 et 50; et *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, p. 401, note 2.

(2) Voyez Porter's *Travels in Georgia*, *Persia*, etc., t. II, pl. 66.

(3) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, p. 7-10, 44-52, 72 et 74; *Monum. inéd.*, pl. XIII, n°s 1 et 2. — *Mém. de l'Acad. royale des inscr.*, t. XIV, 2e part., p. 97-99, 140-148, 171 et 172; pl. I, n°s 1 et 2.

qui, d'ailleurs, convient éminemment à une divinité déclarée, par des écrivains grecs ou latins dignes de foi, identique avec la déesse que l'Orient adorait sous le titre de reine des cieux, *Méléket aschschamaïm* (1). En même temps, l'attribution simultanée du lion et du taureau, ou du soleil et de la lune, tantôt à Vénus, tantôt à Mithra, nous fournit ici un nouveau témoignage en faveur de cette identité, et une seconde preuve de la confiance absolue que méritent les traditions que j'ai rapportées ailleurs (2), traditions qui, en assignant à Vénus les deux sexes, nous autorisent à croire que Mithra, selon la doctrine ésotérique, était, comme Vénus, une divinité androgyne, ainsi que le fut primitivement, chez les peuples de l'antiquité chaque dieu réputé créateur du monde.

Ici doit trouver place une autre observation, qui m'est également suggérée par le rapprochement de la tablette de M. le baron Roger avec les représentations figurées de Mithra léontocéphale que nous offrent les sculptures d'époque romaine. Cette tablette, comme on devait l'attendre d'un monument assyrien ou babylonien, représente Mylitta léontocéphale avec les signes très-apparents du sexe féminin, et lui assigne même des fonctions propres à rappeler l'idée de mère et de nourrice, qui s'attachait à une divinité reproduite ailleurs sous les traits d'une déesse tenant un enfant dans ses bras, ou sous la forme d'une vache qui allaite un veau (3). La prédominance des attributs féminins dans les représentations figurées de la Vénus orientale est une des conséquences immédiates de la modification importante qu'à une époque très-reculée, mais restée inconnue, avait subie le système théogonique des Chaldéens d'Assyrie; modification qui, transportant au sexe féminin la prééminence dont avait joui jusqu'alors le sexe mâle, plaça le pouvoir suprême dans les mains d'une déesse devenue solaire, de lunaire qu'antérieurement elle était, et fit du soleil une divi-

(1) Jérémie, VII, 18; XLIV, 17-19 et 25. — Voyez mes *Rech. sur le culte de Vénus*, p. 40-44, 47, 48, 71-75.

(2) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 161-212.—*Recherch. sur le culte de Vénus*, p. 31-118.

(3) J'en produirai de nombreux exemples dans mes *Rech. sur le culte de Vénus.*

nité femelle, ainsi qu'on le voit sur notre tablette ou ailleurs, et de la lune un dieu mâle, comme le prouvent d'autres monuments figurés de l'Orient et les traditions écrites de l'Occident (1). C'est aussi la raison pour laquelle le caractère féminin prédomine dans les figures tauroctones et tauropoles que précédemment (2) j'ai restituées à Vénus, en signalant l'origine asiatique de leur type et les traces d'hermaphroditisme primitif qui se découvrent dans l'agencement particulier de leur costume. D'accord avec tous les monuments romains consacrés à Mithra tauroctone, et d'accord aussi avec toutes les inscriptions lapidaires et tous les textes où il est fait mention de Mithra, les onze ou douze représentations figurées que nous connaissons de Mithra léontocéphale le reproduisent unanimement sous les traits d'un dieu solaire mâle. Par suite du sentiment de haute convenance qui avait porté les Perses à représenter vêtues toutes leurs divinités, Mithra léontocéphale, s'il n'est pas figuré sur les monuments romains avec une tunique à manches et une anaxyris, s'offre pourtant à nos regards sans aucune indication des parties sexuelles. Elles sont constamment cachées ou par un des replis du serpent dont le corps du dieu est entouré, ou par une courte draperie, comme c'est le cas sur une petite statue léontocéphale de la bibliothèque du Vatican (3), et sur le bas-relief de M. Péron, ou par une longue tunique que porte une des deux figures léontocéphales (4) trouvées dans la vigne d'Horace Muti. On ne cite qu'une seule exception à cette règle, une autre figure de Mithra léontocéphale appartenant à la bibliothèque du Vatican, et dont l'organe génital mâle est mis à découvert; mais peut-être cet organe n'était-il pas apparent lorsque le monument n'avait point encore été restauré par une main moderne.

(1) J'expliquerai ailleurs comment la révolution religieuse que je rappelle ici peut avoir été la conséquence forcée d'une révolution politique qui, pour la première fois, avait fait passer le pouvoir royal dans les mains d'une femme.

(2) *Mémoire* inédit *sur le taur. et le lion consid. comme attrib. caract. de Vénus en Orient et en Occident.*

(3) Zoegas *Abhandlung.*, S. 204, n. 6.

(4) Montfaucon, *Diar. italic.*, p. 198; *L'Antiq. expliq.*, t. I, 2e part., pl. CCXV, n° 2.

Si nous suivions dans l'Inde et en Égypte les traces du culte de Vénus, importé de l'Asie occidentale sur les bords de l'Indus et du Nil, dès une époque très-reculée, nous pourrions y trouver matière à plus d'une observation qui justifierait pleinement l'attribution que je fais à Mylitta de la figure léontocéphale et serpentigère dont l'image est sculptée sur le monument babylonien du cabinet de M. le baron Roger. Dans l'Inde, la déesse Parvatî, épouse du dieu Çiva, s'offrirait à nos regards montée sur un lion, comme la Vénus assyrienne, tandis que Çiva nous apparaîtrait monté sur un taureau. Ce couple divin nous rappellerait incontinent que si, dans le temple de la *Déesse de Syrie*, à Hiérapolis (1), et sur les médailles impériales de la Cyrrhestique (2), la déesse était placée sur deux lions, deux taureaux y servaient de support à l'image de son époux. Dans les livres sacrés de l'Inde et sur quelques monuments figurés de cette contrée, nous reconnaîtrions à Parvatî comme à Çiva les caractères propres à un hermaphroditisme primitif. De plus, nous lirions, dans la légende sanscrite de Parvatî (3), que l'épouse de Çiva est le serpent qui soutient le monde, et qu'en se repliant sur elle-même, elle se fait un bracelet avec le corps du reptile symbolique, et s'endort dans son antre ou sa grotte, symbole du monde créé, selon la légende de Mylitta et celle de Mithra. Aussi verrions-nous un serpent placé dans la main d'un des quatre bras de Çiva androgyne (4), si nous recourions encore une fois au témoignage des monuments figurés indiens (5).

En Égypte, après avoir constaté sans peine que *Vénus-Hâthor* ou *Hâthyr*, épouse de Phtha, l'Éphæstus ou le Vulcain des Égyptiens, s'assimile tout à la fois à *Termouthis*, la mère

(1) Lucien, *De Dea Syr.*, 31 et 32.

(2) Voyez mes *Rech. sur le culte de Vénus*, pl. III B, fig. 1.

(3) Hymne à Parvatî, intitulé *Ananda Lahari*, et traduit du sanscrit en français par M. A. Troyer, çloka 9 et çloka 10, *Journal asiatiq.*, IIIe série, t. XII, septembre et octobre 1841, n° 67, p. 300 et 301.

(4) C'est peut-être le lieu de faire remarquer que, dans les langues de l'Orient, le mot serpent dut avoir très-anciennement les deux genres. Le latin *anguis* les a conservés.

(5) Voyez les célèbres sculptures de l'île d'Éléphanta; Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. II, pl. VI.

des dieux (1); à *Méréphtha*, la grande déesse de Memphis, l'Héphæstobule des Grecs; à *Pascht*, l'une et l'autre compagnes chéries de ce même Phtha; à *Tafné* ou *Tafnet*, et à *Neith*, l'Athéné ou la Minerve de Saïs, nous trouverions Méréphtha-Hâthor représentée, à Memphis, avec une tête de lion ou de lionne et avec un ou plusieurs serpents de l'espèce royale appelée *uræus* (2); nous trouverions ailleurs Pascht et Tafné figurées aussi sous les traits de deux divinités léontocéphales (3); Neith nous apparaîtrait sculptée ou peinte tantôt comme une divinité androgyne et ithyphallique, ayant trois têtes : une de femme, une de lion, une de vautour, et des jambes et des griffes de lion (4); tantôt comme une déesse panthée, léontocéphale, présentant la curieuse particularité de trois têtes implantées sur sa tête de lionne (5); tantôt, enfin, sous les traits d'une déesse à corps humain, ayant, soit deux têtes géminées, l'une de lion, l'autre de crocodile (6), soit une tête de lion ou de lionne, surmontée du serpent uræus (7), ou, s'il n'y a pas erreur de la part du savant interprète du musée Bartholdy (8), surmontée d'une autre tête de lion, plus petite, qui se termine par une queue de serpent. En même temps, nous aurions à remarquer qu'à Saïs et dans toute l'Égypte, on célébrait chaque année, en l'honneur de cette même déesse androgyne Neith, identique avec Vénus-Hâthor, une fête qui était la troisième des grandes solennités religieuses et qui s'appelait la *fête des lampes ardentes* (9), parce que, dans la nuit, chacun allumait des lampes autour de sa maison, de même que, selon le témoignage de Flaminio

(1) Son nom signifie littéralement *la mère de tout*.

(2) Champollion le jeune, *Notice descript. des monum. égypt. du mus. Charles X*, p. 14 et 15, A, n°s 239-245, 247, 248-253, 255-261, 263-268.

(3) *Id.*, *Mém. de l'Acad. royale des inscr. et belles-lettres*, t. XV, p. 111; *Notice descript.*, etc., p. 24, n°s 424-430; *Précis sur les hiérogl.*, 2e édit., p. 12, n° 72, et pl. 4, fig. 72.

(4) *Id.*, *Panth. égypt.*, pl. 6 bis.

(5) Elle est ainsi figurée dans le grand rituel funéraire du musée royal de Turin.

(6) Champollion le jeune, *Panth. égypt.*, pl. 6 sexties.

(7) *Id.*, *ibid.*, pl. 6 quinquies A. — Gau, *Antiq. de la Nubie*, pl. 30, n° 4.

(8) M. Th. Panofka, *Il Mus. Bartold.*, p. 1, n° 3.

(9) Hérodote, II, 63.

Vacca (1), l'usage était de placer des lampes allumées autour des images de Mithra léontocéphale, divinité qui, à son tour, se confondit autrefois avec la Vénus chaldéenne androgyne. Nous aurions à remarquer aussi que Phtha, comme son épouse *polyonyme*, recevait l'attribution symbolique du lion; que le fils né de ce dieu et de Méréphtha léontocéphale est figuré lui-même, sous le nom de *Hobs* ou de *Nofré-Atmou*, tantôt avec une tête de lion (2), tantôt les pieds posés sur des lions (3); et que, de son côté, Horus, identique avec ce fils de Phtha, se montre non-seulement accompagné du même animal symbolique (4), mais métamorphosé en un lion qui a deux faces, dont l'une est celle d'un homme (5). Nous aurions encore à noter que si Neith uræophore et léontocéphale fut représentée debout, tenant d'une main la tête, de l'autre la queue d'un grand serpent qui l'entoure en servant d'appui à ses pieds (6); et si un uræus est ailleurs (7) l'emblème symbolique de cette divinité, comme il est, en général, le hiéroglyphe de l'idée de déesse (8), Hâthor, à son tour, se transforme elle-même parfois en serpent (9); ce qui nous ramènerait aux représentations figurées d'Amoun et d'Ammon-Cnouphis que j'ai citées plus haut (10), et à ces uræus ou couleuvres léontocéphales qui se voient sur les monuments des Égyptiens, comme sur ceux des gnostiques. Enfin, nous ne pourrions contempler l'image d'une déesse égyptienne, allaitant deux crocodiles suspendus à ses mamelles, et nommée tantôt Bouto (11), tantôt Neith (12), sans songer à notre Vénus chaldéenne, qui allaite un

(1) Ci-dessus, pag. 174.
(2) Champollion le jeune, *Notice descript.*, p. 22, n° 333.
(3) *Ibid.*, p. 21, n°s 328, 329 et 330.
(4) *Ibid.*, p. 15, n° 268. — Horapoll., XVI, 34.
(5) Champollion le jeune, *Notice descript.*, p. 47, n° 283.
(6) *Id.*, *Panth. égypt.*, pl. 6 septies.
(7) *Id.*, *Notice descript.*, p. 41, n° 105.
(8) *Ibid.*, p. 39, n°s 15-28.
(9) *Ibid.*, p. 43, n° 149.
(10) Voyez ci-dessus, page 192.
(11) Champollion le jeune, *Panth. égypt.*, pl. 23 A.
(12) *Id.*, *Notice descript.*, p. 6, n°s 104, 105 et 106.

chien et une truie également suspendus à ses seins (1), et sans nous rappeler que Neith (2), comme Bouto, est la Nuit, et que celle-ci reçoit les qualifications de *grande déesse mère des dieux*, de *grande mère génératrice du soleil* (3), qui concourent, avec ses autres attributions, à établir des rapports intimes entre elle et l'ancienne Vénus asiatique. De telles excursions m'entraîneraient trop loin du sujet de ce mémoire; les détails et les considérations qui s'y rattachent, trouveront plus naturellement leur place dans mon ouvrage sur le culte de Vénus, et serviront, avec une multitude de faits et d'observations que j'y réunirai, à montrer l'intimité et la constance des relations qui, sous le point de vue des institutions théologiques, existèrent jadis entre la Chaldée, l'Assyrie, la Phénicie, la Perse, l'Inde, l'Arabie et l'Égypte.

Mais, pour compléter ici les remarques qui s'appliquent d'une manière directe à la tablette sculptée de M. Roger, je dois soumettre aux lecteurs de nos *Annales* une dernière observation, qui semble nous révéler l'usage que l'on faisait des monuments de cette espèce dans la célébration des cérémonies du culte chez les Assyriens. J'ai dit plus haut que, par sa forme, la tablette dont il s'agit est semblable à celles que portent à la main divers personnages placés dans la composition de plusieurs cylindres asiatiques, où il est impossible de ne pas reconnaître des scènes d'initiation qu'il faut rapporter tantôt aux mystères de Mylitta ou d'Astarté, tantôt aux mystères de Mithra, qui, j'espère le prouver ailleurs, ne différaient aucunement de ceux-là. Jusqu'à ce jour, les petites dimensions de ces cylindres n'ont pas permis de constater qu'un sujet quelconque eût été gravé sur les tablettes qui me servent de point de comparaison. Mais on doit croire qu'elles étaient destinées à recevoir, en creux ou en saillie, le dessin d'une scène mystique ou psychologique; et si l'on admet avec moi

(1) *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. I *a*.

(2) Champollion le jeune, *Panth. égypt.*, explic. des pl. 6 ter, 6 quater, 6 quinquies et 6 septies.

(3) *Ibid.*, explic. des pl. 23 et 23 A.

que de telles scènes ont nécessairement dû se rattacher à la célébration des mystères de l'une des divinités asiatiques que je viens de nommer, on acquerra la presque certitude que la tablette assyrienne ou babylonienne de M. Roger avait été gravée à l'usage des mystes initiés à tel ou tel grade des mystères de Mylitta. D'une autre part, cette présomption viendra prêter son appui à l'opinion où était le docte Visconti, que les représentations figurées de Mithra léontocéphale furent du nombre de celles que, selon Thémistius (1), on montrait aux seuls initiés.

L'assertion du panégyriste grec m'amène à faire remarquer que si Vénus-Mylitta, sur la tablette de M. Roger, nous apparaît comme reine du ciel, reine de la terre et reine des enfers, ainsi que je crois l'avoir établi, on doit parvenir sans peine à constater qu'aux yeux des initiés, les images léontocéphales de Mithra, et notamment le bas-relief découvert à Vienne, représentaient aussi ce dieu dans ses fonctions de roi du ciel mobile (2), de roi des vivants ou de la terre (3), et de roi des morts ou des enfers (4), conformément au texte du Zend-Avesta. C'est avec ce triple caractère que déjà, sur quelques monuments d'époque romaine (5), mais d'un genre différent, Mithra s'est offert à nos regards. Déjà aussi j'ai eu l'occasion d'appeler l'attention des archéologues sur certaines représentations figurées qui, d'accord avec les traditions écrites et avec notre tablette assyrienne, attribuent à Vénus ce même caractère (6).

Roi du ciel mobile, Mithra léontocéphale justifie une telle qualification, non-seulement par le symbole solaire de sa tête

(1) *Loc. cit.*

(2) Zend-Avesta, t. I, 2e partie, p. 28 et 82 (note 10); t. II, p. 13, 99, 206, 207 209, 212, 213, 216, 218-221, 225, 228-230 et 418.

(3) *Ibid.*, t. I, 2e partie; p. 227; t. II, p. 205, 206, 210, 214, 215, 222 et 223.

(4) *Ibid.*, t. I, 2e partie, p. 227; t. II, p. 15, 211, 212, 213, 223 et 230.

(5) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 480, 481; t. II, p. 73-75, 79-82; pl. A 1838, et *Monum. inéd.*, pl. XIII, fig. 1, 2 et 3. — *Mém. de l'Acad. roy. des inscript.*, t. XIV, 2e partie, p. 91-94, 173-175, 178-181; pl. I, fig. 1 et 2; pl II et pl. VI.

(6) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 191-195. — *Rech. sur le culte de Vénus*, p. 71-76.

de lion et quelquefois par la présence simultanée du croissant de la lune (1), ou d'un astérisque sculpté au-dessus de l'extrémité de son aile droite ascendante (2), mais aussi par la réunion de plusieurs autres attributs sur lesquels je dois, en ce moment, insister plus longuement que je n'ai pu le faire dans les paragraphes qui précèdent. Et d'abord remarquons que si parfois il nous apparaît entièrement doré, comme on le voit sur un bas-relief déjà cité du musée Chiaramonti, cette particularité, aussi bien que les deux ailes ascendantes dont il est pourvu, atteste et son origine divine et ses fonctions célestes. Elle nous indique, de plus, que la résidence de Mithra est dans la région de l'or ou la région solaire, ainsi que nous l'apprend, de son côté, le texte du Zend-Avesta (3). Elle nous rappelle, en même temps, que, dans ce code religieux, Zoroastre dit de Mithra qu'il est celui *qui est appelé d'or* (4), *qui est assis sur un tapis d'or* (5), *qui porte une massue d'or* (6), etc. Elle nous rappelle enfin que Lucien (7) fait mention d'une statue d'or massif, qui représentait Mithra. Pour une raison semblable, Vénus, chez les peuples de l'Asie occidentale, chez les Grecs et chez les Romains, recevait également diverses épithètes (8) qui attestent que l'or était consacré à cette divinité et qu'on lui érigeait des statues du même métal, usage qui d'ailleurs est confirmé, quant à Vénus-Anaïs, par le témoignage exprès de Pline (9).

(1) Voyez Raffei, *Osservaz.*, tav. IV, fig. 2. — *Rech. sur le culte de Vénus*, pl. XVIII, fig. 3. — Un abraxas, dont je ne puis cependant garantir l'authenticité, faute d'avoir vu l'original, représente, selon le dessin qu'en ont publié Chifflet (*Comment. ad Macar. Abraxas*, tab. VIII, n. 31) et Gorlæus (*Dactyliothec.*, I, tab. CCI, n° 367), un lion ayant au-dessous de lui le masque de la lune; dans le champ, à droite, est écrit en caractères grecs le mot sémitique SAMA, *ciel*.

(2) Voyez Zoëga, *Bassiril. antich. di Roma*, t. II, p. 32, et tav. LIX; *Abhandlung.*, S. 201. — L'astérisque dont il est ici question a été omis dans le dessin publié par Raffei (*Osservaz.*, tav. III, fig. 1).

(3) Tom. I, 2e partie, p. 28; tom. II, p. 13.

(4) Tom. II, *Jescht de Mithra*, XIe cardé, p. 213.

(5) *Ibid.*, *ibid.*, XXVIIIe cardé, p. 225.

(6) *Ibid.*, *ibid.*, XXIVe cardé, p. 222, et XXXIe cardé, p. 230.

(7) *Jupit. tragœd.*, 8.

(8) Voyez mes *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 113-116.

(9) *Hist. natur.*, XXXIII, IV, 24.

D'autre part, le serpent qui s'enroule autour du corps de Mithra léontocéphale rappelle la route tortueuse ou en spirale que le soleil, selon les idées des anciens, suivait dans l'écliptique. C'est ce même serpent qu'au sommet d'un monument assyrien ou babylonien de la Bibliothèque royale (1), vulgairement désigné sous le nom de *caillou de Michaux*, nous voyons cheminer et former des ondulations dans le ciel des planètes. Nous retrouvons le reptile à la même place et dans la même attitude sur une seconde pierre très-analogue (2), que feu M. Rich avait recueillie dans les ruines de Babylone, et qui, après sa mort, a été acquise par le Musée britannique. C'est aussi ce même serpent qui, sur d'autres monuments moins anciens, et d'un caractère tantôt asiatique, tantôt romain, se montre traçant une route tortueuse entre la grande et la petite Ourse. Mais lorsqu'il nous apparaît enroulé autour du corps d'une divinité solaire dont il ramène les pieds et les jambes, l'un contre l'autre, en manière de gaîne ou d'Hermès (3), ne nous donne-t-il pas lieu de soupçonner que dans une pareille disposition se révèle l'intention d'exprimer l'idée d'une captivité? Et pouvons-nous oublier, en présence des figures auxquelles je fais allusion ici, que l'usage fut anciennement établi dans l'Asie occidentale, et même chez les Grecs, de représenter certaines divinités solaires captives dans des chaînes d'or que l'on détachait au solstice d'hiver? Quoi qu'il en soit de cette conjecture, remarquons que, dans les représentations

(1) Millin, *Monum. inéd.*, t. I, pl. VIII et IX.

(2) On trouve dans les *Mines de l'Orient* (*Fundgrub. des Orients*, III Bd., III Heft, Platte II, n. 2 und 3) un très-mauvais dessin de cette pierre; mais le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque royale de Paris en possède une bonne empreinte.

(3) Telle est la disposition de deux figures de Mithra léontocéphale qui se conservent à la villa Albani (Raffei, *Osservaz.*, tav. III, fig. 1, e tav. IV, fig. 2. — Zoëga, *Bassiril.*, t. II, tav. 59) et du torse que possède le musée d'Arles (Montfaucon, *L'antiquit. expliq.*, t. I, 2e partie, pl. CCXV). Telle est même la disposition des deux petites figures ailées qui, sur le bas-relief cité du musée Oliviéri (*Antich. Cristian.*, tav. VI) me paraissent représenter Ormuzd et Bahman, et des deux autres petites figures que, sur la terre cuite également citée du palais Zéno (Lafréry, *Specul. roman. magnific.* — *Mém. de l'Acad. roy. des inscript. et b. lettr.*, t. XIV, 2e partie, pl. V), je prends pour Bahman et Aschmogh. Voyez ci-dessus, p. 188-194.

figurées de Mithra léontocéphale, on distingue parfois, entre les replis dont le serpent entoure cette divinité, les douze signes du zodiaque (1), ou seulement les quatre signes qui servaient à marquer les deux équinoxes et les deux solstices (2). Les replis sont au nombre de quatre ou de six, suivant qu'ils doivent faire allusion aux quatre saisons, ou à la division des douze signes du zodiaque en signes ascendants et signes descendants. Dans l'un et dans l'autre cas, ils font du serpent un symbole propre à rappeler, avec l'idée de vie qui lui est propre (3), l'assimilation de Mithra au *temps périodique*, c'est-à-dire, au temps exprimé par la double révolution du soleil et de la lune. Si la figure léontocéphale du bas-relief découvert à Vienne n'offre aucune trace de signes zodiacaux, on observe du moins que le serpent dont elle est entourée se replie quatre fois sur lui-même. Il vient toucher avec sa tête la mâchoire inférieure du muffle de lion, tandis que dans la plupart des autres images de Mithra léontocéphale la tête du serpent arrive au sommet de la tête de lion et s'incline même sur le front du quadrupède carnassier. Je ne saurais dire si l'on avait attaché ou non un motif particulier à une disposition dont le bas-relief cité offre l'unique exemple que je connaisse. Nous devons croire toutefois que, dans les deux cas, la jonction de la tête du serpent avec le muffle de lion servait à marquer l'entrée du soleil dans le premier signe du solstice d'été. Lorsque cette jonction n'a pas lieu, comme on le voit sur un seul monument, le bas-relief inédit et doré que reproduit le n° 3 de notre planche XXXVI, et qui porte le n° 567 au musée Chiaramonti, la tête et la queue du serpent plongent dans une hydrie ou cratère placé entre les jambes du dieu léontocéphale. Mais ce reptile est encore ici l'emblème de la marche du soleil; car la modification que je signale nous reporte à l'équinoxe du

(1) Voyez Montfaucon, *L'antiq. expliq.*, t. I, 2e part., p. 370 e. 371, et pl. CCXV, n° 3. — Millin, *Voyage dans le midi de la France*, t. III, p. 504, et pl. XXXVI, n° 5.

(2) Voyez Raffei, *Osservaz.*, tav. III, fig. 2. — Visconti, *Il Mus. Pio-Clement.* t. II, tav. XIX.

(3) Voyez ci-dessus, pag. 187.

printemps, en nous montrant le serpent occupé à puiser dans un vase le principe humide, élément indispensable à la reproduction de la vie. On sait que dans les mystères de Mithra, le cratère était l'emblème de la source (1) ou du principe humide; à ce titre, conformément à des prescriptions hiératiques qui nous ont été conservées par Eubule ou Pallas (2), on devait placer un cratère devant les images de Mithra et choisir, pour la célébration des mystères de ce dieu, une grotte située près d'une source d'eau vive. Sur plusieurs bas-reliefs mithriaques, d'époque romaine, nous voyons, en effet, une hydrie ou un cratère posé auprès de l'image de Mithra (3) sculptée au centre d'une grotte, qui, dans le langage hiératique, est le symbole du monde créé. Le bas-relief cité du musée Chiaramonti (4) a sur ceux-ci l'avantage de nous rappeler que des monuments grecs ou romains, qui appartiennent à une autre catégorie d'antiquités, représentent un serpent ou dragon puisant dans une coupe que lui présente soit Minerve, soit Hygie, soit tout autre personnage mythologique, le liquide qui, source perpétuelle de vie, nous fait, à son tour, songer à l'ambroisie dont Hébé, dans le ciel, emplit sans cesse la coupe des dieux créateurs. Nous ne pouvons oublier non plus le serpent d'Épidaure, ni le serpent de Lavi-

(1) Voyez mes *Rech. sur le culte de Vénus*, p. 36-44; *Nouv. Annal. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 464-466; et *Mém. de l'Acad. roy. des Inscript.*, t. XIV, 2[e] partie, p. 72-75. — J'ajouterai ici que les bouddhistes, dans le tableau qu'ils font de la destruction du monde, qui, selon eux, doit commencer avec le *moyen ka va* ou troisième âge, disent que, lorsque les destructions successives auront atteint par degrés toutes les portions du monde, il ne subsistera plus que *le vase de l'univers vide* (Abel Rémusat, *Journ. des Sav.*, décembre 1831, p. 720 et 721).

(2) Apud Porphyr. *De antr. Nymph.*, XVII.

(3) Della Torre, *Veter. monum. Antii*, tab. ad pag. 157. — Sattler, *Geschichte des Herzogth. Würtenberg*, I Bd; Taf. XI. — *Act. Acad. Theodoro-Palat.*, t. I, tab. II n. 3. — *Annal. des Vereins für nassauische Alterthumsk.*, I Bd., Taf. I. — *Curier rumanesk*, n° 47, 22 nov. 1837, Taf. I, n. 3. — *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, pl. A 1838, et *Monum. inédits*, pl. XIII, n[os] 1 et 2; *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XIV 2[e] partie, pl. I, n[os] 1 et 2, et pl. VI. — D[r] Friedr. Creuzer, *Das Mithræum von Neuenheim bei Heidelberg*, Taf. II. — Bas-relief inédit, trouvé à Dormagen, et dont je publierai un dessin dans mes *Recherches sur le culte de Mithra*.

(4) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. 3.

nium (1), ni celui qu'on nourrissait à Babylone, dans le temple de Bélus (2), ni cet autre serpent sacré que l'on entretenait à Métélis, en Égypte (3), et devant lequel, remarquons-le bien, on plaçait, comme devant les trois divinités de la triade babylonienne, une table et un cratère (4). Ælien, qui nous apprend cette particularité, ajoute (5) que, chaque jour, les prêtres remplissaient le cratère d'un mélange de farine et d'eau miellée. J'aurai ailleurs l'occasion d'exposer mon sentiment sur la signification mystique de ce mélange et des libations de vin que l'on faisait, chez les Grecs, en l'honneur de leur Δαίμων ἀγαθὸς, représenté sous la forme d'un serpent, de même que leur démon familier ou domestique et l'Agathodémon des Romains et des gnostiques.

Parmi les autres accessoires qui furent employés à caractériser Mithra léontocéphale comme roi du ciel, se recommandent aussi à notre attention les deux clefs que tiennent dans leurs mains quelques-unes des images de ce dieu, celle, par exemple, qui est sculptée sur le bas-relief de Vienne (6). Emblèmes très-explicites du ciel, ces clefs sont, n'en doutons pas, l'une, la clef de la porte du soleil, l'autre, la clef de la porte de la lune. Mithra préside au mystère de la descente et de l'ascension des âmes. Selon les croyances des temps anciens, les âmes descendent sur la terre ou *dans les voies de la génération*, par la porte de la lune; elles remontent au ciel par celle du soleil. Les solstices sont les deux époques favorables de l'année pour le premier de ces deux mouvements; les équinoxes, pour le second. Aussi voyons-nous sculptés, dans la partie infé-

(1) AElien, *De natur. animal.*, XI, XVI.

(2) Daniel, XIV, 22-27.

(3) AElien, *De natur. animal.*, XI, XVII. Le texte porte, dans l'édition de Schneider, ἐν Μελίτῃ τῆς Αἰγύπτου; mais je pense, avec Wesseling (ad Herodot. II, 74), qu'il faut lire ici ἐν Μετῆλει.

(4) Diodore de Sicile, II, 9.

(5) *Ubi supra.*

(6) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch., Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. 2. — Ajoutez à cet exemple le Mithra léontocéphale publié par Montfaucon (*Diar. italic.*, p. 198, fig. 2; *L'antiq. expliq.*, t. I, 2e partie, pl. CCXV, fig. 1), et celui qui est figuré sous le n° 2 de la pl. IV des *Osservazioni* citées de Raffei, et reproduit sous le n° 3 de la pl. XVIII de mes *Rech. sur le culte de Vénus.*

rieure d'une statue de Mithra léontocéphale qui se conserve à la bibliothèque du Vatican (1), les deux signes solsticiaux, le Cancer et le Capricorne; et dans la partie supérieure de la même statue, c'est-à-dire, sur les pectoraux, les deux signes équinoxiaux, le Bélier (2) et la Balance. Les monuments figurés sont ici d'accord avec les textes, qui, je le répète, assignent à Mithra, comme à Vénus, une place particulière vers les équinoxes et les solstices, et qui, de plus, établissent sa résidence habituelle au ciel, entre le soleil et la lune. Investi des fonctions de psychopompe, il est chargé de peser sur le pont Tchinevâd, qui unit la terre au ciel, les bonnes et les mauvaises actions accomplies par les âmes durant leur séjour sur la terre. Il conduit dans la région céleste les âmes qu'il a trouvées *pures de pensées, de paroles et d'actions;* il les protége pendant leur passage ou leur séjour dans les sept cieux des planètes, qui sont appelées les sept portes dans le langage hiératique des mystères (3). Et si, comme un récit de Celse nous autorise à le croire, l'échelle mystique que l'on montrait aux initiés, dans les sanctuaires de Mithra, se trouvait disposée de manière à leur faire comprendre que la lune et le soleil étaient les deux dernières portes qu'ils auraient à franchir (4), il était naturel aussi de placer la clef de chacune de ces deux portes dans les mains du dieu dont ils étaient admis à contempler en secret l'image léontocéphale et à implorer la protection et la médiation. Quelquefois, au lieu des deux clefs, cette mystérieuse image tient deux flambeaux allumés (5), emblèmes de la lumière céleste et du feu créateur, emblèmes de l'astre du jour

(1) Raffei, *Osservaz.*, tav. III, fig. 2. — Visconti, *Il Mus. Pio-Clement.*, tom. II, tav. XIX.

(2) On peut consulter, quant à la substitution du bélier au taureau équinoxial, mon *Mém. sur deux bas-rel. mithriaq. qui ont été découv. en Transylv.* (*Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. II, p. 20-29; et *Mém. de l'Acad. roy. des inscr.*, t. XIV, 2e partie, p. 112-122).

(3) Voyez les autorités que j'ai citées et commentées, *ibid.* p. 9-19, 29-44; et *ibid.*, p. 100-112, 123-140.

(4) *Ibid.*, *ibid.*

(5) Montfaucon, *Diar. italic.*, p. 198, fig. 1; *L'Antiq. expliq.*, t. I, 2e partie, pl. CCXV, fig. 2.

et de l'astre de la nuit, et, par conséquent, emblèmes aussi des deux portes du ciel. D'autres fois, Mithra léontocéphale (1) a, dans une main, une seule clef, celle de la porte du soleil, et dans l'autre main, un long sceptre semblable à celui que porte Bahman sur les trois monuments cités (2), où cet Amschaspand, manifestation de Mithra dans ses fonctions célestes, nous apparaît avec une tête et des pieds humains, le corps entouré par les replis d'un serpent. Enfin, la grande statue de Mithra léontocéphale, qui provient du *Mithræum* d'Ostie, tient dans la main droite une clef, et nous offre, réunis dans la main gauche, un sceptre et un flambeau allumé (3). De plus, entre ce dernier symbole et la clef, on observe, au milieu de la poitrine de cette même statue, un foudre placé verticalement. Dans la collection de la villa Albani (4), on retrouve un foudre sculpté sur le corps du dieu à tête de lion; mais ici l'artiste romain l'a placé, dans une position horizontale, au-dessous des deux seins. Un pareil attribut ne peut appartenir qu'au roi du ciel. Il nous rappelle que Mithra, dans une inscription

(1) Raffei, *Osservaz.*, tav. III, fig. 1 et 2. — Zoëga, *Bassiril. ant. di Roma*, t. II, p. 32 et pl. 59.

(2) Ci-dessus, pag. 188-194.

(3) Zoegas *Abhandlung.*, taf. V, n. 16. — Il faut rapprocher de cette représentation une statue de bronze et d'époque romaine, qui nous offre la triple Hécate sous les traits de trois femmes dont une tient à la main une clef, et dont la seconde, qui porte d'une main un serpent, de l'autre un poignard, est coiffée d'un bonnet phrygien radié, semblable ou du moins très-analogue à celui qui se voit placé au sommet d'un faisceau sur la face postérieure du bas-relief cité de Hedernheim. La statue de bronze que j'indique ici a été publiée par la Chausse (*Mus. roman.*, tabb. XX, XXI et XXII) et par M. le comte de Clarac (*Mus. de sculpt.*, pl. 564 B, n° 1201 B). — On trouve aussi, sur quelques médailles asiatiques impériales, l'image de la Triple Hécate tenant dans ses mains des flambeaux allumés, des poignards et peut-être des serpents. Je citerai, comme exemples d'un pareil type, les revers de deux médailles frappées, en l'honneur de Julia Domna, à Laodicée de Phrygie (voyez M. Mionnet, *Suppl.*, t. VII, p. 586 et 587, n°s 455 et 456). — Je signalerai enfin à l'attention des archéologues une hématite d'époque romaine et gravée en creux, où l'on voit la Triple Hécate placée entre Harpocrate et un serpent à tête de lion radiée. Cette intaille, qui faisait partie de la collection d'antiquités formée à Aix en Provence par feu M. Magnan de la Roquette, a récemment été vendue à Paris avec les autres objets dont se composait le cabinet de cet amateur.

(4) Raffei, *Osservaz.*, tav. IV, fig. 2.

grecque (1) des bas temps, reçoit le titre de *Génie Astrobronte* (Ἀστρόϐροντος Δαίμων), et, dans une inscription latine (2), le titre de *Deus Brontons*. Il nous rappelle aussi que, sur la face antérieure d'une intaille de la galerie de Florence (3), on voit au-dessus de la tête de Mithra un aigle et un foudre; et que, sur un bas-relief romain de la villa Altiéri (4), un aigle tenant un foudre dans ses serres est sculpté à côté de ce dieu. Il nous rappelle enfin qu'une médaille d'or, frappée à Rome, à l'effigie d'Antonin Pie, offre pour type, au revers, un lion qui porte un foudre dans sa gueule (5). Ces diverses particularités concourent ainsi à nous montrer que la présence d'un foudre sur la poitrine de Mithra léontocéphale avait pour double objet de compléter les attributs du roi du ciel, et d'effrayer l'imagination des initiés par l'un des emblèmes les plus propres à caractériser sa toute-puissance.

Roi de la terre, Mithra léontocéphale se fait remarquer par d'autres attributs non moins judicieusement choisis pour marquer quelles fonctions lui sont dévolues dans le monde sublunaire. L'autel allumé que l'on voit à ses pieds, sur le bas-relief de Vienne et sur celui qui se conserve à Rome, dans le palais Colonna (6), nous fait penser au feu sacré des *ateschgâhs* ou pyrées de la Perse, et, en même temps, aux prescriptions du rituel de Zoroastre, où nous lisons que les sacrifices offerts à Ormuzd et à Mithra doivent s'accomplir en présence du feu (7). Aussi voyons-nous constamment, sur les monuments figurés du culte de Mithra, ce dieu immoler le taureau symbolique en présence de deux assesseurs qui portent chacun un flambeau allumé, de même que Vénus, sur les bas-reliefs que je me crois autorisé à lui restituer, accomplit le même sacrifice de-

(1) Reines. *Syntagm. inscript. antiq.*, class. I, n° 291. — Doni, *Inscr. antiq.*, I, 33, p. 9.

(2) Capacio, *Neapolitan. Histor.*, lib. I, p. 198. — Gruter, *Inscript. antiq.*, p. XXXIV, n° 5.

(3) Montfaucon, *L'Antiq. expliq.*, t. I, 2e partie, pl. CCXVII, fig. 2.

(4) Tab. II post Gronovii *Præfation.* in Leonardi Augustini *Gemm. antiq.*

(5) Voyez le n° 6 de la pl. V de mes *Rech. sur le culte de Vénus.*

(6) Ci-dessus, pag. 174 et 175.

(7) *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. 119, 151, 152 et *passim.*

vant un autel allumé, assistée d'un ou deux lampadophores femelles (1). Sur une multitude de médailles asiatiques, on trouve également auprès de l'image d'Astarté un autel allumé, et, de plus, une étoile et une colombe (2). D'autres fois l'autel allumé se voit sous le portique du temple d'Astarté et y tient lieu de la statue de la déesse (3). Sur une monnaie impériale de Tripolis de Phénicie, à l'effigie de Soémias (4), il est placé, au milieu d'un temple tétrastyle, entre les images d'Apollon nu et de Diane lucifère et taurocéphale; le fronton du temple est orné du buste d'Astarté. D'autres fois même (5), le buste de cette dernière divinité est posé sur l'autel entre deux *vexillum*, ce qui nous permet de remonter à l'origine du type de certaines médailles sassanides (6) où l'on remarque, au revers de la tête du roi, tantôt la tête ou le buste d'Ormuzd barbu, tantôt la tête ou le buste de Mithra imberbe (7) gravés au milieu des flammes d'un pyrée que gardent deux personnages royaux, qui portent chacun à la main un glaive nu. Zoroastre appelle le feu *fils d'Ormuzd*(8); et, dans son système cosmogonique, aussi bien que dans celui des Chaldéens d'Assyrie, cet élément, comme

(1) Voyez les planches VIII, IX, X, XI, XIII et XIV de mes *Rech. sur le culte de Vénus*.

(2) M. Mionnet, *Descr. de méd.*, t. V, p. 529, n[os] 74-77; p. 529 et 530, n[os] 80, 82-84, et ailleurs.

(3) Voyez les n[os] 3, 5 et 7 de la pl. XV de mes *Rech. sur le culte de Vénus*.

(4) Sestini, *Descriz. delle med. ant. gr. del mus. Hederv.*, III, p. 90, n° 32; *C. M. H.*, n° 6126.

(5) Eckhel, *Catalog. mus. Cæs. Vindob.*, Pars I, p. 239, n°. 17.

(6) M. Adrien de Longpérier, *Essai sur les méd. sassanides*, n[os] 30, 31, 36, 43, 44, 45, 49, 50, 55; pl. V, fig. 4 et 5; pl. VI, fig. 5; pl. VII, fig. 4 et 5; pl. VIII, fig. 1 et 4; et pl. IX, fig. 5.

(7) Malgré toute la déférence que j'ai pour les habiles numismates qui veulent voir ici, au lieu du buste d'Ormuzd ou de Mithra, celui d'un roi vaincu, le *férouër* du monarque régnant, ou le buste de ce souverain, il m'est impossible d'adopter aucune de ces opinions : elles sont tout à la fois contraires à l'esprit et à la lettre du Zend-Avesta, au témoignage des autres monuments figurés de la Perse ancienne, et aux coutumes des rois sassanides, qui, à l'exemple de leurs prédécesseurs, les Achéménides, se glorifiaient du titre de *mazédéïesnans*, *adorateurs d'Ormuzd*. Je ne puis que m'applaudir de voir mon sentiment à cet égard partagé par celui des rédacteurs de nos *Annales* qui a rendu compte de l'Essai de M. Adrien de Longpérier sur les médailles sassanides dans la *Revue numismatique* (année 1841, p. 58-66).

(8) *Zend-Avesta*, t. I, 2[e] partie, p. 87, 96, 97, 185 et *passim*.

le soleil, est le principe générateur actif. Sur le bas-relief de M. Péron, l'autel allumé doit donc être considéré comme une allusion directe au pouvoir créateur ou reproducteur qu'exerce Mithra, le représentant d'Ormuzd dans le ciel mobile et sur la terre. Cet emblème remplace ici le flambeau allumé ou les deux flambeaux que d'autres représentations figurées (1) nous montrent placés dans les mains de Mithra léontocéphale. Dieu solaire et lunaire, par les autres symboles dont j'ai déjà fait mention, Mithra règle, en effet, la marche du soleil, de la lune, des planètes et de toutes les constellations; il distribue à la terre les saisons, les jours, les nuits, la pluie, la chaleur, les moissons et les fruits. C'est lui qui accorde les enfants et qui multiplie les troupeaux. En conséquence, les deux ailes qu'on lui voit au bas des reins ou au bas des jambes s'abaissent vers la terre, et, par ce mouvement, indiquent que Mithra est chargé du gouvernement de la région terrestre. Quelquefois même, à leur extrémité inférieure (2) sont attachés deux colombes, des pins, des massettes d'eau, des pampres, des grappes de raisin ou des épis de blé, emblèmes que nous retrouvons tous, mais non réunis, sur plusieurs représentations figurées de Mithra tauroctone, et qui là, comme ici, réveillent les idées de vie, d'amour, de reproduction, et caractérisent les deux saisons qui, chaque année, ramènent sur la terre la vie et la fertilité. D'autres fois, Mithra léontocéphale est posé sur un globe terrestre, divisé en quatre parties (3), ou sur la moitié d'un globe orné du croissant de la lune (4). A ces images du monde sublunaire, on substituait aussi, comme nous le fait voir la grande statue du Mithræum d'Ostie (5), un coq, accompagné d'une pomme de pin, d'un caducée, d'un marteau et d'une paire de cisailles, tous attri-

(1) Voyez Montfaucon, *Diar. italic.*, p. 198, fig. 1; *L'antiq. expliq.*, t. I, 2e part.; pl. CCXV, fig. 2. — Zoegas *Abhandlung.*, Taf. V, n. 16.

(2) Zoegas *Abhandlung.*, Taf. V, n. 16.

(3) Raffei, *Osservaz.*, tav. III, fig. 1 et 2. — Visconti, *Il Mus. Pio-Clem.*, t. II, tav. XIX.

(4) Raffei, *Osservaz.*, tav. IV, fig. 2. — Zoegas *Abhandl.*, S. 204, n. 6.

(5) Zoëga, *ibid.*, Taf. V, n. 16.

buts convenablement choisis pour rappeler que, sur la terre, Mithra préside à la lumière, à la génération, aux arts et aux métiers. Plusieurs de ces attributs, aussi bien que la forme de gaîne qu'affectent sensiblement cette statue et trois autres représentations figurées de Mithra léontocéphale (1), concourent à nous montrer comment le dieu des Perses s'assimile à Hermès. Les rapprochements qu'il y aurait à faire entre ces deux divinités sont nombreux; mais ils trouveront plus convenablement leur place ailleurs, de même que les conséquences importantes qui découlent de ces rapprochements quant à la question de l'origine du culte de Vénus, d'Hermès ou Mercure et de Mithra.

Roi des morts ou des enfers, Mithra, par sa tête et ses griffes de lion, symboles solaires; par le globe et le croissant quelquefois placés à ses pieds; par le sceptre et les deux clefs surtout qu'il tient dans les mains, Mithra, dis-je, annonce aux initiés qu'il est le roi de la région céleste, le gardien des deux portes du ciel, et qu'il peut ouvrir ou fermer ces deux portes aux âmes qui aspirent à rentrer dans le séjour des bienheureux. Maître de la destinée des âmes, lui seul doit juger les actions bonnes ou mauvaises qui ont marqué leur séjour sur la terre. Médiateur entre elles et Ormuzd, seul il peut obtenir de ce juge suprême le pardon de leurs erreurs, l'entrée du Gorotman ou du séjour céleste, et leur montrer, à travers les sept cieux des planètes et les douze constellations zodiacales, le chemin qui conduit aux portes de la lune et du soleil.

Tel est le triple caractère qu'assignent en général à Mithra léontocéphale les figures qui reproduisent isolément ce dieu, soit qu'elles n'aient jamais fait partie d'une composition dans laquelle était entrée quelque autre figure, soit que des causes quelconques les aient détachées des bas-reliefs ou des groupes de ronde-bosse dont peut-être elles avaient fait partie et dont les débris n'ont pas été recueillis. Il me reste à examiner

(1) Deux à la villa Albani (Raffei, *Osservaz.*, tav. III, fig. 1; e tav. IV, fig. 2. — Zoëga, *Bassiril.*, t. II, tav. 59) et une au musée d'Arles (Montfaucon, *L'antiq. expliq.*, t. I, 2e partie, pl. CCXV, fig. 3. — Millin, *ubi supra*).

quel caractère particulier Mithra léontocéphale, sur le bas-relief de Vienne, reçoit de l'association des deux Dioscures placés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Considérée sous un point de vue général, une telle association n'a rien qui doive nous étonner. D'une part, nous savons que Mithra, primitivement identique avec Vénus-Mylitta ou Vénus-Astarté, présidait, comme cette divinité, à une institution célèbre de mystères. D'autre part, un nombre considérable de monuments figurés atteste que, chez les peuples de l'Orient et de l'Occident, le culte de Vénus s'était associé à celui des Cabires ou des Dioscures. En troisième lieu, nous ne pouvons oublier le rôle que les traditions assignent aux Cabires dans les mystères de Samothrace, mystères bien certainement importés de l'Asie occidentale et probablement très-analogues, quant aux doctrines, à ceux de la Vénus chaldéenne ou assyrienne, qui servirent de modèle aux mystères de Mithra établis en Perse par Zoroastre. Remarquons aussi que, sur quelques miroirs étrusques très-connus, les Dioscures sont associés à Minerve, et qu'un miroir inédit, dont je dois la connaissance à M. J. de Witte, nous les montrent même assistant, sous les noms de *Préalé*, ƎᒧAƎQ1, et de *Lalan*, ИAᒧAᒧ, à la naissance de cette déesse, qui, chez les Grecs et les Étrusques, présidait aux initiations, comme Mylitta ou Astarté chez les Assyriens et les Phéniciens. Un autre miroir étrusque (1) et les médailles autonomes de Lacédémone (2) nous offrent, à leur tour, plusieurs exemples de l'association des Dioscures à Pallas et à Bacchus, qui fut surnommé le prince des mystères. Ne voyons-nous pas aussi Hercule, dont la légende est le type ou le modèle de la vie des initiés, se confondre souvent avec Pollux? Ne trouvons-nous pas les deux jumeaux divins associés à Hercule, sur quelques médailles autonomes de la ville que je viens de nommer (3), et placés auprès de ce même personnage

(1) M. le Dr Dorow, *Voyage en Étrurie*, pl. XV, fig. 1.

(2) Pellerin, *Recueil*, I, tab. XIX, fig. 1, 2 et 3. — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. II, p. 216, 217 et 218; *Suppl.*, t. IV, p. 222 et 223.

(3) M. Mionnet, *Descript.*, p. 216 et 217; *Suppl.*, t. IV, p. 220, n° 2.

ou d'un athlète, sur les médailles de Thessalonique (1), ou auprès de Prométhée, soit sur un beau vase peint, inédit, du cabinet de M. le duc de Luynes, soit sur deux miroirs étrusques, dont l'un a été publié par M. Micali (2) et par M. J. de Witte (3), et dont l'autre est déposé, à Rome, dans une des salles du musée Grégorien (4)? Et ces divers faits ne suffisent-ils pas, pour nous autoriser à conjecturer dès à présent que l'association des Dioscures à Mithra, sur notre bas-relief romain, était la conséquence naturelle de l'alliance plus anciennement contractée, en Orient et en Occident, entre le culte des Cabires ou des Dioscures et le culte de plusieurs divinités auxquelles se rattachait, comme à Mithra, une institution de mystères?

Bien que les antiquités figurées dont on peut invoquer le témoignage, quant à l'association particulière de Vénus avec les Cabires ou les Dioscures, soient généralement connues des archéologues, je juge cependant utile d'en présenter ici l'énumération succincte, pour suppléer à un renseignement qui ne se trouve dans les savantes dissertations d'aucun de mes devanciers.

Les monuments de la numismatique asiatique, de cette mine abondante où trop longtemps les érudits négligèrent de puiser et qui, chaque jour pourtant, nous fournit de nouvelles richesses sans lesquelles l'étude de l'archéologie comparée resterait souvent stérile ou du moins incomplète; les monuments, dis-je, de la numismatique asiatique viennent ici se placer en première ligne, et sont non moins nombreux qu'explicites. Je dois citer surtout les médailles autonomes et les médailles impériales de Tripolis de Phénicie, ainsi qu'une médaille impériale frappée à Orthosia de Carie. Je mets sous les yeux du lecteur les dessins de trois de ces monuments monétaires;

(1) Gessner, *Impp.*, tab. CLXXXI, fig. 40. — Vaillant, *Num. græc.*

(2) *Storia*, etc., tav. L, fig. 1.

(3) *Descript. d'une collect. de vases peints et br. antiq. proven. des fouilles de l'Étrurie*, p. 130 et 131, n° 293.

(4) Je ne puis indiquer ici le numéro de ce miroir étrusque, le catalogue imprimé du musée Grégorien n'ayant pas encore été livré au public.

ils ont été exécutés d'après les originaux que l'on conserve au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. L'un (1) reproduit un beau médaillon autonome de Tripolis de Phénicie où, sur une face, sont gravées les têtes des deux Dioscures accolées et chacune surmontée d'une étoile; l'autre face représente Astarté debout. Dans la série des monnaies autonomes qui appartiennent à cette ville, on retrouve ces deux types réunis de la même manière sur quatre autres beaux médaillons d'argent (2) et sur plusieurs pièces de bronze (3). D'autres fois, au revers de la tête d'Apollon (4), ou de celle de Cérès (5), on voit les deux Cabires nus, debout, armés de leur lance et accompagnés de la légende : ΘΕΩΝ. ΚΑΒΙΡΩΝ. (ou ΚΑΒΕΙΡΩΝ.) ΣΥΡΙΩΝ. Le second dessin que je produis ici (6) est la représentation fidèle d'une médaille impériale également frappée à Tripolis de Phénicie : on y reconnaît, au revers de l'effigie de Septime Sévère, Astarté debout, le pied gauche posé sur la proue d'un vaisseau; elle est placée entre les deux jumeaux divins, qui sont aussi debout, et qui, la tête coiffée du *pileus* et le reste du corps nu, tiennent chacun d'une main leur longue lance, de l'autre, une grappe de raisin. Le même type est répété au revers de deux autres monnaies de Tripolis, la première à l'effigie de Caracalla (7), la seconde à l'effigie d'Élagabale (8). L'une des particularités curieuses qu'il présente, les deux Cabires ou Dioscures portant chacun à la main une grappe de raisin, s'observe sur plusieurs autres monnaies impériales de la même ville (9), bien que

(1) *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. 4. — M. Mionnet, *Suppl.*, t. VIII, p. 280 et 281, n° 193.

(2) M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. V, p. 392, n°s 374, 375 et 376. — Pembrock, *Numism. antiq.*, P. II, tab. XXXI, fig. 7.

(3) M. Mionnet, *loc. cit.*, p. 394, n°s 384 et 385; et p. 395, n° 391.

(4) Pellerin, *Mél.*, t. I, p. 77. — Eckhel, *D. N.*, t. III, p. 374.

(5) M. Mionnet, *loc. cit.*, p. 392, n° 377.

(6) *Monum inéd.*, pl. XXXVI, fig. 5. — M. Mionnet, *loc. cit.*, p. 402, n° 434.

(7) Sestini, *Mus. Hederv.*, III, p. 92, n° 23; tab. XXXIV, fig. 6.

(8) M. Mionnet, *loc. cit.*, p. 407, n° 460.

(9) Je puis en citer sept : l'une de Septime Sévère (M. Mionnet, *ubi supra*, p. 402 et 403, n° 435); la seconde, de Caracalla (*ibid.*, p. 404, n° 443); la troisième, de

celles-ci ne nous montrent point ces deux personnages célestes associés à la déesse Astarté. Mais dans les deux cas, nous devons rapprocher de ces monuments de la numismatique asiatique un miroir étrusque, où Castor et Pollux combattant un troisième personnage divin sont entourés d'une bordure de pampres avec des grappes de raisin (1). Nous devons aussi nous rappeler la grappe de raisin placée tantôt à la main de Mithra, si l'on peut ajouter foi à l'authenticité d'un monument de la galerie du palais Giustiniani (2); tantôt à la main d'un des génies lampadophores qui accompagnent Mithra (3); tantôt à la main d'une prêtresse qui, de concert avec un ministre du culte, offre à ce dieu le sacrifice d'un taureau (4); tantôt enfin dans la concavité intérieure d'une des ailes tombantes de Mithra léontocéphale (5). Les bas-reliefs et la statue qui me fournissent ces trois dernières indications méritent toute confiance. Le troisième dessin qui est joint ici (6), reproduit une quatrième monnaie impériale de Tripolis de Phénicie, datée de l'an 523 de l'ère des Séleucides, où l'on distingue, au revers de la tête de Caracalla, le buste d'Astarté placé sous le portique d'un temple distyle, et gravé au-dessus des deux Dioscures, également coiffés du *pileus* et le corps nu; chacun d'eux tient d'une main une lance, et, de l'autre, un cheval, par la bride, au lieu d'une grappe de raisin. Ce type est une répétition de

Plautille (Vaillant, *Num. græc.*—M. Mionnet, *loc. cit.*, n° 446 et note *a*); la quatrième, de Géta (M. Mionnet, *loc. cit.*, p. 405, n° 447); la cinquième et la sixième, de Diaduménien (Sestini, *Mus. Fontana*, II, p. 58, tav. IX, fig. 12.—M. Mionnet, *Suppl.*, t. VIII, p. 292, n° 258); et la septième, à l'effigie d'Élagabale (Vaillant, *Num. græc.*).

(1) M. J. de Witte, *Descr. des antiq. du cab. Durand*, p. 415. n° 1960.

(2) *Galler. Giustiniana*, Part. II, tav. 62.

(3) Voyez la planche qui accompagne mes *Nouv. observ. sur le grand bas-rel. mithriaq. du Mus. roy. de Paris.*

(4) *Annal. des Vereins für nassauisch. Alterthumsk.*, I Bd., Taf. II. — Le prêtre qui assiste ici la prêtresse, tient à la main une corne de taureau destinée à recevoir le jus du raisin; et les deux assesseurs entre lesquels est placée la victime que l'on va immoler en l'honneur de Mithra, portent chacun, dans une corbeille ou dans une coupe, les pains qui sont appelés *darouns* dans la liturgie persique, et qui donnent leur nom à une des prières, le *daroun iescht*, que Zoroastre avait composées pour les mazdéïesnans (*Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. 105 et p. 237-240; t. II, p. 535).

(5) Zoegas *Abhandlung.*, Taf. V, n. 16.

(6) *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. 6.

celui qui sert de revers à deux autres monnaies de Tripolis, frappées l'une en l'honneur de Septime Sévère (1), l'autre en l'honneur de Caracalla. Celle-ci, qui a été publiée par le P. Sanclemente (2), porte la date de 522. Une troisième médaille de Tripolis, à l'effigie de Caracalla (3), représente, au milieu d'un temple tétrastyle, Astarté debout entre les deux Dioscures également debout. Le même type s'observe, au revers du buste de ce dernier empereur, sur une médaille frappée à Orthosia de Carie et publiée autrefois par Vaillant (4), qui avait commis l'erreur de l'attribuer à une ville du même nom située dans la Phénicie (5). Enfin deux médailles de Tripolis de Phénicie (6) nous offrent, d'un côté, la tête d'Élagabale, ou celle de Mæsa, et, de l'autre, l'image d'Astarté placée entre les deux Dioscures. Ici la déesse tient de la main droite le *vexillum*, et pose un pied sur une proue de vaisseau. Plusieurs autres exemples d'une pareille association viendraient, sans doute, s'ajouter au témoignage des diverses médailles que je cite ou que je reproduis, si nous possédions la série complète des monnaies autonomes et des monnaies impériales ou coloniales qui furent frappées dans les villes de plusieurs autres parties de l'Asie antérieure. Cette remarque s'applique surtout à celles de ces anciennes cités où nous savons, par le témoignage de quelques monuments qui nous restent de leur numismatique, que le culte d'Astarté et celui des Dioscures y étaient simultanément en honneur. De ce nombre sont, entre autres, les villes de Béryte (7) et de Tyr (8), dans la Phénicie, de Laodicée, dans

(1) Sestini, *Letter. numism., Continuaz.*, t. VI; p. 102; e tav. II, fig. 11.

(2) *Mus. Sanclem. num. select.*, III, 3.

(3) Eckhel, *Catalog. mus. cæsar. Vindob.*, I, p. 242, n° 12. Le célèbre numismate que je cite indique, dans sa description, *une idole* au milieu des Dioscures, sans appliquer à cette idole la dénomination d'*Astarté*, qui lui appartient indubitablement.

(4) *Numism. græc.*

(5) Voyez M. Mionnet, *Suppl.*, t. VI, p. 532, n° 470, et note *a*.

(6) Vaillant, *Num. græc.* — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t, V, p. 406, n° 453.

(7) M. Mionnet, *loc. cit.*, p. 335, 336, 339-351; *Suppl.*, t. VIII, p. 240, 245, 247-250. — Liebe, *Goth. num.*, p. 168. — Sestini, *Descriz. delle med. ant. gr. del mus. Hederv.*, III, p. 77, n° 1; C. M. H., n° 6035.

(8) Vaillant, *Num. in colon. percuss.*, t. II, p. 87 et 217. — Banduri, *Num. Impp.*

la Phrygie (1), d'Ælia Capitolina, dans la Judée (2), et de Philadelphie, dans la Décapole (3).

Chez les Étrusques, les miroirs mystiques fournissent plus d'un témoignage de l'association du culte de Vénus avec celui des Dioscures. L'un de ces miroirs, gravé dans le Supplément à l'Antiquité figurée de Montfaucon (4), représente Vénus-Turan et Minerve debout, l'une et l'autre, entre les deux Dioscures assis. Un second miroir, publié, en 1819, par M. Inghirami (5), nous offre, entre Castor et Pollux, le groupe de Mars et Vénus qui s'embrassent. Un troisième, dont nous devons la connaissance à M. Micali (6), nous montre debout les deux jumeaux divins qu'enlace avec ses bras un troisième personnage mâle, à côté de qui est gravé le nom inconnu *Chaluchasu*, V∫A↓VJA↓. Ce groupe est placé entre Minerve et la déesse *Turan* ou Vénus, qui ouvre la cyste des mystères. Je puis citer aussi deux autres miroirs étrusques où je n'hésite pas à croire, avec l'ingénieux interprète du musée Bartholdy (7), que, sous les traits de l'une des deux figures de femme placées debout entre Castor et Pollux, on avait voulu représenter Vénus. Bien que les deux figures mâles, surmontées chacune d'une tête de cygne, qui se voient sur un cinquième miroir

romanor., t. I, p. 67, not. 2.—*Mus. Theupol.*, p. 760.—Eckhel, *ubi supra*, p. 244, n. 20. —C. Combe, *Mus. Hunter*, p. 344, n. 36.—Sestini, *Descript. num. vet.*, p. 538 et 539; *ubi supra*, p. 96-98; *ubi supra*, n. n. 6100, 6145-6148. — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. V, p. 422-425, et p. 428-430; *Suppl.*, t. VIII, p. 309. — M. T. Combe, *Vet. pop. et reg. Num. qui in mus. Britann.*, p. 228, n. 9.

(1) Haym, *Thes. brit.*, II, p. 216; et tab. XXV, n. 10. — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. IV, p. 314, n° 679; p. 315, n° 587; p. 324, n° 747, et p. 332, n° 790; *Suppl.*, t. VII, p. 579, n°s 413-416; p. 581, n°s 430 et 431; p. 583, n° 440; p. 585, n° 449, et p. 588, n° 463.

(2) Vaillant, *Num. in colon. percuss.*—Tanini, *Suppl. ad* Bandur. *Num. Impp. romanor.*, p. 23. — Eckhel, D. N., III, p. 442. — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. V, p. 517, 518, 519 et 521.

(3) Sestini, *Letter. numism.*, *Continuaz.*, t. IX, p. 92, n. 8, et p. 93, n. n. 10-12.

(4) Tom. II, p. 66; et pl. XIX, fig. 1.

(5) *Monum. etrusch.*, t. II, tav. 64.

(6) *Storia degl. pop. ant. d'Italia*, t. III, p. 80 et 81; *Monum. per serv. all. Storia*, tav. XLVII, fig. 1.

(7) M. Th. Panofka, *Il Mus. Bartoldi*, p. 29-31, n°s 64 et 65.

étrusque n'aient pas été désignées sous les noms de Castor et de Pollux ou des Dioscures dans la description qu'a donnée de ce monument le Bulletin de l'Institut archéologique (1), je n'hésite pas davantage à penser avec M. de Witte (2) que cette dénomination est la seule qui convienne à ces deux figures. Je n'hésite pas non plus à citer, comme sixième exemple de l'association de Vénus aux Dioscures, chez les Étrusques, un miroir mystique du cabinet de feu M. Durand (3), où M. le duc de Luynes (4) me semble fondé à reconnaître la déesse sous l'emblème d'un astre, c'est-à-dire de la planète Vénus, gravé au milieu d'un triangle qui domine une plante surmontée d'un oiseau (5) et placée entre Castor et Pollux. Il n'est pas aussi certain à mes yeux que la biche qui, sur un autre miroir de la même collection (6), est gravée entre ces deux mêmes personnages, soit, à son tour, l'emblème de Vénus, comme le pense l'habile archéologue (7) que je viens de nommer. Je serais plutôt porté à supposer qu'ici la biche est le symbole d'Apollon ou de Diane. A l'appui de cette conjecture, j'invoquerai le triple témoignage d'une médaille autonome de Tripolis de Phénicie, déjà citée (8), d'une médaille également autonome de Lacédémone, publiée par Eckhel (9), et de plusieurs médailles impériales de Thessalonique, dont je parlerai tout à l'heure en détail (10) : ces diverses pièces prouvent que, chez les Phéniciens, les Lacédémoniens et les Macédoniens, le culte des Cabires s'était associé à celui d'Apollon. J'alléguerai aussi deux monnaies impériales de Tripolis de Phénicie, dont l'une nous offre, au revers du buste de Septime Sévère, un croissant gravé

(1) Année 1834, p. 9.
(2) *Nouv. Annal. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 510, note 5.
(3) M. J. de Witte, *Descript. des antiq. du cab. Durand*, p. 415, n° 1958.
(4) *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 69.
(5) Probablement une colombe, ou l'oiseau appelé *Iynx* (Ἴυγξ).
(6) M. J. de Witte, *loc. cit.*, n° 1959.
(7) *Ubi supra.*
(8) Ci-dessus, p. 225, et *ibid.*, note 4.
(9) *Catalog. mus. Cæsar. Vindob.*, t. I, p. 120, n. 3.
(10) Voyez ci-après, pag. 234 et 235.

entre les deux Cabires ou Dioscures (1), et l'autre, au revers de la tête de Géta, un croissant gravé, à côté des deux jumeaux, dans le champ de la médaille (2). Je citerai enfin trois médailles autonomes de Lacédémone (3), qui nous montrent chacune le culte des Dioscures associé tout à la fois au culte d'Apollon et à celui de Diane. Mais à la liste des miroirs qui attestent l'alliance du culte de Vénus avec celui des Dioscures, chez les Étrusques, il faut ajouter un miroir récemment publié par M. Éd. Gerhard (4), où le nom de *Turan* se lit à côté d'une déesse qui est debout, avec Minerve, entre Castor et Pollux. Je ne balance pas à comprendre encore dans la même catégorie trois autres miroirs que ce savant antiquaire nous a fait connaître en même temps (5), mais sur lesquels on ne découvre ni le nom de Turan, ni aucun autre nom, auprès de la déesse qui s'y trouve associée aux deux jumeaux divins. Ce nom de Turan, lorsque nous le lisons gravé, sur les miroirs étrusques, à côté d'une divinité que tout le monde s'accorde à identifier avec Vénus, nous avertit assez que le culte de la Vénus orientale, celui de Castor et Pollux et l'usage aussi d'associer ces deux cultes l'un à l'autre, durent être portés en Étrurie par des colonies asiatiques qui, à des époques diverses, mais anciennes, étaient venues s'établir dans cette partie de l'Italie supérieure. Je ne m'arrêterai point à examiner ici quelle part il faut attribuer aux Phéniciens (6), aux Lydiens ou aux Tyrrhé-

(1) M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. V, p. 402 et 403, n° 435.

(2) Id., *ibid.*, p. 405, n° 447. — Cf. les médailles de la famille *Postumia*.

(3) Id., *ibid.*, t. II, p. 220 et 221, n°s 49 et 50; *Suppl.*, t. IV, p. 223, n° 28.

(4) *Etrusk. Spiegel*, Taf. LIX, n. 2.

(5) *Ibid.*, *ibid.*, n. 1, 3 und 4.

(6) Je ne puis m'empêcher toutefois de signaler ici comme autant de preuves directes d'une influence phénicienne dans la question qui nous occupe, les miroirs étrusques sur lesquels sont gravés, à côté du groupe d'Adonis et Vénus les noms asiatiques d'*Atunès* (Adonis), MЭИVtA, ou d'*Atunis*, AtVHIM, et de *Turan*, ИAЯVt, ou ceux de *Thamu* (Thammuz), VMAO, et d'*Euturpa* (Euterpe), AꓶOVtVЭ. Voyez M. Éd. Gerhard, *Bulletino dell' Instit. arch.*, 1884, p. 10. — *Annali dell' Inst. arch.*, *Monum. ined.*, tav. XXVIII. — M. J. de Witte, *Nouv. Annal. de l'Inst. arch.*, t. I, p. 509 et suiv.; *Monum. inéd.*, pl. XII, fig. 1 et 2.

niens, dans le fait d'une telle importation, et quels documents, en ce qui concerne les Lydiens et les Tyrrhéniens, peuvent s'ajouter aux témoignages qui résultent soit de plusieurs catégories de monuments de l'art que je dois m'abstenir de mentionner ici, soit d'un passage d'Hérodote (1), dont l'authenticité cesse d'être contestée à mesure que les fouilles pratiquées sur le sol de l'Étrurie mettent au jour, par centaines, des objets d'antiquité figurée dans lesquels les archéologues les plus obstinés à nier l'influence de l'Asie occidentale sur la Grèce et l'Italie, sont forcés de reconnaître tous les caractères d'un art et d'une théogonie asiatiques.

Si, laissant de côté les médailles impériales qui, frappées dans l'Asie antérieure, sous la domination romaine, reproduisent des types évidemment empruntés à des religions locales, nous passons dans le Latium, nous aurons à remarquer que le culte de Vénus ne paraît pas y avoir aussi fréquemment été réuni à celui des Dioscures, qu'il le fut chez les Étrusques. C'est même depuis peu d'années qu'on a retrouvé sur le sol latin les traces d'une semblable association. Le premier monument qui, à ma connaissance, puisse rendre sur ce point un témoignage irrécusable, est, en effet, un beau fragment de frise qu'on a découvert, à Rome, il y a dix ou douze ans, dans les ruines d'un temple des Dioscures, situé au *Campo Vaccino*. Ce fragment de frise, qui est de terre cuite, représente Vénus offrant, aux pieds de la statue de Junon, le sacrifice d'un taureau. Il a été publié avec les premières planches de mes *Recherches sur le culte de Vénus* (2), d'après un dessin que M. Éd. Gerhard avait eu la complaisance de me communiquer. A ce témoignage, il convient toutefois d'ajouter un fait curieux que je trouve consigné dans les observations plus récemment recueillies par M. Nestor l'Hôte (3), en présence des sculptures de diverses époques.

(1) I, 94.

(2) Planche XIV, fig. 2.

(3) *Lettres écrites d'Égypte en* 1838 *et* 1839. Paris, 1840, 1 vol. in-8°, fig.; p. 36-42. Depuis la rédaction de mon mémoire, l'archéologie égyptienne a fait une perte sen-

qui ornent des façades de rochers ou l'intérieur de quelques grottes près du village de Tèhnèh, à deux lieues vers le sud du célèbre couvent de la Poulie. Ces sculptures, pour la plupart, se rapportent au culte égyptien d'Hathôr, au culte grec d'Aphrodite, ou au culte romain de Vénus; et là, comme ailleurs, pour le dire en passant, Isis et Hathôr se confondent ensemble (1) par leurs fonctions et par leurs attributs. Le voyageur français cite, entre autres morceaux remarquables de sculpture, une figure de déesse, de grandeur naturelle et de ronde-bosse, qui, quoique très-mutilée, « rappelle, dit-il (2), par l'absence de « tout vêtement, comme par la pose et le gracieux mouvement « du corps, les beaux types grecs de Vénus Anadyomène. » Elle est accompagnée d'une inscription grecque que nous avaient déjà fait connaître les auteurs de la *Description de l'Égypte* (3). Cette statue d'Aphrodite et le *sacellum* souterrain qui lui est contigu, « sont encore de nos jours, ajoute M. l'Hôte (4), le « but d'un pèlerinage où se rendent les femmes affligées de « stérilité. Cet usage, de tradition fort ancienne, explique aussi « l'état de conservation des sculptures de l'oratoire et le poli « du rocher qui forme le seuil et les avenues périlleuses du « monument. » C'est dans le voisinage de cette même localité que l'auteur des *Lettres écrites d'Égypte en* 1838 *et* 1839 a trouvé (5) « un bas-relief de deux mètres carrés, représentant « un groupe de Castor et Pollux, la tête surmontée de l'étoile « qui les caractérise, et tenant leurs chevaux par la bride. Les « Dioscures, observe-t-il, sont ici accompagnés d'un troisième « personnage également debout, entre les deux, et qui avait « aussi une étoile sur la tête; mais cette dernière figure est mu« tilée. On reconnaît dans les deux autres le costume militaire

sible par la mort prématurée de M. Nestor l'Hôte, qui a succombé à l'intensité d'une maladie dont il avait pris le germe dans ses pénibles voyages en Égypte.

(1) *Ibid.*, p. 39.

(2) *Ibid.*, p. 40.

(3) Chap. XVI, § 1er.

(4) *Ubi supra.*

(5) Pag. 48.

« des Romains, la cuirasse, l'épée, le pallium (1), et, au lieu du « casque, la chevelure tombante. La sculpture est de ronde-« bosse, d'un travail assez lourd et évidemment du Bas-Em-« pire. » M. Nestor l'Hôte termine en disant : « Je ne connais « pas les circonstances mythologiques d'après lesquelles on « a pu faire des Dioscures une triade. » Il est très-probable à mes yeux que la troisième figure dont il s'agit dans ce passage est Vénus elle-même; et en admettant que cette conjecture ne soit pas fondée, le fait seul de la dédicace d'un monument romain aux Dioscures dans un lieu consacré de tout temps au culte de Vénus n'atteste-t-il pas que l'usage d'associer ce culte à celui des Dioscures était entré dans les mœurs religieuses des Romains ?

Ce fut plus tard, sans doute, que passa de l'Asie antérieure dans l'empire romain d'Occident, si elle ne fut instituée en Italie par les Romains eux-mêmes, la coutume de substituer Mithra à Vénus dans une pareille association ; mais l'unique document qui, jusqu'à ce jour, soit venu nous apporter une preuve incontestable de cette substitution est, je le répète, le bas-relief que, dans le cours de l'année 1840, on a découvert sur le sol ancien de la ville de Vienne.

Le silence des mythologues et des archéologues sur la double association des Dioscures à Vénus et à Mithra, chez les Romains, se justifie par la date récente de la découverte des monuments figurés que j'ai allégués. Il est moins facile de s'expliquer comment les ouvrages des érudits qui ont écrit sur le culte des Dioscures ou des Cabires ne contiennent aucune citation de monument de l'art, aucune observation d'où l'on puisse conclure que ces érudits avaient connu ou su apprécier à leur juste valeur les antiquités figurées qui, à défaut de textes, prouvent que, dans l'Asie occidentale, dès une époque ancienne et jusqu'à la fin de la domination romaine, ce culte s'était trouvé associé à celui d'Astarté, d'Uranie ou d'Aphrodite, divinités primitivement identiques avec Mithra. On en

(1) L'auteur confond probablement ici le pallium avec la chlamyde ou *paludamentum*.

peut dire autant des monuments de l'art qui nous montrent les Dioscures associés à la déesse *Turan* ou Vénus, chez les Étrusques, et associés, chez les Phéniciens, les Siciliens, les Lacédémoniens et les Macédoniens, tantôt à Apollon, tantôt à Diane, tantôt à la Fortune, divinités qui se confondent, celles-ci avec la Vénus orientale, l'autre avec le dieu des Perses. Ces diverses associations sont cependant attestées ou par des témoignages, pour ainsi dire, officiels, ou par des monuments figurés dont l'authenticité n'est pas douteuse. J'ai déjà cité, quant aux Étrusques, les miroirs mystiques qui appartiennent à cette dernière catégorie, et, quant aux Phéniciens et aux Lacédémoniens, les médailles qui se rangent dans la première. Il me reste à signaler, pour la Sicile et la Macédoine, les médailles qu'il faut placer à la suite de celles-ci. Parmi les types des monnaies autonomes grecques de Syracuse, je trouve tantôt, au revers de la tête laurée d'Apollon, les deux Dioscures à cheval, ayant chacun une étoile gravée au-dessus de la tête et une chlamyde flottante attachée aux épaules (1); tantôt les bonnets coniques des Dioscures placés à côté de la tête d'Apollon qui, dans ce cas, a pour revers Pégase volant à gauche (2). Un miroir étrusque, publié par M. Éd. Gerhard (3), nous révèle entre ces divinités des rapports plus intimes encore, puisque les deux éphèbes qu'on y voit représentés avec les attributs connus des Dioscures, portent l'un le nom de *Laran*, ИAЯA⅃, l'autre, celui d'*Aplun*, ИV⅃ꟼA, qui était le nom même d'Apollon, ainsi que l'attestent un passage formel du Cratyle de Platon (4) et plusieurs autres miroirs étrusques. Sur les médailles impériales de Thessalonique, on observe tantôt, au revers de la tête de Gordien Pie, de Philippe père, d'Otacilie, de Philippe jeune, ou de Gallien, Apollon debout, portant sur la main droite un Cabire (5); tantôt, au revers de la

(1) M. Mionnet, *Suppl.*, t. I, p. 445, n° 614.
(2) *Ibid.*, p. 446, n° 627.
(3) *Etruskisch. Spieg.*, Taf. LIX, n° 2.
(4) Platon, *Opp.*, Pars II, vol. II, p. 49, ed. Bekker.
(5) Sestini, *Descript. num. vet.*, p. 121, n° 86 : p. 122, n° 102. — M. Mionnet,

tête laurée de Philippe père, deux urnes avec une palme, placées entre Apollon et un Cabire qui, debout l'un et l'autre, se donnent la main (1); tantôt enfin, au revers de l'effigie de Valérien père, la Fortune debout, le *modius* sur la tête, tenant de la main droite un Cabire enfant, et de la gauche une corne d'abondance (2). Au bas de ce dernier groupe on trouve un autel allumé, comme on en voit un entre Apollon et un Cabire, sur une des médailles citées de Philippe père (3), aux pieds de Mithra et des Dioscures, sur le bas-relief de M. Péron, entre les deux Dioscures, au revers de plusieurs médailles impériales d'Orthosia de Carie (4), aux pieds d'un Cabire placé seul, debout, sur un grand nombre de médailles impériales frappées à Thessalonique (5), entre Hercule et un Cabire (6), ou entre un Cabire et un athlète (7), sur d'autres monnaies impériales de la même ville.

Considérée sous un point de vue particulier, la présence des Dioscures sur un monument de l'art romain n'a rien, non plus, qui puisse nous surprendre; car personne n'ignore que, dès une époque reculée, à Rome comme en Grèce, ces deux fils de Jupiter étaient honorés d'un culte particulier, sans parler de celui qu'on leur rendait en commun avec Jupiter Tonnant (8). Ils y recevaient le titre de *Grands Dieux*, *Dii Mag-*

Suppl., t. III, p. 153 et 154, n° 998; p. 162 et 163, n°s 1060, 1061; p. 163 et 164, n°s 1065-1067; p. 164, n° 1070; et p. 168, n°s 1087 et 1088. — Gussème, *Diction. num.*, n° 55.

(1) M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. I, p. 503, n° 399; *Suppl.*, t. III, p. 163, n° 1062.

(2) Id., *Descript. de méd.*, p. 504, n° 403.

(3) Id., *Suppl.*, loc. cit.

(4) M. Mionnet, *Suppl.*, t. VI, p. 531 et 532, n°s 467 et 468.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 151, n°s 980 et 981; p. 152, n°s 986 et 987; p. 153, n°s 994 et 995; p. 154, n°s 999 et 1000. — Wilde, *Select num.*, p. 126, tab. XVI, fig. 96. — M Mionnet, *Suppl.*, t. III, p. 167, n° 1080; p. 170 et 171, n° 1102; *Descript. de méd.*, t. I, p. 504, n° 407.

(6) Méd. de Philippe père; Gessner, *Impp.*, tab. CLXXXI, fig. 40.

(7) Méd. du même empereur; Vaillant, *Num. græc.*

(8) Selon Pline (*Hist. nat.* XXXIV, XIX, 16; ed. Harduin.), les statues qu'Hégésias avait faites de Castor et Pollux étaient placées au Capitole, devant le temple de Jupiter onnant; particularité qui doit être rapprochée de celle que nous offrent plusieurs

ni (1), de même que, chez les Arcadiens, ils étaient appelés οἱ θεοὶ μεγάλοι (2), ce qui nous rappelle tout à la fois la signification propre du surnom de *Cabirim, les Grands*, sous lequel l'Orient les adorait, et la qualification de *Deus Magnus* que, de son côte, reçoit Mithra dans la dédicace du bas-relief cité du musée Olivieri (3). Ils avaient à Rome des fêtes, des jeux, des inscriptions votives, des médailles, des temples, des statues et même des images colossales (4); dans les situations les plus ordinaires de la vie, on jurait par eux et l'on attestait leurs noms. Aussi les fastes historiques de la Grèce et de Rome nous présentent-ils les deux Dioscures comme des dieux protecteurs et sauveurs qui, dans les combats, veillaient sur les guerriers et sur les destinées du peuple, de même que, dans les navigations périlleuses, ils veillaient sur le sort des marins. C'est pourquoi les mythologues modernes sont parfaitement fondés lorsqu'ils assimilent aux Dioscures les dieux que les Sicyoniens appelaient Ἀποτρόπαιοι θεοί, et les Romains, *Dii Averrunci*. C'est pourquoi aussi nous avons à remarquer que les médailles autonomes de Thessalonique, l'une des villes de l'Occident où le culte des Cabires fut le plus en honneur, nous montrent ce culte associé à celui d'une divinité que les plus habiles numismates (5) s'accordent à désigner sous le nom de Janus. A

médailles autonomes de Rhosus, en Syrie, dont j'ai fait mention dans mes *Recherches sur le culte de Vénus* (p. 104, note 6) et qui ont pour type les deux bonnets des Cabires ou des Dioscures gravés dans le champ de la médaille, à côté d'une divinité mâle que je prends pour Jupiter.

(1) Dans une inscription latine, rapportée par Gruter, *Inscript. antiq.*, p. XCVIII, n° 9.

(2) Pausanias, VIII, 21, 2. — On lit ces mots dans une inscription grecque d'époque romaine : ΘΕΩΝ· ΜΕΓΑΛΩΝ· ΔΙΟΣΚΟΡΩΝ· ΚΑΒΕΙΡΩΝ· (Gruter, *loc. cit.*, p. CCCXIX, n° 2.)

(3) *Antich. cristian.*, p. 23, tav. VI.

(4) Voyez un article très-remarquable de M le professeur F. G. Welcker, dans le recueil intitulé *Das Academ. Kunstmus. zu Bonn* (2te Ausgabe; Bonn, 1841, S. 133-150), et les diverses autorités ou dissertations citées par l'auteur.

(5) M. Taylor Combe, *Vit. Pop. et reg. num. Mus. brit.*, p. 99, n° 1. — *Mus. Arigoni*, t. I, tab. XXI, fig. 211. — Les deux médailles que je cite ici ont été admises par M. Mionnet, *Suppl.*, t. III, p, 121, n°s 760 et 761.

leur tour, les médailles impériales de la même ville ont pour type tantôt un Cabire placé sur la main droite de la déesse Nikè (1), tantôt le même personnage divin accompagné des palmes de la victoire posées soit à ses pieds (2), soit sur un ou deux cippes (3), soit sur l'urne des jeux (4), emblème du Destin ou de la Fortune. Au revers de plusieurs médailles des rois grecs de la Bactriane, publiées par M. Raoul Rochette (5), nous retrouvons ces palmes de la victoire placées tantôt dans la main de chacun des deux Dioscures à cheval, tantôt entre deux bonnets coniques, emblèmes connus de ces deux personnages divins. De leur côté, Cicéron (6) et Justin (7), rapportent que, dans la guerre de Locres et de Crotone, les Dioscures procurèrent aux Locriens une victoire éclatante, dont ils répandirent la nouvelle, le jour même, à Olympie, à Sparte, à Corinthe et à Athènes. Ce jour-là, observe Justin (8), ils étaient montés sur des coursiers blancs et portaient des chlamydes de pourpre. Ajoutons qu'en témoignage du culte spécial que leur rendaient les habitants de Locres, on trouve, sur les médailles de cette ville, les têtes des deux Dioscures accolées, et surmontées chacune d'une étoile (9). D'âge en âge s'était aussi perpétué,

(1) Eckhel, *Catalog. mus. cæs. Vindob.*, t. I, p. 88, n° 17. — M. Mionnet, *Descr. de méd.*, t. I, p. 500-504, n°s 382, 383, 384, 391, 401 et 403; *Suppl.*, t. III, p. 142-168, n°s 921, 922, 934, 951-953, 955-958, 964, 965, 967, 968, 970, 972-974, 977-979, 985, 988-992 et 1084. — Wilde, *Select. num.*, p. 119, tab. XV, fig. 88. — *Mus. Theupol.*, p. 1065. — Sestini, *Descript. num. veter.*, p. 123, n° 111.

(2) Médaille du cabinet du roi (voyez M. Mionnet, *Suppl.*, t. III, p. 149, n° 969; p. 170 et 171, n° 1102).

(3) *Mus. Sanclem. Num. Select.*, III, p. 29. — M. Mionnet, *Suppl.*, t. III, p. 145-167, n°s 942, 960, 961, 980, 981, 986, 987, 993, 1076, 1080.

(4) Vaillant, *Num. græc.* — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. I, p. 500-503, n°s 380, 387, 388, 390, 395, 399; *Suppl.*, t. III, p. 154, n° 1001; p. 155, n° 1009; p. 163, n°s 1062 et 1063. — Sestini, *Descript. num. vet.*, p. 122, n° 103. — Wilde, *Select. num.*, p. 126, tab. XVI, fig. 96.

(5) *Journ. des Sav.*, septembre 1835, pl. II, fig. 15; mars 1836, pl. II, fig. 3 et 4. Cf. *Ibid.*, septembre 1835, pl. I, fig. 7.

(6) *De Nat. deor.*, II, 2; et III, 5.

(7) XX, 3.

(8) *Ubi supra.*

(9) M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. I, p. 196, n° 925.

chez les Romains, le souvenir de la puissante assistance que leur avaient prêtée Castor et Pollux le jour de la victoire remportée, près du lac Régille, par le dictateur A. Postumius. On raconte que, pendant la bataille, le général romain avait fait vœu d'élever un temple aux deux jumeaux divins s'il triomphait de l'ennemi. Cicéron (1) et Denis d'Halicarnasse (2) disent qu'en cette occasion, on vit Castor et Pollux, montés sur des chevaux et armés de lances, combattre eux-mêmes les Latins à la tête de la cavalerie romaine. Le second de ces auteurs, moins laconique dans son récit que le premier, rapporte que le combat se prolongea jusqu'au soir, et qu'avant la fin de la journée Castor et Pollux, sous la forme de deux beaux et jeunes guerriers, couverts de la noble poussière des combats, se montrèrent à Rome, dans le Forum, annonçant au peuple le triomphe de l'armée de Postumius (3). A ce sujet, Denis d'Halicarnasse (4), énumère en détail les monuments publics que Rome (5) consacra aux deux Tyndarides pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance ; il y ajoute des renseignements curieux sur le sacrifice et la fête solennelle que, chaque année, depuis ce temps, on célébrait publiquement, dans cette villa, en l'honneur de Castor et Pollux. Je remarque, dans ce passage, que les gens à cheval, qui faisaient partie du cortége religieux, portaient chacun une toge de couleur pourpre, particularité qui achève de nous prouver que cette couleur était consacrée aux Dioscures ; car, à côté du témoignage qui résulte de l'observation citée de Justin, viennent se placer ceux que nous fournissent Pausanias et Clément d'Alexandrie : le voyageur grec (6), parlant de deux jeunes gens d'Andania, qui avaient paru au milieu des Lacédémoniens avec le costume des Tyndarides, nous les montre vêtus chacun d'une tunique blanche et d'une

(1) *Ubi supra.*

(2) *Antiq. roman.*, VI, 13; XLI, 61; et LV, 1.

(3) Cf. Prudence, *Contra Symmach.*, I, 226-230.

(4) *Ubi supra.*

(5) Cf. Tite-Live, II, 20 et 42.

(6) IV, 27, 1.

chlamyde pourpre. De son côté, l'écrivain ecclésiastique (1) rapporte une ancienne tradition selon laquelle deux Corybantes, désignés ailleurs sous le nom de Cabires, enveloppèrent dans un voile de pourpre la tête de leur frère qu'ils avaient mis à mort. Cette conformité de témoignages n'est pas sans importance, lorsque l'on considère que la couleur rouge, dont le bas-relief de M. Péron a conservé quelques traces, avait originairement pu être appliquée, à défaut de chlamyde, sur le bonnet phrygien de chacun des deux Dioscures nus placés ici auprès de Mithra léontocéphale. N'oublions pas que Mithra, appelé, dans le Zend-Avesta, *Feu rouge, fils d'Ormuzd* (2), devait lui-même, sur les monuments coloriés, être représenté avec une chlamyde et une tiare recourbée de couleur rouge, puisqu'un fragment de bas-relief mithriaque du musée Chiaramonti (3), nous offre peint en rouge, au sommet d'un pin, le bonnet dit phrygien ou la tiare recourbée que les Romains, à l'exemple des Perses, affectaient à ce dieu. Ces dernières particularités, pour le dire en passant, nous reportent tout à la fois à la légende d'Adonis et à celle d'Atys.

Si l'orateur romain omet plusieurs détails que j'ai empruntés à Denis d'Halicarnasse, en les abrégeant considérablement, il nous dédommage, en quelque sorte, par la mention qu'il fait (4) d'une tradition dont je ne découvre aucune trace dans l'écrivain grec. Cette tradition nous apprend qu'à une époque bien moins ancienne que la date de la victoire du lac Régille, Paul-Émile, ayant vaincu et fait prisonnier Persée à Pydna, Castor et Pollux, sous les traits de deux jeunes gens, montés sur des chevaux blancs, apparurent à P. Vatinius, sur la route de Réate (5) à Rome, la nuit même qui suivit la bataille, et lui annoncèrent la défaite du prince macédonien, afin qu'il pût faire

(1) *In Protrept.*, p. 15 sqq.; ed. Potter.

(2) Voyez ci-dessus, p. 220, note 8.

(3) Zoegas *Abhandlung.*, S. 176.

(4) *Ubi supra.*

(5) Ῥέατος (Strab., *Geogr.*, V.—Dionys. Halic., I et II), Ῥέατον ou Ῥεάτιον (Steph. Byzant. 574); en latin *Reate*; aujourd'hui *Rieti*.

immédiatement part de cette heureuse nouvelle au sénat de Rome (1). Je n'ajouterai rien à ce dernier trait pour montrer, par le témoignage des auteurs anciens, combien étaient profondes les racines que le culte des Dioscures avait jetées dans les croyances religieuses et les mœurs des Romains (2). La plupart des renseignements que fournissent à cet égard les traditions écrites et les monuments figurés, ont déjà été recueillis par plusieurs habiles archéologues. Quelques-uns de ces savants n'ont pas omis de rappeler qu'en mémoire de l'assistance prêtée par les Dioscures au dictateur Postumius, le jour de la bataille du lac Régille, la famille Postumia avait fait frapper une médaille (3) où l'on voit, auprès d'une fontaine, les deux jumeaux divins occupés à faire désaltérer leurs coursiers. Caylus, en publiant un monument érigé par les Lacédémoniens en l'honneur de Marc Aurèle et de Lucius Vérus (4), a eu soin de faire remarquer que, dans l'inscription grecque qui est gravée, sur ce monument, au-dessous d'une couronne placée entre deux palmes, les deux empereurs, frères d'adoption, sont qualifiés de *Dieux olympiques, nouveaux Dioscures :* ΘЄΟΙϹ· ΟΛΥΜΠΙΟΙϹ· ΝЄΟΙϹ· ΔΙΟϹΚΥΡΟΙϹ· On a observé, avant moi, que cette qualification est parfaitement d'accord avec les témoignages qui résultent de deux médailles impériales de Tripolis de

(1) Il est permis de croire que, dans les récits de Dion Cassius relatifs à la bataille de Pharsale (XLI, 61) et aux prodiges qui se manifestèrent sous le consulat de Drusus (LV, 1), il est aussi fait allusion à deux apparitions successives de Castor et Pollux. La dernière eut lieu en Syrie, l'une des provinces de l'Asie où le culte des Dioscures était le plus répandu.

(2) Prudence emploie cinq vers de son poëme contre Symmaque (I, 226-230) à rappeler le culte que Rome rendait aux Tyndarides et les traditions historiques auxquelles se mêlait leur nom :

.... Gemini quoque fratres,
Corrupta de matre nothi, Ledeïa proles,
Nocturnique equites, celsæ duo numina Romæ,
Impendent retinente veru magnique triumphi
Nuntia suffuso figunt vestigia plumbo.

(3) Morelli, *Famil. roman. numism.*, p. 357, n° 3. — Voy. Eckhel, *Doctr. Num.*, vol. V, p. 287.

(4) *Recueil d'antiquit.*, t. VI, p. 190 et 191; pl. LVIII, fig. III.

Phénicie : l'une, peu commune, offre, au revers de la tête de Marc Aurèle, un palmier gravé auprès des têtes affrontées d'Antonin Pie et de Faustine représentés avec les attributs caractéristiques des Cabires et la légende : ΣΥΡΙΩΝ. ΚΑΒΙΡΩΝ ; particularités qui, selon la remarque judicieuse de Pellerin et d'Eckhel (1), nous permettent de constater qu'au temps où régnaient les Antonins, le souvenir d'un Cabire femelle ou d'une déesse *Cabira* ne s'était pas entièrement effacé chez les Tripolitains. L'autre médaille, très-rare, réunit, sur le droit, les têtes affrontées de Marc Aurèle et de Lucius Vérus, et, au revers, les têtes de Commode et d'Annius Vérus, placées en regard, auprès d'un palmier, et accompagnées aussi des attributs des Cabires et de la même légende (2).

Je ne m'arrêterai pas à rechercher quel rôle jouaient primitivement les Cabires et les Dioscures dans les divers systèmes théogoniques et cosmogoniques qui eurent cours en Orient, et quel rôle leur fut particulièrement assigné dans la théologie phénicienne, que l'on sait avoir été empruntée aux Chaldéens d'Assyrie ou aux Assyriens. Je n'examinerai pas quels rapports établissait entre la Vénus asiatique et les Cabires l'épithète de *cabar*, *grand*, *puissant*, qu'on attribuait à chacune de ces trois divinités (3) et qui est restée comme nom propre aux deux dernières. Je m'abstiendrai de discuter le passage des fragments de Sanchoniathon où il est question des Cabires, et les opinions énoncées, quant à leur origine, leur sexe et leurs attributs, soit dans les fragments intéressants qui nous restent de Phérécydes (4) et d'Acusilaüs (5), soit dans les ouvrages publiés par les écrivains modernes (6). Je laisserai de côté les rapprochements curieux que me fournirait le

(1) Pellerin, *Mél.*, t. I, p. 77. — Eckhel, D. N., t. III, p. 375.

(2) Haym, *Tesor. britann.*, part. I, p. 259.

(3) Voyez mes *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 107, et *ibid.*, note 2.

(4) *Fragm.*, ed. altera Sturz, p. 141, *ibi* annotata.

(5) *Apud* Strab. *Geogr.*, X, p. 472 sqq.; ed. Casaub.

(6) Voyez surtout les différentes opinions recueillies au sujet des Cabires et des Dioscures par les interprètes du Musée Chiaramonti (t. I, p. 26-30), et par MM. Fréd.

fragment de Mnaséas (1) relatif à la triade qui était adorée à Samothrace sous les noms d'*Axiéros*, d'*Axiokéros* et d'*Axiokersa*, et à laquelle aurait été subordonné un quatrième Cabire, appelé *Casmilus*. Je ne chercherai pas davantage à rapprocher de la naissance des Dioscures et des Tyndarides celle des deux fils de Sémiramis, appelés l'un *Hyapatès* ou *Hypatès*, l'autre *Hydaspe* (2); ni la naissance des *Açwins*, qui, dans les Védas, sont à la fois les deux cavaliers célestes et les médecins des dieux; ni la naissance des jumeaux divins, Ormuzd et Ahriman, que Zarouân ou le Temps sans bornes portait dans ses flancs au moment de la création du monde (3); ni la tradition grecque qui voulait que Zeus fût le premier des deux Cabires et Dionysus le second (4). Je m'abstiendrai d'examiner si les Dioscures se confondent ou non avec les Cabires, et si les uns et les autres, par leurs fonctions comme par leur nombre, qui fut tantôt porté à six, à sept ou à huit, et tantôt réduit à quatre, à trois, à un, et plus communément à deux, correspondent ou non aux *Amschaspands* ou *Saints Immortels* et aux *Hamkars* que, dans le Zend-Avesta, nous trouvons placés, en qualité de conseillers ou d'assesseurs, auprès d'Ormuzd ou auprès de Mithra; de même que, selon toute probabilité, ils l'avaient primitivement été auprès de Bélus, dans la théogonie des Chaldéens, et, postérieurement, auprès de la Vénus-Mylitta des Assyriens ou des Babyloniens. Je ne rechercherai point quelles modifications reçurent les légendes respectives de ces divers personnages, quelles ressemblances et quelles différences présentent entre elles ces légendes. Je me contenterai de faire remarquer, en passant, que si, chez les Grecs, les Romains et les Gau-

Creuzer et Guigniaut (*Relig. de l'antiq.*, t. II, Ire partie, p. 225-252, p. 283-292, et p. 302-313). Ces savants les ont discutées avec autant d'érudition que de sagacité.

(1) *Apud* Scholiast. Apollon. Rhod., *ad* libr. I, 917.

(2) Diodore de Sicile, II, 5.

(3) *Lettre de Mihir-Nersèh aux princes de la Gr. Arménie*, insérée dans le tome II (p. 472-475) des *Mém. sur l'Armén.* par J. Saint-Martin.

(4) Voyez le scoliaste d'Apollonius de Rhodes (*loc. cit.*). — Cf. Cicéron, *De natur. Deor.*, III, 21; edd. Moser et Frid. Creuzer.

lois, le culte d'un seul Cabire ou d'un seul Tyndaride (1) se rencontre parfois, au lieu du culte des deux frères divins, cette particularité semble placer Pollux, à l'égard de Castor, dans la même position subordonnée où la théogonie des Assyriens et des Phéniciens place un Bélus jeune auprès de Bélus l'ancien, et le Zend-Avesta, Mithra auprès d'Ormuzd; ce qui m'oblige à ajouter que néanmoins, par leur coiffure conique, qui était celle des grands dieux dans l'Asie occidentale, les Cabires ou les Dioscures s'assimilent bien mieux, l'un et l'autre, à Bélus l'ancien et à Ormuzd, qu'à Bélus le jeune et qu'à Mithra. Je n'interrogerai pas l'antiquité pour décider si les Cabires sont identiques ou non avec les Patæques des Phéniciens, avec les deux personnages divins qu'à Palmyre on nommait *Aglibôlus* et *Malachbélus* (2), à Édesse, *Monimus* et *Azizus* (3), et qu'on donnait pour assesseurs ou parèdres à Vénus-Astarté, à Baal ou au Soleil. Je négligerai d'examiner si ces divers personnages ont une analogie quelconque avec les deux principes, avec Éros et Antéros, avec les *Tritopatores* des Athéniens, avec les dieux

(1) Ajoutez au témoignage des médailles impériales de Thessalonique déjà citées (ci-dessus, p. 234 et 235, note 5; p. 235, notes 1-7) les médailles autonomes et plusieurs autres médailles impériales de la même ville (M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. I, p. 490-504; *Suppl.*, t. III, p. 118-171); un médaillon d'Aurélien publié avec quelques inexactitudes par Vaillant (*Num. Impp.*, t. III, p. 136), et plus exactement par Visconti (*Il mus. Chiaram.*, tom. I, p. 109 et 110; tav. A, fig. 4); les médailles autonomes de Nîmes (M. Mionnet, *Descript.*, t. I, p. 77, n°s 184-186. — M. de la Saussaye, *Numismatiq. de la Gaule narb.*, p. 155, n° 1; et pl. XIX, fig. 1), et celles des Voconces (*ibid.*, p. 132, n° 2; et pl. XVI, fig. 2). Si nous trouvons un seul Cabire sur les diverses médailles qui viennent d'être alléguées, il faut remarquer que la même particularité s'observe sur plusieurs monnaies phéniciennes d'Espagne et de quelques îles de la Méditerranée que M. le comte della Marmora, dans son Essai sur les monnaies phéniciennes des îles Baléares et dans la belle relation de son Voyage en Sardaigne, a judicieusement rapprochées des médailles citées de Thessalonique et de plusieurs idoles qui paraissent représenter le dieu Cabire des Phéniciens. — Cf. la *Revue numism.* de 1838, p. 223 et 224. — Remarquons aussi que, selon le témoignage de Dion Cassius (XXXVII, 8) et de Suétone (Cæsar., 10), Castor avait à Rome un temple pour lui seul.

(2) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. LXXXVI. — Selden, *De Diis Syris*, Syntagm. II, p. 152 sqq.; ed. Beyer. — Spon, *Recherch. cur. d'antiq.*, p. 59; *Miscellan. erud. antiquit.*, p. 1 sqq.

(3) Julian. imp., *Orat.* IV (*in Solem*), *Opp.*, p. 150 C, D; p. 154 B; ed. Spanh.

Pénates dont le culte, originaire de l'Asie occidentale, était associé, chez les Romains, à celui de Vesta (1) et avait pour ministres les Saliens (2). Je ne demanderai point aux traditions mythologiques et historiques s'il faut rapprocher des Dioscures ou des Tyndarides Rémus et Romulus, *Pilumnus* et *Picumus*, dieux jumeaux et guerriers des anciens peuples d'Italie (3), et les *Alci*, qui, chez les Germains (4), paraissent avoir tenu la place de Castor et Pollux, en même temps que leur nom semble rappeler celui d'*Alkô* que donne Cicéron (5) à un personnage divin qui joue le rôle d'un troisième Dioscure. Je ne m'occuperai pas non plus des rapports qui purent exister entre les Cabires des Phéniciens, les Dioscures des Grecs et des Romains, Mylitta léontocéphale, Mithra léontocéphale, et les Cabires de Memphis, qu'Hérodote (6) dit être fils d'Héphæstus (Phtha) et semblables, comme ce dieu, aux Patæques des Phéniciens. Je ne rechercherai point quels rapprochements il y aurait lieu de faire entre ces Cabires égyptiens, les deux taureaux *Osiris* et *Apis* venus d'Asie en Égypte (7), et les deux taureaux qui, selon les traditions persiques (8), étaient nés de la semence du taureau primordial. Je n'examinerai pas quelles différences pouvaient séparer les Cabires égyptiens de deux personnages divins qui forment la constellation des Gémeaux dans les célèbres zodiaques d'Esné et de Dendérah, et dont l'un est représenté là, comme ailleurs (9), sous la forme d'une déesse léontocéphale, tandis que son frère jumeau, Sôou, y paraît sous les traits d'un dieu mâle, à face humaine, et que des figurines d'or ou de terre émaillée le repro-

(1) Tacite, *Annal.*, XV, 41; ed. Burnouf. — Macrobe, *Saturnal.*, III. 4 ; ed. Varior.

(2) Servius, *ad* Virgil., *Æneid.* II, 325,

(3) Servius, *ad* Virgil. *Æneid.* IX, 4.

(4) Tacite, *De morib. German.*, XLIII.

(5) *De natur. Deor.*, III, 21. — Cf. les noms mythologiques ou héroïques Ἄλκων Ἄλκη, Ἄλκις, Ἀλκαῖος, etc.

(6) III, 37.

(7) Phylarch. *apud* Plutarch. *De Isid. et Osirid.*; Opp., t. VII, p. 429 et 430.

(8) *Zend-Avesta*, t. II (*Boun-déhesch*), p. 363 et 371.

(9) Champollion le jeune, *Notice* citée, p. 24, n°s 424-430.

duisent sous les mêmes traits, en nous montrant le disque lunaire placé sur sa tête (1). Je dirai seulement qu'il faut demander à l'Asie occidentale les types primitifs de ces deux personnages, et j'espère ne laisser aucun doute à cet égard dans un autre mémoire.

Bien que toutes les questions qui précèdent attendent encore une solution définitive, et que plusieurs d'entre elles n'aient même, jusqu'à ce moment, été traitées dans aucun ouvrage de mythologie ou d'archéologie, je crois devoir m'abstenir de les examiner ici. Elles m'entraîneraient à de trop longues digressions, et trouveront aussi une place plus convenable dans une dissertation particulière où j'aurai pu préalablement exposer et soumettre à un examen critique tous les faits propres à fixer l'opinion des savants sur les systèmes théogoniques et cosmogoniques qui, à diverses époques, furent répandus dans l'Asie, et portés de là chez les Arabes, les Égyptiens, les Grecs, les Étrusques et les Latins. S'il est un sujet important et difficile à traiter, un sujet dont on puisse dire avec assurance qu'il touche par tous les points aux croyances religieuses de tous les peuples civilisés de l'antiquité, c'est la question de l'origine des Dioscures et des diverses modifications que subit leur légende primitive. Pour le moment, il me suffira, sans doute, de mettre sous les yeux du lecteur quel-

(1) *Ibid.*, n°s 423 et 400 - 422. — Les Gémeaux égyptiens, l'un mâle, l'autre femelle, nous reportent à la médaille impériale de Tripolis de Phénicie, décrite ci-dessus (p. 241). Ils doivent aussi nous faire penser aux traditions grecques qui nous apprennent que les Dioscures passaient pour être androgynes (voyez les autorités citées et commentées par Heinrich, *De Hermaphrod.*, p. 20 et 21); caractère qu'ils avaient certainement reçu en Asie, où ces dieux nous apparaissent comme des divinités primitivement hermaphrodites. De son côté, le zodiaque qui décore le portail de la cathédrale d'Amiens, édifice du XIIIe siècle, nous offre, pour l'Occident, un exemple de l'usage où l'on fut, dans ce siècle, de représenter les deux Gémeaux par un jeune homme et une jeune fille (voy. l'*Essai historique* de M. le Dr Rigollot *sur les arts du dessin en Picardie*, Amiens 1840, p. 104 et 105, et pl. 19, fig. L). Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'on ne peut trouver, dans les deux zodiaques égyptiens cités, un *Gémeau* femelle assimilé au soleil et un *Gémeau* mâle identifié avec la lune, sans reconnaître dans cette double particularité les traces de l'influence qu'avait exercée sur les doctrines égyptiennes la révolution théologique dont j'ai parlé plus haut (p. 205), et qui, en Asie, avait fait du soleil une divinité femelle, et de la lune un dieu Men ou Lunus.

ques observations qui s'appliquent au seul fait de la présence simultanée des deux Dioscures auprès de Vénus-Astarté, sur les médailles asiatiques, auprès d'Uranie ou d'Aphrodite, sur les miroirs étrusques cités, et auprès de Mithra, sur le bas-relief romain de M. Péron.

En premier lieu, il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici que le nom des Dioscures, le récit de leur alliance, de leur voyage et de leur combat avec les deux fils d'Aphareus, Idas et Lyncée, et le récit aussi du partage qu'ils firent entre eux d'un taureau coupé en quatre morceaux, avaient trouvé leur place dans les poésies cypriennes, dont le nom nous reporte dans une île célèbre, dès une haute antiquité, par le culte qu'on y rendait à la Vénus assyrienne, cette antique déesse qui comptait le taureau au nombre de ses attributs les plus caractéristiques. Des poésies cypriennes, ces traditions passèrent, on le sait, dans les vers de Pindare (1), dans les compilations d'Apollodore (2), et dans les scolies de Tzetzès (3). Selon d'autres traditions, on comptait six Cabires ou Dioscures, trois du sexe mâle et trois du sexe féminin, particularité que nous offre également la légende des six Amschaspands du Zend-Avesta. Ceux-ci sont subordonnés à un septième Amschaspand, appelé Ormuzd, manifestation du dieu dont il porte le nom; manifestation, par conséquent, d'un dieu créateur, qui réunissait les deux sexes, comme le Zeus des Grecs, auquel on l'assimile, comme le *Baalim* ou l'*Élohim* des Assyriens et des Phéniciens, comme l'ancienne Vénus de l'Orient et de l'Occident, comme le Mithra des Perses. Or, dans l'Asie antérieure, et surtout dans les contrées voisines des lieux d'où le culte de Vénus fut porté dans l'île de Cypre, un nombre considérable de médailles ou de monnaies nous offre l'image d'Astarté placée entre deux personnages, l'un mâle, l'autre femelle, qui portent chacun à la main un flambeau, ou un *vexillum*. A côté de ceux-ci, deux autres personnages, du sexe féminin,

(1) Nem., X, 60 (III).
(2) Biblioth., III, 11, 2.
(3) *In* Lycophron., 511.

posés sur deux cippes de forme conique, tiennent, au-dessus de la tête de la déesse, une voile ou un péplus enflé par les vents, qui nous rappelle que d'autres médailles, frappées à Tyr et à Sidon, représentent Astarté debout sur une galère, ayant à ses côtés, tantôt deux personnages dont l'un dirige le gouvernail, tantôt un trophée d'armes. La planche jointe à ce mémoire (1) réunit un exemple de chacune de ces diverses représentations, tiré du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. Je ne dois oublier ni de faire remarquer qu'une multitude d'autres médailles asiatiques reproduisent la déesse sous les traits d'une divinité qui préside à la mer et à la navigation, ou avec le costume d'une déesse guerrière et armée, qui protége dans les combats et donne la victoire (2); ni de dire que la précieuse collection de M. J. Robert Steuart nous offre, sur un grenat syrien, de travail asiatique et gravé en creux, l'image d'Astarté debout, tenant elle-même sur sa tête une voile ou son péplus enflé par les vents (3), particularité caractéristique qui nous montre à quelle source avait été puisé le type d'une figure de Vénus que l'on voit sur un curieux bas-relief, d'époque romaine, récemment publié par M. le docteur Émile Braun (4) et représentant le jugement de Pâris. Artémis tauropole, Diane tauropole et Europe tauropole, sur un grand nombre de monuments de l'art, bien connus des archéologues, nous apparaissent également avec une voile ou un péplus qui flotte au-dessus de leur tête. La même particularité sert à

(1) *Monum. inéd.*, pl. XXXVI, fig. 7, 8 et 9.

(2) Quelquefois même Astarté réunit ce double caractère sur les médailles impériales romaines frappées dans l'Asie occidentale. Elle est alors représentée debout, la tête surmontée d'une couronne murale, une lance dans la main droite, et le pied gauche appuyé sur une proue de vaisseau. Deux petites Victoires posées chacune sur un cippe, à droite et à gauche de la déesse, tiennent, d'une main, une couronne qu'elles lui offrent, et, de l'autre, une palme. Voyez, entre autres exemples que j'en pourrais citer, une médaille frappée à Leucas, dans la Cœlésyrie, en l'honneur de Gordien Pie, et figurée sous le n° 9 de la planche V de mes *Recherches sur le culte de Vénus*.

(3) Un dessin fidèle de ce petit monument sera publié dans mes *Recherches sur le culte de Vénus*.

(4) *Annali dell' Instit. arch.*, t. XIII; p. 84-90; *Monum. ined.*, vol. III, tav. XXIX. Le bas-relief dont il s'agit appartient à la villa Ludovisi.

caractériser Isis *Pharia*, sur des médailles autonomes, impériales ou coloniales, frappées en divers lieux (1), médailles qui ne sont pas moins connues, mais qui peut-être n'ont jamais été alléguées pour signaler les rapports qu'eurent entre elles Isis et la Vénus asiatique, bien que ces monuments de la numismatique ancienne nous offrent non-seulement l'image d'Isis debout, tenant une voile enflée au-dessus de sa tête (2), mais quelquefois aussi la figure de cette déesse, ainsi agencée, debout sur une galère (3), ou debout devant un phare sur lequel sont placés deux tritons sonnant du buccin (4). D'autres fois encore la déesse se montre debout, au sommet du phare, entre ces deux personnages (5), qui remplacent, dans l'un et dans l'autre cas, on le voit, les deux assesseurs que nous trouvons habituellement auprès de l'image d'Astarté et de celle de Mithra. Ai-je besoin d'ajouter que, chez les Grecs, Aphrodite était surnommée εὔπλοια (6), et que, dans les traditions écrites, non moins que sur les monuments de l'art, l'antiquité grecque ou romaine la représente souvent comme une déesse dont la domination s'étend sur l'empire des mers (7)?

(1) A Alexandrie d'Égypte; à Byblus en Phénicie; dans l'île de Samos; à Cymæ, en Æolie; à Nicomédie de Bithynie; à Amastris, en Paphlagonie; à Byzance et à Anchialus, dans la Thrace, et à Corinthe.

(2) Vaillant, *Num. gr.* (Septime Sévère, à Byblus; Salonine, à Nicomédie; Faustine, à Amastris; Caracalla, à Byzance). — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. I, p. 371, n° 57; t. II, p. 179, n° 226; t. III, p. 293 et 294, n° 236; t. V, p. 355, n° 128; t. VI, p. 87 et 88, n° 372; p. 99, n° 481; p. 119, n° 646; p. 132, n° 750; p. 178, n° 1143; p. 183, n°s 1182 et 1183; p. 211, n° 1410; p. 223, n° 1506; p. 331, n° 2302; *Suppl.*, t. IV, p. 88, n° 592. — *Mus. Theupoli*, II, p. 1122.

(3) M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. III, p. 9, n° 56.

(4) *Ibid.*, t. VI, p. 121, n° 665; p. 178, n° 1144; p. 183, n°s 1184 et 1185; p. 197, n° 1310.

(5) Zoëga, *Num. ægypt.*, p. 150, n° 441. — M. Mionnet, *Descript. de méd.*, t. VI, p. 103, n° 519; p. 121, n° 657; p. 170, n° 1063; p. 178, n° 1138; p. 181, n° 1164; p. 202, n° 1346; p. 203, n° 1352; p. 223, n° 1507.

(6) Pausan., I, 1, 3.

(7) Ces rapprochements seront plus amplement développés dans mes *Recherches sur le culte de Vénus*. Mais je dois, en attendant, faire remarquer ici que la voile enflée par les vents et placée sur la tête d'Astarté, d'Artémis, de Diane et d'Isis, pouvait rappeler que ces divinités, comme Héra ou Junon, étaient, cosmologiquement parlant, assimilées à l'air.

Ces deux sources d'informations, je l'ai dit ailleurs, sont d'accord entre elles, pour nous montrer, de plus, qu'en Orient et en Occident, Vénus était adorée comme une divinité armée, comme une divinité protectrice dans les combats aussi bien que dans les navigations, double fonction qui est précisément celle qu'assignent aux Cabires ou aux Dioscures les peuples de l'Asie antérieure, les Grecs et les Romains. De même que Castor et Pollux, la déesse se plaît, en outre, à dompter des chevaux; on la représentait montée sur un coursier, et ces deux derniers faits résultent indubitablement des épithètes de ἔφιππος (1), ἱπποδάμεια (2), ἱππολυτία (3), *equestris* (4), qui lui sont données par les auteurs grecs ou latins. Aussi n'hésité-je pas à reconnaître cette divinité sous les traits d'une femme qu'une curieuse médaille asiatique, à l'effigie de Commode, et frappée à Gabala, en Syrie (5), nous montre, vue de face, vêtue d'une longue tunique, coiffée d'une tiare tourrelée, armée d'une bipenne et d'un bouclier à double échancrure (6), et placée debout sur deux chevaux (7), comme on la voit ailleurs debout tantôt sur un ou sur deux taureaux, tantôt sur un ou sur deux lions. Dans le Zend-Avesta (8), Mithra est invoqué comme un

(1) Dans un poëme inédit de Jean Mélitiniote (manuscr. gr. de la Biblioth. roy., n° 1720, vs. 1703, 1725-1728) que j'ai eu l'occasion de citer ailleurs (*Rech. sur le culte de Vénus*, p. 81, note 4). Je dois aux obligeantes communications de M. É. Miller la connaissance des divers renseignements que fournit ce poëme à l'égard de Vénus.

(2) Hésychius, *sub voc.*

(3) Voyez le scoliaste d'Euripide (*ad Hippolyt.*, 24 sqq), et le scoliaste d'Homère (*ad Odyss.*, XI, 320).

(4) Servius, *ad* Virgil. *Æneid.*, I, 720.

(5) Voyez mes *Recherches sur le culte de Vénus*, pl. V, fig. 5.

(6) Ce bouclier, par sa forme, nous rappelle tout à la fois le bouclier que l'on voit au bras de trois des sept conseillers ou lieutenants du roi de Perse, sur les bas-reliefs de Persépolis, et le bouclier qui était propre aux Béotiens. Cette double ressemblance s'explique peut-être par le souvenir de l'importation du culte de la Vénus assyrienne chez les Béotiens et chez les Perses.

(7) Elle est debout devant une figure assise de déesse ou de ville personnifiée; de même que sur une médaille impériale de Tyr (voyez le n° 4 de la pl. IV de mes *Recherches sur le culte de Vénus*), on voit Astarté représentée de face et debout devant Pallas assise.

(8) Tom. I, 2ᵉ partie, p. 425; t. II, p. 9, 13, 19, 206, 212, 221, 245, et *passim*.

soldat élevé, qui monte un coursier vigoureux; ainsi que le soleil, il y reçoit même la qualification de *coursier vigoureux*. L'eau *Ardouisour* (1) jaillit de l'Albordj, montagne d'or et de lumière, sous la forme d'une fille à corps de cheval; elle est qualifiée aussi de *cheval vigoureux*, ce qui, pour le dire en passant, nous révèle l'origine asiatique du mythe dans lequel les Grecs nous racontent que le cheval Pégase, dont le nom dérive du mot πηγή, *source*, fit jaillir de son pied, sur l'*Hélicon*, montagne de la lumière ou du soleil, qui correspond à l'Abordj, la source appelée *Hippocrène*, c'est-à-dire la *fontaine du cheval*. Sans vouloir m'expliquer ici sur les idées qu'attachaient au symbole du cheval les théologiens asiatiques, et sur les raisons qui leur avaient fait attribuer ce symbole à des divinités tout à la fois solaires et lunaires, notamment à Vénus, à Mithra, aux Cabires, je me contenterai d'ajouter que le cheval, chez les Phéniciens, était consacré à Dagon, comme il l'était à Posidon ou Neptune chez les Grecs ou les Romains; et qu'en Orient, aussi bien qu'en Occident, le soleil et la lune personnifiés, furent placés chacun sur un char attelé de chevaux, ou sur un coursier, auquel cas ils deviennent, à leur tour, des dompteurs de chevaux, comme les Cabires, les Dioscures ou les deux Tyndarides (2).

Ces diverses remarques concourent à prouver que, quelle que soit l'origine primitive des personnages mythologiques appelés communément les Cabires ou les Dioscures, l'association de leur culte à celui d'Astarté ne peut nous surprendre, lorsque nous la constatons sur des médailles frappées dans la Phénicie et les autres provinces de l'Asie occidentale, pendant la domination grecque et la domination romaine. La substitution des Dioscures aux deux hamkars ou assesseurs, que les autres médailles asiatiques citées associent à Astarté, déesse de la

(1) *Ibid.*, t. II, p. 164 et 165, 173, 175 et 187. Cette eau Ardouisour, qui jaillit de l'Abordj, est aussi appelée *eau d'or* et *eau de couleur d'or; ibid.*, p. 182 et 183.

(2) Héra, Athènè ou Pallas, Tychè et Arès sont aussi des divinités *équestres*. Posidon et Déméter se transforment l'un en cheval, l'autre en jument, dans la légende de la naissance de Despoina et d'Arion. Saturne se métamorphose également en cheval.

mer et de la guerre, ne faisait, en réalité, subir aucune modification importante au culte de cette déesse, ni aux types de ses représentations figurées, puisque les Grecs et les Romains confondaient dans ce culte celui de deux personnages divins qui, aussi bien qu'Astarté, président aux combats, à la navigation, et dont la protection, comme la sienne, devait être sans cesse implorée pour la prospérité des villes et des contrées maritimes où s'opérait cette substitution.

Dès lors, il devient facile de comprendre comment une substitution analogue put s'opérer sur les monuments figurés que consacrèrent à Mithra les villes maritimes de la Cilicie et surtout les pirates qui avaient leur repaire dans les montagnes de cette province, gens voués par état à une vie qui se passait au milieu des dangers de la mer et des périls des combats. N'oublions pas que les Romains reçurent des mains de ces pirates, après les avoir vaincus, le culte de Mithra, l'institution des mystères qui se rattachent à ce culte, et les types des monuments figurés qui lui sont propres. N'oublions pas non plus que, sur la plupart des bas-reliefs ou des groupes de ronde bosse exécutés, d'après ces types, par les sculpteurs romains, le nouveau dieu, originaire de la Chaldée et de la Perse, est placé, comme Astarté, entre deux génies ou assesseurs dont le premier, quelquefois superposé au second (1), porte à la main un flambeau élevé vers le ciel, tandis que le second tient un flambeau renversé. Ils représentent ainsi la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, le printemps et l'automne, la vie et la mort, et peuvent, dans un même ordre d'idées, être convenablement remplacés par les deux Dioscures que certaines traditions (2) nous présentent comme la personnification des deux hémisphères, l'un supérieur ou céleste, l'autre inférieur, terrestre ou infernal. Ne perdons pas de vue surtout que, dans la célébration des mystères mithriaques, chaque initié, proclamé soldat de Mithra, obtenait du sacerdoce la promesse de révéla-

(1) Voyez le bas-relief cité du palais Zéno, qui a été publié par Lafréry, *ubi supra.*
(2) Julian. imperat. *Oratio* IV (*in Solem*); *Opp.* p. 147 A sqq.; ed. Spanh.

tions propres à exciter la curiosité si naturelle à l'esprit humain, et prenait une part directe à une succession de simulacres de combats qui alliait merveilleusement les obligations de la vie religieuse avec les habitudes de la vie militaire. Rappelons-nous enfin qu'au temps de Pompée, époque de l'introduction du culte et des mystères de Mithra dans l'empire romain, les pirates de Cilicie, devenus formidables par leur nombre, par leur courage et par leur audace, comptaient dans leurs rangs, outre quelques descendants des Perses jadis établis dans l'Asie Mineure pendant la domination des Achéménides, un grand nombre de Grecs originaires de la Phénicie, de la Phrygie et de la plupart des îles voisines du continent asiatique. De cette association d'individus d'origines diverses avait nécessairement dû résulter une fusion de rites divers dans l'institution primitive du culte de Mithra. Déjà nous savions, par le témoignage d'un bas-relief célèbre, consacré à ce dieu dans une grotte du mont Capitolin, qu'en Asie les mystères mithriaques avaient fait alliance avec les Sabazies de Phrygie (1). Déjà aussi plusieurs inscriptions lapidaires, latines, nous avaient appris que, chez les Romains, ces mêmes mystères de Mithra s'étaient rattachés à quelques cultes, à quelques pratiques religieuses, également originaires de l'Asie occidentale, tels que le culte de la Mère des dieux ou la *Magna Mater* (2), le culte d'Atys (3), les tauroboles (4), les crioboles (5), les *bucranium* (6). Et lorsqu'un bas-relief romain, sculpté dans le IIIe siècle de notre ère et récemment découvert dans les ruines d'une ville de la Gaule narbonnaise, vient nous révéler le fait si neuf et si curieux de l'association des mystères de Mithra avec le culte des Dioscures, il est sans doute permis, je le répète, de conjecturer que ce fait appartient primitivement, non aux descendants de Ré-

(1) Voyez mes *Nouv. observ. sur le gr. bas-rel. mithr. du mus. roy. de Paris*, p. 24 et suiv.

(2-3-4-5-6) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. XXVII, n° 4; et p. XXVIII, n°s 1, 2 et 6. — Van Dale, *Dissertat.* IX, p. 30, 31, 42, 123, 128 et 145. — Voyez aussi l'inscription que porte le bas-relief mithriaque cité du musée Oliviéri (*Antichit. cristian.*, tav. VI); et Marini, *Monum. dei fratell. Arval.*, p. 634.

mus et Romulus, mais aux pirates de Cilicie, ou aux habitants de quelque autre contrée maritime de l'Asie occidentale, de cette région célèbre qui, antérieurement à l'expédition de Pompée, dut être le premier témoin d'une semblable alliance, après avoir vu, dès une époque très-reculée, le culte des deux jumeaux divins s'associer à celui d'Astarté.

Quelques-unes des particularités que nous offre le monument mithriaque dont il s'agit, peuvent contribuer à fortifier ma supposition. Elles ressortent du costume et de la pose que le sculpteur romain avait donnés aux Dioscures. Celui des deux jumeaux divins qui est resté intact, lorsque le bas-relief a été brisé, nous a, en effet, permis de constater qu'ici ces deux personnages avaient chacun été représentés le corps nu, la tête couverte du bonnet phrygien, une longue lance à la main, et debout, auprès de Mithra, devant un cheval qu'ils retenaient par le frein. Or, une médaille autonome de Tripolis de Phénicie, publiée par Arigoni (1), a pour revers, au milieu d'une couronne de laurier, les deux Cabires également nus, armés d'une longue lance, et debout devant leurs chevaux qu'ils retiennent par le frein. Nous avons trouvé ce même type, avec l'addition du buste d'Astarté, sur les médailles impériales de cette ville que j'ai citées plus haut (2), et notamment sur celle que reproduit le n° 6 de la planche XXXVI jointe à ce mémoire. C'est aussi debout, le corps nu et une longue haste à la main, mais sans leurs chevaux, que nous avons vu les deux Cabires placés auprès d'Astarté, au revers d'une autre médaille impériale de Tripolis de Phénicie, figurée sous le n° 5 de la même planche. La coiffure des Cabires, sur ces diverses médailles, diffère essentiellement du bonnet phrygien que porte le Dioscure resté intact sur le bas-relief de M. Péron. Mais, je me hâte de le dire, ce bonnet phrygien est précisément celui que les monuments d'époque romaine attribuent à Mithra, comme à ses deux assesseurs lampadophores, et que nous

(1) *Num quæd. mus. Honorii Arigoni*, t. I, Popul., tab. XXII, fig. 217.
(2) Ci-dessus, p. 226 et 227.

savons être semblable à la tiare recourbée qui couvre la tête de ce dieu et la tête des dynastes ou rois provinciaux sur les bas-reliefs et les pierres gravées d'époque sassanide. On serait donc en droit de conclure de ces seules remarques que le type du bas-relief mithriaque de Vienne appartient à l'Asie occidentale.

Toutefois, chez les Romains, l'attribution du bonnet phrygien à Castor et à Pollux n'est pas exclusivement propre à ce monument. Nous l'observons sur quelques autres sculptures romaines, d'une date plus ancienne, qui reproduisent les Dioscures, et notamment sur un fragment de candélabre que l'on conserve au musée Chiaramonti. Ce fragment, de marbre blanc, qui a été publié par Philippe Visconti et Guattani (1), remonte à une bonne époque de l'art, et fut découvert à Tivoli, dans les ruines de la villa d'Hadrien. On y voit les deux jumeaux placés debout, l'un à la droite, l'autre à la gauche d'un cygne, en souvenir de la métamorphose du dieu qu'on leur reconnaissait pour père. Entre le cygne et chaque jumeau s'élève un pin, arbre sacré qui fut attribué, personne ne l'ignore, à Vénus, à Mithra, à Cybèle et à Atys, dieux et déesses d'origine orientale. Ici, non-seulement la coiffure phrygienne des deux fils de Jupiter et de Léda est identique avec celle que leur avait attribuée l'auteur du bas-relief de M. Péron, mais leur chlamyde, vêtement qui est souvent affecté à ces dieux (2), comme il l'est à Mithra tauroctone ou tauropole, sur les monuments romains, leur pose, celle des deux chevaux, tout concourt à montrer que le bas-relief de Vienne et le fragment de candélabre dont il s'agit reproduisent les Dioscures d'après un type commun, qui, primitivement composé dans de plus grandes dimensions, par une main habile et probablement grecque, mais à l'imitation de quelque composition asiatique, avait dû être coulé en

(1) *Il Mus. Chiaram.*, tom. I, p. 25-31; tav. IX.

(2) Voyez Winckelmann, *Monum. ined.*, t. II, p. 75. — La suppression de la chlamyde dans le costume des Dioscures, sur le bas-relief de M. Péron et sur les médailles asiatiques, forme une exception à la règle posée par l'illustre antiquaire allemand que je cite ici.

bronze ou sculpté sur le marbre. Le même type paraît avoir aussi servi à représenter ces divinités au revers de plusieurs médailles romaines (1); et je ne dois pas omettre de faire remarquer que Rome ne peut l'avoir emprunté à l'Étrurie, où les images des Dioscures gravées sur les miroirs mystiques s'offrent à nos regards sans la coiffure et le costume qui caractérisent ces deux personnages sur les monuments romains allégués.

Philippe Visconti et Guattani, préoccupés de l'idée que les Dioscures sont ordinairement figurés avec le *piléus* sur la tête, décrivent en ces termes : *il pileo ovato sopra il capo*, la coiffure qui leur est attribuée sur le fragment cité de candélabre; et, sans s'apercevoir que le dessin qu'ils publient de ce fragment nous montre les Dioscures coiffés avec le bonnet phrygien, ils font à leur coiffure l'application d'un passage très-connu de Lucien (2), qui ne peut nullement se rapporter au cas dont il s'agissait en réalité, puisque, dans ce passage, l'écrivain grec entend parler d'un bonnet qui, par sa forme, rappelait l'œuf dans lequel furent conçus les jumeaux divins. De la particularité qui avait ainsi échappé à l'attention des savants interprètes du musée Chiaramonti, résulte cependant un fait dont l'importance, dans la question ardue de l'origine des Dioscures, doit être manifeste à tous les yeux. Car, sur le fragment cité de candélabre, et encore mieux sur le bas-relief de M. Péron, l'attribution du bonnet phrygien aux Dioscures est l'indice certain qu'en Occident, sous le règne des empereurs romains, on reconnaissait à ces deux divinités une origine orientale, puisqu'on leur donnait ainsi la même coiffure caractéristique que, sur les monuments romains de la même époque, portent non-seulement Mithra tauroctone ou tauropole et ses deux assesseurs lampadophores, mais aussi le soleil et la lune personnifiés, Atys, Pâris, et tant d'autres personnages asiatiques, rois, princes ou soldats prisonniers.

Placé ici sur la tête des deux Dioscures associés à Mithra

(1) Morell. *Thesaur.*; fam. *Memmia*, n° IV. — *Il mus. Chiaram.*, l. c., p. 27.
(2) Dialog. Deor., XXVI.

léontocéphale, le bonnet phrygien achève donc de démontrer que le bas-relief trouvé sur le sol de Vienne appartient, par son caractère asiatique, à la catégorie de tous les monuments mithriaques romains que nous connaissions antérieurement à cette importante découverte. Comme le plus grand nombre d'entre eux, il ne remonte, par son style, qu'au IIIe siècle de notre ère; et s'il est vrai de dire que le type des Dioscures, tels qu'ils avaient été figurés sur ce bas-relief, se montre sur d'autres monuments romains d'une époque moins récente, du moins faut-il reconnaître que ceux-ci sont cependant tous postérieurs à l'époque de l'introduction du culte de Mithra au sein des légions romaines, et, par conséquent, postérieurs à l'époque où, pour la première fois, ces légions avaient porté leurs armes et formé des établissements dans l'Asie occidentale. C'est là que les sculpteurs et les graveurs romains firent de nombreux emprunts à un art indigène, plus ou moins modifié par l'heureuse influence de l'art grec; et, sans entrer dans de plus grands détails à ce sujet, il doit me suffire d'avoir constaté que les Romains, lorsqu'ils associaient, sur un même bas-relief, Mithra léontocéphale et les deux Dioscures coiffés du bonnet phrygien, entendaient allier ensemble trois divinités d'origine asiatique. J'ajouterai seulement qu'une médaille frappée à Laodicée du Liban et publiée par Sestini (1) fournit à l'appui de cette assertion, un témoignage irrécusable, bien qu'elle n'ait jamais été alléguée dans la question particulière dont il s'agit. Au revers de la tête de Septime-Sévère, elle nous offre, en effet, l'image du dieu Men ou Lunus coiffé du bonnet phrygien et debout devant son cheval, qu'il tient de la main gauche par la bride ou le frein, particularités qui nous révèlent l'identité primitive de ce dieu avec les Cabires des médailles citées de Tripolis de Phénicie, et qui achèvent de prouver non-seulement que le type des Dioscures, tels qu'ils sont représentés sur le bas-relief mithriaque de M. Péron et sur d'autres monuments romains, avait été emprunté à l'Asie occiden-

(1) *Lett. numism.*, *Continuaz.*, t. VI, p. 95, n° 4.

tale, mais qu'autrefois ces deux personnages y étaient assimilés au soleil et à la lune, et qu'ils se confondaient ainsi avec les deux jumeaux de Latone.

Soit que l'on considère le bas-relief mithriaque de Vienne comme l'imitation d'un type réellement composé dans l'Asie Mineure; soit que, se prévalant des témoignages qui montrent combien la légende des Dioscures se lie intimement aux origines et à l'histoire du peuple romain (1), on veuille se borner à regarder la présence des deux jumeaux divins, sur ce bas-relief, comme un nouvel exemple de l'alliance que l'Italie, je le répète, vit se contracter, sur son sol même, entre le culte de Mithra et celui de plusieurs autres divinités, les unes originaires de l'Asie occidentale, aussi bien que les Cabires ou les Dioscures, les autres associées, dans cette dernière contrée, au culte d'Astarté et à celui de Mithra, on doit reconnaître que la consécration d'un monument romain où nous voyons le dieu des Perses placé entre les deux Dioscures, vient augmenter le nombre des faits qui attestent l'importance et l'extension qu'avait acquises en Occident, sous les empereurs romains, le culte de ce dieu; et l'on ne peut se méprendre sur l'intention d'une pareille consécration. Émule de Rome et rivale de Lyon, la ville ancienne qui renfermait le Mithræum que décorait ce monument, était comptée au nombre des cités les plus riches et les plus considérables de la Gaule romaine. A défaut d'autres témoignages, les célèbres tables Claudiennes qui se conservent au musée de Lyon (2), en feraient foi, sans même avoir besoin d'être rapprochées du passage souvent cité de Tite-Live (3) sur l'opulence et la renommée des Allobroges. Située au bord du Rhône, dans une contrée fertile, entre le confluent de l'Isère et celui de la Saône avec ce magnifique fleuve, et

(1) C'est un point important que je me propose de traiter avec quelque développement dans un mémoire particulier.

(2) Voyez Gruter, *Inscript. antiq.*, pag. DII. Dans le discours que contiennent ces tables, l'empereur Claude, s'adressant au sénat romain, appelle Vienne : *Ornatissimà coloniâ, valentissimaque Viennensium, quam longo jam tempore senatores huic curiæ confert.* — Cf. Pomponius Méla, II, v, 2.

(3) *Epitom.* LXI et LXV. — Cf. Amm. Marcell., XV, xi.

défendue par les châteaux forts bâtis au sommet des collines qui la dominent, Vienne, capitale des Allobroges, était à la fois l'entrepôt d'un commerce considérable, un port commode et sûr, un point militaire important. Plusieurs légions romaines y tinrent successivement garnison, et, en même temps, elle fut le siége d'une des succursales de cette corporation puissante des nautonniers, qui là, comme à Lyon, pour ne parler que des provinces traversées par le Rhône, nous a laissé, sur plus d'un monument lapidaire, la preuve de son existence. La magnificence des débris d'un temple élevé à Neptune, aux bords du fleuve, dans l'enceinte même de Vienne, et le choix d'un vaisseau portant une tour de guerre, ou d'une simple proue de vaisseau, pour servir de type aux belles monnaies coloniales qui furent frappées dans cette ville (1), attestent, à leur tour, que, dès le temps de Jules César, d'Octave et d'Agrippa, la navigation du Rhône était l'objet constant de la sollicitude des empereurs romains et des magistrats de la cité. Si nous ne perdons pas de vue que le bas-relief mithriaque, sujet de cette dissertation, est sculpté sur une pierre étrangère aux formations géo-

(1) M. Mionnet, *Descr. de méd.*, t. I, p. 79, n° 199 (Jules Cæsar et Auguste); *Suppl.*, t. I, p. 146, n° 144 (Auguste) et n° 145 (Auguste et Agrippa). — Depuis la rédaction de ce mémoire, M. de la Saussaye a publié, sous le titre de *Numismatique de la Gaule Narbonnaise*, un bel ouvrage que j'ai déjà cité dans une des notes ajoutées à ma dissertation, et que je dois citer encore ici, parce qu'il renferme le dessin ou la description de trois médailles coloniales de Vienne (p. 129-130; et pl. XV, fig. 3, 5 et 6) que feu M. Mionnet n'avait pas connues. L'auteur (p. 6), adoptant une conjecture proposée par M. le marquis de Lagoy dans sa *Notice sur l'attribution de quelques médailles des Gaules* (pag. 5), se montre disposé à ne considérer comme appartenant à Vienne que les monnaies de bronze où se lisent les lettres initiales C. I. V. (*Colonia Julia Vienna*). Celles qui ne portent pas ces trois lettres pourraient, d'après cette opinion, appartenir à d'autres colonies de la Gaule. Cependant M. de la Saussaye remarque plus loin (pag. 131) que si les initiales C. I. V. manquent sur plusieurs médailles qu'il attribue à Vienne (pl. XV, fig. 2, 4, 5 et 6), l'analogie des types de celles-ci avec les types des pièces où l'on trouve ces trois lettres, justifie suffisamment une telle attribution. Je m'applaudis de voir ce savant se ranger ainsi, avec moi, à l'avis de feu mon excellent ami M. Mionnet, dont la mort survenue depuis la lecture que j'ai faite de mon mémoire à l'Académie des inscriptions, est un sujet de bien vifs regrets pour tous ceux qui furent liés d'amitié avec cet habile numismate, comme pour toutes les personnes qui cultivent la science aux progrès de laquelle il consacra sa vie entière.

logiques des environs de la ville, et probablement extraite des carrières situées plus au midi, entre Valence et l'embouchure du Rhône, nous serons portés à penser que ce bas-relief avait pu être apporté à Vienne et déposé dans le Mithræum près duquel on l'a trouvé, par un ou plusieurs sectateurs de Mithra, qui appartenaient, soit à une légion romaine, soit à la corporation des nautoniers. Dans l'une et dans l'autre de ces deux suppositions, la consécration d'un monument à trois divinités protectrices des guerriers et des navigateurs ne doit-elle pas être considérée comme un acte de dévotion bien naturel de la part de gens qui venaient ou remercier ces divinités, après avoir échappé à quelque danger, ou implorer leur protection et leur assistance, à la veille de quelque entreprise périlleuse? Soldats, n'avaient-ils pas à courir les hasards de la guerre, ou les chances inséparables de l'occupation militaire d'une province qui joue un rôle si important dans le récit des combats ou des faits politiques dont l'histoire romaine nous a conservé le souvenir? Nautonniers, n'étaient-ils pas destinés, par état, à naviguer sur un fleuve qu'ont toujours rendu dangereux de fréquents changements de lit, des coups de vent violents, ou des crues aussi extraordinaires que subites; sur un fleuve dont la navigation avait une importance proportionnée à l'extension du commerce romain et à la pénurie, sinon à l'absence, des autres moyens de transport et de communication? Ne connaissons-nous pas enfin une inscription latine (1) qui exprime la reconnaissance de deux personnages échappés aux dangers d'un naufrage par la puissante protection de Castor et de Pollux? et pouvons-nous oublier qu'un bas-relief votif (2), d'époque romaine, porte une épigraphe grecque dans laquelle un autre personnage, nommé *Argénidas*, *fils d'Aristogénidas*, célèbre son heureux retour, après une navigation difficile, en accomplissant un vœu fait aux Dioscures?

(1) Gruter, *Inscript. antiq.*, p. CXVI, n° 3.

(2) Ce bas-relief a été publié à Rome, en 1720, par Oliva, avec les commentaires de Silvestri et les dissertations épistolaires de Lancisi et de Cariofilo, dans le recueil, peu commun, qui porte le titre suivant : *Comit. Camill. Silvestrii in anaglyph. græc. interpret. posth., cui accedunt*, etc., 1 vol. in-8°, fig.

Les remarques que j'ai placées dans la dernière partie de ma dissertation ont bien moins servi à résoudre les difficultés inhérentes à la question des Dioscures qu'à en augmenter le nombre. Mais, du moins, elles nous montrent quel genre particulier d'intérêt s'attache à la découverte qui a été l'occasion de ce mémoire. La présence des deux Dioscures sur un monument romain consacré à Mithra est un fait nouveau, acquis à la science. Désormais, une telle particularité devra être prise en considération dans toutes les discussions dont ces trois divinités seront le sujet. Dès à présent, elle fait du bas-relief qui m'a permis de la signaler un monument d'autant plus digne d'attirer l'attention des archéologues de tous les pays, que jusqu'à ce jour il est seul de son espèce, et d'autant plus précieux pour la France, en particulier, qu'après le torse du musée d'Arles, on ne peut citer un autre exemple d'une représentation figurée de Mithra léontocéphale trouvée sur le sol de la Gaule romaine.

FÉLIX LAJARD.

LETTRE

A M. LE PROFESSEUR TH. PANOFKA,

SUR

UNE AMPHORE DE NOLA

REPRÉSENTANT PÉNÉLOPE.

(Pl. I et K, 1841.)

Mon cher ami,

C'est à plus d'un titre que je vous adresse l'hommage de ces observations. En effet, après que j'ai eu moi-même signalé à l'attention des archéologues la peinture que je publie ici (1), vous êtes venu, à votre tour (2), confirmer par l'autorité de monuments qui m'étaient restés inconnus, l'opinion que j'avais émise dans ma *Description des antiques du cabinet Durand.* Vous avez reconnu Pénélope sur plusieurs vases peints qui représentent une femme ayant auprès d'elle un oiseau aquatique, une espèce de canard ou d'oie. En donnant la description du vase gravé, pl. I, 1841, j'avais déjà fait remarquer que l'oiseau palmipède placé aux pieds de la femme devait servir à désigner Pénélope. Maintenant, tout en employant les arguments que j'avais fait valoir en faveur de mon explication, et tout en appliquant les textes anciens, relatifs à la naissance de Pénélope, à l'interprétation

(1) *Cat. Durand*, n° 419.

(2) *Verlegene Mythen*, S. 9. folg., extrait des *Mémoires de l'Académie royale de Berlin*, 1839.

d'un curieux vase du Musée de Berlin, vous semblez disposé à reconnaître un personnage différent dans la peinture décrite par moi (1). Ne connaissant pas les raisons qui vous portent à séparer cette peinture de la série de sujets dans lesquels vous reconnaissez, avec moi, Pénélope caractérisée par le canard (πηνέλοψ), vous me permettrez de persister dans ma première opinion, et d'ajouter quelques considérations nouvelles à l'appui de ce que j'ai indiqué en peu de mots dans un travail où les développements m'étaient interdits.

La scène représentée sur le vase du Musée de Berlin (œnochoé à figures jaunes de la fabrique d'Avella), se rapproche, suivant votre remarque, de la peinture d'un célèbre vase du Vatican, dans laquelle est figuré Jupiter rendant visite à Alcmène (2). *Mercure* paraît debout, ayant le pétase rejeté sur les épaules, des bottines ailées (ἐνδρομίδες) aux pieds (3) et le caducée dans la main gauche. Une femme, *Pénélope*, vue à mi-corps et tenant un collier est représentée en face de Mercure. Au-dessous on remarque un canard. En arrière de Mercure est un autel (4).

Les autres peintures, comparées par vous avec celle de l'œnochoé du Musée de Berlin, servent à justifier la dénomination de Pénélope, que j'avais cru devoir proposer pour la femme accompagnée d'un canard.

Quant à la peinture inédite, gravée pl. I, 1841, elle décore les deux faces d'une amphore de Nola à figures rouges, qui a passé de la collection Durand dans celle du Musée Britannique. On y voit une jeune femme assise sur un siége garni d'un dossier : elle joue avec des boules qui me semblent être des pelotes de laine teintes en pourpre. A ses pieds est un canard, et, près d'elle, une inscription illisible; car, je n'ose pas

(1) *L. cit.*, S. 15, Anm. 1.

(2) D'Hancarville, *Vases d'Hamilton*, IV, pl. CV; Winckelmann, *Mon. ined.*, 190. Cf. Passeri, *Pict. in vasc.* tab. CCVI; Panofka, *Cabinet Pourtalès*, pl. X.

(3) Pollux, *Onomast.* III, 30, 155.

(4) Gerhard, *Berlin's ant. Bildwerke*, n° 910. Cf. Panofka, *Verlegene Mythen*, Taf. III, 1.

dire qu'on peut y trouver les éléments du nom ΑΡΝΑΙΑ ou ΑΡΝΑΚΙ (*a*). Le second personnage est un éphèbe drapé, la tête couverte de son manteau. Il s'appuie sur un bâton et semble adresser la parole à la femme assise.

Les auteurs anciens parlent d'un oiseau aquatique nommé *Pénélops* (πηνέλοψ) qui, pour la grandeur, est semblable à une colombe (1); c'est un canard d'une taille petite, peut-être une espèce de sarcelle. Stésichore (2) dit que l'oiseau *Pénélops* es plus grand ou pour le moins aussi grand que le canard. Il parait que les *alcyons* et les *pénélopes* vivent ensemble : de là ce vers d'Aristophane, *Aves*, 298 :

Οὑτοσὶ δὲ πηνέλοψ· ἐκεινοσὶ δέ γ' ἀλκυών.

Les naturalistes modernes donnent le nom d'*anas Penelops* à un petit canard couvert d'un beau plumage (3).

Eustathe et les Scholiastes de Pindare et de Lycophron nous ont conservé une tradition intéressante, au sujet de la naissance de Pénélope. Voici ce que dit le Scholiaste de Lycophron (4) : Tyndare et Icarius étaient deux frères. Pénélope, nommée d'abord *Arnéa*, était fille d'Icarius et de Periboea. Elle reçut le nom de *Pénélope*, parce qu'ayant été précipitée dans la mer par ses parents, des *oiseaux pénélopes* lui sauvèrent la vie et la ramenèrent à terre. Recueillie par ses parents, ceux-ci se décidèrent à l'élever.

(1) Schol. *ad.* Aristophan. *Aves*, 1302. Ὁ πηνέλοψ νήσσῃ μὲν ὅμοιον περιστερᾶς δὲ μέγεθος.

(2) *Fragm.* xc, ed. Klein. Ὁ δὲ πηνέλοψ μείζων μὲν ἢ κατὰ νῆτταν ὅμοιον.

(3) Cf. Hesych. *v.* Φοινικόλεγνον, Ἴων, τὸν Πηνέλοπα, τὸ ὄρνεον. Τὸν γὰρ τράχηλον ἐπίπαν φοινικοῦν. Cf. Athen. IX, p. 388, E; Ibyci. *Fragm.* XIII, p. 128, sqq. ed. Schneidewin. M. Welcker (*Nachtrag zur Æschylische Trilogie*, S. 223, Anm. 134) dit que l'oiseau *Pénélops* doit avoir reçu son nom des couleurs variées qui distinguent le plumage de son cou, semblable à un bel ouvrage de tapisserie. De là les épithètes ποικιλόδειρος et αἰολόδειρος. Alcæus *ap.* Schol. *ad* Aristophan. *Aves*, 1410; Ibycus *ap.* Athen. IX, p. 388, E.

(4) *Ad Cassandr.* 792. Τυνδάρεως γὰρ καὶ Ἰκάριος, ἀδελφοί, οὕτινος Ἰκαρίου καὶ Περιβοίας ἡ ῥηθεῖσα Πηνελόπη, Ἀρναία πρότερον λεγομένη, ὕστερον δὲ Πηνελόπη κληθεῖσα, ὅτι ῥιφεῖσα παρὰ τῶν γονέων εἰς θάλασσαν, ὑπὸ πηνελόπων ὀρνέων ἐξηνέχθη εἰς τὴν γῆν, καὶ ἐσώθη, ὑπὸ τῶν ἰδίων δὲ γονέων πάλιν ἀναληφθεῖσα ἐτρέφετο.

Le Scholiaste de Pindare (1) est d'accord avec celui de Lycophron. Quant à Eustathe (2), qui cite Didyme, il nous apprend que le nom propre de Pénélope était *Amiracé* ou *Arnacia*. Nauplius, pour venger la mort de Palamède son fils, précipita Arnacia dans la mer; mais celle-ci fut sauvée par des oiseaux *pénélopes*; cet événement lui fit donner le nom sous lequel la femme d'Ulysse est connue dans la mythologie.

Dans ce dernier récit, ce n'est pas à la naissance de la fille d'Icarius qu'a lieu l'aventure dans laquelle des oiseaux viennent sauver la vie à un enfant; c'est longtemps après, pendant les voyages d'Ulysse, au retour du siége de Troie que se passe l'évènement.

Pausanias (3) raconte qu'Hercyna, fille de Trophonius, jouant à Lébadée en Béotie avec Coré, laissa échapper involontairement une oie qu'elle tenait : cette oie s'étant envolée dans un antre, alla se cacher sous une pierre. Coré, pour chercher l'oie, ayant enlevé la pierre, une source jaillit de terre à cet endroit. On donne le nom d'Hercyna à la rivière produite par cette source. Le temple d'Hercyna est sur ses bords; on y voit une statue représentant une jeune fille tenant une oie dans ses mains.

L'oie encore joue un rôle important dans la religion du Capitole. Cet oiseau est consacré à la Junon Capitoline (4). Sur un médaillon de bronze, on voit au revers de la tête d'Antonin-le-Pieux, Junon Capitoline, debout s'appuyant de la main droite sur une lance et ayant sur la gauche une oie (5).

(1) *Ad Olymp.* IX, 85. Λέγεται γὰρ Ἀρνέα πρότερον καλουμένη παρὰ τῶν φύντων εἰς τὴν θάλασσαν ἀποῤῥιφῆναι, εἶτα ὑπό τινων ὀρνέων πηνελόπων καλουμένων εἰς τὴν χέρσον ἐξενεχθῆναι, καὶ οὕτως ἀναληφθεῖσαν ὑπὸ τῶν γεννησάντων ὀνομασθῆναι Πηνελόπην ἀπὰ τῆς τῶν ὀρνίθων ἐπιμελείας καὶ ὁμωνυμίας, καὶ τραφεῖσαν διώνυμον εἶναι τολοιπόν.

(2) *Ad* Homer. *Odyss.* A, p. 1422. Την δὲ Πηνελόπην, Δίδυμός φησιν Ἀμειράκην ἢ Ἀρνακίαν κυρίως καλεῖσθαι. Ναυπλίου δὲ ῥίψαντος αὐτὴν εἰς θάλασσαν διὰ τὴν τοῦ υἱοῦ Παλαμήδους ποινήν, ὑπὸ πηνελόπων ὀρνέων σωθεῖσαν ὧν ἡ εὐθεῖα πηνέλοψ οὕτω μετονομασθῆναι. Cf. Schol. *ad* Odyss. Δ, 797. Le Scholiaste donne le nom d'*Améracis* ou d'*Anarcia* à Pénélope.

(3) IX, 39, 2.

(4) Cf. la *Nouvelle Galerie myth.*, p. 75; Boettiger's *Kleine Schriften*, B. II, S. 240.

(5) *Nouv. Galerie myth.* pl. X, n° 2.

L'oie accompagne également Junon, dans la scène du jugement de Pâris, sur un sarcophage du Musée du Louvre (1).

Maintenant, si l'oiseau placé aux pieds de la femme assise était une oie, on pourrait donner le nom d'Hercyna à la jeune femme de notre peinture ; car celui de Junon ne saurait en aucun cas lui être appliqué. Cependant tout nous porte à croire que nous avons sous les yeux, non la nymphe Hercyna, mais bien Pénélope.

Le canard (νῆσσα) qui porte aussi le nom de πηνέλοψ désigne la femme d'Ulysse. Or, νέω signifie non-seulement *nager*, mais encore *filer* (2). Sur une amphore de Nola publiée par M. Millingen (3) et que vous-même avez reproduite (4), mon cher ami, on voit une femme debout qui tient deux fuseaux : en regard de cette figure est un éphèbe drapé, qui a une ressemblance frappante avec celui qu'offre la peinture de notre pl. I, 1841. Vous reconnaissez dans cette scène *Pénélope* et *Télémaque* (5). J'avais déjà indiqué, dans ma *Description du cabinet Durand* (6), l'usage auquel je pensais que pouvaient être destinées les pelotes de laine avec lesquelles joue la jeune femme de notre peinture. Ces pelotes n'indiqueraient-elles pas le travail de Pénélope pendant l'absence d'Ulysse ? c'est-à-dire le voile funèbre de Laërte auquel elle travaillait pendant le jour, tandis que la nuit elle détruisait l'ouvrage qu'elle avait fait dans la journée (7)? J'avais proposé de reconnaître dans l'éphèbe drapé un des prétendants de Pénélope ; mais peut-être le nom de Télémaque convient-il mieux à cet éphèbe, surtout si on

(1) Clarac, *Musée de sculpt. ant. et moderne*, pl. 165.

(2) Cf. πήνω, πηνίζω, *tisser, filer*. Cf. Sur les déesses fileuses, Uschold, *Geschichte des Trojanischen Krieges*, S. 129.

(3) *Vases de Coghill*, pl. XXII.

(4) *Verlegene Mythen*, Taf. IV, 3.

(5) *L. cit.* S. 16. Cf. la peinture décrite par Philostrate (*Icon.* II, 28), dans laquelle on voyait une *araignée* auprès de Pénélope. L'araignée rappelle l'Athéné Ergané. Hesych. *v.* Ἐργάνη; Paus. I, 24, 3. Minerve Poliade était représentée assise, tenant une quenouille dans chaque main, dans son temple, à Érythres en Ionie. Paus. VII, 5, 4.

(6) N° 419.

(7) Homer. *Odyss.* B, 94 sqq.

le compare avec celui qui est auprès de Pénélope filant dans la peinture publiée par M. Millingen.

K. O. Müller (1) a reconnu dans Hercyna une épithète de la déesse infernale, *Horcyna*, *Orcina* (ἕρκος, *clôture*, *barrière*; *Orcus*, le dieu des enfers). Hercyna est d'ailleurs une épithète de Déméter (2), et on sait que sans cesse dans les religions anciennes la déesse mère s'identifie complètement avec la déesse jeune et vierge. Si l'oie est consacrée à Proserpine ou à ses acolythes (3), elle appartient aussi aux Parques qui président à la vie humaine. C'est une des Parques, *Clotho* (Κλώθω, *filer*), qui porte le fuseau. Or, Pénélope, considérée comme veuve, peut, aussi bien qu'Héra veuve (χήρα), être rapprochée de la *Ker*, rapprochement que vous avez eu occasion de faire dans votre savant article sur la naissance de Junon (4).

Au mythe de Pénélope on peut comparer celui dans lequel Omphale tue ses amants (5). C'est auprès de cette reine guerrière qu'Hercule vient filer la laine (6). Or, j'ai déjà ailleurs (7) fait observer combien Omphale, dans cette circonstance, se rapproche de l'Aphrodite Ἀνδροφόνος mentionnée par Plutarque (8), la même sans doute que l'Aphrodite Ἀπάτουρος, honorée sous cette épithète à Phanagoria, dans l'Asie Mineure: ce dernier surnom venait de ce que la déesse attaquée par les Géants avait appelé Hercule à son secours, puis s'étant retirée dans une grotte, y avait reçu chacun des géants l'un après l'autre, pour les livrer ensuite à Hercule qui les avait percés de ses flèches (9).

(1) *Orchom.* S. 154, folg.; Welker's *Zeitschrift*, S. 122. Cf. ce que j'ai dit dans ma *Lettre à M. Gerhard sur quelques miroirs étrusques*, dans les *Nouv. Ann.*, I, p. 525.

(2) Tzetz. *ad.* Lycophr. *Cassandr.* 153. *Jupiter Trophonius* est ordinairement associé à *Hercyna*. Tit. Liv. XLV, 27; Strab. IX, p. 414; Jul. Obsequens, *de Prodig.* 110.

(3) Voyez Raoul Rochette. *Mon. inéd.* p. 179, note 3.

(4) *Ann. de l'Inst. arch.*, IV, p. 227, n. 2.

(5) Athen. XII, p. 516, B.

(6) Lucian., *Dial. Deorum*, XIII, 2.

(7) *Cat. Magnoncour*, p. 36. Cf. *Nouv. Ann.* II, p. 286.

(8) *Amator.* t. IX, p. 76, ed. Reiske.

(9) Steph. Byzant. *v.* Ἀπάτουρον. Cf. Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 194; Roulez, *Nouv. Ann.* II, p. 266 et suiv.

Ainsi, d'après les observations précédentes, Pénélope tissant le voile funèbre destiné à Laërte, s'assimile à la déesse des morts. Mais si l'oiseau aquatique rappelle les Parques qui filent, il peut aussi faire allusion aux Naïades qui, dans les grottes de l'Océan, s'occupent à filer. La double idée qu'exprime le verbe νέω se révèle encore ici. Dans le quatrième livre des Géorgiques (1), Virgile nous représente la nymphe Cyrène et ses compagnes qui filent la laine. Le nom d'*Arnacia* ou d'*Arnéa* que porte Pénélope, la rapproche d'*Arné*, la femme (2) ou la nourrice (3) de Neptune. Ainsi, les deux qualités de *nager* et de *filer* qu'exprime le verbe νέω se retrouvent dans les deux noms de Pénélope. Si à Lébadée il y a une rivière qui porte le nom d'Hercyna, près d'Éphèse il y avait une fontaine appelée la fontaine de Pénélope (4).

Mon intention n'est pas d'examiner le mythe de Pénélope à l'occasion de la peinture inédite que je publie ici. Plus d'une question intéressante se rattache au personnage de Pénélope que les mythographes nous représentent comme l'amante d'Hermès et la mère du dieu Pan. Ces questions peuvent fournir ample matière aux recherches. On aura besoin d'examiner comment la chaste femme d'Ulysse peut en même temps être la mère de Pan, fils des prétendants ou de Mercure. D'autres études intéressantes résulteraient de la recherche du caractère des *déesses qui filent*, question que je n'ai fait qu'effleurer à peine (5). Il me suffit pour l'instant d'avoir exposé les raisons qui

(1) 334 sqq.

...... Eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore.

Ναΐς, ionien Νηΐς. Cf. les nymphes Νειδες en rapport avec Persée sur une belle amphore inédite à figures noires qui appartient à M. Millingen. *Nouv. Ann.*, II, p. 117. Sur un amphorisque à figures noires du Musée du prince de Canino, on voit sept Naïades occupées à filer. Voir mon *Cat. étrusque*, n° 66.

(2) Diodor. Sicul. IV, 67.

(3) Tzetz. *ad* Lycophr. *Cassandr.* 644. Ἀρνός, qui est sans doute le génitif de l'inusité ἄρς, un jeune bélier, l'agneau qui produit la laine. Hesych. *v.* Ἀρνίον, πρόβατον, ἀμνός. Suid. *v.* Ἀρνακίδα. Ἀρνακίς, τὸ τοῦ ἀρνοῦ κώδιον, τὸ μετὰ τῶν ἐρίων δέρμα.

(4) Strab. XIV, p. 641. Καὶ ἡ κρήνη Πηνελοπεία.

(5) Cf. Panofka, *Cabinet Pourtalès*, p. III.

me font reconnaître Pénélope dans la scène gravée pl. I, 1841. Si les divers rapprochements réunis dans cette lettre étaient dignes de mériter votre approbation, ou du moins si ces observations pouvaient vous décider à publier l'interprétation nouvelle que vous avez annoncée, j'aurais atteint le but que je me suis proposé en vous dédiant mon travail. Qu'il me soit permis, mon cher ami, en terminant cette lettre, de vous donner ici un témoignage public de ma profonde reconnaissance pour la bienveillante amitié avec laquelle vous avez daigné, il y a maintenant plus de douze ans, guider mes premiers pas dans les études archéologiques. Si mes travaux ont depuis porté quelque fruit, je me plais à le dire, c'est à vous surtout que j'en suis redevable.

Agréez en même temps, mon cher ami, l'assurance de mon inaltérable attachement,

J. DE WITTE.

Paris, le 16 juillet 1841.

P. S. Cette lettre était écrite avant mon voyage en Orient, quand à mon passage à Naples, au mois de septembre suivant, j'eus occasion de voir chez un marchand d'antiquités l'amphore de Nola dont la pl. *K*, 1841, offre la peinture principale, composée d'une seule figure. Je n'eus pas de peine à reconnaître ici *Pénélope* debout, la tête entourée d'un cécryphale, portant sur la main un grand oiseau aquatique (1), revêtue d'une tunique talaire que recouvre un ample péplus; à ses pieds est un calathus rempli de laine teinte en pourpre. Le revers de cette amphore montre un éphèbe drapé, qui peut être pris pour *Télémaque* ou pour un des prétendants. Cette seconde peinture vient donc en tous points confirmer ce que j'ai dit à l'é-

(1) La grandeur de l'oiseau ne doit pas nous surprendre. Il n'y a que le Scholiaste d'Aristophane (*ad Aves*, 1302) qui indique la petitesse de l'oiseau *Pénélops*. Si l'on s'imagine les oiseaux *pénélopes* d'une taille semblable à celle d'une colombe, on ne comprend guère comment ces oiseaux pouvaient retirer un enfant des flots. D'ailleurs Stésichore (*Fragm.* XC, ed. Klein) reconnaît au *Pénélops* la grandeur d'un canard, ou peut être une taille plus grande encore, et dans Aristophane (*Aves*, 1302), l'*oie* est rapprochée du *pénélops*. Cf. Aristot. *Hist. Anim.* VIII, 5, 8.

gard de l'amphore du Musée Britannique, dont le sujet a fourni la matière de cette lettre. Ici nous avons l'oiseau πηνέλοψ et de plus le calathus, qui ordinairement désigne Pénélope. Un vase à figures rouges d'un beau dessin, publié par Tischbein dans la seconde collection d'Hamilton (1), représente *Pénélope*, qu'il n'a pas été possible de méconnaître. La jeune femme est assise entre deux calathus remplis de laine; dans ses mains est une bandelette. A ses côtés paraissent deux esclaves debout, l'une tenant un miroir, l'autre relevant son péplus dans les plis duquel on aperçoit, soit des bandelettes, ou d'autres objets de parure, soit plutôt de la laine destinée à l'ouvrage de Pénélope. Au-dessus de la tête de celle-ci est suspendue une bandelette : un peu plus bas sont tracés quelques caractères qui, selon l'interprète Italinsky, forment le mot ΚΑΛΟΣ. Mais dans l'édition de Florence ce mot est changé en celui d'ΑΙΔΟΣ (pour Αἰδώς, la *pudeur*), épithète qui sur un magnifique vase, aujourd'hui en la possession de M. Williams Hope, à Paris, désigne la sœur d'Apollon, *Artémis* (2).

Si maintenant il était permis de se fier à cette dernière lecture, ΑΙΔΟΣ serait une épithète qui conviendrait très-bien à Pénélope. Mais, quand on n'a pas vu la peinture originale, il serait peut-être téméraire d'attacher une trop grande importance à cette inscription, quoiqu'il faille convenir, d'une part, que tous les éléments du mot ΑΙΔΟΣ se retrouvent dans les caractères tracés au-dessus de la tête de Pénélope, et de l'autre, que souvent sur les plus beaux vases des fabriques de Nola et d'Agrigente aussi bien que sur ceux trouvés dans les hypogées de l'Étrurie, les lettres sont tellement mal formées que les noms propres semblent offrir quelquefois l'apparence du mot ΚΑΛΟΣ (3).

(1) I, pl. X, éd. de Florence et de Paris.

(2) Voir mon *Catal. Beugnot*, n° 4. Cf. Gerhard, *Vasenbilder*, I, Taf. XXII; Lenormant et de Witte, *Élite des mon. céramographiques*, II, pl. LVI.

(3) A cet égard je puis citer comme exemple la superbe hydrie d'Agrigente de la collection de M. le duc de Luynes, sur laquelle on voit Jupiter portant le petit Bacchus aux

Pausanias (1) dit : « La statue de la *Pudeur* (ἄγαλμα τῆς « Αἰδοῦς) se voit à trente stades environ de la ville (Lacédé- « mone); on dit que c'est une offrande d'Icarius qui la dédia « par le motif que je vais rapporter. Lorsqu'Icarius eut donné « Pénélope pour femme à Ulysse, il mit tout en œuvre pour « décider Ulysse à s'établir à Lacédémone; n'ayant point réussi « à le déterminer, il eut recours à sa fille elle-même, la sup- « pliant de rester avec lui; quand elle partit pour Ithaque, il « suivit son char en lui répétant cette prière. Ulysse qui avait « eu patience jusqu'à ce moment, finit par dire à Pénélope, « ou de le suivre de bon gré, ou bien de retourner avec son « père à Lacédémone. On dit que la jeune fille ne répondit rien, « mais qu'elle se couvrit le visage : Icarius comprenant qu'elle « voulait suivre Ulysse, la laissa partir, et érigea une statue à la « *Pudeur*, à l'endroit de la route où Pénélope s'était couverte « de son voile. »

Cette anecdote racontée par Pausanias, justifie complètement le nom d'ΑΙΔΟΣ que porte Pénélope dans le tableau publié par Tischbein. De plus, Αἰδώς est une épithète d'autant plus convenable pour la chaste Pénélope, considérée comme une des formes héroïques de Proserpine, la déesse infernale, que cette épithète rapprochée du nom d'Hadès (ᾍδης ou Αΐδης) vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut. Artémis à son tour porte le nom d'ΑΙΔΟΣ dans la scène où le géant Tityus enlève Latone qu'Apollon veut arracher aux mains du ravisseur (2); or, dans une scène de cette nature, le nom donné à la sœur du dieu lumineux, est une épithète caractéristique qui indique la répugnance de la déesse vierge, pour les violences

Hyades. *Mon. inéd. publiés par la section française de l'Inst. archéologique*, pl. IX; duc de Luynes, *Vases étrusques, italiotes, siciliens et grecs*, pl. XXVIII. Là, le mot Υαδες pourrait être facilement pris pour une forme peu régulière du mot καλος. Il en est de même sur l'amphore du Musée du prince de Canino, aujourd'hui à la Pinacothèque à Munich, où le nom Αφυας a été pris pour un καλος mal formé. *Mon. inéd. publiés par la section française de l'Inst. arch.* pl. XXII et XXIII. Cf. ce que j'ai dit dans les *Nouv. Annales*, II, p. 381, note 4.

(1) III, 20, 10. Cf. Schol. *ad* Aristophan. *Nub.* 991.

(2) Sur le vase de M. Williams Hope.

du fils de Gæa. Et à cette occasion, vous me permettrez, mon cher ami, de vous rappeler le passage du Cratyle de Platon (1), dans lequel le philosophe cherche à expliquer le nom d'Artémis. C'est par la transcription de ce passage que je veux terminer ce *post-scriptum*. Ἄρτεμις δὲ τὸ ἀρτεμὲς φαίνεται καὶ τὸ κόσμιον, διὰ τὴν τῆς παρθενίας ἐπιθυμίαν· ἴσως δὲ ἀρετῆς ἵστορα τὴν θεὸν ἐκάλεσεν ὁ καλέσας, τάχα δ' ἂν καὶ ὡς τὸν ἄροτον μισησάσης τὸν ἀνδρὸς ἐν γυναικί· ἢ διὰ τούτων τι ἢ διὰ πάντα ταῦτα τὸ ὄνομα τοῦτο ὁ τιθέμενος ἔθετο τῇ θεῷ.

(1) P. 50, ed. Bekker.

J. W.

Paris, le 24 février 1843.

SOCRATE ET DIOTIME,

BAS-RELIEF DE BRONZE (*).

(Pl. H. 1841.)

L'archéologie moderne estime avec raison que, dans la science de l'interprétation des œuvres de l'art antique, l'un des plus grands mérites que se soit acquis Winckelmann, est d'avoir montré qu'il fallait en général circonscrire cette science dans le domaine de la mythologie. Avant lui, il n'avait point été donné aux antiquaires de puiser au fleuve même des traditions antiques, qui n'arrivaient à eux que par des canaux détournés et impurs; une sorte de vanité, toujours excusable les éblouissait d'ailleurs, en leur exagérant les hauts faits de leurs ancêtres: ainsi, dans les œuvres de l'art, ils ne voyaient guère que des monuments historiques; et quand ils avaient découvert un nom célèbre, quand ils l'avaient ajusté, tant bien que mal, à la représentation d'un sujet, ils croyaient avoir satisfait au double devoir du savant et du citoyen. Winckelmann a mis fin à ce désordre; il a, d'une main ferme, replacé la mythologie dans ses droits, et ouvert ainsi, pour l'interprétation des œuvres de l'art, une carrière nouvelle dans laquelle des hommes, dont le nombre s'accroît tous les jours, ont fait singulièrement avancer la science. Cette vérité une fois reconnue, s'il arrive cependant qu'un monument doive être rangé dans la classe des représentations historiques, et qu'on ne puisse en méconnaître le caractère, on se sent alors d'au-

(*) *Traduit de l'allemand.*

tant plus obligé à un examen réfléchi, que, par une suite de cette réaction dont nous venons de parler, on éprouve en général aujourd'hui pour le mode d'interprétation historique une sorte d'éloignement, bien naturel sans doute, mais aussi peut-être exagéré et quelquefois injuste. Quoi qu'il en soit, en essayant d'expliquer un monument réputé énigmatique, nous oserons compter sur quelque indulgence, si nous procédons avec cette mesure, avec cette circonspection qui nous sont encore en particulier commandées ici par les dégradations qu'a éprouvées le monument dont il s'agit.

Dans une des maisons les plus remarquables de Pompéi, connue par l'exacte et minutieuse description qu'en a donnée le docte M. Avellino (1), on a trouvé divers fragments d'un coffre de bois recouvert de lames de bronze; M. Avellino a démontré que, suivant l'usage des Romains, ce coffre était placé dans l'*atrium* et destiné à renfermer l'argent du maître de la maison. Ce qui nous intéresse ici surtout, ce sont les lames de bronze qui ajoutent un document de plus à ceux que nous possédons déjà sur l'art de la ciselure, porté chez les anciens à un si haut degré de perfection. Le bas-relief qui ornait la partie antérieure du coffre réclame en particulier notre attention par sa grandeur, par son beau travail et par le sujet qu'il représente (2). Malheureusement l'oxydation à laquelle il a été soumis l'a attaqué d'une façon déplorable; il se trouve en plusieurs endroits tellement endommagé que nous en sommes réduit à des conjectures; mais la partie qui s'est conservée est si belle, le charme de cette représentation énigmatique est si grand, que l'on ne peut se lasser d'y revenir et de l'examiner avec attention. Nous venons aujourd'hui, après un examen de cette nature, présenter le résultat de nos observations et de nos recherches. Essayons, avant tout, de nous expliquer clairement à nous-même, sans nous embarrasser d'abord du

(1) *Descrizione di una casa Pompeiana con capitelli figurati all' ingresso*, dal cav. F. M. Avellino. Nap. 1837, 4°.

(2) Avellino, *l. c.*, tav. 7. — *Mus. Borb.*, IX, 59.

nom qu'il conviendrait de donner au sujet, ce que représente en général notre bas-relief : nous frayerons ainsi la route que devrait suivre toute interprétation dégagée de prévention.

Nous voyons sur un siége simple, garni d'un coussin, une femme assise, vêtue d'une longue tunique sur laquelle est jeté un manteau qui couvre une portion de la partie inférieure du corps. Le sommet de la tête est enveloppé dans une sorte de coiffe (1) qui laisse à découvert la partie antérieure de la chevelure. Toute la pose témoigne clairement que cette femme est occupée à parler et qu'elle apporte une extrême attention à l'objet de ses paroles : son regard se porte en avant; la tête et tout le corps obéissent à ce mouvement; la jambe droite est placée sur la gauche, et sur la cuisse droite s'appuie le coude du bras droit qui est un peu tendu en avant; la main, qui manque aujourd'hui, faisait sans doute un geste qui accompagnait la véhémence du discours. On sait que, chez les anciens, croiser ainsi les genoux l'un sur l'autre, lorsqu'on était assis, était considéré comme une posture indécente, surtout dans une femme (2) : quand cette pose se rencontre sur des monuments de l'art, elle indique un état de l'âme qui, portée tout entière vers un objet, oublie les convenances extérieures. Ainsi, par exemple, lorsqu'il s'y joint le geste expressif de placer le menton dans la main du bras qui s'appuie sur la jambe, elle exprime la situation d'une personne abîmée tout entière, soit dans la douleur, comme les sujets connus de Pénélope et d'Électre, soit dans la rêverie, comme cette belle figure d'un tableau antique (3), exactement reproduite dans un autre tableau (4); avec cette seule différence qu'ici l'attention s'attache de préférence au bouclier, ouvrage de Vulcain, tandis que, dans l'autre sujet, est exprimée la méditation qui se concentre en elle-même; mais il s'agit toujours, par conséquent, de l'ac-

(1) Κεκρύφαλος. Gerhard, *Ant. Bildw.*, Taf. 304; *Berlin's Ant. Bildw.*, S. 373.
(2) Winckelmann, *Werke*, B. IV, S. 366. — Boettiger, *Kl. Schriften*, I, S. 86 folg.
(3) *Ant. di Ercolano*, VIII, 51.
(4) *Mus. Borb.*, X, 18.

tivité purement intellectuelle et du recueillement intérieur (1). Une autre figure, tout à fait analogue à la nôtre, est une figure de femme sur un des plus charmants tableaux de Pompéi (2), où le pinceau animé et gracieux de l'artiste a représenté un concert. A la gauche du joueur de flûte, qui occupe le centre du tableau, se tient une joueuse de lyre ; à droite est assise une femme qui chante en tenant à la main un cahier de musique : exceptez-en une plus grande vivacité, commandée par l'inspiration musicale, le vêtement qui tombe en glissant de dessus son épaule et la couronne de fête qui orne sa tête, cette figure répond d'ailleurs exactement à la nôtre ; elle nous présente même ce geste de la main droite que notre bas-relief mutilé nous laisse seulement deviner. Donc, sans crainte de nous tromper, nous pouvons admettre que, dans un discours animé dont l'objet absorbe toute l'attention de son âme, la femme de notre bas-relief s'adresse à l'homme placé devant elle.

Celui-ci est debout, vêtu d'un simple manteau passé sous les bras, de manière que l'une des extrémités tombe sur la partie inférieure du corps, tandis que l'autre est roulée autour du bras gauche ; la poitrine, les épaules et le bras droit sont entièrement découverts. Ce bras droit pend le long du corps. La main est encore ici endommagée : cependant on pourrait inférer de la pose générale du corps, que dans l'origine elle tenait un bâton, placé sous l'aisselle droite ; il faut en effet reconnaître que le corps penche trop fortement du côté droit, pour qu'il puisse être suffisamment soutenu par la jambe, quoique tendue en avant. C'est aussi ce qui ressort clairement de l'inclinaison de la tête, qui présente d'ailleurs un caractère de Silène fortement exprimé ; le front chauve, le nez écrasé, les yeux enfoncés sous des sourcils protubérants, les lèvres épaisses, la barbe longue, tout nous retrace ce que nous sommes habitués à rencontrer dans les nombreuses têtes

(1) Voyez aussi la pierre publiée par Montfaucon, *Ant. expl.*, suppl. III, t. 13, 1. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 311, 14 ; *Prodrom.*, S. 79 folg.

(2) *Ant. di Ercolano*, IV, 44. — *Mus. Borb.*, I, 31.

ou masques de Silène. Les oreilles seulement ont ici une forme particulière : ce ne sont ni les oreilles pointues d'un animal, ni des oreilles d'homme, mais plutôt des tumeurs informes ; vraisemblablement le bas-relief a souffert dans cette partie, et le dessin primitif est devenu méconnaissable. Du reste, toute l'expression de la physionomie est assez distinctement articulée. Le corps tout entier, dans un maintien contenu, s'avance vers la femme que nous avons décrite, comme s'il voulait aller au-devant de ses paroles, tandis que le regard perçant, qui n'a rien de la convoitise animale, est plutôt incliné vers la terre, et indique l'attention d'un auditeur qui rentre en lui-même et se pénètre des leçons qu'il entend.

Entre ces deux figures s'en trouve une troisième qui, par malheur, est mutilée de la manière la plus fâcheuse, mais que l'on distingue cependant dans ses contours principaux. Nous y voyons la tête charmante d'un enfant, dont le regard sérieux et abaissé se dirige vers les objets qu'il porte dans ses deux mains. Malheureusement ces objets ayant beaucoup souffert, on ne saurait les préciser avec certitude, mais on peut, ce me semble, reconnaître assez bien dans la main droite un petit coffret de forme carrée, et sur le bras gauche une longue pièce de toile, vraisemblablement une bandelette. Les grandes ailes attachées à ses épaules, et que l'on peut encore nettement distinguer, témoignent d'ailleurs que cet enfant, dont les traits ravissants et les longues boucles de cheveux nous rappellent le Gygès d'Horace (1), est Éros ou l'Amour.

Tel se présente à nous, dans son ensemble, ce beau et simple groupe. Mais que signifie-t-il ? quel en est le sujet ? C'est là une question beaucoup plus difficile. Pour essayer de la résoudre et d'appliquer à chacune de ces figures le nom qui

(1) *Carm.* II, 5, 21-24.

> *Quem si puellarum insereres choro,*
> *Mire sagaces falleret hospites*
> *Discrimen obscurum solutis*
> *Crinibus, ambiguoque vultu.*

lui convient, il est naturel de s'attacher d'abord a celle que son expression, plus caractérisée, rend plus facile à distinguer. M. Avellino qui, dans l'homme, reconnait un Silène, voit dans la femme assise une nymphe bachique, et prétend que l'enfant ailé, Éros ou bien un δαίμων γενέθλιος, comme l'ἀμφίδρομος d'Eschyle (1), leur présente à tous deux le coffret qu'il porte à la main. Dans la pensée de M. Avellino, il serait permis de reconnaître ici le coffret que diverses traditions ont rendu célèbre, et dans lequel Dionysus avait été caché (2); nous aurions ainsi sous les yeux une représentation nouvelle d'un sujet que l'art a traité tant de fois et de tant de manières diverses, Dionysus enfant livré à ses instituteurs. Hâtons-nous cependant d'ajouter que le savant archéologue n'a lui-même présenté que comme une conjecture cette ingénieuse explication, contre laquelle, à mon avis, le simple examen du groupe élève des doutes puissants. Si la remise du coffret qui renferme Dionysus fait le sujet du bas-relief, ce coffret doit alors s'y montrer comme l'objet principal. Or, ce n'est pas ce que nous trouvons ici; ce n'est pas lui qui attire ici l'attention des deux autres figures; tout entières à un dialogue animé, elles ne semblent pas même le remarquer, non plus que celui qui le porte.

M. Braun, qui, dans ses recherches sur les représentations de Dionysus ailé, mentionne aussi ce curieux bas-relief, pense qu'il s'agit peut-être ici plutôt d'un génie bachique que d'Éros, fils d'Aphrodite (3). M. Gerhard est allé plus loin, et reconnaît dans l'enfant ailé Bacchus lui-même, qui, portant la ciste mystique, s'approche de Silène et de la nymphe (4). Mais,

(1) Welcker, *Nachtr. zur Æschylische Trilogie*, S. 122. — Raoul Rochette, *Monum. inéd.*, p. 228. — Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.*, II, p. 320.

(2) Outre les savantes recherches de M. Avellino (*l. c.*, p. 54 seg.) sur ces mythes et autres semblables, on peut consulter encore Uschold, *Vorhalle zur Griechischen Geschichte und Mythologie*, I, S. 349 folg.

(3) Braun, *Die Kunstvorstellungen des geflügelten Dionysos* (Munich, 1839), S. 5 folg.

(4) Gerhard, *Etrukische Spiegel*, I, S. 68 folg.

outre que cette explication ne nous éclaire pas davantage sur le rapport des principales figures entre elles et avec cet enfant ailé, non plus que sur le sens propre de cette composition, il me semble encore que la dissertation de M. Braun, en jetant pour la première fois quelque lumière sur ce sujet, doit nous engager aussi à la plus grande circonspection. S'il est devenu certain, d'après ce travail, qu'on a représenté Dionysus avec des ailes à la tête, toujours est-il qu'on ne saurait, sans preuve positive, admettre un Dionysus avec des ailes aux épaules. Quant aux génies ailés bachiques, il est hors de doute que le Faune qui porte des ailes aux épaules, dans un bas-relief publié par Zoëga (1), en offre un exemple; mais quelle ligne de démarcation doit-on tracer entre des amours tels qu'il s'en présente incontestablement dans les représentations du Thiase bachique, et ce qu'on peut nommer en particulier des génies bachiques ailés? Bien loin de pouvoir offrir à cet égard des résultats positifs et certains, les recherches des érudits sur cette question sont à peine ébauchées.

Je dois l'avouer cependant, je ne saurais admettre comme vraie cette supposition, que la représentation qui nous occupe ici soit un sujet bachique; supposition sur laquelle reposent les diverses explications que je viens de rappeler, et qui n'est elle-même fondée que sur une autre, à savoir, que l'homme ici représenté est un Silène; car, pour la femme assise, rien, ni couronne, ni aucun autre attribut bachique, n'indique qu'elle se rattache à une scène dionysiaque; et l'enfant ailé ne fait, dans cette supposition, que soulever des difficultés. Bien qu'on ne puisse nier qu'il y ait dans les traits de l'homme un caractère de Silène fortement exprimé, je crois pourtant qu'on ne saurait reconnaître en lui un véritable Silène. Ce qui s'y oppose, ce me semble (sans parler de la couronne qui lui manque, ce qui est pourtant une particularité frappante), c'est la nature du vêtement qu'il porte. Quand Silène se montre habillé, il a seulement une draperie, jetée

(1) *Bassiril. antich. di Roma*, II, 88.

autour des reins, qui couvre une portion de la partie inférieure du corps (1); c'est ainsi qu'on le trouve, en effet, dans le Papposilène vêtu du χιτὼν μαλλωτός (2), et la riche étoffe qui couvre le Silène jouant de la lyre, sur un tableau de Pompéi (3), a tout à fait le même caractère. On prétendrait à tort nous objecter une figure de Silène vêtu d'une façon différente et toute particulière, publiée par Visconti (4), puisque cette figure ne s'écarte pas moins de toutes les autres que de celle qui nous occupe en ce moment. La manière dont celle-ci porte le manteau roulé autour du corps se distingue essentiellement par un certain caractère de justesse et de roideur, bien éloigné de cette gracieuse richesse de plis que déploie ordinairement l'art grec; mais c'est, du reste, la manière la plus simple de mettre le manteau, quand on veut s'y trouver à l'aise, sans aller toutefois jusqu'à la négligence; on la remarque, d'ailleurs, fréquemment sur des monuments de l'art. Pour ne citer que quelques exemples, nous trouvons un vêtement tout semblable dans certaines statues de Jupiter représenté debout et en repos (5), et dans celles d'Esculape (6); seulement ici la dignité du dieu exigeait un manteau plus riche. Nous voyons encore, sur les bas-reliefs du Parthénon, un groupe d'hommes debout et en repos, tous habillés de cette manière, groupe dans lequel nous admirons cependant l'art du maître, qui savait prêter, même au vêtement le plus simple, le charme de la variété (7). Il n'est pas rare non plus de rencontrer ce costume dans des figures de vases peints, en particulier dans les *rhabdophores* assistant à des exercices gymniques. Ces observations témoignent assez que cette sorte de vêtement n'est en aucune façon appropriée à un Silène.

(1) Voyez Visconti, *Mus. Pio Clem.*, IV, 22. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 104, 106.
(2) Ficoroni, *Gemmæ litt.*, tab. 26 sqq. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 105, 3.
(3) *Mus. Borb.*, II, 35.
(4) *Mus. Pio Clem.*, IV, 28.
(5) *Mus. Capitol.*, III, 3.
(6) Maffei, *Raccolta*, 132. — Mus. Nap., t. I, 46.
(7) Elgin, *Marm.* 18, 19.

Encore une fois, cependant, on ne saurait méconnaître dans les traits de notre personnage le caractère de Silène : donc, si ce n'est pas un Silène, peut-être bien a-t-on voulu représenter un homme auquel l'assentiment unanime de l'antiquité attribuait une physionomie de Silène, et que l'art concevait d'après ce type. Je crois, en effet, que nous avons ici sous les yeux *Socrate*, attentif aux paroles de *Diotime*, qui, dans un discours animé, lui enseigne *l'essence de l'amour*, ou, comme elle dit elle-même, l'initie aux *mystères d'Éros*. En effet, tandis qu'ils sont abîmés dans cette sainte méditation, le dieu lui-même s'approche d'eux avec la bandelette et le coffret, symboles de l'initiation (1).

On voit tout d'abord, sans même qu'il soit besoin d'un nouvel effort d'attention, combien l'aspect général du sujet, tel que nous l'avons analysé plus haut, est d'accord avec cette interprétation. Un nouvel examen rendra ce rapport plus clair encore et plus frappant. Quelques observations seulement sur certains points en particulier doivent ici trouver leur place. Pour ce qui est de la représentation de Socrate, une foule de passages témoignent assez qu'il ressemblait complétement à un Silène (2), et les descriptions qui nous sont parvenues à ce sujet l'attestent jusque dans les moindres détails. Il est fait mention particulièrement de l'aplatissement du nez et des yeux placés à fleur de tête (ἡ σιμότης καὶ τὸ ἔξω τῶν ὀμμάτων) (3), et dans la discussion avec Cristobule, rapportée par Xénophon (4), sont rappelés les yeux saillants (ὀφθαλμοὶ ἐπιπόλαιοι), le nez écrasé (τὸ σιμὸν τῆς ῥινός), les lèvres épaisses, tout autant de traits caractéristiques qui se rencontrent dans Silène aussi

(1) On sait que Socrate, dans le Banquet de Platon, reconnaît avoir reçu les leçons de Diotime sur l'essence d'Éros, et qu'il lui attribue le mythe qui présente Éros comme fils de *Poros* et de *Penia* (Plat. *Symp.*, p. 201 D sqq). Les commentateurs nous ont appris quelle valeur ce mythe a reçue dans l'antiquité ; il suffit ici d'en rappeler le souvenir.

(2) Voyez les commentateurs du *Banquet de Platon*, p. 215 A, B.

(3) Plat., *Theacl.*, p. 143 E.

(4) *Symp.* 5, 5 sqq.

bien que sur ce bas-relief. On sait que, d'après une décision du peuple athénien, Lysippe fut chargé de faire une statue de Socrate en bronze (1), et l'on croit que cette statue a servi de modèle aux nombreux bustes qui nous sont parvenus, et qui tous en effet, bien que plusieurs semblent porter davantage l'empreinte du caprice de l'artiste, ceux-ci présenter un caractère de Silène plus fortement exprimé, ceux-là offrir un portrait plus vrai et plus ressemblant, se rapportent cependant à un type parfaitement reconnaissable (2). On aurait, il est vrai, quelque peine à trouver une autre figure de Socrate où le caractère de Silène se montrât aussi fortement exprimé qu'ici; mais on n'en sera pas surpris, si l'on considère que cette représentation se lie étroitement au Banquet de Platon, et si l'on se rappelle que là précisément Alcibiade se sert d'une excellente comparaison, en disant que Socrate ressemble aux statues de Silène dans lesquelles on retrouvait de magnifiques images des dieux; à quoi il ajoute ensuite, pour fortifier sa pensée : *Et toi-même, ó Socrate, tu ne nieras pas que pour l'aspect, tu ressembles à ces statues de Silène!* (ὅτι μὲν οὖν τό γε εἶδος ὅμοιος εἶ τούτοις (τοῖς Σειληνοῖς), ὦ Σώκρατες, οὐδ' αὐτὸς δήπου ἀμφισβητήσεις) (3). Le costume convient également à Socrate, qui allait, comme on sait, les pieds nus (4), et portait le manteau étroit, sans habit de dessous, ainsi que le lui reproche Antiphon dans Xénophon : ἱμάτιον ἠμφίεσαι οὐ μόνον φαῦλον, ἀλλὰ τὸ αὐτὸ

(1) Diog. Laert. II, 43.

(2) Visconti, *Iconogr. grecque*, I, p. 163, pl. 18.—*Mus. Napol.* II, 71 et 72.—Re, *Atti dell' acad. Rom. arch.* I, 2, p. 159 seg. Un grand nombre de têtes que l'on voit sur des pierres antiques, par exemple dans Spanheim (*les Césars de Julien*, p. 108), et surtout dans Chifflet (*Socrate*, Anvers, 1662, in-4°), ont été ainsi dénommées sans motif suffisant. M. Raoul-Rochette a eu raison de faire observer, à ce propos (*Mon. inéd.*, p. 406), que sur un bas-relief (*Mon. inéd.*, 77) les traits du pédagogue d'un jeune garçon rappellent la physionomie de Socrate. Perse a dit (V, 36 sqq) :

.... *Teneros tu suscipis annos,*
Socratico, *Cornute, sinu.*

(3) *Symp.*, p. 215 B.

(4) Voss, *Myth. Briefe*, I, 21.

θέρους τε καὶ χειμῶνος, ἀνυπόδητός τε καὶ ἀχίτων διατελεῖς (1). Mais lors même que ces témoignages précis n'existeraient pas, il suffirait d'avoir lu dans Lucien que de son temps la longue barbe, les pieds nus, un manteau étroit et usé (τρίβων) (2) et un bâton composaient les insignes des philosophes, pour ne point s'étonner de les voir ici employés à caractériser le grave et austère philosophe d'Athènes. Sa tenue, son maintien, tout nous indique d'ailleurs ce même Socrate qui pendant un jour et une nuit (3) demeura constamment, comme on le voit ici, calme, attentif, appliqué de toutes les forces de son esprit aux paroles de Diotime. Quant à cette dernière, rien de ce que nous savons d'elle ne nous autorise à penser qu'elle dût être représentée d'une façon particulière; nous la voyons donc ici dans le costume ordinaire des femmes grecques : seulement une gravité sublime, des gestes pleins d'expression, un caractère de fermeté et d'observation nous permettent de reconnaître en elle la sage institutrice de Socrate.

Éros, placé entre ces deux personnages, nous apparaît ici avec des attributs qui exigent que nous entrions dans quelques explications plus détaillées. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, ces attributs eux-mêmes ont beaucoup souffert de l'oxydation du bronze. Cependant, après un examen attentif du monument et en raisonnant par analogie, on arrive, ce me semble, à pouvoir reconnaître dans ces attributs une *tænia* et un *coffret*. La *tænia* est indiquée par M. Welcker comme un symbole essentiellement érotique (4), et je n'ai besoin à ce sujet que de rappeler ici un petit nombre d'exemples concluants. Ainsi, sur un vase peint, l'éphèbe ailé, auquel une

(1) Xenophon, *Memorab.*, I, 6, 2.

(2) Platon (*Symp.*, p. 219 B) emploie aussi cette expression en parlant du manteau de Socrate. On sait que cette sorte de manteau était originaire de la Laconie; c'était le costume des gens pauvres et ruinés. Voyez Müller, *Dor.* II, S. 267 folg. — Becker, *Charicles*, II, S. 321 folg.

(3) Plat. *Symp.*, p. 220 C, D.

(4) Welcker, *Annal. dell' Instit. arch.*, IV, p. 380 seg. Ailleurs (*Die Gemaelde des Polygnotos*, S. 11) j'ai déjà fait usage de cette remarque.

inscription donne le nom d'*Himéros*, porte dans ses mains une *tænia* (1); sur un autre vase qui nous montre également un éphèbe ailé qui tient la *tænia* (2), je suis bien plus tenté de reconnaître avec M. de Witte (3) Éros, qu'avec M. Raoul Rochette le *Génie de la mort* (4); sur le beau vase qui représente Dionysus et Ariadne réunis sous une treille, on voit Éros s'approcher d'eux avec la bandelette (5); il se montre également avec la *tænia* sur d'autres vases qui représentent l'union de Dionysus et d'Ariadne (6). Sur une grande coupe où sont représentées les trois déesses devant Pâris, chacune, pour gagner son juge, lui offre un attribut particulier : Héra lui montre le lion, emblème de la domination ; Minerve, le casque, symbole de la gloire des armes ; et Aphrodite, Éros, qui tend au jeune berger une bandelette, emblème de la volupté (7). Plusieurs motifs se présentent pour expliquer comment la bandelette était devenue le symbole d'Éros. Si l'on se rappelle qu'elle faisait une partie essentielle de la parure, et que bien souvent, dans les tableaux où sont représentées des femmes à leur toilette, Éros se montre avec la *tænia* (8), on pensera peut-être alors que cet attribut lui convient comme parure de la beauté ; on peut supposer aussi qu'il en couronne les amants vainqueurs dans la lutte amoureuse ; ou bien, comme on enveloppait avec la *tænia* les objets qu'on voulait consacrer et sanctifier, la bandelette peut encore être considérée comme le symbole de l'initiation aux mystères d'Éros. Dans tous les cas, il est incontes-

(1) *Monum. inéd. de l'Inst. arch.*, I, pl. 8. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 17.

(2) Raoul-Rochette, *Monum. inéd.*, 44, 2. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 55 und 56.

(3) *Descript. du cab. Durand*, n° 46.

(4) *L. cit.*, p. 225. Dans l'éphèbe ailé qui poursuit un lièvre, figuré au revers du même vase, je crois qu'il faut également reconnaître Éros. Voyez les passages souvent cités de Philostrate (*Imagg.* I, 6). Il n'y a non plus aucun motif pour se refuser à reconnaître Éros dans la figure que reproduit la pl. 20 du tome V du *Museo Borbonico*. — Cf. *Mon. inéd. de l'Inst. arch.*, I, pl. 8.

(5) Millingen, *Anc. uned. mon.*, I, 26.

(6) Panofka, *Mus. Blac.*, 21. — Duc de Luynes, *Descript. de vases*, 29.

(7) Gerhard, *Ant. Bildw.*, 33.

(8) Voyez, par exemple, Raoul-Rochette, *Monum. inéd.*, 49 A.

table que la *tænia* convient de préférence à Éros. Le *coffret* n'est pas moins que la *tænia* un symbole érotique. Aussi le rencontre-t-on habituellement dans les scènes qui représentent des fiançailles ou quelque sujet semblable. Sur le célèbre vase souvent reproduit du musée de Berlin (1), Io tient dans ses mains le coffret que Zeus, debout devant elle, lui a présenté pour appuyer la déclaration de son amour. Sur un autre vase, qui offre également pour sujet une déclaration d'amour, la femme en tient aussi le symbole, le coffret, appuyé sur ses genoux, tandis qu'Éros agenouillé devant elle, semble, pendant qu'elle détourne la tête, lui adresser des paroles de persuasion (2). Le coffret n'a pas non plus été oublié dans une belle représentation nuptiale (3). Cet emblème est aussi reproduit avec la même valeur érotique sur une peinture de vase du musée de Naples (4), dont le sens érotique est évident. Auprès d'une figure de femme, qui tient dans les deux mains une bandelette ornée de glands, on voit un oiseau qui ressemble à une cigogne, et paraît becqueter cette bandelette; c'est évidemment l'oiseau Iynx, fils de Pitho, et dont on vantait l'efficacité pour les charmes amoureux (5). Vers cette femme s'avance une seconde femme portant dans les deux mains un coffret qu'elle va présenter à la première. Afin que la signification de ce coffret ne puisse faire l'objet d'un doute, on a posé sur le couvercle les branches de myrte consacrées à Aphrodite. Derrière cette femme, une troisième s'avance encore; celle-ci est engagée, à ce qu'il semble, dans un dialogue avec Éros, qu'elle porte sur la main gauche; ce qui est conforme aux habitudes

(1) Hirt, *die Brautschau*. Berl. 1825. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 115. — Panofka, *Argos Panoptes*, Taf. IV, 2. — Lenormant et de Witte, *Élite des mon. céramographiques*, I, pl. 25.

(2) Gerhard, *Ant. Bildw.*, 34.

(3) Panofka, *Mus. Blac.*, 4.

(4) *Mus. Borb.*, I, 35. — Milling., *Vases grecs*, 60. — Inghirami, *Vas. fittil.*, 241. — Gerhard und Panofka, *Neap. Ant. Bildw.*, S. 241, n° 1516.

(5) Voyez Boettiger, *Kleine Schriften*, I, S. 183 folg.; *Ideen zur Kunstmyth.*, I, S. 70; II, S. 260 folg. — Weichert, *Poet. lat. Reliq.*, p. 52 sqq.

de l'art antique, qui plaçait dans les mains des statues des dieux, non-seulement les attributs qui étaient respectivement consacrés à chacun d'eux, le lion (1) à Héra, la colombe à Vénus (2), le cerf à Apollon (3), etc., mais aussi les figures de certaines divinités, considérées, pour ainsi dire, comme des émanations, comme des agents de la puissance divine. C'est ainsi que Jupiter tient sur la main, tantôt la Victoire, tantôt les Parques (4); Athéné, comme lui, porte la Victoire, Apollon les Parques ou les Grâces (5), Aphrodite, Éros (6). Nous pouvons donc, sans crainte de nous tromper, reconnaître dans les deux dernières figures peintes sur le vase du musée de Naples, *Aphrodite* ou *Charis* et *Pitho*, (7), qui s'approchent de la jeune fille. Il est bien vrai que le coffret se présente très-souvent comme boîte à toilette; il est rare de ne point le rencontrer dans les scènes nombreuses où sont représentées des femmes occupées à leur parure (8); mais cela même nous

(1) Gerhard, *Ant. Bildw.*, 33.

(2) De même sur des monnaies d'Éryx. Millin, *Gal. mythol.*, 44, 181. — Dumersan, *Méd. inéd.*, 7, p. 57 et suiv. — Cf. Panofka, *Cab. Pourtalès*, 2.

(3) Müller, *Denkm. der alt. Kunst*, I, Taf. 4. — Cf. Gerhard, *Ant. Bildw.*, 11. Apollon Sminthien porte aussi une souris sur la main. Müller, *L. cit.*, II, 12, 138. Voyez aussi Artémis portant un chevrillard, dans les *Ant. Bildw.* 12 de M. Gerhard. Voyez encore une autre figure dans le même ouvrage 102, 2 et dans les *Fragm. de sculpt.* 15, 14 de M. d'Agincourt.

(4) Pausan., VIII, 37, 1; X, 24, 4.

(5) Müller, *Archaeol.*, § 86, 2, 3; 359, 5. — Welcker, *zu Schwenck etym. myth. And.*, S. 290. — Raoul Rochette, *Monum. inéd.*, p. 67; *Lettre à M. Schorn*, p. 58 et suiv. Voyez aussi l'Apollon de style archaïque sur les monnaies de Caulonia. Mionnet, *Descr. de méd. ant.*, pl. 59, n° 2. — *Mus. Borb.*, V, 61. — Duc de Luynes, *Nouv. Annal. de l'Inst. arch.*, I, p. 424 et suiv. — Raoul Rochette, *Mém. de numism.*, Observ. sur le type des méd. de Caulonia, pl. I.

(6) Gerhard, *Ant. Bildw.*, 32, 33.

(7) Consultez sur Charis et Pitho, divinités nuptiales, Boettiger, *Aldobrand. Hochz.*, S. 39 folg.; *Ideen zur Kunstmyth.*, II, S. 257 folg. Charis est la grâce attrayante de la femme (Plut., *Erot.*, p. 751 D. Winckelmann, *Werke*, S. 115 folg); nous la voyons en quelque sorte ici en conversation avec Éros. Devant elle marche Pitho, la persuasion de l'homme; elle porte dans ses mains le don de son amour; elle est précédée de l'oiseau Iynx, qui achève le charme de l'amoureuse persuasion. Sur deux autres vases (Millingen, *Anc. uned. Mon.*, pl. A, 1. — Stackelberg, *Graeber der Hell.*, 29) Pitho est représentée avec Aphrodite, auprès de laquelle on voit Éros; sur le second vase, Pitho est occupée à orner un meuble avec des branches de myrte.

(8) Voyez par exemple R. Rochette, *Mon. inéd.*, 49 A.

aide à mieux comprendre pourquoi on l'a placé, comme don d'amour, dans les mains d'Éros. Aussi rien n'est plus ordinaire que la réunion des *tænies* avec le coffret : ainsi nous trouvons sur un vase peint une femme tirant d'un coffret une *tænia*, afin, comme il semble, de la présenter à un jeune homme qui est debout devant elle (1). Sur un autre vase, nous voyons Éros lui-même, avec une couronne et un coffret, voler au-dessus d'une femme devant laquelle est placée debout une seconde femme tenant à la main un coffret et une *tænia* (2). Une autre peinture de vase, dont le sens érotique ne peut être mis en doute, nous offre aussi la représentation d'une femme tenant également une bandelette et un coffret (3). Les exemples de cette sorte sont trop fréquents pour que nous songions à les accumuler ici : seulement je rappellerai encore le vase remarquable où l'on voit Aphrodite accompagnée de deux amours occupés à tresser une corbeille; chacune des deux femmes placées aux extrémités du tableau porte un coffret et une bandelette (4).

Ces diverses considérations, fondées sur des exemples, qui nous ont montré la *tænia* ainsi que le coffret comme symboles essentiellement érotiques, ne semblent-elles pas justifier encore notre interprétation, lorsque nous prétendons reconnaître ces mêmes symboles sur le bas-relief objet de cette dissertation ? Je dois faire observer cependant que l'une et l'autre sont aussi deux symboles des mystères. La science de l'interprétation des monuments de l'art est revenue, et ce n'est point sans raison, je le sais, de l'abus auquel avaient conduit certaines représentations : elle a renoncé à la prétention de rapporter aux mystères tout ce qui lui paraît mystérieux. Toutefois, on ne saurait nier qu'il y a des représentations qui, bien qu'on n'en puisse clairement expliquer les détails,

(1) Millingen, *Anc. uned. mon.*, I, 35. — *Mus. Borb.*, IX, 28. — Inghirami, *Vasi fitt.*, 316.

(2) Millin., *Peintur. de vases antiq.*, II, 43.

(3) Panofka, *Cab. Pourtalès*, 32.

(4) Panofka, *Cab. Pourtalès*, 33. — Stackelberg, *Die Graeber der Hell.*, 30.

ont trait sans aucun doute à certaines initiations, à certains mystères; or, c'est précisément dans celles-là qu'apparaissent le plus souvent les symboles de la *tænia* et de la ciste. Il est prouvé que le coffret est un symbole des mystères (1); on en peut dire autant de la *tænia* (2) : aussi l'un et l'autre se rencontrent-ils fort souvent réunis (3). On se rappellera ici tout d'abord le Génie des mystères, pour lequel on avait autrefois une si grande prédilection (4), explication à laquelle on a maintenant substitué celle d'Éros, qui, lui aussi, se montre fréquemment et avec la *tænia* et avec le coffret.

Quant à présent, ces observations succinctes peuvent suffire. Diotime, dans Platon, s'exprime à plusieurs reprises de manière à faire entendre que par ses leçons elle avait initié Socrate aux mystères d'Éros (5). Si nous admettons que cette idée ait été présente à l'imagination de l'artiste, notre groupe, dès lors, s'explique parfaitement. Pendant que Diotime, par ses instructions animées, initie aux mystères d'Éros Socrate attentif à ses paroles, le dieu lui-même s'approche avec les attributs de sa puissance et de son culte, tel qu'il a coutume de se montrer aux époptes, que sa présence saisit d'étonnement.

Ainsi se trouverait expliquée en même temps une circonstance qui, au premier aspect, peut sembler contredire notre interprétation. Aux deux côtés de notre bas-relief sont représentés des centaures : à droite est un centaure mâle; il a

(1) Gerhard, *Etrusk. Spieg.*, I, S. 64, 69. — Welcker, *Æsch. Tril.*, S. 285.

(2) C'est ce que nous apprend sur les mystères de Samothrace le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, I, 917.

(3) Voyez Gerhard, *Mysterienvasen ;* par exemple, la pl. 9. — Millin, *Tomb. de Canosa*, 4. — Creuzer, *Symbol.*, *Abbild.*, 43.

(4) Voyez l'Abrégé de Boettiger, *Archaeologie der Malerei*, S. 224 folg.

(5) *Symp.*, p. 209 E: Ταῦτα μὲν οὖν τὰ ἐρωτικὰ ἴσως, ὦ Σώκρατες, κἂν σύ μυηθείης· τὰ δὲ τέλεα καὶ ἐποπτικὰ, ὧν ἕνεκα καὶ ταῦτά ἐστιν, ἐάν τις ὀρθῶς μετίῃ, οὐκ οἶδ' εἰ οἷος τ' ἂν εἴης. et plus loin, p. 210 E : πρὸς τέλος ἤδη ἰὼν τῶν ἐρωτικῶν. et p. 211 B: σχεδὸν ἄν τι ἅπτοιτο τοῦ τέλους. — Plutarque s'exprime dans le même sens, *Erot.* p. 761 F : ἐγὼ δὲ ὁρῶ τοῖς Ἔρωτος ὀργιασταῖς καὶ μύσταις ἐν ᾅδου βελτίονα μοῖραν οὖσαν.

une forte barbe; sa tête, que, par un mouvement orgiastique, il rejette en arrière ainsi que l'avant-corps, est ornée d'une *tænia;* il joue de la lyre; à gauche est une centauresse qui souffle avec des efforts violents dans une double flûte (1). Mais n'est-ce pas là, dira-t-on peut-être, une preuve évidente que tout ce monument a une signification bachique? Il me semble que cette conséquence est trop absolue. Les centaures, il est vrai, ont habituellement un rôle dans le *Thiase bachique*, et la puissance du dieu se manifeste d'ordinaire en ce que ces monstres sont par lui domptés et attelés à son char; à ce titre, ils sont consacrés d'une manière toute spéciale au dieu des orgies, et l'effet du vin, qui ennoblit leur nature et spiritualise, pour ainsi dire, leur appétit animal, est surtout exprimé par les instruments de musique dont ils sont généralement pourvus (2), et qui indiquent combien ces centaures, dans le culte du dieu, sont différents de ces monstres grossiers, ivres et violents, tels qu'on les a si souvent représentés. Toutefois, ce n'est pas seulement Dionysus qui les dompte, mais aussi Éros. Si nous les voyons, sous l'empire du vin, se livrer à des mouvements inspirés par l'ivresse et l'extravagance, nous les voyons aussi, dans la fureur de la volupté sensuelle, faire violence aux jeunes garçons et aux femmes. Mais Éros dompte aussi cette race sauvage; et si Dionysus les enchaîne à son char, Éros, à son tour, s'en fait une monture et nous offre le beau spectacle de la brutalité domptée par l'amour (3). Les centaures se trouvent donc aussi avec ce dieu dans un rapport intime: ils sont ses *orgiastes*, et, à l'exemple d'Éros, qui est lui-même représenté avec la lyre et la flûte, ils portent ces deux symboles dans l'exercice de son culte.

(1) Avellino, *Descrizione di una casa Pompeiana*, tav. 8; *Mus. Borb.*, IX, 58.

(2) Voyez mes *Abhandl. Pentheus*, S. 19.

(3) On connaît le beau centaure du palais Borghèse (Maffei, *Racc.*, 72 seg. — *Mon. Scelti Borgh.*, II, 2. — Clarac, *Mus. de sculpt.*, 277. — Cf. Visconti, *Mus. Pio Clem.*, I, 51. — *Mus. Capit.*, IV, 32, 33. M. Avellino remarque que la ressemblance de ce vieux centaure avec le Laocoon, observée par Visconti, se retrouve aussi dans le nôtre.

C'est là ce qui se révèle bien clairement sur les monuments, où l'on voit les centaures mis en rapport avec le mythe de l'Amour et de Psyché. Ainsi, sur le cippe bien connu d'Amemptus, on trouve représentés, comme ici, un centaure et une centauresse, celui-là jouant de la lyre, celle-ci de la flûte, et portant, l'une une Psyché, l'autre un Éros (1). Sur un bas-relief du musée Pie-Clémentin sont représentés deux amours pleurant, qui tiennent chacun un papillon au-dessus de la flamme de leurs flambeaux; à droite et à gauche se trouvent, d'un côté, une centauresse montée par une bacchante; de l'autre, un centaure qui porte un enfant jouant de la lyre (2). Sur un autre bas-relief, nous voyons Éros jouant de la flûte; près de lui se font remarquer un centaure jouant de la lyre et portant un Éros qui joue de la flûte, et une centauresse tenant la double flûte et servant de monture à une Psyché qui porte une pomme dans la main; de chaque côté se trouve un pommier près duquel se tient un amour (3). Je ne puis me livrer ici à une énumération plus détaillée de ces représentations pleines d'intérêt, mais dont le sens est difficile à saisir: il suffit d'avoir fait remarquer que les centaures orgiastiques et pourvus d'instruments de musique ont une connexion évidente avec Éros; connexion qui du reste n'exclut nullement celle qui peut exister entre un pareil sujet ou d'autres analogues et les représentations bachiques qui ont été successivement transportées dans tous les sujets religieux. Peut-être même est-ce dans ce dernier rapprochement qu'il faut aussi chercher la raison pour laquelle on a cru pouvoir, sur notre bas-relief, représenter Socrate avec un caractère de Silène si fortement exprimé.

Je suis, d'ailleurs, loin de penser que ces monuments ou les

(1) Boissard, III, 144. — Montfaucon, *Ant. expl.*, V, 1, 79. Lessing, dans son traité intitulé *Wie die Alten den Tod gebildet*, S. 29 folg.—Clarac, *Mus. de sculpt.*, 185, 186.

(2) *Mus. Pio Clem.*, IV, 25 C. — Zoëga, *Abhandl.*, Taf. IV, 9, S. 79 folg; Welcker, *ibid.*, S. 375 folg. — Boettiger, *Ideen zur Kunstmyth.*, II, S. 517.

(3) *Gall. Giustin.*, II, 107. — Montf., *Ant. expl.*, I, 192. — Zoëga, *Abhandl.*, Taf. IV, 12; Welcker, *ibid.*, S. 384. — Boettiger, *loc. cit.*, S. 518.

passages cités plus haut puissent servir de preuves à l'existence réelle des mystères d'Éros, dont il ne reste même pas de trace (1). Ces monuments de l'art ne sauraient, en effet, rien prouver en eux-mêmes, et les passages que nous avons rapportés doivent évidemment s'expliquer par l'usage où étaient les anciens d'employer les expressions de mystères et d'initiations, dès qu'il s'agissait de comprendre et d'approfondir l'essence la plus intime d'un sujet de discussion, que ce fût une question de sentiment ou une question qui s'adressât à l'intelligence (2). C'est ce que l'on a trop souvent méconnu; on a pris au propre ce qui ne devait s'entendre qu'au figuré, et beaucoup d'erreurs sur les mystères des anciens n'ont pas eu d'autre origine. Je pense seulement que, de même qu'il était permis à l'écrivain d'emprunter ses termes à la langue des mystères, langue familière à ses lecteurs, l'artiste pouvait aussi, dans l'expression de ses pensées, employer les mêmes images, sans craindre d'être mal compris. En effet, dans le sujet qui nous occupe, pour exprimer de la façon à la fois la plus simple et la plus belle le saint enthousiasme de l'institutrice, celui de l'auditeur, et en même temps l'objet qui dans ce moment remplissait leur âme à tous deux, l'artiste pouvait-il mieux faire que d'emprunter aux mystères le tableau qui nous montre le dieu lui-même s'approchant de ces deux personnages avec les symboles de l'initiation à son culte? Quiconque est familiarisé avec l'art grec sait assez de quelle manière cet art savait employer l'image d'Éros et d'autres figures analogues, pour exprimer d'une manière sensible la disposition intérieure de l'âme.

(1) Tout ce que Creuzer (*Symbol.*, III, S. 536 folg.) et Boettiger (*Ideen zur Kunstmyth.*, II, S. 407 folg.) ont conjecturé, touchant les mystères d'Éros, me paraît sans fondement. En effet, ce que nous savons des fêtes d'Éros à Thespies (Ἐρωτίχα) n'autorise aucunement ces conjectures. Voyez Plutarch., *Erot.*, I. — Winckelmann, *Werke*, S. 99 folg. — Boeckh, *Corp. inscr. græc.*, 1429, 1430, 1590.

(2) Voyez en général Lobeck, *Aglaoph.*, I, p. 34, 128. — Stallbaum (ad *Phædr.*, p. 250 B; ad *Euthydem.*, p. 277 E) en produit plusieurs exemples, tirés de Platon, qui aimait ces manières de s'exprimer. Plus tard, les écrivains ont bien exagéré cela. — Cf. Boissonade, *ad* Theophyl., p. 189.

Ces éclaircissements suffisent, ce me semble, pour justifier l'explication, que nous avons proposée; peut-être cependant ne sera-t-il point superflu de rappeler, au moyen de quelques exemples, que plus d'une fois l'art antique n'a pas dédaigné de traiter des sujets semblables. Je ne parle point ici de cette multitude de statues et de bustes que fit naître, surtout dans les derniers temps, le désir de posséder les portraits des poëtes et des philosophes distingués; je ne parle point de ces images dont les villes se plaisaient à orner leurs monnaies, pour honorer la mémoire de leurs plus illustres citoyens, mais seulement de ces représentations qui, plus grandes et plus parfaites de conception, célèbrent les héros de la science et des beaux-arts. On doit observer que dans ces sortes de compositions, la règle générale qu'adopte l'art est de préférer à l'idée simple l'idée mythique, afin d'élever le sujet qu'il traite au-dessus des conditions ordinaires de la vie et de lui donner une plus haute importance. Citons en première ligne les monuments qui se rapportent à *Homère*, et d'abord la célèbre apothéose (1) qui nous montre le poëte assis, entouré de figures allégoriques, exprimant son action et sa célébrité, et, parmi ces figures, la *Terre* (Οἰκουμένη) qui le couronne. On peut rapprocher de ce monument un fragment qui se trouve dans Fabretti (2), et la magnifique coupe d'argent qui représente *Homère* porté au ciel par un aigle, tandis qu'à ses côtés sont assises l'*Iliade* et l'*Odyssée* (3). On doit également, avec M. Raoul Rochette, rapporter à *Homère*, à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* un curieux bas-relief de style grec qui se trouve à Paris (4), et encore un autre où ce poëte se montre entouré des *Muses* (5), aussi bien qu'un sarcophage célèbre sur lequel

(1) Visconti, *Mus. Pio Clem.*, I, tav. B. — Millin, *Gal. mythol.*, 148, 548. — Cf. Feuerbach, *Vatic. Apollon*, S. 256 folg.

(2) Fabretti, *Col. Trajan.*, p. 315, t. II. — Montf., *Ant. expl. suppl.*, IV, 37, 2. — Inghirami, *Gall. Omerica*, 4.

(3) Millin, *Gal. mythol.*, 149, 549. — Millingen, *Anc. uned. monum.*, II, 13.

(4) Raoul Rochette, *Monum. inéd.*, 71, 1. — Orti, *Ant. mon. nel Giardino de' conti Giusti*, tav. IV. — Cf. Welcker, *Der epische Cyclus*, S. 190.

(5) Millin, *Voyage dans le midi de la France*, 72, 7; *Gal. mythol.*, 131 bis, 547.

il est représenté assis en face de la *Muse épique* (1). Sur des vases même (et l'on sait qu'en général ces sortes de monuments offrent rarement des sujets historiques) on trouve de semblables représentations. Ainsi le fameux vase qui représente *Sapho* et *Alcée*, bien qu'il n'offre pas les portraits de ces poëtes célèbres, se rapporte à eux certainement (2); et K. O. Müller, au moyen de conjectures pleines de sagacité, a montré qu'il fallait rapporter au poëte *Cydias*, dont plusieurs écrivains nous ont transmis le nom (3), un autre vase décrit par M. de Witte (4), sur lequel est représenté un joueur de cithare auprès d'un homme barbu, tenant un bâton et une coupe, avec l'inscription ΧΑΙΡΕ ΧΑΙΡΕ ΚΥΔΙΑΣ. Mais ce ne sont pas seulement les poëtes qui ont été ainsi représentés : Philostrate (5) mentionne une composition spirituelle, où se voyait Ésope méditant de nouvelles fables, entouré des représentants des fables d'animaux. Sur plusieurs bas-reliefs on voit Diogène le cynique dans le tonneau qu'il s'était choisi pour demeure;

(1) *Mus. Capit.*, IV, 27.

(2) Millingen, *Anc. uned. mon.*, I, 33. Cf. de Witte, *Descr. du cab. Durand*, n° 423.

(3) *Goett. gel. Anz.*, 1840, n° 60, S. 597 folg. — Sur Cydias, cf. Buttmann *ad* Plat. *Charmid.*, p. 155 D; et Schneidewin, *Delectus*, p. 375 sqq. — Sur une coupe est représenté un vieillard qui joue de la lyre, avec l'inscription ΑΝΑΚΡΕΟΝ, et que l'on peut ainsi prendre pour le poëte (de Witte, *Descript. du cab. Dur.*, n° 428). Du reste, il faut assurément apporter la plus grande circonspection dans la recherche et l'examen des sujets historiques sur les vases peints. Les inscriptions même ne sauraient toujours servir de guide certain; et si le nom de *Mélitus*, trouvé sur un vase peint (duc de Luynes, *Descr. de vases*, pl. 23) ne suffit pas pour nous autoriser à reconnaître sous ce nom l'accusateur de Socrate, tout aussi peu serait-on fondé à prétendre que le philosophe *Panætius*, bien que le monument porte écrit le nom Παναιτιος, est représenté sur un vase où l'on voit un jeune homme lisant attentivement dans un livre et entouré de deux jeunes gens qui, enveloppés dans leurs manteaux, s'appuient sur leurs bâtons. Micali, *Storia degli ant. pop. italiani*, tav. 103, 1; de Witte, *Catalogue étrusque*, n° 163. Toutes les fois qu'un vase ne présente point une inscription qui réponde au sujet, il sera difficile d'oser proposer une interprétation historique, et je dois avouer même que l'application qui a été faite de certaines figures de vases à *Gorgias* et à *Sapho* me semble douteuse. Voyez de Witte, *Catalogue étrusque*, n° 155; *Cat.* Magnoncour, n° 65; *Descript. de la collect. d'antiquités de M. le vicomte Beugnot*, n° 59.

(4) *Cat. Magnoncour*, n° 81.

(5) *Imagg.*, I, 3.

un monument curieux de la villa Albani (1) nous le montre ainsi, engagé avec Alexandre dans le célèbre dialogue rappelé par Juvénal (2).

Socrate, que nous croyons reconnaître sur notre bas-relief, a été, du reste, lui aussi, un sujet dont s'est emparé l'art plastique. Lucien nous en offre le témoignage. *Attendez-vous que quelque peintre survienne pour faire vos portraits, comme on représente les disciples de Socrate autour de leur maître, dans la prison* (3)? S'il ne nous est parvenu aucun monument de l'art qui réponde à ces paroles, du moins possédons-nous encore des bas-reliefs où Socrate est représenté avec la coupe de poison. Winckelmann (4) en produit un exemple, et j'en chercherais volontiers un autre dans un bas-relief sur lequel on a prétendu voir Esculape: ici la figure qui, enveloppée dans un manteau, est assise sur un siége, et tient de la main droite une coupe, de la gauche un bâton noueux, offre évidemment plus de ressemblance avec un philosophe qu'avec

(1) Winckelmann, *Monum. ined.*, 174. — Zoëga, *Bassiril. antich. di Roma*, I, 30. — Cf. Boissard, IV, 31. — Spon, *Miscellan.*, p. 125. — Causs., *Mus. Roman.*, 127.

(2) XIV, 311 sqq.:

Sensit Alexander, testa cum vidit in illa
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret orbem.

— Je ne saurais ici passer entièrement sous silence un monument intéressant. C'est la représentation, qui revient si souvent sur les bas-reliefs de terre cuite, d'un Silène dans la béatitude de l'ivresse, s'appuyant sur Éros qui l'embrasse, et précédé d'une bacchante qui joue du tympanum (Caylus, *Rec. d'antiq.*, V, 71. — Zoëga, *Bassiril.*, II, 79. — Combe, *Descr. of anc. terrac.* 5. — Creuzer, *Abbild.*, 53, 4, S. 32. — Hirt, *Bilderb.*, S. 226. — Gerhard, *Ant. Bildw.*, 88, 6). Zoëga, le premier, frappé du caractère particulier de cette figure, a exprimé la pensée qu'elle pourrait bien représenter *Anacréon*. J'avoue que cette opinion me séduit; on pourrait peut-être même la fortifier par le rapprochement d'un fragment semblable (d'Agincourt, *Fragm.*, 10, 4) sur lequel l'enfant est sans ailes, et le vieillard entièrement dépouillé du caractère de Silène. Mais d'autres bas-reliefs, qui paraissent avoir fait suite à ces sortes de représentations, offrent décidément une expression qui n'appartient qu'aux sujets bachiques (d'Agincourt, *Fragm.*, 7, 3).

(3) Ἢ περιμένετε ἔστ' ἂν γραφεύς τις ἐπελθὼν ἀπεικάσῃ ὑμᾶς, οἵους τοὺς ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ ἑταίρους τῷ Σωκράτει παραγράφουσιν. Lucian., *Peregr.*, 37.

(4) *Werke*, Bd. II, S. 143.

le dieu de la médecine. Aussi me semble-t-il que, pour approcher autant que possible de la vraisemblance, on doit reconnaître ici Socrate tenant la coupe de poison, bien qu'à vrai dire la ressemblance du portrait soit très-peu frappante (1). La représentation qui a le plus d'analogie avec la nôtre, est celle qui se trouve sur le célèbre sarcophage des Muses : l'une des parois latérales de ce monument représente, ainsi que nous l'avons déjà dit, Homère avec la Muse épique : sur la seconde, nous voyons Socrate vêtu d'un manteau, et assis devant une femme qui, entièrement enveloppée dans un long vêtement, s'appuie sur un pilier, dans une pose méditative, et porte ses regards sur Socrate, qui élève la main gauche en parlant (2). On a donné différents noms à cette femme, et reconnu en elle (outre Xantippe, dont je ne parle point) la *Philosophie* ou la *muse Érato*. Il serait difficile, en effet, de préciser un nom avec certitude; mais, ce qui nous paraît évident, c'est que, de même que les Muses se montrent sur les sarcophages, en général, pour représenter la culture des sciences et des arts auxquels elles président, de même se trouvent placés à côté d'elles, sur le sarcophage cité, deux de leurs plus chers favoris, le plus grand poëte et le premier des sages. Sans aucun doute, une même intention se révèle donc là, comme sur notre bas-relief de bronze, celle de représenter Socrate mis en rapport avec un être féminin, auquel il était redevable de sa science. Il est inutile, au reste, de montrer combien à tous égards le bas-relief de Pompéi l'emporte sur l'autre.

Une dernière objection pourrait nous être faite : reste à examiner, nous dirait-on, à quel usage était employé le coffre auquel ce bas-relief sert d'ornement. M. Avellino a, il est vrai, démontré que c'était un coffre fort; mais à quel propos y a-t-on placé Socrate et Diotime? — Ce n'a pas été sans raison, répon-

(1) Orti, *Monum. ant. dei conti Giusti*, tav. 1.

(2) Maffei, *Racc.*, p. 1, xij. — Montfaucon, *Ant. expl.*, *suppl.*, t. III, après la IX[e] pl. — *Mus. Capit.*, IV, 28. — *Mus. Nap.*, I, 23. — Clarac, *Mus. de sculpt.*, 205.

drions-nous; car si l'on se rappelle le mythe que Diotime raconte à Socrate, et où l'Amour (Ἔρως) est présenté comme fils du Besoin (Πενία) et de l'Abondance (Πόρος), on saisira dès lors aisément les différents rapports qui rattachent cette composition au meuble qu'elle embellit.

OTTO JAHN.

ARSINOÉ PHILADELPHE.

(*Mon.*, Pl. XXXIII.)

Ptolémée Soter, pour cimenter son alliance avec Lysimaque, lui donna en mariage sa fille Arsinoé; celle-ci, jeune épouse d'un prince déjà avancé en âge, en eut deux fils, Lysimaque et Philippe. Mais le roi Lysimaque avait, d'un premier mariage, un fils nommé Agathocle; Arsinoé conçut pour ce jeune prince une jalousie et une haine de marâtre, et lorsque Ptolémée Céraunus, fils aîné de Soter, privé de tout espoir de succéder à son père, se fut refugié auprès d'Agathocle, Arsinoé, inquiète de l'avenir de ses enfants, essaya d'abord d'empoisonner son beau-fils, puis réussit par ses accusations à exciter les soupçons de Lysimaque. Agathocle, jeté dans une prison, y périt d'une mort violente, sans que Lysimaque, informé de la fraude d'Arsinoé, pût s'opposer à cette iniquité, se trouvant, malgré sa grandeur, privé de soutiens et d'amis. La mort de ce prince tué, en Asie dans un combat contre Séleucus Ier, fut promptement suivie de celle de son vainqueur assassiné en trahison par Ptolémée Céraunus, auquel il accordait une généreuse protection. Dans ce désordre, Céraunus, cherchant à se rendre maître du royaume de Lysimaque, s'approcha de Cassandria où sa sœur Arsinoé était renfermée; il lui jura solennellement de la prendre pour femme et de protéger ses enfants; mais dès que la malheureuse Arsinoé, rassurée par les serments du perfide, lui eut ouvert les portes

de la ville, Céraunus occupa la citadelle, mit à mort les enfants de sa sœur et la relégua dans l'île de Samothrace. Luimême périt de la main des Gaulois, qui l'avaient fait prisonnier après un sanglant combat.

Arsinoé languissait à Samothrace dans le deuil et dans l'exil; après la mort de Céraunus et la déposition de son frère Méléagre, Ptolémée Philadelphe réclama de Sosthènes la liberté de sa sœur Arsinoé, et la reçut avec honneur dans sa cour, la plus splendide de toute l'antiquité. Philadelphe avait pour femme Arsinoé, fille de Lysimaque; celle-ci, atteinte d'une jalousie subite, osa tramer contre son époux une conspiration où son médecin, Chrysippe de Rhodes, fut son principal complice. Ptolémée la punit par l'exil à Coptos en Thébaïde, où elle termina sa vie misérable. Trois enfants restaient de ce mariage. Ptolémée, en épousant sa sœur Arsinoé, les confiait à sa générosité; elle fut pour eux une mère aussi tendre qu'une épouse chérie pour leur père. Ptolémée, la comblant des marques de la plus vive affection, donna son nom à la ville de Patara qu'il avait presque rebâtie. L'an 77 de l'ère des Lagides, Arsinoé mourut d'une maladie que l'on attribuait à la vengeance de Diane, irritée de ce que son image eût été enlevée de Séleucie sur l'Oronte, et transportée en Égypte par ordre de Ptolémée; ce prince témoigna sa douleur et ses regrets en cherchant à immortaliser le souvenir de sa sœur; il lui dressa une statue de quatre coudées dont la matière était une topaze, que le gouverneur d'Arabie, Philémon, avait autrefois apportée à Bérénice; il érigea sur le promontoire Zéphyrien un temple d'Arsinoé, sous le nom de Vénus Zéphyritide; il fit commencer dans Alexandrie, par l'architecte Dinocrates, un autre temple qui devait être voûté en pierre magnétique; il fonda dans le Delta et orna d'un obélisque la ville d'Arsinoé dans le nome Arsinoïte (1). Plusieurs autres villes portèrent aussi le nom de cette princesse,

(1) Cf. Vaillant, *Hist. Ptolem.*, p. 34, 36, 42, 44. Visconti, *Iconog. gr.*, 2e partie, 574, 576.

et celui de Ptolémée fut donné au fleuve qui coulait près d'Arsinoé dans le golfe de Charandra.

L'opulence inouïe des premiers Lagides et leur goût pour les arts sont attestés par les anciens, dont le témoignage est confirmé par la numismatique; les Ptolémées ont frappé un très-grand nombre de monnaies d'or d'un module et d'un poids dont n'approche aucune des autres monnaies grecques. Deux Arsinoé figurent dans cette riche iconographie monétaire. La première, à cause de son amour pour son frère, porte le surnom de Philadelphe; l'autre, celui de Philopator, ce qui détermine avec certitude à quelle époque appartient chacun de ces portraits. Arsinoé Philopator a la tête nue, coiffée de la stéphané; Arsinoé Philadelphe est voilée, coiffée de la stéphané, et sous son voile se distingue une corne de bélier qui, partant de ses tempes, s'arrondit et vient paraître au-dessous de l'oreille. Les deux reines ont sur l'épaule un sceptre tantôt uni, tantôt orné de perles ou en torsade, dont le sommet, formé par une fleur de lotus, paraît soit au-dessus de leur tête, soit sur leur épaule, selon l'inclinaison qu'avait donnée l'artiste à ce symbole de la dignité royale. Les numismates pensaient que la fleur de lotus était un ornement de la coiffure royale; ils n'ont pas, je crois, observé jusqu'ici la corne de bélier, attribut d'Arsinoé Philadelphe, sur toutes ses médailles d'or et sur son grand médaillon d'argent dont les dimensions surpassent celles des médaillons de Syracuse (1).

Les médaillons d'or d'Arsinoé Philadelphe sont de deux espèces très-diverses; la première offre un travail simple, doux et gracieux; la seconde atteste une main rude, peu flatteuse, et dont l'œuvre doit s'approcher davantage de la nature, tandis que l'autre a recherché l'idéal des formes et la

(1) Cette pièce pèse 35 gr. 41 ; les monnaies d'or d'Arsinoé, 27, 77; celles avec la légende ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ, le même poids; il en est de même des autres médaillons d'or des Lagides. Celui de Ptolémée Soter avec l'aigle au revers pèse 17, 82, poids approximatif du tétradrachme attique.

noblesse du style. C'est à ce graveur qu'appartient le médaillon d'argent d'Arsinoé.

En examinant les monnaies de cette princesse, on est frappé de leur analogie avec celles de Philistis, reine de Syracuse. Mais on n'en est pas surpris en se souvenant des liens d'amitié qui unissaient Hiéron II et sa famille avec celle des Lagides et des rapports continuels entre la Sicile et l'Égypte, à cette brillante époque où les princes syracusains luttaient de goût, si ce n'est de richesses, avec leurs alliés des rives du Nil (1). C'est aux efforts de cette heureuse rivalité que nous devons, sans doute, les beaux médaillons de bronze et d'argent d'Hiéron II, ceux de Philistis et d'Hiéronyme, comme le souvenir de ce magnifique navire que fit construire Hiéron pour le donner ensuite à Ptolémée.

Il existe un petit médaillon d'or d'Arsinoé, pesant 13, 88 (2); cette pièce est d'un travail dur et anguleux, comme les médaillons de la seconde espèce; et les antiquaires, frappés de la grande différence de ces médailles d'Arsinoé avec celles d'une belle fabrique, ont pensé qu'elles avaient dû être, à une époque très-postérieure, restituées par quelqu'un des derniers Ptolémées. Mais rien ne nous semble autoriser cette conjecture. En premier lieu, le travail monétaire doit s'être soutenu longtemps en Égypte à peu près au même niveau sous les successeurs de Ptolémée Soter, puisque nous avons les médaillons d'or de Ptolémée VIII (3), dont le mérite, l'exécution soignée, le haut relief et le style, s'écartent peu des pièces d'or frappées par les premiers Lagides.

D'une autre part les monnaies des princes grecs, frappées dans diverses localités, offrent souvent de telles différences de caractère et de travail, qu'elles paraissent d'abord appartenir à des époques très-éloignées, et la numismatique des rois de

(1) Théocrite a célébré les louanges des uns et des autres; Callimaque a chanté celles de Ptolémée.

(2) C'est le poids du petit médaillon à quatre têtes avec la légende ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ.

(3) Il faut observer que M. Millingen les attribue à Ptolémée III.

Syrie en produit des exemples très-nombreux à cause de la vaste étendue de leur empire. Les monnaies de Séleucus II, en or, et celles d'Antiochus VIII, en argent, ne se ressemblent quelquefois que par des analogies dans le portrait et par l'identité du revers et de la légende; quant au travail, il est aussi différent que celui des Parthes peut l'être de la savante exécution des grecs d'Antioche.

Eckhel (1) a montré combien d'incertitude régnait sur les dates que l'on trouve sur les médailles d'or des Lagides, et sur celles d'Arsinoé en particulier; les lettres isolées sur les mêmes monnaies n'ont pas irrécusablement la valeur ni la signification que Vaillant prétendait y constater.

Ainsi les inductions que l'on pourrait tirer du travail des médailles lagides en or ne sont pas suffisantes, puisque la gravure monétaire est restée stationnaire en Égypte pendant une longue suite de rois. On peut s'en convaincre en comparant les médaillons d'or de tous ces princes jusqu'à Ptolémée VIII. Les dates ne sont pas assez positives pour qu'on en déduise quelque conclusion certaine; les lettres isolées n'ont pas non plus une valeur bien déterminée, et la différence entre les médailles d'or d'Arsinoé Philadelphe appartient plutôt au graveur qu'à toute autre cause, puisqu'elles montrent les mêmes traits exprimés avec grâce ou rudesse.

On attribue encore, sans trop de motifs, à une restitution de Ptolémée III, les médaillons à 4 têtes où la légende ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ se lit tout entière du côté des têtes accolées de Philadelphe et d'Arsinoé, tandis que l'on donne à Ptolémée Philadelphe celles ou la légende est disposée de sorte que le premier mot se trouve au-dessus de Ptolémée Soter et de Bérénice, le second au-dessus de leurs successeurs. Le même arbitraire paraît avoir guidé les numismates quand ils ont donné à Bérénice, femme de Ptolémée III, le médaillon d'or avec la tête voilée de femme et la corne d'abondance au revers. Car, si l'on admet le fait très-contestable des restitu-

(1) *Doct. num.*, t. IV, p. 8-13.

tions, pourquoi Ptolémée III, auquel on en donne déjà plusieurs, n'aurait-il pas aussi restitué le portrait de son aïeule Bérénice?

C'est cette princesse que Visconti a cru reconnaître dans un buste en bronze du Musée de Naples. La ressemblance n'est pas bien évidente, et peut-être là, comme ailleurs, Visconti s'est-il laissé séduire par son désir de trouver des portraits; le médaillon d'or où Visconti croit reconnaître Bérénice Évergète nous montre une tête de femme dont le profil et la coiffure rappellent bien fidèlement la tête de reine accolée à celle de Ptolémée Soter sur les médailles d'or à 4 têtes. Ne faut-il pas en conclure que c'est la même Bérénice (1)?

Si Visconti a pu donner ce nom à un bronze du Musée de Naples, on n'avait encore produit dans les iconographies aucune œuvre de sculpture qui ressemblât aux médailles d'Arsinoé Philadelphe. M. le comte de Pourtalès possède seul une tête de marbre grec venue d'Alexandrie, et que l'on peut, avec vraisemblance, considérer comme un portrait de cette reine célèbre. La tête est d'une forte proportion; elle devait appartenir à une statue d'environ deux mètres de hauteur; le nez est brisé au tiers de sa longueur, mais une partie des narines est antique. Une légère atteinte a dégradé le sourcil gauche; quant à la partie de tête qui manque depuis le côté gauche jusqu'au sommet du crâne, ce n'est pas une mutilation, mais une interruption de la matière retaillée et dressée à la gradine dès l'époque où la sculpture fut exécutée. Les cheveux ne sont terminés que depuis le front jusqu'auprès de l'oreille; le reste est indiqué par des masses bien disposées, mais d'un travail inachevé. En remarquant les trous percés dans ce marbre, l'un au milieu de la tête, l'autre au lobe inférieur de l'oreille, les quatre derniers horizontalement et contigus au point de jonc-

(1) Nous ajouterons que Pollux mentionne parmi les monnaies célèbres celle que l'on appelait Bérénicion. Si les pièces d'Arsinoé Philadelphe avaient été frappées avant celles dites Bérénicion, il est manifeste qu'elles auraient donné leur nom à cette série de pièces d'or; mais si les monnaies de Bérénice appartiennent à la mère d'Arsinoé, il est tout naturel que le nom de Bérénice ait prévalu. Pollux, *Onom.*, lib. IX, seg. 84, 85.

tion du col et des cheveux, on reconnaît sur-le-champ que cette figure a porté des ornements de bronze ou de métal, tels que des boucles d'oreille, un diadème et un voile, et cette observation explique l'état inachevé de la chevelure ainsi que l'insuffisance primitive du marbre au sommet du crâne.

Le caractère distinctif de cette tête est un travail large, un beau modelé, et de la grandeur unis à un type qui n'a rien d'idéal. Les yeux sont très-ouverts, le front est bombé, le nez, dans sa partie antique, indique un léger creux vers le milieu, et la restauration, qui n'a pas été faite à dessein, s'est conformée naturellement à cette disposition. La bouche petite et gracieuse, le menton saillant et anguleux, la joue large, enfin tout l'ensemble de la ligne faciale achève la ressemblance de cette tête avec les portraits d'Arsinoé Philadelphe sur les médailles d'or et d'argent où cette princesse est représentée. Telle était l'opinion que nous en avions conçue à la première inspection; nous eûmes la satisfaction de la voir partagée par plusieurs antiquaires comme par le possesseur de ce beau fragment qui le fit insérer sous le nom d'Arsinoé dans le catalogue de ses antiquités (1).

Duc de LUYNES.

(1) *Descr. des ant. de M. le C. de P.*, nº 91.

AMPHORE A SUJET COMIQUE

DU

MUSÉE DE NAPLES.

(*Monum.*, Pl. XXXI.)

M. Ph. Lebas, avant de partir pour un voyage en Grèce, nous avait fait espérer une explication détaillée de la grande composition gravée sur notre planche XXXI. Pressé de terminer l'impression du *treizième volume des Annales*, le comité de la Section française de l'Institut archéologique m'a chargé de donner une simple description de l'amphore à sujet comique du Musée de Naples. C'est donc pour répondre à la demande du comité et en attendant le travail de notre savant collaborateur, M. Ph. Lebas, que nous donnons une courte notice sur la peinture remarquable à tous égards que l'Institut archéologique publie ici pour la première fois. Nous laissons au savant académicien le soin de pénétrer dans le sens de la scène, d'apprécier le rôle que jouent les divers personnages qui prennent part au drame, et d'expliquer les détails de cette vaste composition. Pour nous, notre tâche doit se borner à une simple indication descriptive du sujet, destinée à servir de texte explicatif à la planche XXXI; quant à savoir quel drame a pu fournir l'idée de cette peinture et quel sens exprime l'ensemble du sujet, tout cela est du domaine des recherches auxquelles s'est livré notre savant collaborateur.

L'amphore à volutes, gravée sur notre planche XXXI, est une des grandes pièces en terre peinte découvertes dans ces der-

nières années à Ruvo dans la Basilicate, pièces qui sont venues enrichir la nombreuse collection de vases peints du Musée de Naples (1). Dans le *Bulletin* de 1837 (2) se trouve une description assez incomplète de la peinture que nous avons sous les yeux : les inscriptions surtout ont été mal copiées. Le même défaut existait dans le calque que s'était procuré M. le duc de Luynes, calque qui a servi à la gravure de notre planche; mais, pendant mon séjour à Naples au mois de septembre 1841, il m'a été possible de relever avec soin tous les noms inscrits auprès des principaux acteurs. La gravure que nous offrons ici reproduit donc exactement la peinture originale et toutes les inscriptions.

La composition qui se développe tout autour de l'amphore se divise en deux rangs de figures superposées : la face principale, celle où presque tous les personnages ont des noms, commence à la gauche de notre planche et se termine à la colonne dorique, surmontée d'un trépied, qui se trouve au centre du tableau. Les trois acteurs tenant des masques, placés à droite de la colonne, font cependant encore partie du grand tableau. L'autre partie de la scène se trouve peinte au revers. Plusieurs groupes subdivisent les deux rangs de figures. Au rang supérieur, le premier acteur placé à la gauche de la composition, se nomme ΕΥΝΙΚΟΣ, *Eunicus*. C'est un éphèbe assis, les jambes croisées, qui se retourne vers le groupe suivant; sa tête est ceinte de lierre, et dans sa main droite on voit un masque barbu à oreilles de satyre. Un caleçon avec une queue de cheval et un phallus postiche est attaché autour des reins de cet éphèbe, particularité que nous retrouvons dans un grand nombre de personnages de cette scène; seulement le caleçon d'*Eunicus* est formé d'une étoffe brodée, tandis que ceux des autres acteurs sont faits de peaux velues (3).

Suit un trépied orné de bandelettes. Après se présente un

(1) Gerhard, *Bull.*, 1840, p. 188.

(2) P. 85 et p. 97 et suiv. Cf. Gerhard, *l. cit.*

(3) Cf. ce qui a été dit sur ces sortes de caleçons avec des phallus postiches, dans l'*Élite des monuments céramographiques*, I, p. 144.

groupe composé de trois personnages. Les deux premiers sont des éphèbes nus, ayant tous les deux des caleçons de peau velue, avec des phallus, et tenant à la main un masque satyrique barbu. L'un de ceux-ci est couronné de lierre et son nom tracé près de sa tête se lit ΕΥΑΠΑΝ, *Évapan* (1). Le second se nomme ΔΩΡΟΘΕΟΣ, *Dorothéus*, et ce nom est écrit sous ses pieds. Le troisième personnage de ce groupe est un roi en costume asiatique. Sa tunique talaire et son péplus sont richement brodés et ornés de chevaux et d'autres figures. Dans sa main droite se voit un masque barbu d'un caractère grave. Le nom de *Midas* pourrait être attribué à ce personnage.

Une vigne sépare le groupe précédent d'une cliné sur laquelle reposent trois personnages, un homme et deux femmes. ΔΙΟΝΥΣΟΣ, *Dionysus*, reconnaissable d'ailleurs au thyrse qu'il tient et à la couronne de lierre qui entoure son front, tient embrassée *Ariadne*. Le dieu a le bas du corps enveloppé dans un riche manteau à franges, sur lequel sont brodés divers sujets, entre autres OEdipe et le Sphinx. *Ariadne* est revêtue de la tunique couleur de safran, nommée Κροκωτός (2), pardessus laquelle est jeté un péplus enrichi des plus belles broderies. La seconde femme placée sur la cliné ne peut être qu'*Aphrodite*, auprès de laquelle paraît ΙΜΕΡΟΣ, *Iméros*, accroupi, qui tend une bandelette à sa mère. *Aphrodite* est revêtue d'une tunique talaire asiatique très-riche, sur laquelle sont tracés divers dessins, et d'un petit péplus brodé. Dans sa main gauche est un masque coiffé d'une espèce de tiare. Le nom d'*Omphale* pourrait aussi convenir à cette femme qui regarde du côté du personnage dans lequel nous croyons pouvoir reconnaître *Midas*. Mais ailleurs (3), nous avons déjà fait remarquer les rapports étroits qui existent entre *Omphale*, la reine guerrière de Lydie, qui fait périr ses amants, et l'Aphrodite

(1) Ce nom est composé du nom de *Pan*, accompagné de l'acclamation bachique Εὐοῖ, *evohe, evan.*

(2) Aristophan. *Ran.* 46 et *ibi* Schol.; Suid. *sub verbo;* Athen. V, p. 198, D. Cf. Panofka, *Musée Blacas*, p. 41, note 12.

(3) *Cat. Magnoncour*, p. 36.

Ἀνδροφόνος (1). Ainsi, quel que soit le nom qu'on préfère, *Aphrodite* ou *Omphale* ne sont, à notre avis, que des noms différents d'une seule et même divinité.

Le groupe qui vient après la cliné se compose de deux acteurs. Le premier figure ΗΡΑΚΛΗΣ, *Hercule*, reconnaissable à la peau de lion et à la massue. Du reste, le héros est revêtu d'un riche costume asiatique. Par-dessus sa tunique courte à manches, toute couverte de broderies, est une cuirasse. Dans sa main droite est un masque coiffé du mufle du lion néméen. Le second acteur est revêtu d'une peau velue qui recouvre ses bras et ses jambes; une peau de panthère est suspendue sur son bras gauche; il tient une baguette, et dans sa main droite on voit un masque barbu, diadémé et couronné de lierre. Le nom de *Silène* nous paraît devoir convenir à ce personnage, et ce nom nous semble d'autant mieux justifié, que les rapports de *Midas* et de *Silène* sont connus.

Ici se trouve la colonne dorique surmontée d'un trépied, dont nous avons déjà eu occasion de parler.

Suit un éphèbe nu, nommé ΚΑΛΛΙΑΣ, *Callias*, revêtu d'un caleçon velu avec un phallus postiche. Cet éphèbe est assis et se retourne vers la cliné du centre; dans sa main gauche est un masque de satyre.

Maintenant vient un groupe de neuf figures qui occupent les deux plans. Tous les personnages de ce groupe n'ont pas de masque. Au centre, un éphèbe couronné de lierre s'appuie familièrement sur une jeune fille qui porte un flambeau allumé. L'éphèbe, qui n'a pour tout vêtement qu'une chlamyde, porte une lyre. La bacchante est couronnée de lierre et revêtue d'une tunique talaire. Ce groupe est précédé d'un satyre tibicine, *Comus* ou *Marsyas*, dont les jambes sont cachées. Une peau de panthère couvre ses épaules. Devant le satyre sont un trépied et une colonne d'ordre dorique. A la suite du couple placé au centre vient, en volant, un *Amour* qui joue des cym-

(1) Plutarch., *Amator.*, t. IX, p. 76, ed. Reiske. Cf. mon article sur *Pénélope*, *Ann. de l'Inst. arch.*, XIII, p. 266.

bales. A sa suite marche un satyre qui porte un thyrse et un canthare. Au second rang sont deux autres satyres et deux ménades, l'une armée d'un thyrse, l'autre d'un flambeau. Cette dernière semble repousser les attaques du satyre qui la poursuit; l'autre, animée de la fureur des orgies, se livre à la danse. Près d'elle est une panthère. Cette scène pourrait représenter *Orphée* ramenant *Eurydice* des enfers (1).

En continuant la description des groupes du rang inférieur, nous rencontrons d'abord près de la scène que nous venons de décrire et en retournant de droite à gauche, deux acteurs de formes juvéniles, tous deux tenant à la main un masque satyrique. L'un est nu, à l'exception du caleçon velu que nous avons rencontré déjà plus d'un fois; l'autre est revêtu d'une tunique courte qui descend jusqu'aux genoux, et d'un manteau brodé.

Suivent deux autres éphèbes nus, avec des phallus postiches et des caleçons de peau velue. Tous les deux portent des masques. Le premier, ΦΙΛΙΝΟΣ, *Philinus*, est assis sur les degrés qui portent la colonne dorique surmontée d'un trépied. Le second, ΔΙΩΝ, *Dion*, est debout et s'entretient avec son compagnon.

ΧΑΡΙΝΟΣ, *Charinus*, n'a pas de masque; il est debout et nu, à l'exception d'une chlæna qui couvre ses épaules et retombe par derrière; de la main gauche il porte une lyre. ΠΡΟΝΟΜΟΣ, *Pronomus* (2), est une jeune fille assise sur un siége à dossier; elle joue de la double flûte. Un riche costume asiatique composé d'une tunique talaire à manches, chargée de broderies, et d'un manteau d'étoffe unie, la couvre de la tête aux pieds.

Suivent ΝΙΚΟΛΕΔΗΣ (*sic*) *Nicoledès* (3) et ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ,

(1) Cette marche ou pompe a beaucoup d'analogie avec les scènes du retour de Vulcain à l'Olympe. Voyez l'*Élite des monuments céramographiques*, pl. XLI et suiv.

(2) Πρόνομος étant du genre féminin aussi bien que du genre masculin, peut être accepté comme nom de femme.

(3) Le λ est assez mal formé, et pourrait être pris pour les deux premiers jambages d'un μ. Dans ce cas le nom deviendrait plus régulier, Νικομεδης. Mais je n'ose rien affirmer à cet égard.

Démétrius, deux éphèbes nus. Le premier, la tête couverte de son masque de satyre et avec son phallus postiche rattaché au moyen d'un caleçon velu, danse en étendant la main gauche. *Démétrius* ne semble pas être masqué ; il est assis et porte des rouleaux. Pour tout vêtement il n'a que la chlæna qui laisse nue toute la partie antérieure de son corps.

Le dernier groupe enfin de cette grande peinture représente deux éphèbes revêtus d'un caleçon velu. L'un porte le nom de ΝΙΚΟΜΑΧΟΣ, *Nicomachus*, l'autre celui de ΧΑΡΙΑΣ, *Charias*. Le premier porte un masque à la main; l'autre, sans masque, appuie le pied sur un rocher; devant lui on voit une lyre.

Tel est l'ensemble de cette vaste composition théâtrale, pour l'interprétation de laquelle nos lecteurs doivent attendre le travail de M. Ph. Lebas, que nous nous bornons à annoncer.

J. DE WITTE.

BUSTE EN BRONZE DE SOPHOCLE,

ET

STATUETTE D'UN PERSONNAGE INCONNU.

(*Mon.* pl. XXXII et XXXIII et pl. L, 1841.)

De toutes les questions que soulève l'explication des monuments antiques, nous n'en connaissons pas de plus délicates et de plus difficiles à résoudre que celles auxquelles donne lieu l'attribution des portraits, lorsque des inscriptions ou d'autres circonstances aussi claires ne viennent pas fixer les incertitudes de l'interprète. Le buste de bronze que nous avons reproduit sur notre planche XXXII, en offre une preuve évidente. Son premier possesseur, le fameux Thomas Howard, comte d'Arundell, le considérait comme un portrait d'Homère. Il avait ce monument tellement en gré, qu'il se fit représenter par Van-Dyck avec le prétendu buste d'Homère à côté de lui (1). Dans le XVIII[e] siècle, ce bronze admirable avait passé dans la collection du célèbre médecin Richard Mead. A cette époque, il fut gravé à deux reprises, et d'une manière très-habile, par Baron; la première fois de profil et de grande proportion, d'après un dessin de Wood, pour servir de fron-

(1) Voyez le portrait de lord et de lady Arundell, gravé par Vorsterman d'après Van-Dyck. Le prétendu Homère figure aussi parmi les accessoires du portrait de lord Arundell, qui fait partie du Recueil de Birch, *the Heads of the most illustrious Persons of Great Britain.*

tispice à une édition de la traduction d'Homère par Pope; la seconde fois de face, pour une publication iconographique, dont nous n'avons pu retrouver le titre. A la vente du docteur Mead, en 1755, le monument en question fut acquis par le marquis d'Exeter, qui en fit don, cinq ans après, au musée Britannique, où il figure aujourd'hui au milieu des marbres Towntey. M. Taylor Combe, dans la *Description des marbres du musée Britannique*, part. II, pl. XXXIX, éleva le premier des doutes sur l'attribution à Homère du bronze d'Arundell. Il fit voir le peu de rapport que ce portrait offre avec les types d'Homère que nous connaissons d'une manière authentique. Il réfuta l'opinion soutenue dans le catalogue du cabinet du docteur Mead, suivant laquelle le bronze d'Arundell aurait été un débris de la statue d'Homère, placée jadis dans le Gymnase de Zeuxippe à Constantinople, et détruite dans l'incendie de ce monument qui eut lieu la cinquième année de l'empire de Justinien. Enfin le même savant proposa de substituer au nom d'Homère celui de Pindare. Pour s'arrêter à cette dernière attribution, M. Combe (quoiqu'il ne l'ait pas dit) s'appuya sur une opinion de l'auteur du *Museum Capitolinum* (1), lequel, en effet, donne à Pindare un buste en marbre, placé dans cette collection, et qui doit être considéré comme une répétition du bronze d'Arundell; mais l'inscription que porte le buste du Capitole n'est point antique, et déjà Visconti avait rangé ce dernier monument parmi les portraits de Sophocle (2). A notre sens, il doit en être de même du bronze d'Arundell, qu'il est étonnant que Visconti n'ait rappelé ni dans le *Musée Pio-Clémentin*, ni dans l'*Iconographie grecque*. Je range avec moins d'hésitation encore, parmi les portraits de Sophocle, le petit bas-relief en marbre découpé, décrit dans le *Catalogue du cabinet de M. le vicomte Beugnot*, sous le numéro 293. Nous donnons, Pl. L, 1841, le dessin de ce monument précieux de l'art grec, qui, du cabinet

(1) Tom. I, n° 38.
(2) *Museo Pio-Clem.*, tom. V, tav. 27.

Beugnot, a passé dans celui des Médailles et antiques à la Bibliothèque royale. Il représente le poëte sur un trône d'une forme élégante et tenant des deux mains un *volumen* déroulé. Les traits de ce portrait qui, comme le bronze d'Arundell, portent l'empreinte de la vieillesse, ont plus d'analogie encore que ce dernier monument avec les deux bustes de Sophocle, accompagnés d'inscriptions, qui figurent dans l'Iconographie grecque de Visconti (1). De même que sur ces deux marbres, le nez y est droit et non légèrement aquilin comme sur le bronze d'Arundell. Toutefois, cette différence ne nous empêche pas de maintenir le buste du Capitole et par conséquent le bronze d'Arundell parmi les portraits de Sophocle. La rondeur de la face, la barbe courte, quoique touffue, les cheveux ramenés sur le front, sont autant de caractères qui nous semblent fixer l'attribution d'une manière irrévocable.

Sur tous ces monuments, Sophocle porte le diadème : afin de prévenir tous les doutes, nous voudrions pouvoir dire, avec Visconti, que Sophocle est, après Homère, le seul des poëtes grecs auquel appartienne cette distinction. Mais cette assertion de l'illustre antiquaire ne doit s'entendre que des monuments qui sont parvenus jusqu'à nous : nous savons, par la description qu'Eschine (2) a donnée de la statue de Pindare qui existait à Athènes, au-devant du *Portique-Roi*, que ce dernier poëte avait été aussi décoré de cet insigne de la royauté littéraire. Toutefois cette observation ne suffit pas pour nous ramener à l'opinion de M. Combe. Pindare, il est vrai, parvint jusqu'à un âge avancé, mais sa vieillesse n'eut rien de particulièrement célèbre ; tandis que Sophocle conserva jusque dans les dernières années de sa vie la vigueur et la jeunesse de son talent. On sait que la lecture de la tragédie d'*OEdipe à Colone*,

(1) Tom. I, pl. 4.

(2) Epist. IV. Οἱ δὲ ὑμέτεροι πρόγονοι [οἱ Ἀθηναῖοι] διπλῆν αὐτῷ τὴν ζημίαν ἀπέδοσαν, μετὰ τοῦ εἰκόνι χαλκῇ τιμῆσαι· καὶ ἦν αὐτὴ, καὶ εἰς ἡμᾶς ἔτι, πρὸ τῆς βασιλείου στοᾶς, καθήμενος ἐνδύματι καὶ λύρᾳ ὁ Πίνδαρος, διάδημα ἔχων, καὶ ἐπὶ τῶν γονάτων ἀνειλιγμένον βιβλίον.

qui ne fut représentée qu'après sa mort, lui servit à confondre devant ses juges l'outrage que lui avait fait son propre fils, en le représentant comme incapable d'administrer ses biens, à cause de l'affaiblissement de son esprit (1). On comprend donc qu'un artiste ait voulu exprimer de préférence, dans l'effigie de Sophocle, cette vieillesse verte et glorieuse : et si nous poussions plus loin la conjecture, il nous serait facile de reconnaître, dans la bouche ouverte de Sophocle (circonstance bien rare dans les portraits de l'antiquité), l'intention de représenter le poëte faisant la lecture d'*OEdipe* à ses juges (2). Mais cette supposition n'est point nécessaire ; l'auteur grec de la Vie de Sophocle (3) rapporte qu'en mémoire de ce qu'une seule fois dans sa vie, à la représentation de sa tragédie de *Thamyris*, il avait joué de la lyre sur le théâtre, on l'avait peint dans le Pœcile une lyre à la main : peut-être le sculpteur avait-il voulu exprimer la même circonstance. La bouche ouverte exprimerait, dans cette hypothèse, le chant marié par Sophocle aux sons de la lyre. Il y avait à Athènes, dans le théâtre de Bacchus, une statue de Sophocle (4); mais la description ne nous en est pas parvenue.

Dans quelle intention les anciens avaient-ils entouré d'un diadème la tête de Sophocle? La supériorité de ce poëte sur tous les autres tragiques n'était point contestée dans l'antiquité. Cette préférence est nettement exprimée dans ce passage de l'*Orateur* de Cicéron (5) : *In poetis non Homero soli locus est, aut Archiloco, aut Sophocli, aut Pindaro.* D'après ce témoignage, on ne doit point s'étonner de voir attribuer à Sophocle et à Pindare le diadème qui décore constamment les portraits d'Homère, et on pourrait s'attendre à rencontrer tôt ou tard

(1) Anonym. *Vit. Sophocl.* Cic. *de Senect.* VII. Luc. *Macrob.*, XXIV. Val. Max., VIII, 7, 12, etc.

(2) Pindare était aussi représenté une lyre à la main. V. note 4.

(3) Φασὶ δὴ ὅτι τὴν κιθάραν ἀναλαβὼν ἐν μόνῳ τῷ Θαμυρίδι ποτὲ ἐκιθάρισεν· ὅθεν καὶ ἐν τῇ ποικίλῃ στοᾷ μετὰ κιθάρας αὐτὸν γεγράφθαι.

(4) Paus. I, 21, 1.

(5) I, 4.

un portrait d'Archiloque avec la même particularité, ce dernier ayant été considéré par les anciens comme le plus grand des poëtes satyriques ; de même que le sceptre de la tragédie, celui de la poésie lyrique et celui de l'épopée appartenaient à Sophocle, à Pindare et à Homère. Une certaine analogie entre Homère et Sophocle expliquerait encore la communauté qui existe entre leurs attributs. Les anciens ont remarqué que le poëte athénien avait emprunté toutes ses expressions à Homère, qu'il en avait suivi les mythes avec une scrupuleuse fidélité, qu'il avait transporté sur la scène presque tous les événements de l'Odyssée, qu'il rappelait son modèle par la variété des couleurs, la fécondité, la fidélité dans la peinture des mœurs : ce qui avait fait dire que lui seul s'était montré véritablement le disciple d'Homère (1).

Une épigramme de Statilius Flaccus (2) proclame Sophocle *roi de la scène tragique*,

Ταγὸν ἐπὶ τραγικοῖο κατήνεσσαν θιάσοιο,

ce qui justifie l'attribution du diadème à son effigie. Mais les anciens, qui prodiguèrent à Sophocle, avant et après sa mort, les témoignages de la plus vive admiration, ne se contentèrent point de lui décerner le sceptre du génie ; ils se plurent à reconnaître en lui quelque chose de divin ; on prétendait qu'il avait eu commerce avec les dieux : Hercule lui aurait révélé en songe le nom de celui qui avait dérobé de l'Acropole une couronne d'or (3). A sa mort, arrivée pendant le siége d'Athènes par Lysandre, Bacchus aurait enjoint, à plusieurs reprises, au roi de Sparte, pendant son sommeil, de ne pas s'opposer à ce qu'on déposât les restes du grand poëte dans le tombeau

(1) Anonym. *Vita Soph.* Τὸ πᾶν μὲν οὖν ὡμηρικῶς ὠνόμαζε, τούς τε μύθους φέρει κατ' ἴχνος τοῦ ποιητοῦ· καὶ τὴν Ὀδύσσειαν δὲ ἐν πολλοῖς δράμασιν ἀπογράφεται ... ἠθοποιεῖ δὲ καὶ ποικίλλει, καὶ τοῖς ἐπινοήμασι τεχνικῶς χρῆται, Ὁμηρικὴν ἐκματτόμενος χάριν· ὅθεν εἰπεῖν φασὶν Ἰωνικόν τινα, μόνον Σοφοκλεά τυγχάνειν Ὁμήρου μαθητήν.

(2) *Anal.* II, p. 264.

(3) Anonym. *Vita Soph.* Cic., *de Divin.*, I. 25, 54.

de sa famille, en dehors de la ville (1). Enfin nous ne pouvons douter qu'on n'ait rendu à Sophocle les honneurs divins. Suivant le témoignage d'Ister, les Athéniens ordonnèrent par un décret qu'on lui ferait un sacrifice annuel (2).

Le buste d'Arundell a été détaché d'une statue de grandeur naturelle et probablement assise. Était-ce celle que les Athéniens avaient dédiée à leur poëte favori dans le théâtre de Bacchus ? Si nous possédions quelques détails sur la provenance de ce buste, nous aurions peut-être un moyen de justifier cette conjecture qui s'appuie principalement sur la supériorité de ce monument sous les rapports du style et du travail. C'est, en effet, le plus achevé des portraits en bronze que nous possédions de l'antiquité : il ne le céderait qu'au Platon d'Herculanum, si ce prétendu Platon n'était pas, comme nous en sommes convaincus, une tête entièrement idéale de Neptune (3). Jamais les traces de l'âge n'ont été exprimées avec plus de fidélité ; jamais la noblesse du sentiment n'a mieux accompagné la naïveté de l'imitation. Tous les détails de la chair, de la barbe et des cheveux sont ciselés avec un soin merveilleux, et pourtant le travail n'offre aucune apparence de sécheresse. A coup sûr, c'est là un des plus précieux originaux que nous possédions : on en jugeait ainsi au XVII[e] siècle, et l'on a peine à s'expliquer comment un monument de cet ordre, placé dans une des premières collections du monde, a pu tomber, de nos jours, dans une espèce d'oubli. Nous regardons comme un devoir de venger un tel chef-d'œuvre d'une aussi injuste indifférence.

Si l'on a ainsi négligé le plus beau portrait qui nous reste

(1) Paus. I, 21, 2. Anonym. *Vita Soph.*

(2) Anonym. *Vita Soph.* Ἴστρος δέ φησιν Ἀθηναίους διὰ τὴν τοῦ ἀνδρὸς ἀρετὴν καὶ ψήφισμα πεποιηκέναι, κατ' ἔτος ἕκαστον αὐτῷ θύειν.

(3) Comparez le buste de Platon (*Mon. Herc., Bronz.*, t. I, tav. 27 et 28) avec le Neptune du vase de la naissance d'Érichthonius. *Ann. de l'Inst. arch.*, tom. I, pl. X, et Élite des *Mon. Céram.*, tom. I, pl. 84. Sans rien préjuger de la question soulevée par M. Braun dans les *Ann. de l'Inst. arch.* de 1839 (p. 207-214), en produisant un nouveau portrait de Platon, nous nous contenterons d'observer que M. Braun continue de considérer le buste d'Herculanum comme un portrait du disciple de Socrate.

du premier poëte tragique de la Grèce, en revanche on n'a pas craint d'attribuer ce nom illustre à une très-précieuse figurine de bronze qui a récemment passé de la collection de M. Révil dans celle de M. le vicomte Hippolyte de Janzé. Il nous est difficile toutefois de deviner d'après quels motifs on a cru devoir donner le nom de Sophocle au personnage représenté sur ce monument. A l'exception d'une ressemblance éloignée dans le contour du visage, la forme de la tête et la disposition de la barbe, nous ne voyons rien qui rappelle ici l'auteur d'*OEdipe* et d'*Antigone*. La saillie considérable du nez et sa forme tout à fait aquiline, l'ampleur du front presque entièrement découvert, et l'absence du diadème, nous semblent des motifs sans réplique pour repousser cette attribution. Au reste, nous ne saurions rien dire de positif ni même de probable sur ce monument. A-t-il eu pour objet de représenter un poëte, un philosophe ou un orateur? Les poëtes étaient souvent figurés un volume à la main : témoin le bas-relief de Sophocle ci-dessus mentionné, et le Stésichore d'Himère en Sicile, représenté debout sur les médailles de *Thermæ Himerenses* (1), et décrit par Cicéron (2). Le petit Euripide du Louvre, auquel les attributs manquent, est drapé à peu près comme notre prétendu Sophocle. Le Démosthène du Vatican, aujourd'hui au musée du Louvre (3), offre, pour la pose, la chaussure et le costume, la plus grande analogie avec notre statuette : seulement le volume qui est ici entièrement roulé est à demi développé dans la statue du Louvre : on serait donc conduit à prendre notre bronze pour le portrait d'un orateur ; malheureusement la tête du Démosthène est rapportée, et l'on doute qu'elle appartienne au monument. La statue de la villa Borghèse, qui a porté successivement les noms de Bélisaire, de Chrysippe et de Posidonius (4), représente sans doute un philosophe, et l'on a géné-

(1) Visconti, *Icon. gr.*, tom. I, pl. 3, n° 7.

(2) *Verr.* II, 35, 87.

(3) Visc. *Museo Pio-Clem.*, tom. III, tav. 14. *Icon. gr.*, pl. 29. Bouillon, *Musée des antiques*, t. II, pl. 23, etc.

(4) Bouillon, tom. II, pl. 29.

ralement rangé dans la même catégorie plusieurs figures dont le manteau est ajusté comme celui du prétendu Sophocle. Cependant de toutes les statues de ce genre, la seule sur l'attribution de laquelle on ne puisse élever aucun doute, est l'Aristote du palais Spada (1). Sur la mosaïque de la villa Albani, publiée par Winckelmann (2) sous le titre d'*École des philosophes*, un des personnages de cette savante assemblée reproduit exactement la pose et le costume de notre bronze. D'après tout cela, on voit que les anciens variaient fort peu les attitudes et l'ajustement des figures destinées à rappeler la mémoire des hommes illustres dans les arts de la paix, et que par conséquent nous sommes dans l'impossibilité de déterminer même la catégorie à laquelle appartenait le personnage dont nous possédons le portrait. On doit d'autant plus regretter d'être contraint de rester dans cette incertitude, qu'il s'agirait ici d'établir la signification d'un des monuments les plus intéressants sous le rapport de l'art, que renferment les collections de l'Europe. Une dimension peu commune, des formes remarquables par l'ampleur, la vérité et la correction, des traits fermes et expressifs, une draperie simple et grandiose, nous portent à reconnaître ici l'imitation d'un très-beau modèle grec, exécutée à une époque où les bonnes traditions de l'art n'avaient pas encore subi d'altération.

Le dessin de cette figure que nous reproduisons est de la grandeur de l'original. Les yeux et la chaussure y sont incrustés d'argent.

Ch. LENORMANT.

(1) Visconti, *Icon. gr.*, pl. 20, n° 2.
(2) *Monum. ined.*, n° 185.

BAS-RELIEFS D'ASSOS.

(*Mon.*, pl. XXXIV.)

M. Guigniaut, chargé par le comité français de l'Institut archéologique de donner l'explication des bas-reliefs d'Assos, ayant été empêché par une maladie de s'acquitter de ce travail, nous publions seulement la planche sur laquelle ces bas-reliefs ont été représentés. Ils ont été trouvés à Assos, ville de Mysie (1), dans les ruines d'un temple d'ordre dorique. On ignore à quelle divinité ce temple était consacré, rien dans ces fragments ne fournissant des indications suffisantes. Ces bas-reliefs sculptés sur granit paraissent remonter à une époque reculée; la forme des figures humaines et des animaux offre une grande analogie avec lès plus anciens vases peints de style phénicien (2) et avec les objets d'or qu'on retrouve dans les hypogées étrusques (3).

Dans une restitution du temple proposée par M. Charles Texier (4), ces bas-reliefs ont été placés à l'architrave. La distance des colonnes est obtenue par la largeur de deux triglyphes et de deux métopes, comparée avec la longueur d'une pièce sculptée. Cette longueur est généralement la même dans toute l'étendue des bas-reliefs retrouvés. Les pièces sculptées portent des *gouttes* qui répondent à la largeur des triglyphes.

(1) Strab., XIII, p. 420; Plin., *H. N.*, II, 96, 98.

(2) Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, avril 1835, p. 214-215. Cf. mon *Cat. Durand*, Avertiss., et p. 280; Lenormant, *Introduction à l'Histoire de l'Asie Occidentale*, p. 278.

(3) Voyez surtout les monuments en or du tombeau de Cervetri, publiés par M. le chevalier L. Grifi, *Monumenti di Cere antica.*

(4) *Description de l'Asie Mineure*, pl. CXII.

Comme il n'y a pas sur place un seul morceau qui ressemble à une architrave ordinaire, M. Ch. Texier en conclut que les bas-reliefs appartenaient à l'architrave.

Les sujets des bas-reliefs représentés sur la planche XXXIV sont :

1. Un chien accroupi près d'un groupe représentant un lion qui dévore une biche.
2. Un lion dévorant un daim.
3. Un lion dévorant un taureau.
4. Un taureau ou un veau.
5. Deux taureaux opposés l'un à l'autre ; il ne reste du second que la tête.
6. Deux taureaux affrontés de même (1).
7. Trois centaures courant au galop.
8. Deux centaures ; l'un se retourne vers celui qui le poursuit.
9. Un centaure armé d'une branche d'arbre.
10. Deux fragments de centaures.
11. Groupe représentant *Hercule* qui dompte *Nerée* ou *Triton*, figuré sous la forme d'un vieillard barbu dont le corps se termine par une large queue de poisson. M. Ch. Texier (2) donne au groupe les noms de *Ménélas* et de *Protée*. Mais il me semble que l'autorité des vases qui représentent souvent la lutte d'Hercule avec une divinité marine doit prévaloir pour l'interprétation de ce groupe (3). En effet, sur les nombreux vases qui reproduisent cette lutte, le dieu marin a une forme semblable au personnage qui est sculpté sur le bas-relief d'Assos ; il est vrai qu'Hercule se trouve mieux caractérisé au moyen de la dépouille du lion et quelquefois de la massue. Sur

(1) M. Ch. Texier (*Descript. de l'Asie Mineure*, pl. CXIV bis et CXIV ter) place les groupes représentant des taureaux aux angles de la façade.

(2) *L. cit.*, pl. CXIV bis.

(3) Millingen, *Anc. uned. mon.*, pl. XI ; *Vases de Coghill*, pl. XXXII ; *Vases du prince de Canino*, pl. X ; Brœndsted, *A brief description of thirty two greek vases*, n° VII ; Gerhard, *Berlin's ant. Bildw.*, n° 697 ; *Auserlesene Griechische Vasenbilder*, Taf. CXI. Cf. mon *Cat. Durand*, n[os] 299-304 ; *Cat. étrusque*, n[os] 83 et 84 ; mon *Mémoire sur Géryon* dans les *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, II, p. 303.

le bas-relief il reste encore des traces du carquois pendu au dos d'Hercule. On connaît un vase à figures rouges qui représente la lutte d'*Hercule* et d'*Achéloüs*, composition dans laquelle le dieu fleuve a la forme d'un poisson, avec la partie inférieure du corps et la tête d'un homme, le front muni de longues cornes de taureau (1).

Près du groupe sculpté sur notre bas-relief, on voit six éphèbes nus; les uns semblent s'enfuir avec rapidité, les autres marchent avec lenteur en étendant les mains en avant.

12. Deux hommes à table couchés sur une cliné et tenant à la main des canthares. Un éphèbe nu qui vient de puiser du vin mélangé d'eau dans le cratère, qu'on remarque derrière lui, s'avance pour verser à boire à l'un de ces personnages qui lui tend une phiale. L'éphèbe va la remplir au moyen de l'œnochoé qu'il porte.

13. Suite d'un sujet analogue. Deux hommes à table, couchés sur une cliné; l'un tient une phiale et présente une bandelette à son voisin; l'autre porte un canthare.

14. Un sphinx accroupi.

15. Deux sphinx affrontés.

J. DE WITTE.

(1) Gerhard, *Auserlesene Griechische Vasenbilder*, Taf. CXV. Cf. *Bull. de l'Inst. arch.*, 1836, p. 119. La plupart du temps Achéloüs est représenté sous la forme d'un dieu tauromorphe. Voyez mon *Mémoire sur Géryon* dans les *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, II, p. 301, note 8.

DYNAMIS,

REINE DE PONT.



Le nom de la reine Dynamis n'est cité que par Dion, dans deux passages que nous produirons plus loin. Quoique ce nom, tout grec et bien significatif, fut par cela même à l'abri d'altérations de la part des historiens ou des copistes, on aurait pu craindre que sa forme primitive, barbare comme auraient dit les anciens, n'eût été ramenée à une valeur hellénique au moyen du changement de quelque lettre et par conséquent ne nous fut pas parvenu tel que l'avait porté la princesse asiatique. La reine des Parthes que Josèphe nomme Thermusa, est bien sans contredit la même que les médailles orthographient Musa (1); les tétradrachmes de Dyrrachium donnent tout lieu de croire que le Μενουνιος de Polybe s'appelait Μονουνιος (2). Quoi qu'il en soit, Visconti avait parfai-

(1) Voyez Raoul-Rochette, deuxième supplément à la Notice sur quelques médailles grecques inédites des rois de la Bactriane et de l'Inde; vignette et page 52.

(2) Mionnet, t. III, 353. Cf. J. Gustav Droysen, *Zur Geschichte der Pæonier und Dardaner*. Tite-Live appelle le prince Dardanien Honunus, si toutefois le changement de l'M initial en H n'est pas une simple faute de transcription. On pourrait citer d'autres exemples de noms propres dont les médailles ont rectifié l'orthographe. Mithridate est écrit Μιθραδατης sur tous les monuments numismatiques qui nous restent

tement restitué l'inscription suivante trouvée dans un jardin attenant à l'église de Taman (l'ancienne Phanagoria):

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΑΚΑΙΣΑΡΑΕ·ΟΥΥΙΟ
ΣΕΒΑΣΤ······ΝΠΑΣΗΣΓΗΣΚΑΙ
ΘΑΛΑΣΣΗΣ····ΧΟΝΤΑ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΗΣΣΟΠΗΡ············ΕΤΗ
ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΔΥΙ········· (1).

Dans ces cinq lignes, le nom de la reine qui consacre ce monument à l'empereur Auguste César, fils d'un dieu, souverain de toute la terre et de toute la mer, son sauveur, son bienfaiteur, est réduit à deux lettres, et néanmoins l'illustre auteur de l'Iconographie y avait suppléé avec cette sagacité qu'il apportait dans tous ses travaux. Voici la transcription qu'il donne en caractères courants :

Αὐτοκράτορα Καίσαρα θεοῦ υἱὸν
Σεβαστὸν, τὸν πάσης γῆς καὶ
πάσης θαλάσσης ἄρχοντα,
τὸν ἑαυτῆς σωτῆρα καὶ εὐεργέτην
Βασίλισσα Δύναμις. (2).

Visconti se fondait, pour compléter le nom de la reine, sur les passages de Dion que j'ai déjà mentionnés. Il eût trouvé un bien juste sujet de satisfaction dans la médaille que je vais faire connaître, puisque ce monument, tout en confirmant d'une manière indubitable la leçon de l'écrivain que le savant antiquaire avait adoptée, lui eût permis d'enrichir d'un portrait nouveau et authentique l'admirable collection iconographique que nous devons à ses patientes recherches.

de lui. La médaille récemment découverte du premier roi de la Bactriane nous a fait voir que son nom était Διοδοτος et non pas *Theodotus*, ainsi qu'il se trouve dans Justin; XLI, 4.

(1) Visconti, Iconographie grecque, t. II, p. 143.

(2) Les titres donnés à Auguste dans cette inscription rappellent ceux dont se parent, dans les mêmes lieux, les sultans turcs, sur la monnaie desquels on lit : سلطان البرين وخاقان البحرين, c'est-à-dire : Empereur des deux continents et prince des deux mers.

Le statère d'or qui appartient à M. de Reuss, de Vienne, et qui a été apporté à Paris où son antiquité a été reconnue incontestable, présente d'un côté un buste de reine, la tête ceinte d'un diadème, et au revers un astre au-dessus d'un croissant avec la légende : ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΔΥΝΑΜΕΩΣ et la date ΑΠΣ (281). L'A numérique de cette date a la forme d'un Λ, mais son rang ne laisse aucun doute sur la valeur que l'on doit lui attribuer.

Dynamis était fille de Pharnace, roi de Pont, le même qui, après avoir, par sa trahison, forcé son père le grand Mithridate à se donner la mort, envoya son corps à Pompée qui résidait alors à Sinope (1). Cet acte atroce de lâcheté orientale (2) se passait en l'an de Rome 691, 63 avant J. C. Nous savons par le témoignage positif d'Appien que le fils de Mithridate régna quinze années, tant sur le Pont que sur le Bospore (3). Vers l'an 704 de Rome (46 av. J. C.) il avait cru éviter les effets de la colère de J. Cæsar, qui arrivait triomphant d'Égypte pour lui arracher les provinces dont il s'était rendu maître, en envoyant à sa rencontre des ambassadeurs chargés d'offrir au général romain une couronne d'or et la main de Dynamis (4).

Cæsar méprisa l'offre du parricide et marchant droit à lui, le força à rentrer dans le Bospore où Asandre, qu'il avait laissé pour y commander, se révolta contre lui et nous venons de citer le passage d'Appien qui donne le récit de sa mort.

Dynamis devint la femme d'Asandre, c'est du moins ce que

(1) Appien, *De bello Mithridatico*, CXIII. Φαρνάκης δε Πομπηΐῳ τὸν νέκυν τοῦ πατρὸς ἐς Σινώπην ἐπὶ τριήρους ἔπεμπε...... δεόμενος, ἢ τῆς πατρῴας ἀρχῆς ἢ Βοσπόρου γε βασιλεύειν μόνου κ. τ. λ

(2) Le crime de Pharnace paraît d'autant plus odieux que son père avait pour lui l'affection la plus tendre : Φαρνάκης, ὁ τῶν παίδων αὐτῷ τιμιώτατός τε, καὶ πολλάκις ὑπ' αὐτοῦ τῆς ἀρχῆς ἀποδεδειγμένος ἔσεσθαι διάδοχος. Appien, *De bell. Mithrid.* CX.

(3) Φαρνάκης μόνος ἠγωνίζετο καλῶς, μέχρι κατατρωθεὶς ἀπέθανε, πεντηκοντούτης ὤν, καὶ βασιλεὺς Βοσπόρου πεντεκαίδεκα ἔτεσιν. *De bell. Mithrid.* CXX.

(4) Προσιόντος δὲ τοῦ Καίσαρος ἐταράσσετο καὶ μετεγίγνωσκε, καὶ ἀπὸ σταδίων διακοσίων γενομένῳ πρέσβεις ἔπεμπεν ὑπὲρ εἰρήνης, στέφανόν τε χρύσειον αὐτῷ φέροντας, καὶ ἐς γάμον, ὑπ' ἀνοίας, ἐγγυῶντας Καίσαρι τὴν Φαρνάκους θυγατέρα. App. De bell. Civ. II. XCI.

nous apprend l'historien Dion Cassius, et lorsque ce prince mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans (1), après un règne de trente-quatre années, il laissa son royaume à sa veuve, M. Licinius Crassus et Cn. Cornelius Lentulus étant consuls, c'est-à-dire l'an de Rome 740 (14 av. J. C.).

Notre médaille qui porte la date 281 de l'ère du Bospore, époque qui correspond, suivant les calculs les plus vraisemblables, à l'an de Rome 738 (14 av. J. C,) a donc été frappée avant la mort d'Asandre et comme un témoignage public de l'influence qu'exerçait dans le gouvernement d'un vieillard une femme du sang de Mithridate qui, tout nous porte à le croire, avait hérité de la politique honteuse dont sa famille avait donné trop d'exemples.

En effet, après avoir épousé Asandre, le meurtrier de son père, elle devient la femme d'un aventurier qui venait de combattre son mari. Σκριβώνιος γάρ τις, τοῦ τε Μιθριδάτου ἔγγονος εἶναι, καὶ παρὰ τοῦ Αὐγούστου τὴν βασιλείαν, ἐπειδήπερ ὁ Ἄσανδρος ἐτεθνήκει, λέγων εἰληφέναι, τὴν γυναῖκα αὐτοῦ Δύναμίν τε καλουμένην, καὶ τὴν ἀρχὴν παρὰ τοῦ ἀνδρὸς ἐπιτετραμμένην, ἡ τοῦ τε Φαρνάκου θυγάτηρ καὶ τοῦ Μιθριδάτου ἔγγονος ἦν, ἠγάγετο, καὶ τὸν Βόσπορον διὰ χειρὸς ἐποίει (2).

Les habitants du Bospore ne supportèrent la domination de Scribonius que tant qu'ils le crurent soutenu par les Romains; mais aussitôt qu'Agrippa, à la tête de ses troupes, vint à Sinope conférer le rang suprême à Polémon, ils mirent à mort l'aventurier qui s'était donné comme un descendant de Mithridate, et Dynamis, devenue encore une fois veuve, épousa le nouveau roi (3). Si l'on suppose qu'elle était âgée de onze ans lorsqu'elle fut offerte en mariage (ἐς γάμον non pas en pré-

(1) Ἄσανδρος δὲ ὁ ὑπὸ τοῦ θεοῦ Σεβαστοῦ ἀντὶ ἐθνάρχου βασιλεὺς ἀναγορευθεὶς Βοσπόρου..... ὡς δὲ ἑώρα τοὺς ὑπὸ τῇ μάχῃ Σκριβονίῳ προστιθεμένους ἀποσχόμενος σιτίων ἐτελεύτησε βιοὺς ἔτη τρία καὶ ἐνενήκοντα. Lucian. Longaev. XVII.

(2) Dion. Hist., lib. LIV, § 24.

(3) Πρὶν τὸν Ἀγρίππαν ἐς Σινώπην ἐλθεῖν, ὡς καὶ ἐπ' αὐτοὺς στρατεύσοντα· οὕτω δὲ τά τε ὅπλα κατέθεντο, καὶ τῷ Πολέμωνι παρεδόθησαν· ἥ τε γυνὴ ἡ Δύναμις συνῴκησεν αὐτῷ, τοῦ Αὐγούστου δηλονότι ταῦτα δικαιώσαντος. Dion, Hist., lib. LIV, § 24.

sent) à Jules Cæsar, elle aurait eu douze ans à l'avénement d'Asandre, quarante-quatre ans à l'époque où fut frappé le statère que nous publions, et lorsqu'elle épousa Polémon au moins quarante-six ans, âge qui, dans l'Orient, doit ôter à une femme toute chance de rencontrer un époux qui soit animé d'un sentiment autre que l'ambition.

Nous n'avons aucune certitude relativement à l'époque de la mort de Dynamis; il est à présumer qu'elle avait cessé de vivre dès les premières années de l'ère chrétienne; voici sur quel témoignage nous appuyons cette opinion : Polémon épousa en secondes noces Pythodoris, fille de Pythodorus, citoyen de Tralles (1), il eut d'elle deux fils dont l'aîné fut couronné roi d'Arménie par Germanicus en l'an de Rome 771 (18 de J. C.). La médaille qui rappelle cet événement, et que M. le duc de Luynes a publiée (2), représente le jeune roi près de Germanicus; sa taille est celle d'un adolescent, et si elle n'égale pas tout à fait celle du fils d'Antonia, nous devons attribuer cette différence bien moins à une infériorité réelle qu'à la coutume des artistes romains qui, pour exprimer la puissance impériale, donnaient aux Augustes et aux Césars des proportions supérieures à celles des barbares (3). Artaxias était donc né probablement en l'an trois ou quatre après J. C. Lorsqu'il fut mis à la tête de l'Arménie, Pythodoris devenue veuve gouvernait seule le Pont depuis quelques années. C'est Strabon qui nous l'apprend (4), et personne ne sera tenté de contester l'autorité de cet écrivain alors qu'il raconte les faits qui se sont accomplis dans sa patrie et de son temps. Cette circonstance, d'accord avec les monuments que nous allons citer, peut servir à fixer approximativement l'époque de la mort de

(1) Πυθοδωρὶς, γυνὴ σώφρων καὶ δυνατὴ προΐστασθαι πραγμάτων. Ἔστι δὲ θυγάτηρ Πυθοδώρου τοῦ Τραλλιανοῦ, *Strab.*, lib. XII, § 29.

(2) Revue numismatique, 1838, p. 338.

(3) Cf. les médailles de grand bronze de Trajan avec le revers REX PARTHIS DATVS; d'Antonin avec le revers, REX ARMENIIS DATVS, REX QVADIS DATUS.

(4) Γυνὴ δ' ἐγένετο Πολέμωνος, καὶ συνεβασίλευσεν ἐκείνῳ χρόνον τινα, εἶτα διεδέξατο τὴν ἀρχήν. κ. τ. λ. lib. XII, § 29.

Polémon, fait sur lequel Cary et Visconti ont déclaré que l'on ne savait absolument rien.

Des deux médailles de Pythodoris décrites pas Mionnet (1), l'une porte la tête d'Auguste et l'autre celle de Tibère avec la même date (Ξ, 60e année depuis la défaite de Pharnace par Cæsar). Elles ont par conséquent été frappées la même année, c'est-à-dire avant et après le mois d'août 767 de Rome (14 de J. C.). Polémon n'existait donc déjà plus, puisque le nom de la reine paraît seul au revers de la tête impériale. Nous en concluons que les médailles d'argent qui portent le nom de cette princesse ont été frappées pour célébrer sa prise de possession des rênes de l'État; quand Polémon eut cessé de vivre en l'an 13 ou au commencement de l'an 14.

Le croissant accompagné d'un astre du statère de Dynamis, type qui se retrouve sur les tétradrachmes de Mithridate III et de Mithridate VI, est très-vraisemblablement une représentation du Pharnace qui avait un temple dans la ville de Cabira (2).

Le nom de Pharnace était celui d'un petit-fils de Cyrus dont les rois de Pont prétendaient tirer leur origine; de plus, il était porté par le père de la reine, il n'y a rien d'étonnant à ce

(1) Description des médailles grecques, t. II, p. 364, n° 32 et t. IV, *Suppl.*, p. 476. n° 46.

(2) Ἔχει δὲ καὶ τὸ ἱερὸν Μηνὸς, Φαρνάκου καλούμενον........ ἐτίμησαν δ' οἱ Βασιλεῖς τὸ ἱερὸν τοῦτο οὕτως εἰς ὑπερβολὴν, ὥστε τὸν βασιλικὸν καλούμενον ὅρκον τοῦτον ἀπέφηναν, τύχην Βασιλέως καὶ Μῆνα Φαρνάκου. Ἔστι δὲ καὶ τοῦτο τῆς Σελήνης τὸ ἱερὸν,... Strab., lib. XII, § 31.

Il est assez remarquable que Plutarque, dans son traité Περὶ τοῦ προσώπου τῆς Σελήνης, ait donné le nom de Pharnace à l'un des interlocuteurs qui discutent sur la nature et les phases de la lune.

M. Cavedoni (*Spicilegio*, p. 125) a remarqué avec beaucoup de raison que l'Apollon assis qui se voit au revers du statère d'or de Pharnace II, s'accorde avec la tradition conservée par Hésychius, qui fait naître Cinnyras de ce dieu et d'une nymphe appelée Pharnace : Κιννύρας, Ἀπόλλωνος καὶ Φαρνάκης παῖς, βασιλεὺς Κυπρίων. Ce serait alors une alliance du soleil et de la lune, et les Grecs auraient dans ce cas transformé le Pharnace en femme, de même qu'ils faisaient une divinité femelle du Lunus oriental. Il est naturel d'admettre que le génie de la langue modifie chez un peuple la forme de mythes étrangers.

qu'elle ait choisi pour sa monnaie un type qui faisait allusion à des gloires de famille en même temps qu'il était un hommage à une divinité topique dont le culte devait se rattacher à la doctrine religieuse propagée en Asie Mineure par la race Achéménide.

Adrien de LONGPÉRIER.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER CAHIER.

I. Monuments.

II. Littérature.

III. Recherches et Observations.

SECOND CAHIER.

Planches.

NOUVELLES ANNALES

PUBLIÉES PAR

LA SECTION FRANÇAISE

DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

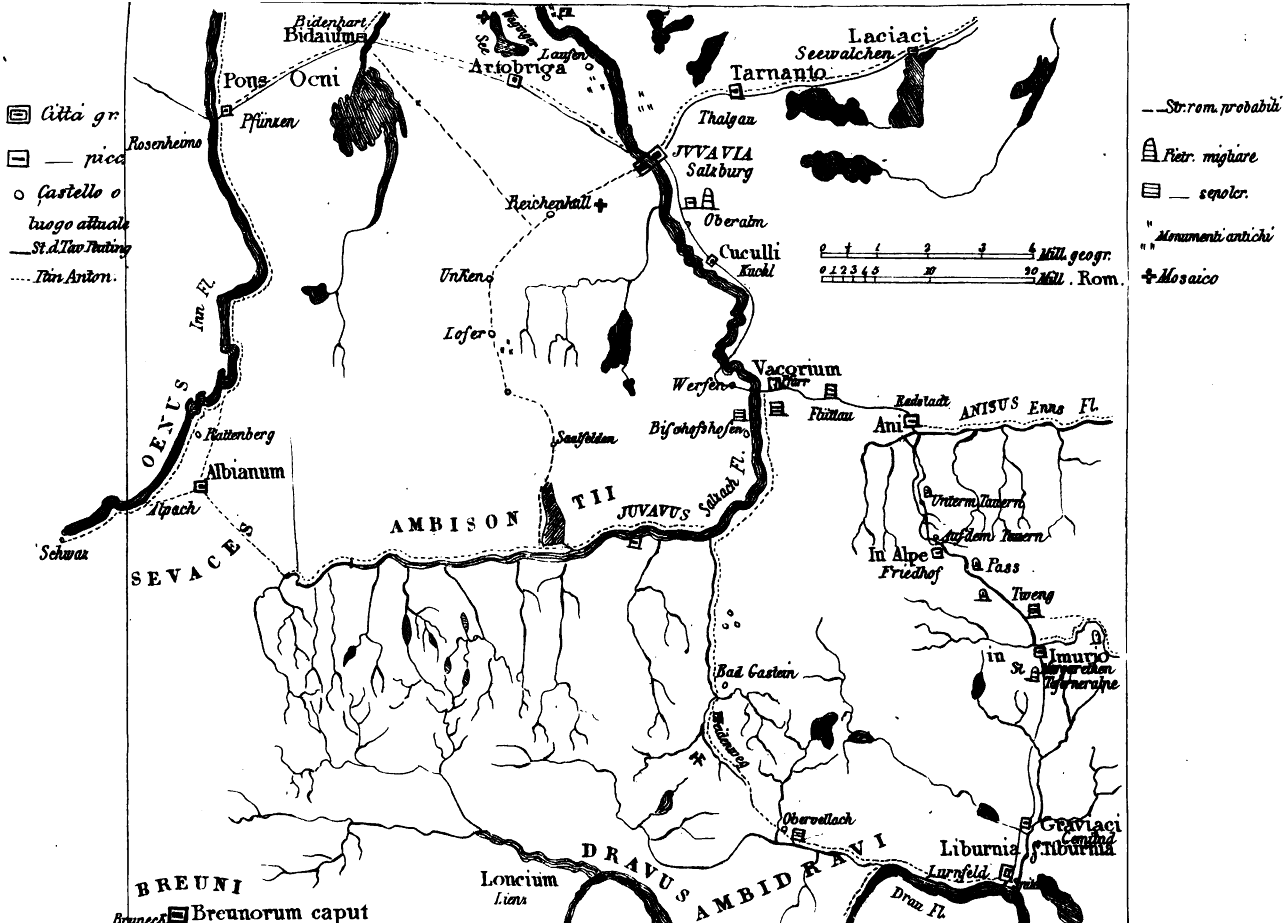
DU SECOND VOLUME.

PREMIER CAHIER.

DEUXIÈME CAHIER.

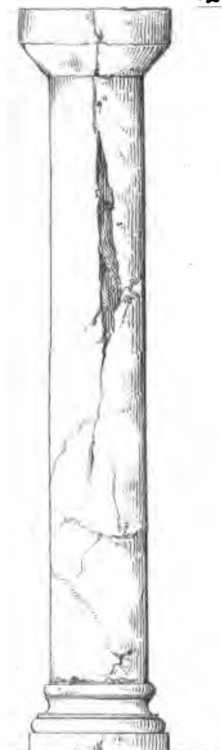
*


à Salona
Chemin de Chry
aires



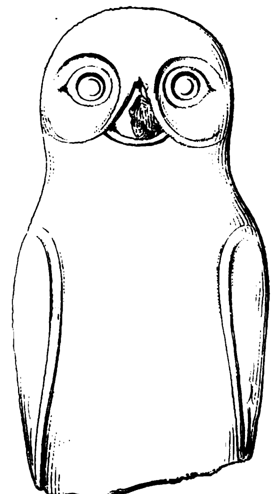
Città gr.
— picc.
Castello o luogo attuale
St. d. Tav. Peuting.
Itin. Anton.
Str. rom. probabili
Pietr. migliare
— sepolcr.
Monumenti antichi
Mosaico
Mill. geogr.
Mill. Rom.
Laciaci
Seewalchen
Tarnanto
Thalgau
Bidenhart
Bidaium
Pons
Ocni
Pfünzen
Rosenheimo
Artobriga
Laufen
JUVAVIA
Salzburg
Oberalm
Cuculli
Kuchl
Reichenhall
Unken
Lofer
Saalfelden
Werfen
Vacorium
Pfarr
Flachau
Radstadt
Ani
ANISUS Enns Fl.
Bischofshofen
Salzach Fl.
JUVAVUS
TII
AMBISON
Inn Fl.
OENUS
Rattenberg
Albianum
Alpach
Schwaz
SEVACES
Unterm Tauern
Auf dem Tauern
In Alpe
Friedhof
Pass
Tweng
Imurio
in St. Margarethen
Tiefneralpe
Bad Gastein
Heidenweg
Obervellach
Graviaci
Liburnia
Teurnia
Lurnfeld
Drau Fl.
DRAVUS
AMBIDRAVI
Loncium
Lienz
BREUNI
Bruneck
Breunorum caput

1.



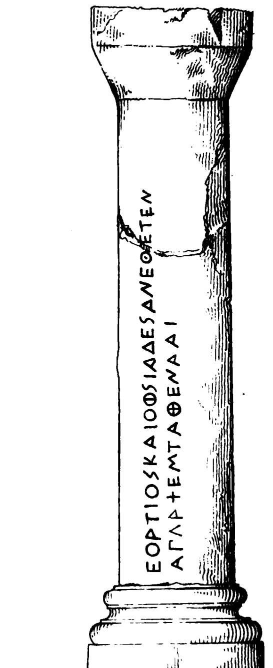
2.a. ΕΟΡΤΙΟΣΚΑΙΟΘΣΙΑΔΕΣΑΝΕΘΕΤΕΝ
ΑΓΑΡ+ΕΝΤΑΘΕΝΑΑΙ

3

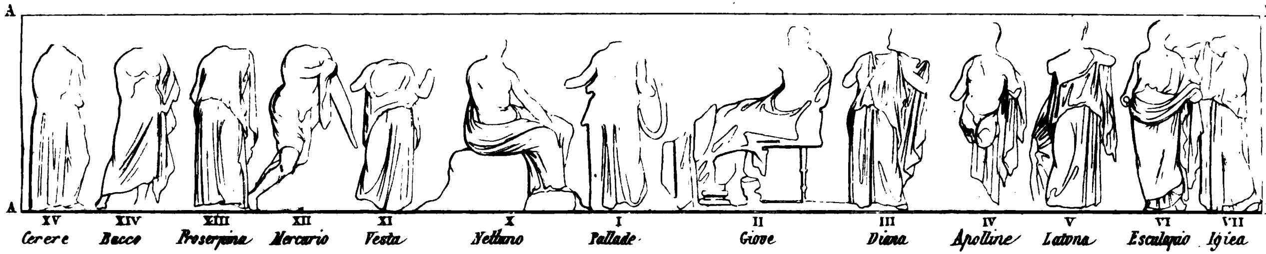


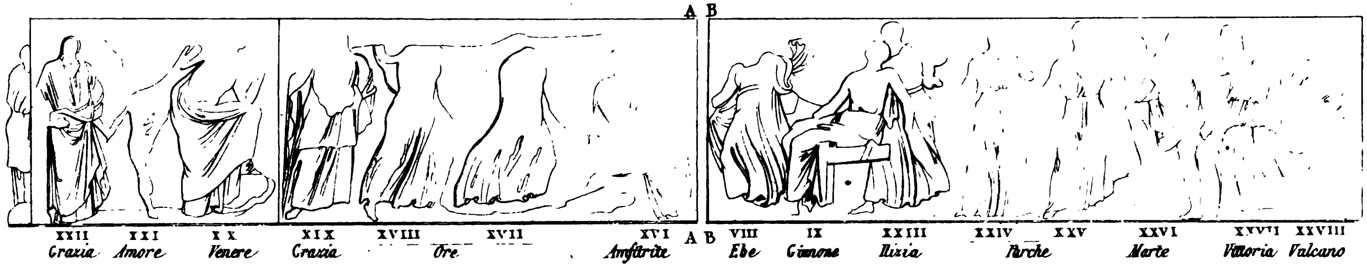
1.a. ΤΙΜΟΘ . Ο .
ΑΝΑΘΛΥΣΤΙΟ .

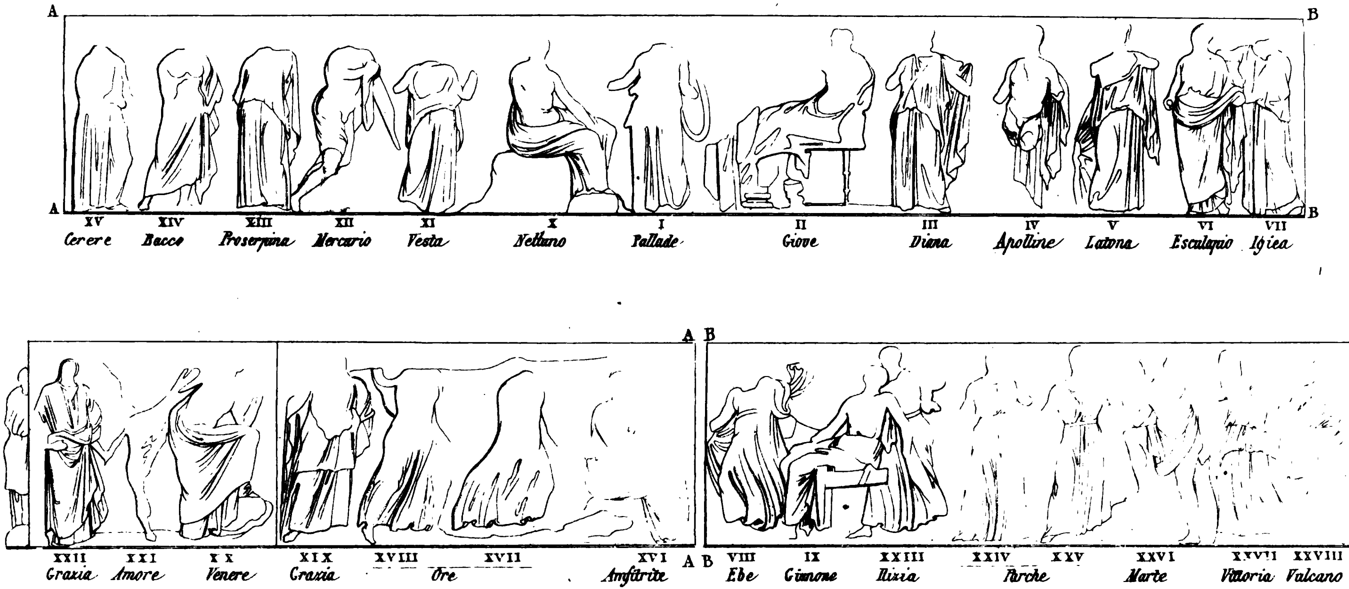
2.



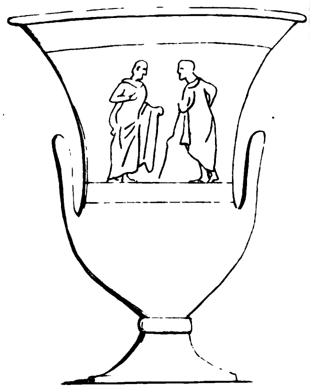

ΑΠΟΛΛΩΝ


A B
XV Cerere
XIV Bacco
XIII Proserpina
XII Mercurio
XI Vesta
X Nettuno
I Pallade
II Giove
III Diana
IV Apolline
V Latona
VI Esculapio
VII Igiea


A B
XXII Grazia
XXI Amore
XX Venere
XIX Grazia
XVIII XVII Ore
XVI Anfitrite
VIII Ebe
IX Giunone
XXIII Ilizia
XXIV XXV Parche
XXVI Marte
XXVII Vittoria
XXVIII Vulcano


A
B
A
B
XV Cerere
XIV Bacco
XIII Proserpina
XII Mercurio
XI Vesta
X Nettuno
I Pallade
II Giove
III Diana
IV Apolline
V Latona
VI Esculapio
VII Igiea
A
B
XXII Grazia
XXI Amore
XX Venere
XIX Grazia
XVIII
XVII
Ore
XVI Amfitrite
A
B
VIII Ebe
IX Giunone
XXIII Ilizia
XXIV
XXV
Parche
XXVI Marte
XXVII Vittoria
XXVIII Vulcano





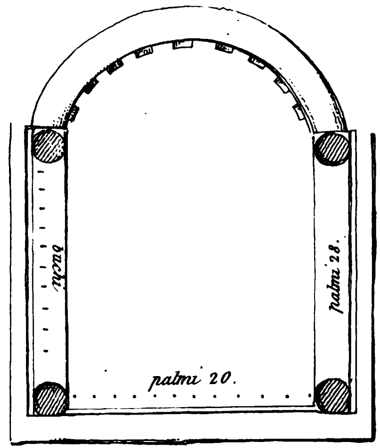
B



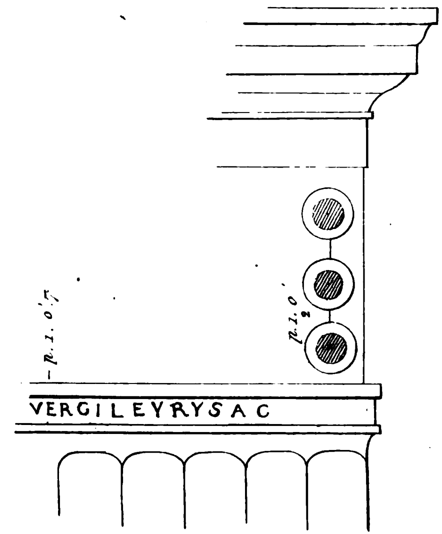
A



1.a



1.b
Columnae attitudinis palmor. 35

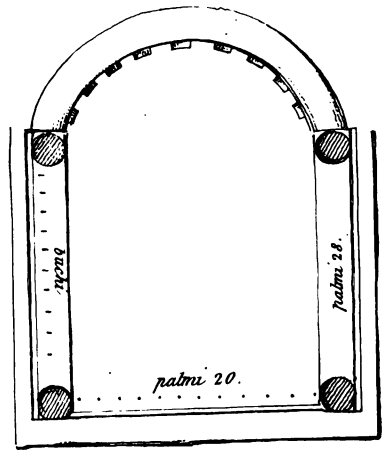


2

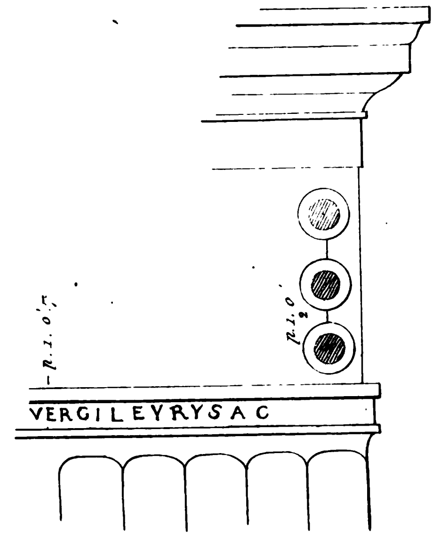
Ann. 1841. Tav. d'A. G.



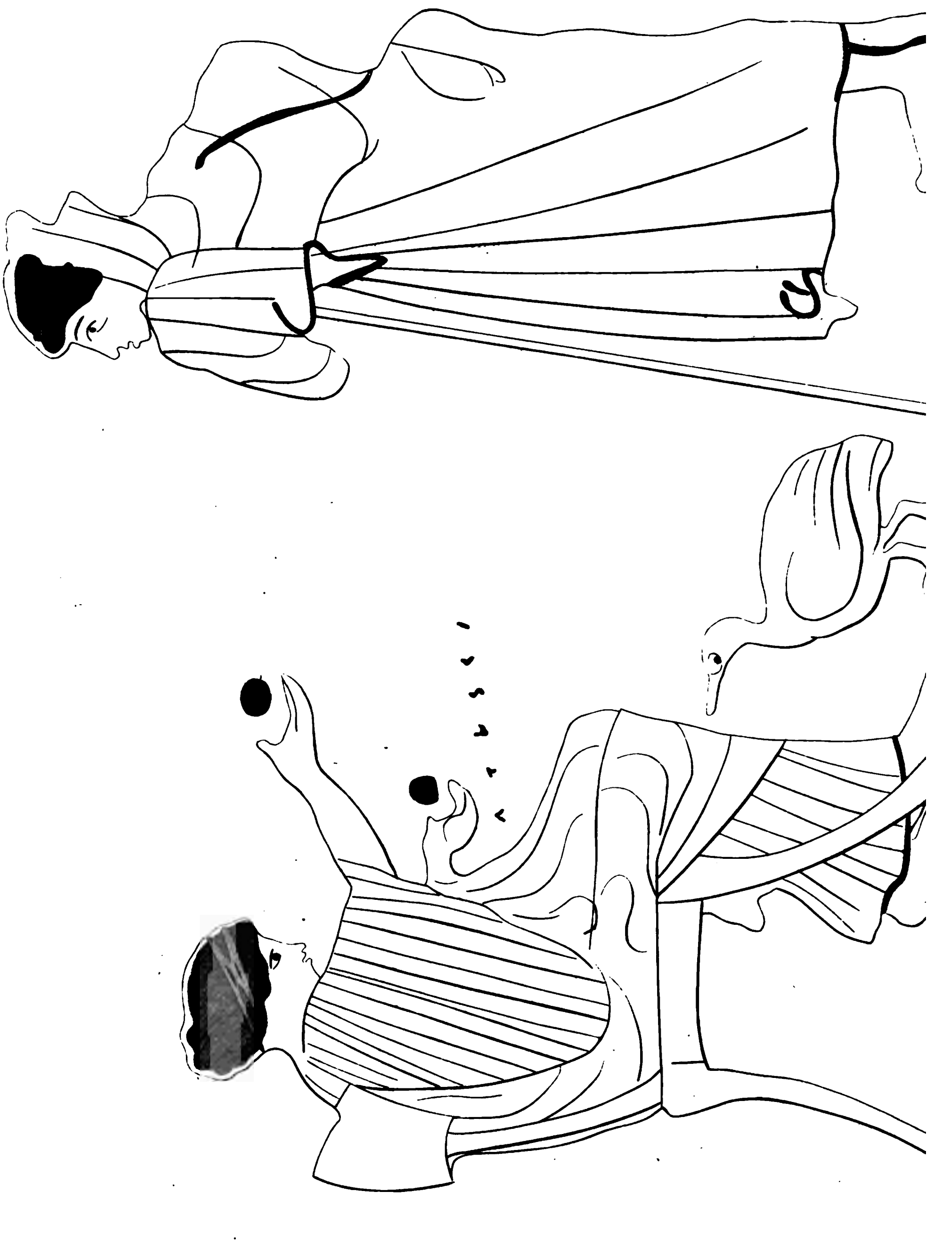
1.ª



1.ᵇ
Columnae attitudinis palmor. 35



2





Pedretti sc.

Pl. L.



Pe